Sa.P.P. 59,503/53

Vol. 3

TRADUCTION

DES

ŒUVRES MÉDICALES

D'HIPPOCRATE.

TOME TROISIÈME.

SE TROUVE,

A PARIS, chez MÉQUIGNON aîné, rue des Cordeliers.
chez CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins.
chez THÉOPHILE BARROIS jeune, Libraire, rue N.....
chez CHARLES POUGENS, quai Voltaire, n°. 10.
chez FRANCART, quai des Augustins, n°. 27.

A MONTPELLIER, chez TOURNEL, père et fils, Libraires.
A BORDEAUX, chez AUDIBERT et BURKEL, Libraires, allées de Tourny.
A METZ, chez N.....
A STRASBOURG, chez N.....
Et chez les principaux Libraires de France et des pays étrangers.

LE Traducteur et les Imprimeurs mettent l'Édition de cet ouvrage sous la garde des lois, notamment celle du 19 juillet 1793, an 2 de la République française. Ils en déposeront en conséquence deux exemplaires à la bibliothèque nationale.

TRADUCTION

DES

ŒUVRES MÉDICALES

D'HIPPOCRATE,

SUR LE TEXTE GREC,

D'APRÈS L'ÉDITION DE FOËS.

TOME TROISIÈME,

CONTENANT

UNE SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

A TOULOUSE,

Chez FAGES, MEILHAC et Comp.^e, Imprimeurs-Libraires, rue Saint-Rome, maison BROULHIET.

M. DCCC. I.

AN 9.

Wellcome
Library

TRADUCTION
DES
ŒUVRES MÉDICALES
D'HIPPOCRATE.

Continuation de la seconde Partie.

TRAITÉ
DE L'ÉPILEPSIE OU MALADIE SACRÉE.

L'épilepsie est une maladie naturelle. Forte sortie contre les superstitions accréditées à l'occasion de cette maladie.

1°. Je pense que l'épilepsie, appelée aussi maladie sacrée, n'a rien de plus divin, et n'est pas plus sacrée que les autres. Sa nature est la même. Les hommes lui donnèrent d'abord une origine et des causes divines, par ignorance, étonnés de ses effets qui ne ressemblent point à ceux des maladies ordinaires. Ils ont ensuite persévéré à lui attacher quelque idée de divinité, faute de savoir démêler sa nature: et ils en font le traitement, d'après cette ignorance. En effet, leur manière de la traiter consiste en purifications, et en enchantemens. Mais si tout ce qui est surprenant doit être réputé divin, le nombre des maladies divines sera grand, au lieu de se borner à une seule. J'en citerai plusieurs, dont les effets ne sont pas moins étonnans; auxquelles cependant on n'attache aucune idée de divinité. D'abord les fièvres

quotidiennes, les tierces, les quartes ne passent point pour avoir rien de plus divin que les autres, malgré la régularité de leurs périodes, dont le vulgaire n'est pas surpris, parce qu'elles arrivent souvent. Je vois pareillement des maniaques, des gens délirans sans cause manifeste, qui font des choses qui doivent paroître fort étonnantes. Il y en a qui, dans le sommeil, crient et gémissent; certains qui se sentent étouffés; quelques-uns qui sautent du lit, qui marchent et sont hors de leur raison, jusqu'à ce qu'après s'être éveillés, ils se trouvent aussi sains qu'auparavant, jouissant parfaitement de toutes leurs facultés; on remarque seulement qu'ils sont peu pâles et foibles. Or, ce sont des faits peu communs, à la vérité; qui cependant ne sont pas arrivés une seule fois, mais plusieurs. Je pourrois citer encore bien d'autres choses pareilles, si je ne craignois d'être trop long là-dessus.

Du cochemar et des somnambules.

Je regarde ceux qui ont consacré l'épilepsie à la divinité, comme des gens de même espèce que les prétendus sorciers, les enchanteurs, les charlatans, les bigots; qui veulent faire accroire, qu'ils commercent avec les dieux, et qu'ils en savent plus que le reste des humains. Ils ont couvert leur insuffisance du manteau de la divinité. Voyant donc qu'ils ne pouvoient prescrire rien d'utile contre l'épilepsie, et ne voulant pas convenir de leur inhabileté, ils ont tâché de persuader que la maladie étoit sacrée. Ils ont débité ce qui leur paroissoit le plus propre à étayer cette opinion; et ils se sont par-là mis à l'abri des reproches, en faisant *dépendre* la cure de cette maladie de purifica-

tions et d'expiations. Ils y ont ajouté, à la vérité, la privation des bains, et des alimens qu'on interdit ordinairement aux malades. Parmi les poissons de mer, ils défendent le surmulot, *le nigroil* (1), le muge, et l'anguille ; ce sont ceux-là dont ils interdisent principalement l'usage. Pour les viandes, ils prohibent la chair de chèvre, de cerf, de cochon, et de chien, comme mettant beaucoup de trouble dans les entrailles. Parmi les oiseaux, ils interdisent le coq, la tourterelle, l'outarde, et généralement tous ceux dont la viande est pesante. Parmi les végétaux, la mente, l'ail, et l'oignon sont proscrits, parce que les choses âcres ne conviennent point au malade. Ils veulent qu'il soit vêtu de noir ; cette couleur est celle du deuil : qu'il ne couche point sur des peaux de chèvre ; qu'il n'en porte point de fourure : qu'il ne place jamais un pied sur l'autre, ni une main sur l'autre ; ce sont, disent-ils, des positions qui empêchent la guérison. Ils donnent à entendre que toutes ces ordonnances leur viennent de Dieu ; et qu'ils savent bien d'autres choses cachées au reste des hommes : de manière que si le malade guérit, ils veulent en retirer l'honneur ; et faire que, s'il meurt, leur gloire n'en soit pas diminuée. Ils disent alors que les Dieux le vouloient ainsi ; mais qu'eux n'ont point donné la mort, puisqu'ils n'ont point fait avaler de remède, ni brûlé le sang par des bains trop chauds. J'obser-

(1) *Le nigroil*, dans le grec μελανέρῳ. Rondelet ne lui donne point de nom françois, mais il dit qu'à Montpellier on le nomme nigroil.

verai que, d'après leurs idées, les peuples de la Lybie, qui sont avant dans les terres, devroient être bien sujets à l'épilepsie. Car ils sont vêtus de peaux de chèvre : ils en mangent la chair ; ils couchent sur les peaux ; ils n'ont point d'autres lits, point d'autres couvertures ; leur chaussure en est faite. On peut ajouter que, si cette nourriture ou ce vêtement augmentent l'épilepsie, si la guérison dépend de l'attention à s'en abstenir, la maladie n'est donc pas divine ; et les expiations y sont superflues. Dès que les alimens nuisent ou servent à la guérison, l'efficacité des autres moyens employés auprès de la divinité devient douteuse. Je crois donc, qu'en effet, ceux même qui entreprennent le traitement des épileptiques de cette manière, ne regardent point le mal comme sacré, ni divin : car toutes les fois qu'avec un mélange de purifications et d'ordonnances médicales, les hommes peuvent guérir un mal, ou le contracter, pourquoi avec d'autres moyens pareils ne pourroient-ils pas aussi s'en préserver, en guérir, ou y tomber ? On reconnoît alors, malgré soi, qu'il s'agit de quelque chose d'humain, et non divin. Celui qui pourroit chasser un mal par la magie, s'il employoit plusieurs moyens, détruiroit lui-même l'opinion qu'il voudroit donner de son commerce avec la divinité. Les gens dont je parle, ne cherchent qu'à tromper les hommes, en se débitant pour savoir ce qu'ils ignorent, et parlant sans cesse de purifications, de libations, de la divinité de sa puissance. On ne doit point, du reste, les croire plus pieux, malgré leurs discours. Ils en tien-

droient d'autres, s'ils croyoient véritablement qu'il y a des dieux. Leur dévotion et leur prétendue piété, sont véritablement de l'irréligion et de l'impiété. Je vais le prouver. Prétendre pouvoir purifier la lune, obscurcir le soleil ; donner le beau ou le mauvais temps ; la pluie ou la secheresse, fertiliser la terre, et faire d'autres prodiges, soit par la vertu de l'initiation aux mystères, ou par tout autre moyen, ainsi qu'ils disent pouvoir le faire, c'est une impiété : c'est ne point croire aux dieux, ou les regarder comme impuissans, et incapables de punir l'injure qu'on leur fait : les dieux ne peuvent pas manquer d'être offensés de ces discours. Si, en effet, un enchanteur, avec des libations, purifioit la lune, obscurcissoit le soleil, donnoit le bon ou le mauvais temps, je ne regarderois plus le bien que nous recevons d'en haut comme divin, mais comme un bien humain ; puisque la puissance de la divinité seroit subordonnée à la volonté des hommes. Or il en est tout autrement.

Continuation du même sujet.

2°. Les hommes tourmentés par divers besoins de cette vie, se livrent à des idées et à des imaginations, en toutes choses. C'est ce que l'on voit particuliérement au sujet de la maladie qui nous occupe, dont ils ont rapporté chaque accident à la divinité, en imaginant une foule de bisarreries, non une seule. Quand l'épileptique dans l'attaque, imite, en criant, le bruit que fait la chèvre, et qu'il se roule sur le côté droit, ils ont dit que la maladie venoit de Cybèle la mère des dieux. Si ses cris sont plus forts, et plus aigus, ils les assimilent aux hennissemens des chevaux, et ils rapportent la maladie à

Neptune. Quand il rend les excrémens, ce qui arrive quelquefois par la violence du mal, on l'attribue à Proserpine. Quand les cris sont très-perçans, comme ceux des oiseaux, c'est Apollon berger qui est réputé donner la maladie. Si le malade frappe des pieds, et rend de l'écume, c'est Mars. Quand il y a des terreurs dans la nuit, des alarmes, des délires, que le malade effrayé se précipite, et sort du lit, fuyant au-dehors, c'est Hécate ou les ombres des morts qui le persécutent. On me paroît, en cherchant à remédier à tous ces divers symptômes, par des libations et par des purifications, commettre une grande impiété. L'on purifie ainsi les hommes atteints d'autres souillures, les scélérats, les personnes infectées par d'autres hommes, et tous ceux qui ont commis quelque profanation : tandis qu'il conviendroit de purifier ceux-ci tout autrement. Il faudroit prier les dieux dans les temples, les invoquer avec des sacrifices, et des offrandes. Or, on ne fait rien de cela. On fait des purifications, mais quelles ! on ensevelit les épileptiques sous terre : ou on les fait aller au-delà des mers : ou bien, on les porte sur des montagnes, dans des lieux où les hommes ne puissent les approcher. Il vaudroit bien mieux les porter dans les temples du Dieu, s'il est vrai qu'un Dieu a donné la maladie. Mais je ne crois point qu'il soit digne de la divinité, de s'attacher à souiller le corps d'un homme. L'impureté n'émane point de la pureté même. Quand on est immonde, on doit s'adresser à Dieu pour recouvrer la pureté et l'innocence. La Divinité efface les souil-

lures ; elle ne souille point. C'est la plus grande des erreurs, et une impiété de le croire. Dieu nous purifie, nous sanctifie, nous protège. Des barrières qui sont dans les temples des dieux, et autour de leurs autels, y sont pour avertir qu'on ne doit pas approcher, si l'on n'est pur ; que, si l'on a quelque tache, on doit auparavant l'effacer. Voilà ce que je pense au sujet des purifications.

Explication naturelle de la cause de l'épilepsie.

3°. L'épilepsie n'a donc, à mon avis, rien de plus divin que les autres maladies. Elle a, de même que les autres, sa nature et sa cause, qui viennent, à la vérité, de Dieu, comme toutes choses. Elle n'est pas moins curable, que le reste des autres maux qui nous affligent ; pourvu qu'elle ne se soit point fortifiée avec le laps du temps, qui la rend supérieure aux remèdes. Elle commence comme toutes les maladies en général. Si les pères pituiteux font des enfans chargés de pituite ; les bilieux, des enfans chargés de bile ; ceux qui meurent de la consomption, des enfans qui en portent le germe ; ceux en qui la rate est viciée, des enfans en qui elle l'est aussi ; pourquoi, lorsque la mère ou le père sont épileptiques, les enfans ne seroient-ils pas plus particulièrement exposés à le devenir ; puisque la semence émane de toutes les parties du corps : et que ce qui part des parties viciées est vicié, comme ce qui vient des parties saines est sain. Voici encore une grande preuve, que l'épilepsie n'a rien de plus divin que les autres maladies ; c'est qu'en général elle attaque les gens pituiteux, nullement les bilieux. Mais si elle étoit plus divine que les autres, on la verroit indistinctement

chez les hommes de tous les tempéramens. Les bilieux n'en seroient pas plus exempts que les pituiteux. C'est la constitution particulière du cerveau qui engendre l'épilepsie, ainsi que la plupart des grandes maladies ; comment ? et pourquoi ? Je vais l'expliquer. Le cerveau de l'homme est divisé en deux lobes, comme celui des autres animaux. Une membrane mince les sépare. De-là vient qu'on sent quelquefois la douleur de tête d'un côté, sans la sentir de l'autre : d'autres fois on la ressent dans toute la tête. Il s'y rend des veines en grand nombre, et très-petites à la réserve de deux grosses, dont l'une vient du foie, l'autre de la rate (1). Celle qui vient du foie se divise d'abord en deux branches : l'une se porte en bas à droite, va au rein, aux lombes, au-dedans de la cuisse, et au pied. Elle porte le nom de veine creuse ; l'autre branche monte en haut, fournissant des veines au côté droit et au poumon. Elle va au cœur, et au bras droit : le reste passe près la clavicule au côté droit du cou, se répand sur la peau, où elle devient visible ; puis se cache derrière l'oreille où elle se sous-divise. Le plus gros rameau, et le plus creux se termine au cerveau. Le reste donne une petite veine, qui va à l'oreille droite, une autre qui va à l'œil droit, et une autre qui va au nez. Telle est la marche de la veine qui part du foie. Il en part aussi une de la rate, qui se

(1) La description qu'on va voir, et la distribution des deux grosses veines de la tête est ici conforme à la doctrine de ce temps-là. Voyez les traités de *la nature de l'homme*, *des lieux dans l'homme*, *de la nature des os*, *etc.*

porte à gauche, tant dans le bas que dans le haut ; comme celle du foie se porte à droite ; mais elle est plus petite et plus foible. Nous recevons par ces veines beaucoup de souffle. Elles sont des soupiraux qui attirent l'air, et le distribuent par-tout, au moyen des petites veines, pour rafraîchir ; et le laissent ensuite aller. Car le souffle ne sauroit rester fixe, il va haut et bas. S'il s'arrête quelque part, la partie où il s'arrête, perd sa force. On en a la preuve dans les veines qui souffrent de la compression, quand on est assis ou couché, de manière que le souffle ne peut facilement en sortir : la crampe y vient aussitôt. Il en est de même de toutes les veines.

Cause première de l'épilepsie chez les pituiteux, avec une explication des symptômes d'après la doctrine du pneumatisme, comme on vient de la voir dans le traité des vents, T. II.

4°. La maladie dont nous parlons attaque les pituiteux, non les bilieux. Elle commence de se former dans l'embryon, pendant qu'il est dans le sein de la mère. Le cerveau doit se purifier et se nettoyer comme les autres parties, avant que l'enfant naisse. Si le cerveau ne se dépouille pas comme il faut de ses ordures ; si elles s'écoulent en plus grande ou en moindre quantité qu'elles ne le devroient, la tête ne sera pas parfaitement saine, quand l'enfant sera grand. S'il se fait une fonte considérable dans le cerveau, il y aura de la résonnance : la tête ne pourra supporter le soleil, ni le froid. Si la fonte ne vient que des yeux, ou des oreilles ; et si en même temps quelque veine se flétrit, la partie d'où provient la fonte, reste viciée. Lorsque la mondification du cerveau n'a pas eu lieu, de sorte que les ordures se mêlent dans sa substance, il sera nécessairement pituiteux. Dans ce cas, si les enfans rendent, dans les

premières années, les mauvaises humeurs, par des ulcères cutanées à la tête, autour des oreilles, ou dans le reste du corps ; ou bien s'ils bavent, ou s'ils mouchent abondamment, ils pourront se bien porter dans la suite. Ils se délivrent, par ces moyens, de la pituite, dont ils auroient dû se débarrasser dans le sein de la mère : et ainsi purifiés, ils ne sont guère sujets à l'épilepsie. Mais quand ils n'ont eu ni ulcères, ni bave, ni morve, et qu'ils ne se sont point purgés dans la matrice, il est dangereux qu'ils ne deviennent épileptiques. Si la purgation de la pituite se fait vers le cœur, il leur arrive des palpitations et des suffocations ; la poitrine souffre, et quelquefois le corps se courbe. En effet, quand la pituite froide se jette sur le cœur ou sur le poumon, le sang en est refroidi. Les veines refroidies se jettent avec force, et bondissent, vers le cœur ou vers le poumon. Le cœur en reçoit des secousses. Il faut bien alors qu'il y ait de l'oppression, et une grande difficulté de respirer : car le souffle ne peut y pénétrer, jusqu'à ce que le flux de pituite, soit surmonté, et qu'elle se répande dans les veines après avoir été échauffée. Dans ces attaques, la palpitation et l'oppression cessent plutôt ou plus tard, en raison de la quantité de pituite ; plutôt, si la quantité en est moindre ; plus tard, si elle est plus grande. Quand les flux de la pituite sont fréquens, les attaques de l'épilepsie le sont aussi. Dans le cas contraire, elles sont éloignées l'une de l'autre. Voilà ce qui arrive, lorsque la pituite se porte sur le cœur et sur le poumon. Lorsqu'elle se porte aux entrailles, on a des diarrhées ; mais si cette voie est

bouchée, le flux se fera par les veines dont j'ai déjà parlé. On perdra la parole; l'écume coulera de la bouche; il y aura des grincemens de dents, des convulsions dans les mains, dans les yeux; l'on perdra la raison; quelquefois on rendra les matières fécales par l'anus. Dans les uns, le côté droit seul sera attaqué; dans d'autres, le gauche; dans certains, tous les deux. Je vais expliquer la manière dont ces divers accidens arrivent. L'épileptique perd la parole, quand la pituite tombe précipitamment dans les veines creuses et dans les ventricules du cerveau. Le souffle que l'homme prend dans l'état naturel par le nez et par la bouche, va principalement au cerveau; de manière qu'une grande partie se porte cependant au ventre, une autre au poumon, une autre aux veines, d'où il se répand dans toutes les parties du corps. Celui qui va au ventre, le rafraîchit, et ne sert à rien autre. Il faut en dire autant de celui qui va au poumon. Mais celui qui va aux veines, et qui pénètre dans le cerveau et dans les ventricules, sert à maintenir la raison et à donner le mouvement aux parties. En sorte que si la pituite bouche tellement les passages de l'air dans les veines, qu'il ne puisse point y entrer, l'homme perd et la parole et la raison. Les mains éprouvent de la foiblesse et des convulsions; parce que le sang se retarde, et ne coule point à l'ordinaire. Les yeux roulent et se tournent; parce que l'air ne peut entrer dans les veines. Il sort par la bouche de l'écume, qui vient du poumon; parce que, dès qu'il ne reçoit plus de souffle, il s'agite, et il écume; comme on le voit dans ceux qui meurent étouffés. Les excrémens sortent

par l'anus, parce que l'on est dans l'état violent d'un homme qui seroit suffoqué. Cet état de suffocation vient, de ce que le foie et l'estomac, se précipitent sur le diaphragme ; en sorte que l'orifice inférieur de l'estomac est bouché. Ils se précipitent vers le haut, vers l'endroit d'où leur venoit le souffle qui leur manque. L'agitation des pieds est causée par le souffle ; en ce qu'il est renfermé dans les membres, d'où la pituite l'empêche de sortir. Courant donc avec impétuosité çà et là dans le sang, il cause, en haut et en bas, des tiraillemens douloureux, qui font agiter les pieds. Voilà ce qui arrive, quand la pituite froide fait flux sur le sang chaud. Elle refroidit et arrête le sang ; et si le flux est très-fort, l'on meurt aussitôt. La pituite l'emporte alors absolument sur les sang ; et elle le glace. Si le flux est moindre, la pituite a l'avantage pour un temps ; elle arrête le souffle : mais après qu'elle est répandue dans les veines, mêlée avec beaucoup de sang chaud ; comme elle se trouve surmontée, les veines reprennent le souffle : et l'épileptique recouvre la connoissance.

Effets de l'épilepsie chez les petits enfans.

5°. Les petits enfans qui tombent dans l'épilepsie, en meurent ordinairement quand la fluxion est grande, et que les veines ne peuvent, à cause de leur petitesse, recevoir la pituite épaisse et abondante. Le sang est refroidi et figé ; ce qui cause la mort. Quand la fluxion est petite, soit qu'elle se jette sur les deux veines, ou sur une seule, l'enfant survit : et il lui en reste quelque marque. Il tourne la bouche ou les yeux : ou il a le cou tordu, ou les mains : car les petites veines doivent nécessairement devenir plus foibles,

foibles, dans l'endroit où la pituite a été plus forte et les a amincies. Cette partie du corps se trouve donc viciée. Cela est cependant utile pour la suite. L'enfant n'est plus exposé à l'épilepsie, lorsqu'il lui reste de ces marques. Les autres veines, par la même raison, sont aussi un peu affectées et amincies; de sorte qu'elles reçoivent facilement l'air; et les flux de pituite ne sont plus tels qu'auparavant. Il est donc naturel que les membres dans ce cas, soient aussi plus foibles, à cause de la foiblesse des veines.

Et dans l'adolescence.

6°. Quand les enfans sont formés, si la fluxion est très-petite, ils en échappent, sans qu'elle laisse de réliquat. Mais il est à craindre qu'elle ne se jette sur le côté droit; qu'elle ne devienne plus forte, et ne croisse avec l'âge, à moins qu'on ne la traite avec des remèdes convenables. Voilà pour ce qui concerne l'enfance et l'âge approchant.

Chez les hommes faits.

7°. Quant aux hommes faits, l'épilepsie ne les tue point, ni ne les rend difformes. Leurs veines sont d'un grand diamètre, pleines de sang chaud. La pituite ne peut point les surmonter ni refroidir le sang, au point de le figer. Le sang est ici le plus fort; il entraîne facilement la pituite; en sorte que les veines peuvent bientôt reprendre l'air qui fait revenir la connoissance; et les marques dont j'ai parlé, n'ont pas lieu ici, à cause de la force du sujet.

Chez les vieillards.

8°. Pour les vieillards, l'épilepsie, quand elle les attaque, les tue ou les rend paralytiques; parce qu'ils ont leurs veines vides; leur sang est en petite quantité, dissout et aqueux. Si donc la fluxion est forte, et si l'on est dans le temps d'hyver, elle leur donne

la mort : car elle interrompt entièrement le souffle ; et elle glace le sang, quand le flux se fait sur les deux côtés : s'il se fait sur un seul, les vieillards deviennent paralytiques. Leur sang qui est froid, et en petite quantité, ne peut dominer la pituite ; il est au contraire surmonté lui-même et figé. De sorte que les parties où il se fige, deviennent incapables de toute fonction. Le flux de la pituite est plus fort du côté droit que du côté gauche, parce que les veines du côté droit, sont plus grandes et plus nombreuses, *ainsi qu'on l'a vu ci-dessus* ; lorsque nous exposions que celles du côté droit viennent du foie, et celles du côté gauche, de la rate.

Circonstances qui donnent lieu à l'épilepsie chez les enfans.

9°. Les enfans sont sujets à ces flux de pituite, principalement quand leur tête étant échauffée par le soleil ou par le feu, un froid subit fait exprimer la pituite du cerveau. La chaleur la fond et la met en mouvement ; le froid la sépare, et la fait suinter. Il se fait ainsi un flux de pituite. Quelquefois à des vents du nord, succèdent des vents du midi, qui, trouvant le cerveau condensé et affoibli, le gonflent et le mettent en fonte ; en sorte qu'il s'inonde de pituite qui s'écoule, et fait un flux. D'autres fois une frayeur, un bruit entendu, des pleurs excessifs avec des efforts qui empêchent la respiration, comme cela arrive souvent aux enfans, sont autant de causes qui font frissonner tout le corps. On ne peut ni parler, ni prendre le souffle par la respiration. Le cerveau se serre ; le sang s'arrête ; la pituite se sépare, et fait flux. Telle est ordinairement la cause des commencemens d'épilepsie, chez les enfans.

10. Pour les gens faits, c'est l'hyver qu'ils ont à redouter; quand après s'être bien chauffés au feu, tant le cerveau que la tête, ils sont exposés à supporter le froid et la glace : ou bien quand d'un lieu froid et découvert, ils passent à un autre bien fermé, pour s'asseoir auprès d'un grand feu. On s'expose ainsi à tomber dans l'épilepsie, pour les raisons que j'ai déjà dites. On a aussi ce danger à craindre dans le printemps; si l'on reçoit à la tête les rayons du soleil. le même danger n'a plus lieu dans l'été, parce qu'alors il ne se fait point de changemens prompts dans l'état de l'air.

Chez les gens faits.

11. Après l'âge de vingt ans, on ne tombe point dans l'épilepsie, à moins qu'on ne l'ait eue étant enfant. Cela n'arrive du moins que bien rarement, peut-être même jamais. Les veines, à cet âge, sont pleines de sang. Le cerveau est compacte et ferme, en sorte qu'il ne se fait point de flux de pituite dans les veines. S'il s'y en fait, le sang qui est chaud et en abondance, n'en est pas dominé : mais quand les flux ont commencé dans l'enfance, et qu'ils ont accru avec l'âge, on voit ordinairement qu'ils arrivent lors des changemens des vents; qu'ils viennent fréquemment, surtout avec les vents de midi : et la cure en est difficile. Le cerveau devient plus humide, que sa nature ne le comporte. Il s'imbibe de pituite, car il s'y en fait de grands flux, sans que le cerveau puisse s'en délivrer et se sécher; il en reste toujours abreuvé. On peut reconnoître la vérité de ceci, dans les bêtes qui sont sujettes à l'épilepsie, sur-tout dans les chèvres, en qui on voit souvent cette maladie. Si on ouvre leur tête,

Age après lequel on n'est guère exposé à l'épilepsie, et époques auxquelles les attaques de cette maladie reprennent.

on trouve le cerveau très-humecté, plein d'une eau puante ; d'où l'on conclura, en passant, que ce n'est pas la divinité qui afflige ici le corps d'une manière particulière, mais que c'est une maladie comme les autres. Il en est de même pour l'homme.

L'épilepsie invétérée est incurable.

12. Lorsque l'épilepsie est invétérée, il n'y a point de remède ; le cerveau se consume, il se fond. La partie fondue est changée en pituite, qui entoure le reste et le mouille. Les attaques ne peuvent manquer d'être fréquentes. Cette maladie dure fort long-temps, sans que le malade périsse ; parce que la pituite qui fait les flux, est atténuée, par la même raison qui la fait abonder ; de sorte que le sang peut la dominer plus facilement que si elle n'étoit pas aussi atténuée, et en l'échauffant, empêcher la mort.

Précautions que prennent les épileptiques, de se cacher avant l'attaque.

13. Ceux qui ont eu plusieurs attaques d'épilepsie, connoissent quand elle doit les prendre. Ils fuient alors les hommes ; ils se retirent dans leur maison, si elle est proche : sinon ils se cachent dans un endroit solitaire, pour qu'on ne les voie pas tomber ; et ils se voilent de suite : ils le font par un motif de honte, non par la peur du Dieu qui les persécute, ainsi que bien des gens le croient. Les petits enfans essuient leur attaque dans le commencement, par-tout où ils se trouvent ; mais après plusieurs fois, quand ils ont appris à la sentir venir, ils se jettent entre les bras de leur mère ou de quelque personne qu'ils connoissent le plus, par la crainte des accidens. Car, dans le premier âge, ils ne connoissent pas la honte.

Pourquoi l'épilepsie vient lors des

14. Je passe à la raison pour laquelle l'épilepsie vient lors des changemens des vents, principalement

lorsque celui de midi souffle, ensuite celui du nord, puis les autres. Ces vents sont les plus forts, et les plus opposés entr'eux tant dans leurs effets, que dans leur direction. Le vent du nord condense l'air ; il lui enlève ce qu'il a de salé et de bourbeux ; il le rend clair et serein ; il produit aussi d'autres effets, sur tout ce qui participe de la mer ou des autres eaux ; il en prend l'humidité et les brouillards : il en fait autant sur l'homme : de là vient qu'il est le plus sain de tous les vents. Le vent de midi opère des effets tout contraires. Il commence d'abord par liquéfier l'air et le dissoudre ; c'est par cette raison qu'il n'est pas violent dans son commencement. Il souffle d'abord doucement, parce que la densité de l'air lui résiste, jusqu'à ce qu'il l'a fondu : il produit le même effet sur la terre, sur l'air, sur les rivières, les fontaines, les puits, et sur tout ce qui contient de l'humidité. Or, certaines choses en ont plus, d'autres moins : mais toutes, généralement, se ressentent de cet effet du vent de midi ; elles deviennent ternes, et perdent leur brillant ; elles deviennent chaudes et humides, de froides et sèches qu'elles étoient. Les vases qui sont à terre dans les maisons, contenant des vins et autres liquides, n'échappent point aux changemens que ce vent opère. Ce qu'ils enferment est dénaturé. Les qualités en sont changées. Il agit sur le soleil même, sur la lune, et sur les autres astres, dont la clarté devient plus foible. Puis donc que les vents dominent des êtres si grands et si forts ; et puisqu'ils se font sentir à notre corps par les changemens qu'ils amènent, il faut nécessairement aussi que le vent de

changemens de certains vents. Le cerveau est le siége de toutes les affections de l'ame.

midi relâche les veines ; qu'il mette le cerveau en fonte ; qu'il l'humecte en relâchant ses veines : que le vent de nord, au contraire, le condense : qu'il fortifie ce qu'il y a de plus sain ; qu'il sépare ce qu'il y a d'aqueux, qui reste autour de ce qui est condensé : et qu'il se fasse ainsi des flux de pituite, lorsque ces vents changent. Telle est la manière dont se forme l'épilepsie. C'est ainsi qu'elle revient, quand les vents de nord et de midi viennent ou se retirent. Il n'est pas plus difficile de connoître sa nature, et d'y apporter de remède, quand elle est curable, que pour les autres maladies. Elle n'a rien de plus caché, ni de plus divin. Il faut savoir que les hommes n'ont de la joie, du plaisir, de la gaieté, de la prudence, que par le cerveau. Par lui nous viennent aussi les peines, la tristesse, le chagrin, la perte de raison. Nous lui devons l'intelligence, la sagesse, la vue, l'ouïe, la pudeur, la connoissance de ce qui est bon ou mauvais, de ce qui est agréable ou désagréable ; il nous apprend à juger de tout, d'après l'usage et d'après l'utilité qui nous en revient, dans les diverses circonstances : car les mêmes choses ne nous plaisent pas constamment. C'est par le cerveau que nous tombons dans le délire, dans la manie ; que nous recevons la peur, les frayeurs, tantôt la nuit, tantôt le jour, les rêves et les erreurs de toute espèce, les soucis déplacés. Il faut lui rapporter les méprises sur les choses présentes, le défaut d'habitude, le manque d'expérience. Nous tombons dans ces divers états, quand le cerveau est malade, quand sa nature est plus chaude que de coutume, ou plus froide, ou plus hu-

mide, ou plus sèche. La manie vient de ce qu'il est trop humide; quand il est humide, il doit nécessairement s'agiter. Or, l'agitation du cerveau fait que l'ouïe et la vue ne sont pas assurées. L'on voit et l'on entend une chose pour l'autre; et la langue s'énonce, suivant qu'on est affecté par la vue ou par l'ouïe. Tant que le cerveau reste fixe, la raison persiste. Il est susceptible d'altération dans sa consistance, ou par la pituite, ou par la bile. On peut aller jusqu'à distinguer, par laquelle des deux il se trouve vicié.

Effets différens de la pituite, et de la bile sur le cerveau.

15. Ceux que la pituite jette dans la manie, sont tranquilles; ils ne crient point, et ne causent pas de trouble. Lorsque c'est la bile, ils sont emportés, toujours en mouvement, et font tout à contre-temps. Toutes les fois que la manie est continuelle, c'est nécessairement, ou la pituite ou la bile qui la produisent. Quand la peur ou les frayeurs s'y joignent, c'est à raison des changemens faits dans le cerveau, qui change devenant chaud; et il s'échauffe par la bile qui y est portée par les veines sanguines, répandues dans tout le corps. Les frayeurs continuent jusqu'à ce que la bile soit ramenée par les veines, dans le reste du corps. C'est l'époque à laquelle les frayeurs cessent.

Effets de la pituite sur le cerveau.

16. On tombe dans des inquiétudes et des tristesses déplacées, quand le cerveau est refroidi et resserré au de-là de l'ordinaire. C'est la pituite qui le met dans cet état. Lorsqu'il en est abreuvé, on pousse des hauts cris dans la nuit, si le cerveau se réchauffe promptement; les bilieux sont sujets à ceci, non les pituiteux. La chaleur, chez ces derniers, ne revient

pas vîte au cerveau, mais seulement après que le sang y est arrivé en grande quantité, par les veines dont j'ai parlé, et qu'il a réchauffé la pituite.

Effets extérieurs des impressions de l'ame dans les songes.

17. S'il arrive qu'on rêve des choses épouvantables : comme dans la veille, le visage devient rouge, les yeux s'enflamment, et l'esprit travaille fortement ; il en est de même dans les songes. Cela finit avec le réveil, après que la raison a pris le dessus, et que le sang s'est calmé en se distribuant dans les veines que j'ai dites.

Conclusion sur l'empire du cerveau.

18. Je crois, d'après tout cela, que le cerveau exerce le plus grand empire sur l'homme ; il nous avertit, tandis qu'il est sain, des changemens qui arrivent à l'air. Il en reçoit la sagesse. Les yeux, les oreilles, la langue, les mains et les pieds le servent, comme il le juge convenable. Tandis qu'il communique librement avec l'air, tout le reste du corps participe à l'intelligence. C'est dans le cerveau, que réside la prudence ; car le souffle, aussitôt que l'homme le prend, se rend d'abord au cerveau. Après y avoir laissé sa fleur, ce qu'il contient d'intelligence et d'esprit, il se répand dans tout le reste du corps (1). S'il alloit d'abord au corps, et qu'ensuite il allât au cerveau, laissant l'intelligence dans les chairs et dans les veines, il y arriveroit chaud, point pur, mais chargé des émanations des chairs et du sang. Il ne seroit plus propre aux fonctions qu'il doit remplir, là

(1) Cet endroit est très-remarquable, comme propre à nous faire comprendre ce qu'on doit entendre par *l'air*, *souffle*, dans les écrits que nous avons sous le nom d'Hippocrate.

où réside l'esprit et l'intelligence, ainsi que je l'ai dit.

19. Quant au diaphragme, c'est par abus qu'on lui a donné le nom de phrénique, qui désigne la prudence. Dans la vérité, il ne devroit pas être ainsi appelé. Je n'y trouve rien qui y manifeste l'intelligence et l'esprit; si ce n'est que dans le cas où l'homme est saisi d'un sentiment très-fort de joie ou de tristesse, le diaphragme tressaillit par défaut de forces, se trouvant trop tendu, et n'ayant point de cavité qui puisse recevoir le bien ou le mal qui lui advient; en sorte qu'il est troublé par l'un comme par l'autre, à raison de la foiblesse de sa nature. Le diaphragme n'a pas plus de sentiment que les autres parties du corps (1); et on lui a donné improprement un nom, qui pourroit le faire croire, ainsi qu'on a nommé oreillettes, des cavités du cœur, qui n'ont point d'ouïe.

Le diaphragme n'est pas le siége du sentiment.

19. Il y a des gens qui pensent que la raison réside dans le cœur; qu'il est le siége de la tristesse et des soucis. Il n'en est pas ainsi. Le cœur est travaillé comme le diaphragme, même davantage pour les mêmes causes, car les veines de tout le corps se rendent au cœur; elles ont avec lui une connexion, telle que si une partie quelconque du corps souffre ou est troublée, il le ressent; et tout le corps éprouve aussi des frissons et des roideurs, quand nos diverses parties sont mal affectées. C'est ainsi que le cœur et le diaphragme donnent des signes de sentiment, remar-

Le cœur n'est pas non plus le siége du sentiment.

(1) Cet article paroîtra bien contraire aux idées de Bordeu, qui étoit cependant grand partisan de la doctrine hippocratique, en une foule de points.

quables dans des momens d'une grande joie ; mais l'intelligence n'y est nullement. Le principe en est dans le cerveau, comme étant la partie du corps qui reçoit, la première, l'esprit et l'air. Aussi les maladies qui l'attaquent, sont les plus terribles, les plus grandes, les plus mortelles, et les plus difficiles à juger, sur-tout pour les gens inhabiles.

Conclusion sur l'épilepsie.

20. L'épilepsie est occasionnée comme les autres maladies, par des causes qui vont et viennent, telles que le froid, le soleil, les vents qui changent et ne sont pas constans. C'est par elles que la divinité agit, sans distinguer cette maladie de toutes les autres, qui sont toutes divines et toutes humaines. Chacune a sa nature, qui n'est point entièrement impénétrable, ni sans remède. La plupart sont guéries par les mêmes agens qui les produisent. Une en engendre souvent d'autres, et quelquefois elle devient leur guérison. Un médecin doit connoître ces choses, et savoir saisir l'à-propos, pour augmenter et fortifier, retrancher et diminuer comme il convient. Il faut, dans cette maladie, ainsi que dans les autres, interdire ce qui l'augmente, se hâter de donner ce qui lui est le plus opposé. L'administration de l'un les fortifie ; l'administration de l'autre les dissipe. Quiconque connoîtra les changemens qui s'opèrent dans l'homme, et qui saura y appliquer à propos le sec, ou l'humide, ou le froid, ou le chaud, pourra guérir des épileptiques, en profitant de l'occasion pour tout ce qui leur convient ; sans avoir recours aux lustrations, aux purifications, ni aux enchantemens, ni à rien autre de semblable.

TRAITÉ
DE LA DIÈTE SALUBRE.

Ce Traité est le premier de la quatrième section de Foës. Le Traité suivant du régime *peut être regardé comme étant une suite de celui-ci, encore qu'ils soient peut-être, l'un et l'autre, de deux auteurs différens.*

Régime pour l'hiver.

1°. Les hommes, pour suivre un bon régime, doivent, durant l'hiver, manger davantage, boire moins, prendre du vin pur, user pour alimens de pain et de viandes toujours rôties, n'employer que peu de légumes durant cette saison. C'est le vrai moyen de tenir le corps chaud et sec.

Pour le Printemps.

2°. Quand le printemps arrive, on trempe son vin, on prend des alimens moins forts, et en moindre quantité. On substitue les gâteaux au pain, la viande bouillie au rôti; on ne mange pas beaucoup de légumes, jusqu'à ce qu'on soit dans l'été. On use, peu-à-peu, d'alimens plus doux et des viandes bouillies, de légumes crus ou cuits. On boit davantage, et l'on mêle de l'eau avec le vin, en faisant toutefois ces changemens, d'une manière insensible.

Régime pour l'été.

3°. Durant l'été, on mange les gâteaux mollets, et les viandes toujours bouillies: l'on boit beaucoup d'eau. L'on en use ainsi, afin de tenir le corps frais et humecté; parce que la saison étant chaude et sèche, échauffe le corps, et lui enlève l'humidité. On procède dans le passage du printemps à l'été, comme

on a fait dans celui de l'hiver au printemps. Les changemens s'y doivent faire peu à-peu, donnant plus à la boisson, moins au manger, pour y revenir dans l'hiver.

Pour l'automne.

4°. Pendant l'automne, on prend des alimens moins humides : l'on revient donc aux viandes rôties ; on boit moins. On use davantage de vin pur. On arrivera ainsi dans un bon état à l'hiver, où l'on reprendra les alimens secs, les viandes toutes rôties, le vin pur, et en médiocre quantité. On affermira ainsi sa santé, et l'on sera peu sensible aux impressions du froid durant l'hiver ; qui est une saison froide et humide.

Régime suivant les tempéramens et les âges.

5°. Les gens gras, montés en couleur, dont la fibre est molle, se trouveront bien d'user, pendant toute l'année, d'un régime sec ; leur tempérament est humide. Ceux, au contraire, qui ont les chairs dures, qui sont maigres, roux (1) ou bruns, doivent toujours s'en tenir à un régime humide : ils ont les chairs sèches. Le même régime convient à la jeunesse ; elle a le corps et les chairs fermes. Les vieillards doivent, au contraire, suivre un genre de vie qui sèche leurs humeurs ; ils ont le tempérament humide, lâche et froid.

Principes généraux concernant le régime.

6°. Il faut régler son régime et le varier, d'après son âge et ses habitudes, d'après la saison, d'après le

(1) Par roux, on ne peut entendre ici les blonds en général. C'est, je crois, ou une sorte de bruns clairs, qui ont les cheveux tirant sur le rouge ; ou des blonds qui ont les cheveux d'un blond ardent.

pays que l'on habite, pour se mettre à l'abri des fortes impressions du froid et du chaud. Ces attentions contribuent très-fort à la conservation de la santé. On doit, dans l'hiver, marcher vîte; dans l'été, lentement, à moins qu'on n'ait à marcher au soleil. Les gens gras doivent aller d'un pas précipité; les maigres, d'un pas lent. On se baignera souvent en été, rarement en hiver. Les personnes maigres doivent se baigner plus souvent que les grasses. On se couvrira dans l'hiver, de vêtemens peu propres à absorber les sueurs; dans l'été, de ceux qui les absorbent. Les personnes qui ont de l'embonpoint, et qui veulent devenir minces, feront leurs bésognes pénibles à jeun; et se mettront aux repas tout essoufflés, sans se reposer ni se rafraîchir, commençant par boire du vin trempé, qui ne soit pas bien frais. Ils épiceront leurs mets avec des sésames, ou autres aromates pareils. Leurs mets doivent être gras; cela fera qu'étant plutôt rassasiés, ils en mangeront moins: ils ne feront qu'un repas dans les vingt-quatre heures; il se baigneront souvent; ils coucheront sur la dure, et se promeneront en veste, aussi longuement qu'ils le pourront. Ceux qui étant maigres, veulent acquérir de l'embonpoint, se conduiront d'une manière opposée. Ils ne feront rien de pénible, avant d'avoir mangé.

Concernant l'usage des émétiques.

7°. Quant aux émétiques et aux lavemens, voici comment on doit en user. On prend les émétiques dans les six mois de l'hiver. Cette saison est plus pituiteuse que l'été; c'est celle des maladies catarrales de la tête, et des organes placés au-dessus du dia-

phragme. Lorsque le temps est devenu chaud, on use des lavemens. Alors le temps est bilieux, tout le corps s'en ressent. L'on éprouve aux lombes, des pesanteurs et des chaleurs, qui s'étendent jusqu'aux genoux. L'on a des tranchées ; il faut donc rafraîchir le corps, et mettre dehors l'humeur qui se porte vers le bas. Les personnes qui ont de l'embonpoint, qui sont surchargées d'humide, useront de lavemens salés, point mucilagineux. Les gens maigres, ceux qui sont d'un tempérament sec et peu vigoureux, prendront des lavemens gras, épais. On entend par des lavemens gras, épais, ceux de lait, ceux d'une décoction de pois chiches, et autres pareils ; par lavemens salés, point mucilagineux, ceux faits avec de la saumure, ou avec de l'eau de mer, et autres semblables. On prendra les émétiques, de la façon qui suit. Les gens gras qui sont fournis de chairs, vomiront à jeun, se promenant, et marchant vîte jusque vers l'heure de midi. Leur émétique sera environ quatre onces et demi d'hyssop pilé, avec de l'eau versée peu-à-peu, à la quantité de neuf livres, y ajoutant un peu de vinaigre et de sel pour en rendre la boisson plus agréable. On l'avale d'abord lentement, puis avec précipitation. Quant aux gens maigres, ils se feront vomir, l'estomac plein, de la manière suivante. Après avoir pris un bain chaud, ils boiront environ huit onces de vin pur ; il mangeront par-dessus, abondamment, de toute espèce d'alimens, s'abstenant de boire durant le repas, et après, pendant autant de temps qu'il en faut pour une promenade de dix stades (1) ; ensuite

(1) Il y avait des stades de diverse longueur ; il y en avait de

ils boiront d'un mélange de trois sortes de vin, du vin âpre, du doux et de l'acide; commençant par boire pur, peu à peu, et lentement; puis fort trempé, précipitamment et abondamment. Quiconque est dans l'habitude de vomir deux fois tous les mois, fera mieux de le faire deux jours de suite par mois, qu'une fois chaque quinze jours. L'on pratique communément le contraire. Tous ceux qui sont dans le cas de vomir, c'est-à-dire, ceux dont le ventre est habituellement serré, se trouveront constamment bien d'user de divers alimens; de manger des ragoûts apprêtés de toute manière, et de boire de deux ou trois espèces de vin : mais ceux qui ne vomissent point, ceux qui ont le ventre lâche, doivent se conduire d'une manière entièrement opposée.

Principes généraux de régime pour l'enfance.

8°. Il faut baigner longuement les jeunes enfans dans l'eau chaude, leur donner à boire du vin tempéré, qui ne soit pas bien frais; ne leur faire prendre que des choses qui ne gonflent point le ventre, qui ne donnent point de vents. On les préservera ainsi des convulsions; ils en deviendront plus grands; ils auront meilleure couleur.

Principes généraux de régime pour les femmes.

9°. Les femmes doivent user d'un régime très-sec : c'est celui qui convient à la mollesse de leurs chairs. La boisson de vin pur est bonne pour la matrice; elle est adaptée à leur genre de vie sédentaire.

Au gymnase.

10. Les personnes qui fréquentent les gymnases, doivent courir et lutter durant l'hiver; lutter peu dans

---

vingt-cinq pas. Il serait difficile, et il n'est pas extrêmement important ici d'en déterminer la longueur.

l'été ; ne faire point de course, mais se promener beaucoup aux frais. Il faut, si on s'est excédé à la course, lutter de suite ; et passer à la course, quand l'on s'est excédé à la lutte. C'est le moyen de délasser les parties du corps fatiguées, et de les mettre toutes dans une juste température de chaleur. Lorqu'au gymnase on gagne la diarrhée, et qu'on rend des matières crues, des alimens non digérés, il faut retrancher au moins le tiers de ses exercices, et la moitié de ses alimens : car il est manifeste dans ce cas, que les entrailles ne peuvent faire la digestion de tout ce qu'on a coutume de prendre. On usera de pain bien cuit, trempé dans du vin. L'on boira peu, mais pur. L'on ne se promenera point à l'issue du repas ; et l'on ne fera qu'un repas par jour, durant tout ce temps. On réchauffera ainsi les entrailles, qui se mettront en état de mieux digérer. Le cours de ventre dont je parle arrive sur-tout aux gens, qui ont la chair compacte et beaucoup d'embonpoint. Quand, avec cette constitution, ils se trouvent obligés à manger une grande quantité de viande, leurs vaisseaux abondans en chair, ne peuvent pas donner entrée aux sucs des viandes, qu'ils avalent : outre que le grand embonpoint est par lui-même un état glissant, qui se renverse facilement ; et la bonne santé ne peut pas long-temps persister, avec une telle complexion. Ceux dont les chairs sont poreuses, dont la peau est velue, admettent plus de nourriture en viandes, sont susceptibles de plus de fatigue ; et leur santé se soutient plus long-temps.

11. Les personnes qui vomissent le lendemain les alimens de la veille, celles dont les hypocondres sont météorisés avec des signes d'indigestion, doivent dormir plus longuement. Elles doivent aussi faire plus d'exercice, boire le vin pur, en augmenter la quantité, et manger moins, durant tout le temps que cette mauvaise disposition persiste : car il est manifeste que leurs entrailles ne peuvent, à raison de foiblesse et de froid, digérer la quantité d'alimens qu'elles prennent. Régime dans quelques cas particuliers.

12. Si l'on est altéré, il faut supprimer des alimens et du travail, boire le vin bien trempé, très-frais. Ceux qui ont des douleurs d'entrailles à la suite des exercices ou de toute autre fatigue, font bien de diminuer la quantité de nourriture, et d'user de boissons diurétiques, qui, prises en médiocre quantité, fassent rendre beaucoup d'urines ; afin que les vaisseaux des viscères se relâchent, en rendant l'excès d'humeurs dont ils sont trop pleins. C'est cette plénitude qui fait les tumeurs et les fièvres.

13. Les personnes sujettes à des maux du cerveau, ont d'abord des étourdissemens ; elles urinent fréquemment ; elles éprouvent les mêmes symptômes, que ceux qui ont des stranguries. Cela dure pendant neuf jours ; et s'il sort par le nez, ou par les oreilles, de l'eau ou de la mucosité, elles sont délivrées de leur mal ; la strangurie finit. On rend une grande quantité d'urine blanche sans douleur, durant vingt jours : après que le mal de tête a passé, on a encore des éblouissemens.

14. Tout homme sage qui estime sa santé ce qu'elle Maxime générale con-

cernant la diététique.

vaut, doit s'attacher à connoître les moyens de prévenir les maladies.

TRAITÉ DU RÉGIME,

LIVRE PREMIER.

CE Traité, le second de la quatrième section dans Foës, est en trois livres. On y prescrit la manière de vivre la plus propre à faire éviter les maladies. Quoiqu'il ne soit pas unanimement regardé comme l'ouvrage d'Hippocrate, et qu'Haller ne l'ait pas fait imprimer parmi ceux de cette classe; il me paroît à plusieurs égards, digne du père de la médecine: et je croirois qu'il est sorti de ses mains. Cette opinion paroîtra peut-être bien fondée, en voyant ce qui est dit au n°. 3 de ce livre et au n°. 8 du IIIe. On pourra être plus d'une fois choqué, de voir que l'auteur paroît s'éloigner étrangement de son sujet dans le premier livre, et dans une bonne partie du second. On sera toutes fois bien satisfait, après avoir fini la lecture du troisième: et l'on reconnoîtra, si je ne me trompe, que la matière du régime est admirablement bien traitée, dans les trois livres réunis.

Avant-propos, au sujet de ceux qui ont déjà écrit sur le régime.

1°. SI mes prédécesseurs qui ont écrit sur la diète que les hommes doivent suivre pour assurer leur santé, me paroissoient en avoir connu ce qu'il est possible à l'esprit humain d'en savoir; il ne me resteroit, en rendant justice à leur travail, qu'à l'approuver et profiter de son utilité. Mais je trouve que beaucoup ont écrit sur cette matière, et qu'aucun ne l'a fait comme il le falloit. Certains ont bien traité quelques points; nul n'a laissé un travail qui satisfasse entièrement. On ne doit point les en blâmer, s'ils ne pouvoient faire mieux. Ils sont au contraire à louer, pour les efforts que leur ont coûté leurs recherches. Mon

intention n'est donc pas, de critiquer les erreurs qu'ils ont commises. Je viens convenir avec eux, sur tout ce qu'ils ont recueilli de bon. Il seroit impossible que je fisse bien, si je m'écartois de leur doctrine, là où elle est bonne. En les blâmant pour ce en quoi ils se sont trompés, je n'avancerois pas la chose. Je n'ai d'autre dessein, quant à ce qu'ils ont déjà dit, que d'exposer ce qu'il y a de bon. J'ai cru devoir prévenir là-dessus, parce que la plupart des gens, quand ils apprennent qu'un autre travaille sur des matières déjà traitées, sont peu disposés à accueillir son ouvrage, ne prévoyant pas qu'il doive entrer dans son dessein, de rendre justice à ceux qui l'ont précédé, pour ce en quoi ils ont raison. Quant à moi, j'adhérerai à ce qu'on a dit de bon, ainsi que je l'ai annoncé. Pour ce où l'on s'est mépris, je ferai voir, en quoi, et comment. J'ajouterai enfin beaucoup de choses, dont mes prédécesseurs n'ont pas parlé.

Connoissances préliminaires, nécessaires pour écrire sur le régime

2°. Je maintiens, que pour bien écrire sur le régime de l'homme, il faut préalablement être bien instruit de sa nature, connoître ce que l'homme est dans son origine, et quelles sont les diverses parties dont il est composé. Si, en effet, l'on ignore sa composition dès son commencement, et ce qui y domine; comment prescrire ce qui peut lui être utile. Voilà donc les premières connoissances nécessaires, pour traiter cette matière. Il faut ensuite savoir les propriétés des alimens et des boissons dont nous usons, les vertus naturelles de chacune de ces choses, et celles qu'elles acquèrent par les préparations, ou par les altérations que l'industrie des hommes y apporte. Il faut être instruit sur

les moyens d'affoiblir ce qui est trop actif, et de fortifier, par le secours de l'art, ce qui se trouve trop foible de sa nature; suivant que l'occasion s'en présente. Lorsqu'on possède toutes ces connoissances, l'on n'en a point encore assez, pour se charger du soin d'entretenir la santé des hommes; car il ne suffit pas, pour se bien porter, de prendre des alimens, si le corps ne travaille. La nourriture et le travail exercent chacun des forces opposées, qui doivent agir à leur tour; et qui concourent également à faire la bonne santé. Le travail est destiné à consommer le superflu; les alimens et la boisson, à remplacer les pertes continuelles. Il faut donc encore connoître les effets des divers genres de travail, les effets des travaux naturels et ceux des travaux forcés. Quels sont les travaux qui font l'augmentation des chairs, quels en occasionnent le dépérissement. Non seulement cela, mais encore qu'elle est l'énergie d'un travail modéré, proportionné à la quantité des alimens, à la nature des hommes, à leurs différens âges, aux diverses saisons de l'année, aux changemens des vents, à la situation des pays où l'on vit, à la constitution de l'année. Il faut être au fait du coucher et du lever de certains astres (1); savoir observer les changemens et les effets provenant des excès dans le manger et dans le boire, et des variations dans l'état de l'air et dans celui de tout l'univers; d'où

(1) Il ne s'agit pas ici d'astrologie. On ne déterminoit guère du temps d'Hippocrate, le commencement, et la fin des saisons, que par le lever et le coucher de telles et telles étoiles.

proviennent autant de causes des maladies des hommes.

3°. Quand on sait toutes ces choses, cela ne suffit point encore. Il reste à déterminer quelle est pour chaque particulier, suivant sa nature, la juste proportion dans la quantité et la qualité, tant des alimens que de la boisson, afin qu'il n'y ait aucun excès dans le trop, ni d'erreur dans l'espèce : c'est l'harmonie du tout, qui constitue la parfaite santé. L'on est parvenu à connoître assez bien le reste, mais quant à cette dernière partie, il est impossible d'y satisfaire entièrement. Si l'on étoit présent, et qu'on put toujours voir le sujet par soi-même, on pourroit, en le voyant nud et s'exerçant dans les gymnases, déterminer par quels moyens on entretiendroit sa santé par le secours des additions ou des retranchemens. Mais vis-à-vis d'un absent, il n'est pas possible de régler exactement le travail et la nourriture qui lui conviennent. Je crois cependant être allé, à cet égard, aussi avant qu'il est possible d'aller. Car quelque petite que soit la faute commise dans les alimens, ou dans tout le reste, il faut nécessairement que le corps s'en ressente; et que de la continuation il en résulte, à la fin, quelque maladie. Mes prédécesseurs ont cherché des règles générales, pour connoître quand on commettroit quelque faute de cette espèce. Ils n'en ont trouvé aucune. J'ai découvert les signes qui précèdent les maladies; et j'ai donné des pronostics, fondés sur les effets des diverses altérations qui surviennent, à raison de tout ce qui occasionne les maladies. Un homme ne tombe point malade

Continuation du même sujet.

brusquement, et tout de suite. Les causes s'accumulent, avant de se manifester par leur effets. J'ai remarqué ce qui arrive aux hommes, avant que le principe des maladies ne surmonte celui de la santé; et comment on parvient à faire reprendre le dessus à celui-ci. On peut donc maintenant, en y ajoutant ce qui s'observe dans les gymnases, regarder tout ce qui concerne le régime, comme une chose finie.

La nature de l'homme consiste en la réunion de deux principes opposés, l'eau et le feu, dont l'un ne domine jamais exclusivement, mais seulement plus ou moins.

4°. L'homme et tous les animaux réunissent en eux deux principes très-différens dans leur puissance, mais qui concourent pour les divers usages, savoir le feu et l'eau. Ces deux principes suffisent seuls, pour faire agir tout le reste, et pour le maintenir. L'un sans l'autre ne se suffiroit point : ni ne suffiroit à quoi autre que ce soit. Or, voici qu'elle est la puissance de chacun d'eux. Le feu est la source de tout mouvement. L'eau est la source de toute nutrition. L'un et l'autre domine en partie, et est dominé à son tour, peu ou beaucoup, autant que cela est possible : car l'un ne peut pas dominer entièrement l'autre, par la raison que je vais dire. Si le feu vouloit s'étendre sur toute l'eau, il cesseroit d'exister faute de nourriture. Il est donc nécessaire, qu'il s'abstienne de la partie dont il a besoin, pour se nourrir. Si l'eau s'étendoit sur tout le feu, son mouvement finiroit; elle s'arrêteroit donc aussitôt : mais là où elle seroit arrêtée, elle ne domineroit plus, elle se trouveroit dans l'état où elle sert de nourriture au feu. Cela fait que ni l'un ni l'autre ne peut dominer seul. Si cela arrivoit, rien ne subsisteroit plus dans l'univers, tel qu'on le voit aujourd'hui : mais tandis qu'ils resteront comme ils

sont, toutes choses demeureront ainsi que nous les voyons : nulle ne manquera. Le feu et l'eau, tels que je viens de le dire, suffiront à tout, tant pour le plus que pour le moins. Ils ont chacun des qualités nécessaires. Le feu est chaud et sec, l'eau est froide et humide. Ils empruntent encore des qualités l'un de l'autre. Le feu emprunte l'humidité de l'eau ; car il y a dans le feu une humidité qui vient de l'eau. L'eau emprunte du feu la sécheresse : il y a dans l'eau une sécheresse qui vient du feu.

5°. D'après ce que j'ai dit viennent les différentes espèces des semences et d'animaux très-nombreux, tous différens entr'eux qui ne se ressemblent ni à la vue ni dans leur nature, qui ne restent jamais dans le même état, qui changent sans cesse, qui deviennent nécessairement dissemblables, distincts de ce qu'ils étoient auparavant. Cependant nulle chose ne périt entièrement ; et il ne se crée rien de nouveau. Il ne se fait que de mélanges distincts et variés. Les hommes pensent que ce qui vient au jour, et qui y croît, sort de l'état de mort ; que ce qui disparoît, périt ; qu'il faut s'en rapporter aux yeux plus qu'à la raison, *en quoi ils ont tort. Écoutons la raison* : elle dit à l'égard des animaux et des autres êtres, qu'il est impossible qu'ils périssent entièrement. Ils meurent sans doute : mais il n'y auroit aucun moyen de faire qu'ils se renouvelassent, s'il n'y avoit ce de quoi ils sont nécessairement formés. Tous les êtres possibles ne font que croître ou diminuer, allant vers le plus ou vers le moins, aussi loin qu'ils peuvent aller. Je vais donc expliquer, en faveur de la multi-

Le principe précédent s'applique à tous les êtres, animaux ou autres ; dont nul ne se détruit jamais entièrement.

tude, ce que c'est que naître et pétir. Je ferai voir que l'un ne désigne que des mélanges ; et l'autre, des séparations.

Ce qu'on doit entendre par naître et mourir. L'un est aller vers le plus ; l'autre, vers le moins. Cela est vrai aussi de l'ame (sensitive,) qui préside à la nourriture de l'homme.

6°. Naître et mourir, ne sont que des modes différens, de la même chose. Ainsi, la naissance et la mort sont, au fond, toujours même chose : mélange et séparation sont même chose ; naissance, c'est mélange ; mort, diminution, et séparation sont synonymes. Chaque chose tend vers le tout. Tout suffit à chaque chose. La nature a fait pour chaque chose des lois différentes, qui séparent tant les ouvrages des Dieux, que ceux des hommes. D'après ces lois, tout est successivement élevé, puis précipité en bas. La nuit et le jour sont des extrêmes, en plus et en moins. La lune a son plus et son moins. Le soleil et l'eau ont le leur. Le soleil a son plus et son moins ; il est tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre. La lumière est à Jupiter, les ténèbres à Pluton ; Pluton a sa lumière ; les ténèbres marchent à la suite de Jupiter. Toutes choses sont en mouvement à toute heure, devenant successivement ceci ou cela, sans savoir ce qu'elles font. Quoiqu'elles paroissent douées de quelque intelligence, elles ne connoissent point ce qui est devant elles. Cependant tout s'opère par une nécessité divine, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille point, une chose allant ici et l'autre là. Chacune remplit sa destinée mutuelle, tendant toutes vers le plus ou vers le moins. Tout meurt, par la séparation du plus d'avec le moins, et du moins avec le plus. Le plus croît et augmente par le moins. Il en est ainsi de tout, et du corps et de l'ame, quelque

chose que l'ame puisse être. L'homme est formé de particules des parties, prises toutes dans le tout, ayant un mélange de feu et d'eau, donnant et recevant. Recevoir, fait le plus; donner, fait le moins. Quand on scie du bois, l'un tire à soi, et l'autre pousse. Les deux scieurs font cependant la même chose. Celui qui fait le moins, fait aussi le plus. Il en est ainsi de la nature humaine : elle attire d'un côté, elle pousse de l'autre : elle prend et elle donne. D'autant qu'elle donne, se fait le plus : d'autant qu'elle prend, se fait le moins. Chaque chose garde sa place. Aller vers le moins, c'est se séparer, occuper moins de place. Aller vers le plus, c'est changer, se mêler et occuper plus d'espace. Les choses étrangères, les étérogènes sont repoussées de la place qui n'est pas la leur. Chaque animal a son ame (1) toujours présente à toutes ses parties, susceptible du plus et du moins; tandis cependant que les plus petites des parties de l'animal, *les élémens*, ne sont point susceptibles du plus et du moins. Cette ame augmente, ou elle diminue, suivant les circonstances; la situation des parties lui présente une place, où elle s'arrange, où est reçue ce qui y convient. L'hétérogène ne peut point rester dans ce qui lui est contraire; il en est donc repoussé, et devient errant jusqu'à ce qu'il se mêle à quelqu'autre, qui lui soit homogène. Les sem-

(1) Les personnes qui seroient choquées de trouver ici du pur matérialisme, tandis que Socrate, contemporain d'Hippocrate, reconnoissoit la spiritualité de l'ame, observeront que l'auteur de ce traité peut n'avoir voulu parler que de l'ame sensitive, telle que nous l'admettons dans les bêtes.

blables s'unissent ; les dissemblables se font la guerre, et se séparent. L'ame croît ainsi dans l'homme, plus que dans aucun des animaux, même les plus grands, quelque différence qu'ils aient entr'eux pour la force. Je ne me propose point de parler des autres animaux ; mais de faire voir comment les choses se passent dans l'homme. L'ame qui entre dans l'homme, est un mélange de feu et d'eau, faisant une portion de lui-même. C'est elle qui préside à la nourriture des mâles, des femelles, et de toutes leurs parties. Elle se nourrit et augmente par le régime, ainsi que tout le reste. Il faut bien que tout ce qui fait la substance de l'homme, ait des parties. Ce qui n'en auroit point dès le commencement, ne pourroit pas croître, qu'il lui arrivât de nourriture, ou qu'il ne lui en arrivât point ; puisqu'il n'y auroit pas le lieu où la nourriture pût s'appliquer : mais tout ce qui a des parties, reçoit de l'augmentation. Chacune en prend dans sa place, à proportion qu'elle lui vient par l'eau sèche, et par le feu humide, l'un poussant en dehors, et l'autre en dedans. Il en est comme des deux scieurs dont j'ai déjà parlé, dont l'un pousse en haut, et l'autre tire en bas. Ces mouvemens opposés sont nécessaires, pour faire descendre la scie. Si les scieurs vouloient agir de force, sans s'accorder, tout seroit bouleversé. Il en est de même, dans la nourriture de l'homme ; l'un pousse, et l'autre tire. Ce qui se trouve contraint dans le dedans, se porte au dehors peu à peu ; mais s'il se faisoit des violences à contre-temps, le tout se dérangeroit. Les choses restent chacune en leur ordre, jusqu'à ce que le lieu ne puisse

plus les contenir, ou qu'elles ne trouvent point de nourriture suffisante, ou qu'elles ne puissent plus absorber la trop grande quantité d'eau. Alors les parties changent de place ; elles se portent au dehors, tant les parties mâles que les femelles, cédant à la violence et à la nécessité. Celles qui ont rempli leur destinée, se séparent les premières, pour aller faire quelqu'autre mélange : car tout ce qui abandonne une place, va se mêler dans quelqu'autre. En changeant de lieu, elles vont former ailleurs le triple accord *du lieu*, *de l'eau et du feu*, pour vivre et croître comme ci-devant : mais si cette harmonie ne peut s'établir; s'il ne peut se former une consonnance de l'aigu avec le grave, ainsi qu'auparavant ; s'il ne peut s'établir d'harmonie faute de seconde génération, pour que le tout ne fasse qu'un ; ces trois choses persistent en vain, chacune dans son ton particulier. Il ne se fait aucun accord entr'elles. Il arrive donc un changement du plus, pour passer vers le moins, avant le temps ; parce qu'elles ne savent point ce qu'elles font.

7°. J'expliquerai, à mesure que j'avancerai, comment s'engendrent les mâles et les femelles (1). Toutes les fois qu'il y a lieu à un mélange harmonique, le feu y met le mouvement. Le mélange *des semences de l'homme et de la femme*, se vivifie par l'agitation, et il attire la nourriture, tant des divers alimens que du souffle, qui entrent et pénètrent dans le corps de la femme. Au premier temps, le mélange est tout homogène, tandis qu'il reste gonflé et raréfié. Ensuite le

Ce qui se passe dans le premier temps de la formation du fœtus. Le mouvement est dû au feu. Comment s'engendrent les os, les ligamens, les cavités pour les humeurs, etc.

(1) *Infrà*, n°. 23. et suiv.

mouvement et le feu le dessèchent, le rendent ferme. Il se durcit tout autour ; de sorte que le feu, qui y est renfermé, n'a plus la même facilité pour attirer la nourriture ; ni le souffle ne peut plus l'y apporter, comme auparavant, à cause que son enveloppe est épaissie. Le feu consume donc l'humidité intérieure. Ce qui se trouve d'une nature plus ferme dans ce mélange, devenu compact et sec, ne pouvant servir de nourriture au feu, se fortifie d'autant que l'humidité s'y trouve moins, et devient ce qu'on appelle les os, les ligamens (1). Le feu dispose ainsi tout le corps, conformément à sa nature, au moyen de l'humide auquel il imprime le mouvement nécessaire. Il ne peut pas pénétrer long-temps le sec et le ferme, n'y trouvant pas de nourriture ; mais il agit efficacement sur le mou et sur l'humide, où il trouve une nourriture abondante : il y trouve aussi une sécheresse, qu'il ne pousse point à l'extrême. Le tout s'adapte ensemble, pour ne faire qu'un corps. Le feu intérieur, qui y est renfermé de toutes parts en grande quantité, se pratique une grande voie vers où il trouve le plus d'humidité. C'est l'endroit qu'on appelle le ventre. Il se précipite en ce lieu, parce qu'il ne peut avoir de nourriture du dehors ; il en trouve là, et c'est là que s'établit la fabrique de la nourriture, et la digestion. Le feu renfermé dans le reste du corps, se fait trois autres grandes voies, dans des lieux où il y a encore

(1) C'est ici à peu près la même doctrine que celle du Traité de *la nature de l'enfant*; et de celui *des chairs ou du commencement de l'homme*, dans les premiers numéros.

le plus d'humidité, là où sont ce que nous apelons veines creuses : *la veine cave*, *la veine porte*, *et l'aorte*. Le reste de l'eau forme les chairs, qui sont interposées *entre les veines et leurs ramifications*. En un mot, le feu a tout arrangé ainsi dans le corps, à l'imitation de ce qui se passe dans l'univers ; s'il est permis de comparer les grandes choses aux petites, et les petites aux grandes. Le ventre, comme la plus grande de toutes les cavités, chargé de la distribution du sec et de l'humide, les envoie par-tout, et les reçoit de par-tout. La mer fournit de même la nourriture de tous les animaux, qui vivent dans son sein ; mais elle devient funeste à ceux qui n'y sont pas habitués. Le ventre est entouré d'un amas d'eau froide et humide, *ce sont les chairs*, qui donne passage au souffle froid et au souffle chaud ; à l'imitation de la terre, qui varie, d'un nombre infini de manières différentes, les productions des semences qu'elle reçoit. Il se fait ainsi, dans cet assemblage, des consommations et des additions continuelles ; des rosées d'eau et de feu, partie visibles, partie invisibles, pour amener le tout à la forme visible, qu'il prend conformément à sa destination. Il s'y fait trois périodes de feu : *celui du ventre*, *celui des vaisseaux*, *celui des chairs*, et au-dehors et au-dedans. Le période qui aboutit à la cavité de l'humidité, a la même influence que la lune. Celui qui va au-dehors jusqu'à la surface, a l'influence des astres ; celui du milieu qui s'étend jusqu'à l'intérieur et jusqu'à l'extérieur, a, comme le soleil, le feu le plus chaud et le plus fort, qui est supérieur à celui de tous les autres. C'est lui, qui

arrange tout d'après les lois de la nature, procédant sans bruit, n'étant ni tangible ni visible. En lui est l'ame, l'intelligence, la prudence, l'augmentation, le mouvement, la diminution, l'alternation, le sommeil, la veille. Il gouverne tout, par-tout et toujours, n'étant jamais en repos.

La médecine n'est que l'imitation de la nature, ainsi que tous les autres arts. Avec une longue digression sur la plupart des arts cultivés par les hommes; pour faire voir qu'ils se réduisent tous à l'application du plus et du moins.

8°. Les hommes ne savent point profiter des choses visibles, pour méditer sur les invisibles. Ils usent des arts qui sont tous pris dans la nature humaine, parce que les Dieux leur ont appris à imiter ce qui se passe en eux; et ils ne connoissent pas ce qu'ils imitent. Car, les choses semblables ont leurs différences; les égales, leur inégalité. Ce qui parle a son silence. La raison a sa folie. Chaque chose a en elle-même son contraire. La loi et la nature, auxquelles on doit tout, tantôt s'accordent, tantôt ne s'accordent point; parce que les hommes ont imaginé la loi, et l'ont faite, sans connoître ce sur quoi ils l'ont faite. Mais les Dieux ont arrangé la nature. Or, ce que les hommes ont fait n'est jamais le même, et va tantôt bien, tantôt mal. Ce que les Dieux ont fait, va toujours bien : et il y a une différence immense, du bien au mal.

Je veux faire voir, en détail, que les arts cultivés par les hommes, sont manifestement une suite de leurs affections, évidentes ou cachées.

9°. La divination ne consiste-t-elle point à demêler les choses cachées, au moyen de celles qu'on connoît; à juger de celles qu'on connoît par celles qui sont cachées; à prédire l'avenir par le présent; la vie, par la mort; les aversions, par les habitudes. Qui-

conque posséderoit parfaitement cet art, ne se tromperoit jamais. Celui qui ne le sait point, prédit tantôt juste tantôt faux, tâchant de suivre et d'imiter la nature humaine. L'homme qui a un commerce avec une femme, trouve, à la naissance de l'enfant, le moyen de connoître une chose très-obscure, par une qui est manifeste. L'esprit de l'homme, qui est invisible, se manifeste dans l'enfant, à mesure qu'il grandit, par les connoissances qu'il prend dans les choses visibles. Il apprend à juger de l'avenir par le présent : il distingue la vie et la mort, par les différences qu'il remarque dans le mort et dans le vivant. L'estomac acquiert pareillement son intelligence, par la faim et par la soif. Les diverses affections dans la nature de l'homme, ont ainsi donné lieu à l'art, qu'on nomme divination. Si on les connoissoit suivant toute leur étendue, on ne se tromperoit jamais dans cet art : comme on ne les connoît pas si universellement, l'on s'y trompe souvent.

Application du principe précédent à une foule d'arts ; et d'abord aux ouvriers qui travaillent sur le fer, et à la médecine gymnastique.

10. Les ouvriers qui travaillent sur le fer, et ceux qui le fondent, forçant le feu au moyen du souffle, enlèvent du fer la surabondance de nourriture. Après l'en avoir dépouillé, ils le frappent, et le retournent. Puis ils le fortifient, et lui donnent de la nourriture de nouveau, en le trempant dans l'eau. Voilà encore ce qu'on pratique au gymnase, dans les exercices qu'on fait faire à la jeunesse. On enlève, au moyen du feu, l'excès de nourriture ; on expose au souffle violent ; on raréfie, on froisse, on frappe, on purge, on ajoute de l'eau pour fortifier.

Continuation de la

11. Les foulons font de même. Ils foulent les

même application aux foulons.

étoffes sous les pieds ; ils les nettoient ; ils les battent ; ils les travaillent ; ils les lavent ; ils les rendent plus fortes, en leur ôtant les immondices et les poils, plus agréables en les lustrant. Il en est de même de la nature humaine, à l'égard du corps de l'homme. *On l'imite dans l'art du foulon, comme dans tous les autres.*

Aux cordonniers.

12. Les cordonniers coupent le cuir à pièces, puis ils les percent, les ajoutent ensemble, les cousent, et font un tout, de ce qu'ils ont mis en morceaux. Tout homme fait, *dans la nutrition*, les mêmes choses. Il divise, et il réassemble. Les médecins font des ponctions, des séparations, pour redonner la santé, pour assurer la vie. La médecine délivre de ce qui incommode ; elle rétablit le bon état du corps, en faisant aller ailleurs ce qui lui nuisoit. C'est la nature qui lui a appris à faire ainsi. Quand l'on a resté assis, on veut se lever. Quand l'on s'est agité, on cherche le repos. Le médecin doit prendre ses leçons dans la nature.

Continuation sur l'influence du plus et moins, dans l'art des charpentiers.

13. Nous avons déjà observé, au sujet des scieurs de bois, que l'un pousse et l'autre attire ; chacun cependant fait le même ouvrage. Quand on perce, le trou se fait en poussant dans un sens, et repoussant dans le sens opposé. Lorsqu'on veut presser, il en est de même ; on dirige l'action vers le haut et vers le bas. Plus on veut avoir d'effet, plus on doit imiter la nature. Le souffle pousse d'une part, il attire de l'autre. C'est toujours pour produire le même effet. Les alimens sont précipités dans le bas ; ils remontent dans le haut. Une même ame sert à leur distribution ;

bution ; elle envoie plus ou moins, de plus ou moins d'espèces.

Continuation de l'application du principe dans l'architecture.

14. Les architectes, en bâtissant des maisons, réunissent ensemble les choses les moins homogènes. Ils mouillent le sec, ils sèchent l'humide ; ils divisent et ils rassemblent ce qu'ils ont divisé. S'ils n'agissoient ainsi, ils ne parviendroient jamais à faire une habitation commode. Ils imitent le régime de l'homme, qui veut qu'on humecte le sec, qu'on dessèche l'humide, qu'on divise, qu'on sépare, qu'on unisse ; et qui procure la santé, par une foule de choses contraires.

Continuation du même sujet, pour la musique, et pour l'art du cuisinier.

15. Il faut, dans la musique, un premier instrument, qui donne le ton à tous les autres, pour faire l'harmonie. Il y faut l'assemblage des tons qui ne soient pas les mêmes. Il y faut de l'aigu. Et le nom de ton est le même pour tous : le son en est différent. Plus il y en a qui s'unissent, mieux cela va. Quand il y en a peu de différens, ce n'est pas aussi bien. Si les sons étoient toujours les mêmes, on n'auroit aucun plaisir. Un grand nombre de changemens très-variés, sont ce qui plaît le plus. Les cuisiniers préparent les ragoûts, en y faisant plusieurs mélanges. On n'aime point à user constamment des mêmes alimens, et de la même boisson. Le cuisinier qui feroit ses plats toujours de la même manière, ne sauroit point son métier. La langue qui sert au goût, sert à la musique. Elle connoît le doux, et toutes les qualités sapides : elles fait des consonnances et des dissonnances : elle frappe les tons hauts et les tons bas. Si elle les fait dans le haut quand il le faut dans le bas, cela déplaît.

Le haut d'une voix harmonieuse ; qui est bien d'accord avec la symphonie, fait le complément du plaisir de la musique. Mais une voix fausse est désespérante.

Continuation du même sujet, pour les tanneurs, et autres.

16. Les tanneurs tendent, foulent, nettoyent, lavent les peaux. Mêmes soins de la part des gouvernantes, vis-à-vis des enfans. La femme qui fait un peloton, tire son fil droit d'une main, elle le roule de l'autre qui ne tourne point. Il se fait cependant des circuits continuels, depuis le commencement jusqu'à la fin. Mêmes périodes dans le corps de l'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

17. Les orfévres lavent l'or, ils le battent, ils le fondent au feu, à un feux doux. Le grand feu n'est point ce qui lui convient. Après l'avoir préparé, ils l'emploient à tout. L'homme dépique le froment ; il le lave, il le mout, il le cuit ; il s'en sert à se nourrir, sans employer un grand feu. Il lui fait subir un très-grand changement, dans la digestion : la chaleur du corps est douce.

Continuation du même sujet, pour les sculpteurs.

18. Les sculpteurs imitent le corps de l'homme, au point qu'il semble ne manquer aux statues qu'une ame. Ils ne peuvent point donner l'intelligence, à leur mélange de terre et d'eau. Ils le dessèchent, et en enlèvent l'excès d'humidité qu'ils y ont mis. Ils ajoutent, là où ils voient qu'il faut ajouter. Ce qui d'abord étoit informe, ils le mènent à sa perfection. Il arrive la même chose à l'homme : de très-petit qu'il étoit, il devient fort grand. Il ajoute à ce où il manque ; il rejette son superflu ; il humecte ce qui est trop sec ; il sèche ce qui est trop humide.

Continuation du

19. Les potiers tournent leur roue. Elle n'avance,

même sujet, pour les potiers.

ni ne recule ; elle va pourtant et en avant et en arrière. Elle imite dans ses révolutions le mouvement de l'univers. Sur elle se font des ouvrages de toutes les façons qui sont emportés avec la roue, qui ne ressemblent point les uns aux autres. Il en est ainsi des hommes et des autres animaux, sur la surface de la terre ; ils sont tous emportés par un mouvement circulaire, tandis que chacun remplit sa destinée différente, convertissant par ses organes le sec en humide, et l'humide en sec.

Continuation du même sujet dans l'art de l'écriture.

20. L'art de l'écriture consiste en l'assemblage de figures, qui représentent la parole. Sa puissance s'étend à rappeler la mémoire du passé, à présenter ce que l'on doit faire à l'avenir. Sept voyelles (1) y suffisent. Tout homme peut également se représenter le passé et le futur ; celui qui est privé du secours de l'écriture, comme celui qui sait écrire. Comme le sentiment se manifeste par la voie de l'écriture, il se manifeste aussi par sept autres voies (2). L'oreille pour les sons, les yeux pour les choses visibles, le nez pour les odeurs, la langue pour les saveurs agréables ou désagréables ; le corps pour le tact, et pour la distinction du froid et du chaud ; la bouche pour le langage,

---

(1) On compte sept voyelles dans la langue grecque.

(2) De ces sept, voyez les cinq premières sont manifestement les mêmes qu'on a coutume de compter pour les cinq sens externes. On peut dire que les deux dernières, dont il sera bientôt question, répondent aux sens internes. Le souffle pouvant être regardé, comme ce que des physiologistes ont appelé ensuite *les esprits*.

qui est l'expression de la pensée, enfin le passage du souffle, qui entre et qui sort. Ce sont là toutes les sources de nos connoissances.

Continuation du même sujet dans les écoles publiques.

21. Dans les salles d'escrime, aux écoles publiques, on apprend à violer les lois, en s'y conformant, à être justement injuste, à tromper, à mentir, à voler, à fouler aux pieds l'honnête et le malhonnête. Celui qui n'agit pas ainsi, passe pour un lâche; celui qui le fait, pour un brave. Rien ne prouve plus la folie des hommes. On admire ces choses-là. Il y en a toujours un qui s'attire plus de louanges, c'est le plus méchant. Les autres le sont aussi, et on les loue: peu de gens connoissent le peu qu'ils valent.

Enfin application du même principe aux marchands et aux comédiens.

22. Ceux qui vont à la foire, se comportent de même; c'est à qui trompera le mieux, et du côté du vendeur, et de celui de l'acheteur. Celui qui trompe le plus adroitement est admiré, comme habile. On y fait les affaires le verre à la main; c'est une espèce de rage. On court, on se heurte, on se bat, on vole, on trompe. Il y a toujours quelque joueur de farces qui attire les badauds, et qui se moque d'eux. Il parle tout autrement qu'il ne pense, à des gens qui le savent bien. Un autre lui succède; c'est le même, et ce n'est pas le même: il joue seulement un autre rôle. Un même homme est chargé de parler d'une façon, et d'agir d'une manière opposée. Il a une pensée, et il en montre une autre.

L'auteur revient à la formation de l'homme par la nature, l'examinant dans sa naissance.

23. Tous les arts participent donc, comme je le disois, à la nature de l'homme qui est un mélange de feu et d'eau. L'ame attachée à une partie, se répand dans tout l'animal, tandis qu'il respire. Elle agit sur

l'homme tout entier, sur le vieillard et sur l'enfant. Elle augmente chez tous de la même manière. Dans le corps des enfans, les circuits sont plus courts, pendant tout le temps qu'ils grandissent; elle se consume à le faire croître: on diroit qu'elle a des ailes, qu'elle vole, et ne voit que cet objet. Dans la vieillesse, les mouvemens sont plus lents; le corps est froid: il semble que l'ame soit pesante. Tout alors tend vers le moins. Tandis donc que le corps jouit de toute sa force, durant qu'on est apte à la génération, l'on est capable de nourrir et de faire croître. Comme dans la société on appelle puissans, les hommes qui peuvent en nourrir beaucoup d'autres; si l'on n'en peut nourrir que peu, l'on est regardé comme pauvre: il en est de même du corps. Celui qui peut nourrir beaucoup d'ames, est vigoureux et robuste; celui qui ne le peut point, celui que les ames ont quitté, est foible et chétif. Quand elles vont ailleurs, elles ne prennent plus de nourriture; lorsqu'elles sont reçues dans le sein de la femme, elles croissent suivant les circonstances. Les membres se séparent, et augmentent tous en même temps, conformément à leur destination. L'un ne commence pas plutôt que l'autre; nul n'est le dernier; les plus grands de leur nature paroissent plutôt, mais ils ne se sont pas formés avant les autres. Le tout est développé dans un espace de temps, qui n'est pas constamment le même. Il en faut, tantôt plus, tantôt moins, suivant qu'il s'y trouve plus ou moins de feu, et que la nourriture en est plus ou moins hâtée. Certains fœtus sont organisés dans quarante-trois jours,

d'autres dans trois mois. Ceux qui viennent le plutôt au jour étant vitaux, naissent dans le septième mois Ceux qui viennent plus tard, naissent dans le neuvième, les uns et les autres apportent dès-lors, le tempérament qu'ils garderont toute leur vie.

Ce qui fait les mâles et les femelles; lors de la formation du fœtus.

24. Les mâles et les femelles sont formés en la manière que je vais dire, autant qu'il est possible de le conjecturer. Les femelles s'engendrent d'une plus grande quantité d'eau provenant des choses froides, humides et molles; tant de la part des alimens et de la boisson, que des habitudes et du genre de vie efféminé qu'on mène. Les mâles participent plus du feu, qui se tire soit des alimens, soit de tout le régime. Lors donc qu'on veut avoir des filles, il faut user d'un régime aqueux. Quand on désire des mâles, user d'un régime échauffant. Ce n'est pas le père seul qui doit suivre ce genre de vie; la femme doit s'y conformer aussi: car elle fournit la faculté de faire croître, de même que le mari. Nul des deux n'a en lui seul le mouvement nécessaire pour fournir à l'accroissement, à cause de son humidité que son feu ne peut suffisamment absorber: mais lorsque les germes de l'un et de l'autre se réunissent, le feu de l'un avec le feu de l'autre, et l'eau avec l'eau; si ce mélange se fait en un lieu sec, le mouvement est augmenté, l'eau est dominée, le feu s'accroît, au point de ne pouvoir être éteint par l'humidité. La nourriture qui survient s'y applique, et il en résulte un être qui s'organise. Quand le mélange se fait dans un lieu humide, le feu est promptement étouffé par la surabondance d'eau; il tombe dans le moins.

Il y a tous les mois un jour propre à la génération, tel qu'à cette époque le mélange des semences devient très-susceptible de prendre de la nourriture. Les germes d'un mâle, et ceux d'une femelle, peuvent s'unir ensemble. L'ame, dans tous les êtres animés étant la même par sa nature, tandis que les corps sont très-différens, elle reste toujours la même, qu'elle croisse ou qu'elle diminue. Elle ne change jamais de nature; et la violence n'y peut rien: mais les corps ne sont jamais les mêmes, ni dans leur nature, ni dans les altérations que la nécessité y apporte. Ils sont continuellement changés par des divisions et par des mélanges.

Continuation du même sujet.

25. Si les germes fournis par le père et par la mère sont tous deux mâles, le mélange s'accroît quand les circonstances y concourent; et il en naît des hommes à grande ame, dont le corps sera vigoureux, pourvu qu'il ne soit pas altéré par le régime. Si le germe qui vient du père est mâle, et celui qui vient de la mère femelle: lorsque le mâle prévaut dans ce mélange du fort et du foible, les deux sexes ne pouvant pas subsister ensemble, il faut que l'un disparoisse; que le petit reçoive le grand, ou que le grand reçoive le petit: mais enfin l'un des deux prévaut dans la carrière qu'ils courent en commun. Le corps sera donc mâle. Ce qu'il y a de féminin se diminue, et passe à une autre destinée. Les enfans dans ce cas, sont moins virils, ils le seront cependant, parce que les germes du père ont prévalu. Et c'est, à juste titre, qu'on les appelera des hommes. Si la femme a fourni un germe mâle, et le père un germe femelle, et si celui de la mère prévaut, il prendra sa nourriture,

comme dans le cas précédent ; celui du père passera vers le moins ; il en proviendra un homme efféminé. On les appelle, avec raison, des androgynes. Ces trois espèces d'hommes diffèrent entr'eux par le plus ou le moins de particules d'eau dans le mélange, par la nourriture, par l'éducation et par les habitudes qu'ils contractent. C'est ce que je développerai dans la suite de ce traité. Quant aux filles, elles viennent comme je vais le dire. Lorsque le père et la mère fournissent un germe femelle chacun, il en naît une fille qui a toute la nature du sexe féminin. Quand le germe, venant de la mère, est femelle, et que celui du père est mâle ; si celui de la mère prévaut, il prendra sa nourriture ; la fille qui en naîtra sera plus courageuse, que celle du cas précédent. Elle tiendra beaucoup des qualités et des agrémens de son sexe. Lorsque le germe du père sera femelle, celui de la mère male, et que le premier prévaudra, il prendra sa nourriture comme dans les deux autres cas. Il en proviendra une fille hardie ; elle sera de celles qu'on nomme des filles hommasses. Si quelqu'un ne pouvoit croire qu'une ame se mêle avec un autre ; que celle d'un germe puisse se mêler avec celle d'un autre germe, c'est faute de réflexion. Lorsqu'on allume des charbons, tant de bonne que de mauvaise qualité, au moyen d'autres charbons allumés, mêlés tous ensemble, et qu'on leur donne la nourriture en soufflant, ils forment un seul brasier dans lequel on ne les distingue plus l'un de l'autre. C'est un seul tout, composé de l'ensemble de chacun. Lorsqu'il a consumé toute sa nourriture, il se dissipe sans qu'on sache ce qu'il

devient. Il en arrive autant de l'ame de l'homme.

Formation des jumeaux.

26. Quant à la formation des jumeaux, voici ce qui en est. On doit en rapporter la cause à la matrice des femmes. Quand son orifice se trouve bien situé de manière à recevoir également le sperme de chaque côté, qu'elle est en même temps bien purgée ; et que la semence de l'homme dont la matrice se saisit, est aussitôt divisée en deux parts qui se portent, comme une rosée, chacune dans une des deux cavités de son fond, répondantes aux deux cornes : si cette semence est abondante et vigoureuse, chaque part peut prendre son accroissement dans sa loge ; elle y trouve une nourriture suffisante. Quand ces conditions n'ont pas lieu, il ne peut se former de jumeaux. Si le père et la mère ont fourni des germes mâles, il en vient nécessairement deux garçons ; si les germes de l'un et de l'autre sont femelles, ce sera deux filles. Si l'un fournit des germes mâles, l'autre des germes femelles, le sexe des jumeaux dépendra de la supériorité de ces germes l'un sur l'autre. Ils auront toujours entr'eux une grande ressemblance, parce que les lieux où ils se font sont semblables ; et parce que, depuis leur séparation, ils prennent l'accroissement d'une nourriture commune. Ils sont vitaux, lorsqu'ils n'éprouvent point d'accident particulier.

La superfétation.

27. La superfétation a lieu, quand la matrice est d'une nature chaude et sèche ; que la femme a le même tempérament ; et qu'elle reçoit une semence qui a aussi le tempérament chaud et sec. Comme dans ce cas, la matrice n'a point d'humidité qui surmonte la semence, après la grossesse ; il en résulte une

nouvelle production, qui prend d'abord une nouvelle consistance, et qui commence de vivre : mais elle ne sauroit arriver à sa perfection. La première conception antérieure l'emporte, et détruit la seconde, l'une et l'autre ne pouvant s'accommoder de la même nourriture.

Tempéramens. Ce qui les constitue. Avec des vues générales sur le régime. Première espèce de tempérament.

28. L'homme dont le corps est d'un tempérament composé de ce que l'eau a de plus subtil, et le feu de plus raréfié, est celui qui jouit de la plus belle santé ; parce que dans les grands changemens des diverses saisons de l'année, son eau ne s'épaissit point, lorsque le temps est le plus humide, et son feu ne s'accroît point, avec les plus fortes chaleurs; son tempérament ne souffre point de la mutation des âges, ni de la diversité des alimens ou des boissons. Il a en lui au plus haut degré, le principe du mouvement, et celui de la nourriture. Ainsi le cuivre mou et souple est celui de la meilleure nature et le plus excellent, en ce qu'il participe de l'eau la plus tenue et du feu le plus raréfié. Les hommes dont je parle, possèdent, en général, une bonne santé, jusqu'à l'âge de quarante ans, quelques uns même jusqu'à une extrême vieillesse. Mais s'ils tombent dans quelque maladie après la quarantième année, ordinairement ils y périssent.

Seconde espèce de tempérament.

29. Quand le tempérament est composé de ce que le feu à de plus fort et d'une eau très-crasse, le corps est fort et vigoureux; mais il a besoin de beaucoup de précautions. Il est fort exposé aux impressions des grands changemens opérés par l'un et l'autre de ses deux principes. Le grand chaud et la grande

humidité produisent chez lui des maladies. Il doit donc user d'un régime qui en prévienne les effets, lors sur-tout que les saisons deviennent fort humides. Il faut qu'il passe par gradations à un genre de vie, qui corrige les effets de l'excès d'eau dans l'atmosphère.

Troisième espèce de tempérament, dont la différence avec la première espèce est peu caractérisée.

30. Le mélange de ce que l'eau a de plus épais, et de ce que le feu a de plus subtil, forme un tempérament, où l'on reconnoît sans peine une nature froide et humide. Les corps de cette espèce sont plus exposés aux maladies durant l'hiver que pendant l'été, et dans le printemps que dans l'automne. Ils ont l'enfance, mais sur-tout la jeunesse, plus saines que l'âge de maturité. Dans la vieillesse et aux approches, ils sont pleins d'infirmités; ils sont décrépits avant le temps. Leur régime doit tendre à échauffer, tant au moyen des alimens, que des boissons et de l'exercice des organes, plus des extérieurs que des intérieurs.

Quatrième espèce de tempérament, qui répond au tempérament chaud et humide, ou sanguin.

31. Les gens dont le tempérament est composé d'un feu très-humide et de ce que l'eau a de plus crasse, se reconnoissent à une nature humide et chaude. Ceux-ci sont plus malades pendant le printemps, rarement dans l'automne : car dans le printemps l'humidité domine, dans l'automne la sécheresse est médiocre. quant aux divers âges de leur vie, c'est durant celui de l'enfance, qu'ils sont le plus maladifs. Leur accroissement est prompt; ils sont sujets à des fluxions. Ils doivent dans leur régime user de tout ce qui rafraîchit, et qui dessèche, soit en alimens, soit en boissons, ou en divers exercices. Ici c'est principa-

lement les organes intérieurs, qui doivent travailler.

Cinquième espèce de tempérament qui répond au chaud et sec, que les anciens appeloient spécialement bilieux.

32. Lorsque le tempérament est composé d'un feu très-fort et d'une eau très-subtile, la nature du corps est chaude et sèche. Les grands changemens en chaud dans les diverses saisons, occasionnent beaucoup de maladies, chez les personnes de ce tempérament : elles se portent mieux avec les temps humides. Dans la fleur de l'âge, au temps de la vigueur, les dangers les entourent. La vieillesse et ses approches sont le temps de leur meilleure santé. Elles doivent dans le régime chercher à se rafraîchir et à s'humecter ; éviter tous les exercices qui échauffent et qui dessèchent ; préferer tout ce qui donne de la fraîcheur dans le corps. Les personnes de ce tempérament, sont vivaces. Elles jouissent en général d'une bonne santé.

Sixième espèce de tempérament, qui répond au sec et froid, ou atribilaire des anciens.

Nota. Qu'on ne trouve pas ici le tempérament froid et humide, ou pituiteux, dont il est cependant parlé légèrement à la fin du numéro suivant.

33. Si le tempérament est composé du feu le plus raréfié, et de ce qu'il y a de plus sec dans l'eau, la nature du corps est sèche et froide. On est sujet à des maladies en automne ; l'on se porte mieux au printemps, et aux environs. C'est vers l'âge de quarante ans qu'on est le plus exposé aux maladies ; l'enfance est le temps où la santé va le mieux. Le régime doit être chaud et humectant. On doit faire des exercices modérés, qui échauffent insensiblement, qui ne fassent point perdre de l'humidité naturelle.

Phénomènes propres aux tempéramens pris, 1°. de la considération des âges.

34. Voici quelques notions, propres à faire connoître la nature que chacun apporte dès son origine. Considérons d'abord les âges. On voit dans L'ENFANCE un mélange de chaud et d'humide ; c'est de chaud

et d'humide que le fœtus a été formé, et qu'il a été nourri. Plus on est près de la naissance, plus la chaleur et l'humidité sont grandes. Aussi l'accroissement est-il alors plus grand, et tout ce qui y a du rapport, *comme l'appétit*, *la souplesse des parties*, *etc.* L'ADOLESCENCE est chaude, parce que les passages ouverts au feu le font prévaloir sur l'eau ; aussi l'adolescence est chaude et sèche : l'humidité se consume dans l'accroissement du corps, par le mouvement du feu, par les exercices. L'AGE VIRIL est froid et sec, parce qu'alors les passages pour le feu ne prévalent plus : l'accroissement n'a plus lieu ; le corps est arrêté : la sécheresse de l'âge précédent subsiste : l'eau, dont les passages ne sont point préparés, ne domine point encore ; il résulte donc et froid et sécheresse. LA VIEILLESSE est froide et humide : le feu se retire entièrement ; l'eau dont les passages sont ouverts le dominent : la sécheresse disparoît.

34. Les hommes sont en général plus chauds, et plus secs ; les femmes sont plus froides, et plus humides. C'est une particularité de leur nature, que les deux sexes apportent, dans leur formation chacun en naissant : ils croissent l'un et l'autre avec elle. L'homme de son côté fortifie sa nature par un genre de vie pénible, qui l'échauffe et le dessèche : celle de la femme est entretenue et augmentée, par sa manière de vivre molle et humide ; outre que la femme perd tous les mois beaucoup de chaleur, par ses évacuations.

2°. De la considération des sexes. Les femmes sont plus froides et plus humides que les hommes.

35. Quant à l'intelligence de l'ame et à ce qu'on

Diverses constitutions

quant à l'ame, avec des vues sur le régime pour la médecine de l'esprit.

appelle ses égaremens ; lorsque ce sont les parties du feu les plus humides qui sont mêlées avec les plus sèches de l'eau, ce mélange dans le corps fait l'ame la plus intelligente. Le feu alors tient quelque chose de la nature de l'eau ; et l'eau tient de celle du feu : en sorte que l'un et l'autre peuvent absolument se suffire. Ainsi le feu, n'ayant pas autant besoin d'eau pour sa nourriture, monte à son plus haut degré : et l'eau pareillement s'entretient dans une grande légéreté, sans avoir besoin du feu. Chacun *des deux* reste dans sa température. Or, tout ce qui peut s'opèrer sans le secours d'autrui, se fait toujours mieux. Cette vérité générale s'applique également et au feu et à l'eau, qui doivent se maintenir chacun dans un mouvement continuel par leur propre force, sans le devoir à une impulsion étrangère. Lorsque l'ame est ainsi constituée, l'intelligence et la mémoire sont très-grandes. Si l'un ou l'autre des deux composans reçoit de l'altération, de manière qu'il y survienne de l'augmentation ou de la diminution, l'ame tombe dans des égaremens ; parce qu'elle n'est plus aussi bien constituée, que lorsque chacun pouvoit se suffire.

Continuation du même sujet.

36. Quand le mélange est formé du feu et de l'eau les plus purs, de sorte cependant que le feu se trouve en quantité un peu moindre que celle de l'eau ; l'on est encore fort intelligent, mais moins que dans le premier cas : parce que le feu surmonté par l'eau perd de son mouvement. Il agit moins sur les organes des sens. Les ames de cette espèce ont de la constance, dans tout ce à quoi elles s'attachent. Si

on use d'un régime convenable, l'on en deviendra plus intelligent : la pénétration se portera au-delà du degré que comporte cette constitution native. Il est avantageux, pour ceux qui sont dans ce cas, de suivre un genre de vie échauffant, de ne point se surcharger d'alimens ni de boissons ; d'éviter toute espèce de plénitude ; de faire des courses vives qui dissipent les humeurs du corps, et qui arrêtent les progrès de l'humidité. On ne s'exercera point à la palestre, on ne fera point de frictions, ni autres choses du gymnase, qui sont propres à ouvrir les pores et à augmenter la plénitude. L'ame s'appésantit nécessairement dans ce genre d'exercices. On se promenera après le souper et le matin, et toutes les fois qu'on aura fait quelque course au gymnase : après le souper, afin que l'ame ne tire des alimens qu'une nourriture sèche : le matin, pour donner issue aux humeurs, et empêcher que les pores ne restent bouchés à l'ame : au sortir des courses du gymnase, afin que ce qui se sépare du corps dans la course, ne se mêle point avec l'ame, ne lui bouche point les passages, et ne trouble point sa nourriture. Il sera bon d'user d'émétiques, pour purifier le corps ; si le travail qu'on fait, ne suffit point. Après le vomissement, on reviendra aux alimens avec modération, peu à peu, employant à ce retour quatre jours au moins. Les onctions sont préférables aux bains. On verra sa femme dans le temps humide, plus souvent que dans le temps chaud.

37. Lorsque l'eau prédomine sur le feu, une ame de cette espèce est nécessairement lourde. On dit

Continuation du même sujet.

de ces personnes, qu'elles sont stupides. Le cercle de leurs idées étant fort borné, les impressions faites sur leurs sens s'effacent dans moins de temps que chez les autres. Ces impressions sont vives, mais leur effet se dissipe promptement, à cause qu'elles n'entrent pas avant. *On sait que* les perceptions de l'ame, au moyen de la vue et de l'ouïe, sont promptes. Celles au moyen du tact, sont plus lentes et plus distinctes : ceux dont je parle sont susceptibles de ces dernières, comme de la perception du froid, de celle du chaud et des autres *qualités tactiles*. Mais ce qui se perçoit par la vue ou par l'ouïe, ils ne le sentent bien qu'après une longue habitude. Si l'ame chez eux n'est frappée par l'action accumulée du feu, ils ne savent ce que c'est. De là vient, que ces ames ne sentent point les impressions promptes, faites par la vue ou par l'ouïe. Elles peuvent acquérir quelque amélioration, au moyen du régime. On doit en pratiquer un à peu près pareil au précédent ; mais user d'alimens plus secs et en moindre quantité. Ces personnes doivent être échauffés par beaucoup d'exercices forts, prendre des émétiques précédés de fumigations sèches, ne revenir de plusieurs jours après le vomissement, à la quantité d'alimens ordinaires, à moins qu'elles n'en sentent un besoin urgent. On deviendra ainsi plus intelligent ; et la santé s'en trouvera mieux.

Contin ation du même sujet.

38. Lorsque le feu est dominé par beaucoup d'eau, c'est ce qu'on appelle des fous. D'autres les nomment des imbéciles. Leur folie est tranquille, ils pleurent sans qu'on les tourmente ou qu'on leur fasse du mal ;

mal ; ils s'effrayent sans cause ; ils s'affligent sans raison ; ils éprouvent des sensations, que les gens sages ne ressentent point comme eux. Il faut les fumiger, et les purger avec l'ellébore à la suite des fumigations ; leur prescrire le même régime que dans les cas précédens ; leur faire respirer un air atténué et sec.

Continuation du même sujet.

39. Lorsque dans le mélange le feu domine un peu l'eau, et qu'il est d'une excellente nature, l'on a le corps et l'ame dans un bon état. Une ame de cette nature reçoit fortement toutes les sensations, et ne change pas facilement d'objet : c'est le propre d'une ame bien constituée. Elle peut devenir meilleure ou moins bonne, suivant le régime qu'on suivra : on doit en tenir un qui vise vers l'aqueux ; éviter les excès dans le boire, dans le manger, dans les exercices. On fera les courses sur un terrain en pente ; on parcourra le double stade ; on s'exercera à la palestre et aux autres jeux du gymnase, sans faire d'excès en aucun : l'ame sera dans un état d'autant meilleur, que la santé du corps ira mieux, et qu'il n'y surviendra point de trouble.

Continuation du même sujet.

40. Si le feu prévaut considérablement sur l'eau, l'ame, dans ce cas, est nécessairement plus agissante ; puisque les mouvemens sont plus prompts, et les sensations plus vives : mais elle est moins prudente que celle des premiers ; car les impressions se dissipent bientôt : elles se perdent dans le souffle. *C'est ce qu'on appelle les étourdis.* Ils doivent user d'un régime plus aqueux que celui des précédens ; préférer le gâteau au pain, le poisson à la viande, tremper beau-

coup le vin, user peu de femmes, faire beaucoup d'exercices, de ceux que le corps supporte facilement, s'abstenant de tous ceux qui sont violens, à moins qu'on n'y soit forcé; prendre peu d'émétiques dans les cas de plénitude, de manière que le corps soit vidé, mais non échauffé. On fera même bien, pour acquérir la prudence, de renoncer à la viande. Il est difficile d'avoir un certain embonpoint, sans que la chaleur en soit fort augmentée. Si l'ame de ceux dont il est maintenant question, est affectée de chaud, ils passent à la manie : ils deviennent furieux dans les tiraillemens qu'ils éprouvent, l'eau étant dominée par le feu. Ces personnes doivent vaquer à leurs affaires après avoir mangé, plutôt qu'à jeun. L'ame est plus en paix quand on a pris une nourriture modérée, que si l'on est dans le besoin de manger.

Continuation du même sujet.

41. Lorsque l'eau est encore plus dominée par le feu, l'ame est nécessairement ardente. Les personnes qui se trouvent dans ce cas sont dans un rêve continuel. On les appelle des gens à tête fêlée. Ils sont tous près de la manie. Quelque peu de chaleur qui leur survienne, ils tombent en fureur pour des légers sujets, sur-tout après avoir bu du vin ou mangé trop de viande, principalement quand ils ont beaucoup d'embonpoint. Il faut donc qu'ils évitent cet état et généralement toute plénitude, aussi-bien que les exercices du gymnase. Ils feront bien d'user de gâteau fait sans vin, de légumes bouillis en renonçant à ceux qui purgent, du poisson à l'eau-sel; de boire de l'eau autant qu'ils le pourront. S'ils ne

le peuvent, ils ne boiront que du petit vin blanc, le choisissant qui approche beaucoup de l'eau. Ils se promeneront longuement le matin ; après le souper, ils se tiendront debout sans s'agiter, afin de ne pas dessécher la nourriture par des promenades de l'après-souper, et de purifier le corps par celles du matin ; les bains d'eau tiède sont préférables aux onctions. Ils feront bien aussi pendant l'été de dormir un peu dans le jour, afin d'empêcher le corps de se dessécher durant cette saison. Il convient de les purger au printemps avec l'ellébore, après leur avoir fait prendre des fumigations *humides*. On les remettra ensuite à leur régime ordinaire, en recommandant qu'ils s'abstiennent de s'occuper à jeun. On peut espérer de faire venir la sagesse chez eux, au moyen de cette conduite.

Conclusion au sujet des diverses constitutions des ames.

42. Il résulte de tout ce qui précède, que l'intelligence de l'ame et ses égaremens tiennent à la différence des mélanges, dans la composition de l'homme ; que l'ame est dans un bon ou mauvais état, suivant le régime qu'on tient. Mais lorsque le feu domine à un tel point qu'il ne peut être surmonté par l'eau, ou que l'eau est en un excès de supériorité, tel que le feu ne peut dominer ; on ne sauroit alors espérer de tempérer l'un par l'autre. Or, ces deux principes sont ceux, d'où dépendent la raison et la folie. On voit des exemples de ces mauvais mélanges dans des gens très-violens, dans d'autres qui sont fourbes, d'autres simples, certains qui sont toujours en colère. Il y en a à qui on persuade tout. La cause de ces divers égaremens est la facilité trop

grande, que l'ame trouve alors dans toutes ses voies, par une disposition naturelle. Sur quelques vaisseaux qu'elle se porte, ou qu'elle aille, elle s'y mêle, et en reçoit des affections. Il n'est donc pas possible de la redresser au moyen du régime. Comment corrigeroit-on dans sa nature, ce qu'on ne connoît point suffisamment ? Il n'en est pas de ceci, comme des divers sons de la voix qui se forme par le passage du souffle, et qui se modifie suivant l'état des voies où l'air passe, desquelles il résulte nécessairement tels ou tels sons. On peut les rendre meilleurs ou plus mauvais, parce qu'on peut rendre les passages de l'air plus libres, plus unis, plus courts. Mais pour ce qui concerne, une très-mauvaise constitution naturelle de l'ame, on ne la changera pas au moyen du régime.

DU RÉGIME,

LIVRE SECOND.

Observations générales touchant le sol de l'habitation.

1°. ON doit s'attacher à connoître la position et la nature de chaque lieu. Il est certain qu'en général, l'exposition au midi est plus chaude et plus sèche que celle au nord, parce qu'elle reçoit plus directement les rayons du soleil. Les nations qui habitent le midi, et les productions qui viennent de leur terre sont plus sèches, plus chaudes, plus fortes que celles du nord. Comparez les habitans de la Lybie, avec ceux du Pont et leurs voisins. Il y a aussi des différen-

ses dans un même pays, à raison de diverses expositions. Les lieux secs et élevés, tournés vers le midi, sont plus secs que la plaine, quoique l'exposition en soit aussi au midi, parce que les eaux y séjournent moins ; l'un ne garde pas l'eau de la pluie, l'autre l'arrête et la conserve. Les pays marécageux, où il y a des lacs, humectent et donnent de la chaleur. On y sent du chaud, parce qu'ils se trouvent dans un enfoncement, et que les élévations d'alentour interceptent les vents. L'homme y contracte de l'humidité, en ce que les productions dont il s'y nourrit, sont aqueuses. L'air qu'il y respire est plus épais, parce que les eaux y sont stagnantes. Les lieux enfoncés, où il n'y a point d'eaux, dessèchent et échauffent. Ils échauffent, parce qu'ils sont enfoncés, et entourés de tous côtés. Ils dessèchent, à cause que les alimens dont on y use sont secs ; et que l'air qu'on y respire étant sec, attire l'humidité du corps pour s'en nourrir, ne trouvant point ailleurs celle dont il a besoin. Sur les montagnes qui sont tournées vers le midi, les vents du midi sont suffoquans, mal sains. Si elles sont tournées vers le nord, les vents du nord font de vives impressions sur le corps ; et ils donnent des maladies. Les villes qui se trouvent situées, de manière qu'elles ont à leur nord des lieux enfoncés, éprouvent dans l'été des vents chauds et pernicieux à la santé, parce que les vents du nord, quand ils soufflent, ne purifient point l'air, et que ceux qui viennent du midi, ne sauroient le rafraîchir. Les îles proches du continent, ont l'hiver plus rigoureux, que celles qui sont avant dans la

mer : les neiges et les glaces répandues sur le continent, envoient des vents froids aux îles voisines ; mais celles qui en sont éloignées, ne les reçoivent point.

Observations générales au sujet des vents.

2°. Il faut savoir, au sujet des vents, que tous ont nécessairement la propriété d'humecter, et de refroidir les corps des animaux et les productions de la terre, parce qu'ils sont généralement dus à des neiges, ou à des glaces, ou à des courans des fleuves, ou à des émanations de grands lacs, ou bien au refroidissement ou à l'humidité de la terre. Plus ces causes sont étendues, fortes et grandes, ou foibles et petites, plus ou moins les vents soufflent. Il en est des vents, comme de la respiration des animaux ; plus ils sont grands, plus leur souffle est fort. Il reste, que tous les vents ont la proprieté d'humecter et de refroidir. Ils diffèrent cependant, à raison de la situation des pays et des lieux d'où ils viennent. Ils sont plus ou moins froids ou chauds, plus ou moins humides ou secs, sains ou mal-sains. Voici ce qu'on sait de la nature de chacun.

Le vent du nord est froid et humide, parce qu'il vient d'un climat que le soleil ne pénètre pas de sa chaleur, qu'il ne dessèche point en en pompant les vapeurs. Ce vent arrive dans les pays habités, avec toutes ses qualités ; mais sa nature s'altère, à mesure qu'il avance dans les lieux plus éloignés de son origine.

Les vents soufflent du midi dans certains pays, avec toutes les qualités du vent du nord. S'ils passent avec force sur beaucoup de neiges et des glaces, les

nations qui les reçoivent, doivent en éprouver les mêmes effets que produit chez nous le vent du nord. Ils ne sont pas donc les mêmes pour toutes les régions. Lorsqu'ils viennent des lieux échauffés par de fortes ardeurs du soleil à midi, telles que toute humidité en est absorbée, ils sont nécessairement secs; et l'atmosphère en devient plus légère. Voilà pourquoi le vent du midi est chez nous chaud et sec. Il doit conserver dans les lieux voisins ces deux qualités; savoir, la sécheresse et la chaleur qu'il a prise dans la Lybie, où l'on voit que les végétaux sont manifestement secs, tandis qu'on ne l'aperçoit pas si facilement à l'égard des hommes. L'air ne pouvant prendre de l'eau, ni de la mer trop éloignée, ni des fleuves, ni des animaux, ni des végétaux, est fortement altéré. Lors donc qu'il passe sur la mer, il se sature d'eau, et il apporte beaucoup d'humidité sur les premières terres où il arrive; en sorte que le vent du midi est alors chaud et humide, à moins que la situation particulière des lieux n'y fasse des changemens. On doit raisonner ainsi des autres vents, relativement à leurs qualités dans les diverses contrées. Les vents qui nous viennent de la mer, à proportion qu'ils avancent dans les terres, deviennent un peu secs. Ceux qui nous viennent des neiges, des glaces, des fleuves, des étangs, sont froids et humides; et ils font participer à ces qualités, tant les animaux que les végétaux. Ils donnent la santé aux corps qui ne pèchent point par trop de froid; ils occasionnent des maladies dans les corps chauds, en raison des grands changemens qu'ils y font du chaud au froid.

Les habitans des lieux chauds et humides, près des grands fleuves, éprouvent habituellement les mêmes choses.

Les autres vents, suivant qu'ils soufflent dans une direction qui tient du nord ou du midi, sont sains à proportion qu'ils portent un air plus pur ou plus vif, et qu'ils donnent l'humidité nécessaire à la chaleur de l'ame.

Tous ceux qui viennent des terres sont nécessairement secs. Le soleil et la terre les dessèche. L'air ne trouvant point ailleurs d'où prendre sa nourriture, la puise dans les animaux et dans les végétaux; en quoi ces vents leur sont préjudiciables. Quand ils soufflent des montagnes sur les villes, non-seulement ils dessèchent; ils mettent de plus un grand trouble dans l'air que nous respirons: et ils sont, pour le corps de l'homme, une source de maladies, à raison des troubles occasionnés dans l'atmosphère.

Il importe donc de connoître quel est le pouvoir et la propriété des vents. On verra dans la suite les moyens de se préserver de leurs mauvais effets.

Observations générales sur les alimens et les boissons.

3°. Quant aux alimens et aux boissons, on doit savoir quelles en sont les facultés naturelles, et celles qui dépendent de leurs préparations. Ceux qui se sont bornés à n'y considérer que le doux, le gras, le salé, ou quelqu'autre qualité pareille, n'en font point assez connoître les propriétés. Il y a plusieurs espèces de doux et d'amer, qui ont des effets très-différens; ainsi des autres. Les uns lâchent le ventre, tandis que certains le resserrent; ceux-ci dessèchent, ceux-là humectent. Il y a même des choses qui, suivant cer-

taines circonstances, produisent l'effet de resserrer et de lâcher le ventre, ou de pousser les urines, ou qui n'exercent aucune de ces vertus. Il faut en dire autant des échauffans et de tous les autres : ils ont chacun quelqu'autre qualité, qui s'y unit. Il n'est donc pas possible de traiter ceci en général. J'entrerai dans le détail, et je dirai de chaque chose en particulier, quelles sont ses facultés.

Les céréales.

4°. L'orge, de sa nature, est froid et sec. Il a quelque chose de purgatif dans le suc de son écorce. La preuve en est, que si l'on fait bouillir de l'orge sans le dépouiller de l'écorce, la décoction lâche fortement le ventre. S'il est mondé, il rafraîchit et arrête le cours de ventre. En le rotissant, on lui enlève la vertu purgative avec son humidité : la faculté de rafraîchir et de dessécher restent. Toutes les fois qu'on veut rafraîchir et dessécher, la farine produit ce double effet. L'on en fait une foule d'espèces de gâteaux, qui tous ont cette propriété. La grosse farine nourrit moins ; elle lâche davantage. La fine farine est plus nourrissante ; elle ne pousse pas autant aux selles. Quand la pâte est levée, qu'elle a pris beaucoup d'eau, ou qu'elle est bien paitrie avec du lait ou avec du vin blanc, les gâteaux en sont légers : ils lâchent le ventre et rafraîchissent. Ils rafraîchissent, parce qu'il y est entré beaucoup d'eau. Ils lâchent le ventre, parce que la digestion s'en fait promptement. Ils sont légers, parce qu'il s'en dégage beaucoup d'air, à raison de ce qu'ils contiennent beaucoup de parties nourrissantes. Les voies de la nutrition étant trop étroites, ne peuvent donner passage à tout ce

qu'ils ont de nutritif. Il y en a donc une portion qui est atténuée avec l'air, et mise au-dehors avec le souffle de la respiration. Une autre portion reste dans le corps, et y engendre des vents, dont les uns sortent par haut, les autres par bas ; de manière qu'une grande portion est poussée hors du corps en pure perte, sans servir à le nourrir. Si la pâte des gâteaux n'est point levée, et qu'on les mange aussitôt qu'ils sont faits, ils dessèchent. La farine étant naturellement sèche et mal humectée, arrivant dans l'estomac toute chaude, attire les humeurs des entrailles, d'autant plus qu'elle est chaude. Or, le chaud attire le froid, comme le froid attire le chaud. Les humeurs du ventre étant ainsi absorbées, il en résulte nécessairement, que ces gâteaux dessèchent. L'eau qui est avec la farine dans le gâteau, rafraîchit. Toutes les fois donc qu'il faut dessécher, et rafraîchir les entrailles échauffées par une fluxion d'humeurs avec un cours de ventre, ou par quelqu'autre cause de cette espèce, ces gâteaux remplissent les deux objets. Quand la pâte est bien paitrie, mais peu humectée, ils ne dessèchent pas autant, parce que la pâte en est très-serrée. Ils nourrissent beaucoup, parce qu'ils se digèrent lentement ; ils ne passent pas vîte. Les parties nutritives entrent dans leurs voies ; et ils ne donnent point de vents ni par haut ni par bas. Lorsque la pâte des gâteaux est bien paitrie, mais peu ou point levée, ils nourrissent moins ; ils passent assez vîte ; et ils engendrent des vents.

5°. Les bouillies de farine d'orge, si on les fait simplement avec de l'eau, rafraîchissent et nourris-

sent : faites avec le vin, elles échauffent, nourrissent et serrent le ventre : faites au miel, elles nourrissent et échauffent moins ; elles passent mieux, quand le miel est bien pur ; s'il ne l'est point, elles ne passent pas aussi vîte ; elles resserrent : faites avec du lait ; elles sont toutes nourrissantes ; mais quand c'est du lait de brebis, il resserre, celui de chèvre est plus laxatif ; celui de vache ne lâche pas autant. Le lait de jument et celui d'ânesse, sont ceux qui passent le plus facilement.

6°. Le froment est plus fort et plus nourrissant que l'orge. Sa décoction et sa farine ne lâchent pas autant le ventre. Quand le pain est fait de toute la farine, il est laxatif et desséchant. Lorsqu'il est fait avec de la farine tamisée, il nourrit davantage : mais il ne passe pas aussi promptement. Le pain fait avec du levain, est léger et laxatif ; l'acide du levain consumant de l'eau, qui auroit servi à la nourriture. Il passe bientôt, parce que la digestion s'en fait facilement. Sans levain, il ne passe pas si vîte ; mais il nourrit davantage. Quand il est paitri avec la fleur de la farine, il est léger, il passe bien, et il nourrit comme il faut. Il est léger, parce que la pâte est faite avec la partie la plus légère ; que le levain en est fait de même, et que la coction ne lui enlève point sa légèreté. Il passe facilement, parce qu'il est l'extrait de la partie laxative et la plus douce du froment. Les grands pains sont les plus nourrissans, parce qu'il y a proportionnellement moins de parties desséchées par le feu. Ceux qui sont cuits au four nourrissent mieux aussi, que ceux qu'on cuit au foyer,

ou entre deux fers ; parce qu'ils ne sont pas tant brûlés. Quand on les fait cuire sous la cendre, ou à la tourtière, ils dessèchent davantage : les premiers, à raison de ce que les cendres en absorbent l'humidité ; les seconds, à cause que la partie sous le couvercle de la tourtière, est toujours trop desséchée. Le pain bis est généralement le plus fort, sur-tout celui d'épautre. Il nourrit bien ; mais il ne passe pas facilement.

7°. La fleur de farine de froment, délayée dans l'eau, fait une boisson rafraîchissante, lors même qu'on la fait bouillir au feu. La décoction de son, est légère et laxative. La farine cuite dans le lait, passe plus facilement que cuite à l'eau, à cause du petit lait. Elle passe encore mieux, si on y ajoute quelque laxatif : mais tout ce qu'on fait ou bouillir ou frire avec de la farine, du miel, et de l'huile, est échauffant ; et donne des vents par en haut. On rend les vents par haut, à cause de la surabondance de parties nutritives, qui ne passent point. L'effet échauffant provient du mélange du doux avec le gras, qui étant dissemblables, ne peuvent être dirigés par les mêmes forces. Les bouillies de farine de froment non tamisée, et de celle d'épautre, sont fortes et nourrissantes ; mais elles ne passent pas facilement.

8°. Le seigle (1) est plus léger que le froment. Les

(1) Ce n'est qu'avec une entière conviction de l'impossibilité d'être entièrement satisfait, en voulant rendre exactement le mot grec Τρύγις que j'ai cru pouvoir le traduire par seigle. Les naturalistes n'ignorent point combien peu nous

diverses préparations qu'on en fait, ont leurs propriétés communes avec celles du bled; elles sont même plus laxatives.

9°. L'avoine employée en nourriture, humecte et rafraîchit, notamment quand on en fait des bouillies.

10. Les farines nouvelles, tant celles qui ne sont pas tamisées, que celles qui le sont, dessèchent plus que les anciennes. Elles retiennent long-temps de la chaleur qu'elles ont pris dans la mouture : ensuite elles la perdent ; et la fraîcheur leur revient.

11. Le pain chaud dessèche ; quand il est froid, il produit moins cet effet. Le pain seul n'engraisse point.

12. Les fèves ont quelque chose de nourrissant, d'adstringent, et de venteux. Elles donnent des vents, parce que beaucoup de leurs parties ne sont pas nutritives; elles nourrissent peu, parce qu'elles contiennent une grande quantité de parties grossières. Les pois sont moins venteux, et passent plus facilement. Les légumes.

13. Les gesses et les haricots sont moins astringents, moins venteux, et nourrissent bien.

14. Les pois chiches blancs passent facilement. Ils portent aux urines, et ils nourrissent. Ils nourris-

---

sommes assurés, de connoître les diverses productions céréales, dont les anciens auteurs grecs et latins, parlent dans leurs ouvrages. Ceci sera remarqué, une fois pour toutes, au sujet des noms français, sous lesquels je les ai désignées dans cette traduction. J'en dis autant de plusieurs légumes, et généralement de plusieurs minéraux, végétaux, animaux, et de quelques-unes de leurs parties. *La manne* d'Hippocrate, par exemple, n'est pas notre manne, etc. etc. etc.

sent, parce qu'ils sont charnus. Ils poussent aux urines, parce qu'ils sont doux. Ils lâchent le ventre, parce qu'ils ont des parties salines.

15. Le son de millet, même sa farine, sont astringens : ils dessèchent. Si on les mêle avec les figues (1), on s'en trouve très-bien dans les cas de douleurs. La bouillie de millet est nourrissante : mais elle a de la peine à passer.

16. Les lentilles échauffent, et portent du trouble dans les entrailles. On ne peut les regarder ni comme astringentes, ni comme laxatives.

17. Les orobes sont astringentes ; elles sont fortes ; elles épaississent ; elles blanchissent la peau, et lui donnent une belle couleur.

18. La graine de lin, quand on la mange, est astringente. Elle a quelque chose de rafraîchissant.

19. La graine d'hormin (2), possède à peu près les mêmes propriétés que celles de lin.

---

(1) *On s'en trouve très-bien.* Le texte est ici obscur et vraisemblablement altéré. Peut-être s'agit-il de l'usage du son de millet ou de sa farine, en cataplasmes avec des figues.

(2) Il est très-douteux qu'il s'agisse ici d'aucune des plantes que nous connoissons aujourd'hui sous le nom d'hormin, *horminum*, dont quelques espèces sont employées en médecine, mais non dans les usages domestiques pour nourriture. On n'est point assuré que les plantes qui portent encore aujourd'hui des noms grecs, soient les mêmes que celles qui étoient autrefois désignées par cette dénomination. Ceci s'applique à l'ellébore, etc. Je n'ai pas moins de doutes, au sujet des plantes ou graines dont j'ai traduit les noms grecs par ceux de *chardon béni*, *de pavot*, *etc.* Voyez la note mise *suprà*, au n°. 8.

20. Les lupins sont de leur nature, chauds et forts. On les rend, par la préparation, plus légers, moins chauds, et ils passent facilement.

21. L'érysimum, humecte et lâche.

22. La graine de concombre est diurétique et laxative. Elle est en même temps incrassante, et elle épaissit. Elle lâche à raison des qualités de l'écorce : c'est l'amande qui incrasse. Si on lave la graine, elle purge encore, mais moins ; et elle incrasse davantage. De sa nature, elle humecte ; mais elle devient caustique, par sa partie graisseuse et huileuse, quand elle rancit.

23. Le chardon béni est laxatif.

24. Le pavot est adstringent ; le noir, plus que le blanc. Il est nourrissant aussi, et il engraisse.

Observations générales, sur la pulpe et sur le suc des végétaux.

25. De tous ces végétaux, le suc en est plus laxatif que la pulpe. Il faut donc, dans les diverses préparations qu'on en fait, extraire le suc non la pulpe, quand on veut lâcher le ventre ; et préférer alors ceux qui sont les plus succulens.

Des viandes des quadrupèdes.

26. Quant aux viandes dont on use en alimens, il faut savoir que la chair de bœuf serre ; qu'elle est forte, et de difficile digestion pour l'estomac. Le sang de cet animal est épais ; et il en a beaucoup. On voit à la balance, que la chair de bœuf est pesante : elle l'est aussi sur l'estomac. Son sang de même : pareillement le lait de vache. La chair des animaux qui ont le sang et le lait léger, est légère. La viande des chèvres est des plus légères : elle est laxative.

27. Celle de cochon donne beaucoup de force au corps. Elle est laxative, parce que cet animal a les

veines petites, avec peu de sang, et beaucoup de chairs.

28. La viande d'agneau et de chevreau est plus légère que celle de chèvre et de mouton, parce que les jeunes animaux ont moins de sang, et sont plus humides; car les animaux qui, de leur nature, sont secs et forts, donnent, tandis qu'ils sont jeunes, une chair qui passe bien. Il n'en est pas de même, quand ils sont vieux. On le voit, dans la comparaison du veau avec le bœuf. Il n'en est pas ainsi des petits cochons, comparés avec ceux qui sont faits : la chair des jeunes est plus pesante. Cet animal, qui a beaucoup de chairs et peu de sang, a un excès d'humidité dans les premiers temps. Lorsque nos pores ne peuvent point absorber toute la nourriture qui entre dans le ventre, son séjour y produit de la chaleur et des troubles.

29. La chair d'âne passe facilement, celle de poulin encore mieux; celle de cheval est fort légère.

30. La viande des chiens échauffe, dessèche, et donne beaucoup de force; mais elle resserre. Celle des petits chiens humecte, et passe bien.

31. Le sanglier échauffe, donne de la force, et passe facilement.

32. Le cerf dessèche; il n'est guère laxatif, il porte davantage aux urines.

33. Le lièvre dessèche et serre; il est diurétique.

34. Le renard, et les hérissons de terre ont la chair humide; elle est diurétique et humectante.

Des oiseaux. 35. Quant aux oiseaux, en général, leur viande est plus sèche que celle des quadrupèdes. Les animaux qui n'ont point de vessie urinaire, qui ne pissent

sent point, qui ne rendent point de salive, sont tous secs. La chaleur de leur ventre consume l'humidité de leur corps, pour la nourriture du feu; c'est pourquoi ils n'ont ni urine ni salive. Privés de ces humeurs, ils doivent nécessairement être secs.

36. Les bizets sont les plus secs, ensuite les pigeons; en troisième lieu, les perdrix, les poules, les tourterelles. Les oies sont humides. Les oiseaux granivores sont, en général, plus secs que les autres. Les canards et tous les aquatiques participent de l'humidité dans laquelle ils vivent, et des espèces d'alimens dont ils se nourrissent.

37. Quant aux poissons, les plus secs sont le scorpion *appelé scorpeno par les Marseillais*, le viver, le tapecon, le coucou *la galine des Marseillais*, le glaucus *la biche des Marseillais*, la perche de mer, l'alose. Des poissons.

38. Presque tous les poissons qui vivent dans les rochers, sont légers, comme la vieille, la mole, la grive, le boulerot. Ceux-ci et les précédens sont plus légers que les poissons coureurs. Comme ils ne voyagent guère, leur chair est moins dense : mais les espèces qui font de grandes traversées, dont les chairs sont battues par les flots de la mer, les ont fermes. La torpille, l'angelot, le turbot, sont très-légers.

39. Les poissons qui vivent dans la vase et dans les bourbiers, le cabot, le mulet, l'anguille, et autres pareils, sont pesans, à raison de ce qu'ils vivent dans la fange, et dans des eaux dont les émanations seules, prises par la respiration, incommodent et appésantissent.

40. Les poissons de rivière et d'étang sont encore plus pesans.

41. Les pourpes, les sèches, et autres poissons de cette espèce, ne sont, ni légers, comme on le croit, ni laxatifs : ils portent sur les yeux, quand on en mange. Le bouillon qu'on en fait, est laxatif.

42. Les coquillages, comme les pinnes, les pourpres, les lepas, les buccins, les huîtres sont secs ; mais le bouillon en est laxatif. Les moules, les peignes et les tellines sont ceux qui passent plus facilement.

43. Les orties, et les poissons cartilagineux, humectent et lâchent le ventre.

44. Les œufs d'oursin, le jus des langoustes, les moules, les crables, les écrevisses, sur-tout celles de rivière, même celles de mer, passent facilement et sont diurétiques.

45. Les poissons secs, salés, dessèchent et amaigrissent ; mais la plupart passent bien. Ceux de mer, salés, dessèchent le plus. Viennent ensuite ceux de rivière. Quant à ceux d'étang, ils dessèchent beaucoup moins. Les plus desséchans de tous, sont ceux qu'on nomme la perche salée.

Observations générales, sur les differentes qualités de la nourriture prise des animaux, suivant leur manière de vivre, et leurs qualités particulières.

46. Des animaux domestiques, ceux qui paissent dans la campagne, et ceux qui travaillent aux champs, dessèchent davantage. Le travail les dessèche mieux que le soleil, ou le froid, ou l'air qu'ils respirent. Les animaux sauvages sont plus desséchans, que les domestiques. Les carnivores le sont plus, que les frugivores ; soit que ces derniers vivent de ramée, ou d'herbes, ou de fruits. Ceux qui mangent peu, ou

qui boivent peu, le sont encore plus que ceux qui mangent ou qui boivent beaucoup ; ceux qui abondent en sang, plus que ceux qui en ont moins ; ceux qui ont toute leur vigueur, plus que les jeunes ou les très-vieux ; les mâles, plus que les femelles ; ceux qui ne sont pas châtrés, plus que ceux qui le sont ; les noirs, plus que les blancs ; ceux qui sont fourrés, plus que ceux dont le poil est ras. On jugera, par les conditions contraires, quels sont les animaux dont la chair est humectante.

47. En général, la viande est plus forte, quand elle provient d'animaux qui travaillent, et qui abondent en sang, notamment si elle est tirée des parties, dont ils appuient dans le travail. Ceux qui ne prennent aucune peine, qui vivent à l'ombre, l'ont plus légère, sur-tout celle des parties les plus internes. Quand ils ont peu de sang, la cervelle et la moelle est plus forte. Les viscères du bas-ventre, les muscles, les parties génitales extérieures de la femelle, les pieds sont légers. Dans les poissons, la chair du dos est plus sèche ; celle du ventre plus légère. La tête est la partie la plus humectante, à cause de la graisse et de la cervelle. Les œufs des oiseaux ont quelque chose de fort, de nourrissant, et de venteux. Ils sont forts, car ils abondent en parties génératives ; ils sont nourrissans, car ils contiennent le lait qui doit nourrir le poussin ; ils sont venteux, puisqu'ils abondent en souffle, qui doit faire un grand animal d'un petit.

Suivant la situation des parties dans l'animal.

48. Le fromage est fort échauffant, et nourrissant. Sa force lui vient de ce qu'il est fait de lait, hu-

Le fromage.

meur analogue à la génération ; sa qualité nourrissante, de ce qu'il contient la partie fibreuse du sang, qui fait les chairs ; sa qualité échauffante, de la partie butireuse ; il est astringent, parce qu'il est composé d'une présure qui a caillé le liquide.

Des boissons.

49. L'eau rafraîchit. Le vin est chaud, et il dessèche. Il a quelque chose de laxatif, qui lui vient du parenchyme du raisin. Les vins noirs et âpres dessèchent davantage ; ils ne passent pas aussi facilement, et ne portent point aux urines, ni aux crachats. Ils dessèchent en échauffant, et consument l'humidité du corps. Les vins noirs qui sont mous, humectent ; ils donnent des vents, et ils sont un peu laxatifs. Les vins doux, noirs, sont humectans ; ils sont néanmoins chauds et venteux, quoiqu'ils humectent. Les vins blancs, âpres, sont échauffans ; ils portent aux selles ou aux urines. Le vin nouveau porte plus aux selles, parce qu'il est plus doux : et il possède plus de parties nutritives. S'il a du parfum, il produit plus d'effet, que celui du même âge qui n'en a point ; parce que le vin qui a du parfum, se digère mieux. Le vin épais lâche davantage que le vin clair. Les petits vins doux sont diurétiques, laxatifs, et humectans. Ils diminuent la force du sang, en augmentant la pituite, qui est une humeur ennemie du sang.

50. Le mout gonfle ; il lâche le ventre, où il porte du trouble, en y bouillonnant ; il lâche le ventre, et il est venteux, parce qu'il échauffe ; il purge et nettoie les entrailles, mais il y met du trouble, parce qu'il y fermente : c'est ce qui le rend purgatif.

51. Les vins acides rafraîchissent, humectent, et amaigrissent. Ils rafraîchissent et ils amaigrissent, parce qu'ils s'emparent des humeurs du corps ; ils humectent, à raison de ce qu'ils sont fort aqueux.

52. Le vinaigre est rafraîchissant, parce qu'il absorbe l'humidité qui est dans le corps ; il constipe, plus qu'il ne lâche le ventre, parce qu'il n'a rien de nourrissant, et qu'il est âcre.

53. Le vin cuit échauffe, humecte et lâche le ventre ; il échauffe, parce qu'il est vineux ; il humecte, parce qu'il est nourrissant ; il lâche, parce qu'il est doux.

54. Les seconds vins sont humectans, laxatifs, et venteux ; ils produisent le même effet que le moût.

55. Le miel est chaud et il dessèche, quand il est pur. Mêlé avec l'eau, il humecte, il purge les atrabilaires ; il resserre les pituiteux. Le miel.

56. Le vin doux purge plus particulièrement la pituite.

57. Au sujet des herbes. L'ail est chaud, laxatif, diurétique ; il est mauvais pour les yeux. En nettoyant fortement le corps, il émousse la vue ; il lâche le ventre, et pousse aux urines par sa vertu purgative : il est moins fort cuit, que cru, il engendre des vents : parce qu'il abonde en souffle. Les diverses herbes potagéres, des jardins.

58. L'oignon est bon pour les yeux ; il est mauvais pour le corps ; il échauffe, et il brûle ; il passe cependant bien, et il ne donne aucune nourriture au corps, aucune force. Son suc cru est desséchant, et échauffant.

59. Les porreaux échauffent moins ; ils sont diu-

rétiques et laxatifs ; ils ont même quelque chose de purgatif ; ils humectent ; ils sont bons contre les rapports acides. On les mange utilement après les autres mets.

60. Les raiforts humectent, en donnant leur eau qui est un peu mordante. Les feuilles le sont moins. Ils ne conviennent point aux goutteux. Cette racine leur est nuisible. Ils gonflent, et ne se digèrent pas aisément.

61. La capucine est chaude ; elle fond les chairs ; elle retient la pituite, et l'empêche de couler ; ce qui fait qu'elle donne des rétentions d'urine.

62. La moutarde est chaude ; elle lâche le ventre, mais elle arrête les urines.

63. La roquette produit à peu près les mêmes effets.

64. La coriandre est chaude et astringente ; elle calme les rapports aigres ; elle est somnifère, mangée à la fin du repas.

65. La laitue est très-fraîche, avant qu'elle ne donne du lait ; mais elle rend le corps lâche.

66. L'aneth est chaud et astringent ; son odeur arrête l'éternuement.

67. Le celeri *ou le persil* est plus diurétique, qu'il n'est laxatif. Les racines sont plus laxatives que la plante.

68. Le basilic est sec, chaud et astringent.

69. La rue est plus diurétique, que laxative ; elle a quelque chose d'astringent ; elle est utile en boisson, quand on a avalé du poison.

70. Les asperges sont sèches, et astringentes.

71. La sauge, de même.

72. La morelle est froide ; elle préserve des pollutions nocturnes.

73. Le pourpier rafraîchit. Conservé au sel, il échauffe, et il purge.

74. Le calament échauffe, et il purge.

75. La mente échauffe ; elle est diurétique ; elle arrête le vomissement. Si l'on en mange beaucoup, elle fait perdre la semence. On ne peut plus ériger, et l'on devient foible.

76. La patience est échauffante, et laxative.

77. L'aroche humecte, sans lâcher le ventre.

78. Les bêtes sont échauffantes, point laxatives.

79. Le chou échauffe ; il lâche le ventre, et fait couler l'atrabile.

80. Le jus de blètes est laxatif ; la plante resserre ; ses racines sont plus laxatives.

81. La citrouille rafraîchit, humecte et passe bien.

82. Les raves sont chaudes ; elles humectent ; elles mettent du trouble dans le corps ; elles ne lâchent point le ventre, et elles donnent des ardeurs d'urine.

83. Le pouliot échauffe, et lâche le ventre.

84. L'origan échauffe ; il pousse aux selles ; il fait rendre l'atrabile.

85. La sariette produit à peu près les mêmes effets que l'origan.

86. Le thym est chaud, laxatif, diurétique ; il fait rendre la pituite.

87. L'hyssop est chaud ; il pousse la pituite.

Généralités sur les végétaux, tant les agrestes que ceux qui se cultivent.

88. De toutes les plantes agrestes, celles qui sont aromatiques et chaudes à la bouche, échauffent et poussent plus aux urines qu'aux selles. Quand elles humectent, qu'elles sont insipides, froides, d'une odeur fade, elles sont plus laxatives que diurétiques. Celles qui ont un goût d'astriction, qui sont âpres, resserrent; celles qui sont aromatiques et piquantes, poussent aux urines; celles qui sont fermes sous la dent, et âcres, dessèchent. Les acides sont rafraîchissantes.

89. Les sucs de perce-pierre, de persil, d'ail, de cytise, de fenouil, de porreau, de capillaire, sont diurétiques; celui de morèle est refroidissant. La scolopendre, la menthe, le persil, le caucalis, le millepertuis, l'ortie, sont laxatifs et même purgatifs.

90. L'on peut dire des pois chiches, des lentilles, de l'orge, de la bête, du chou, de la mercuriale, du sureau, du cnicus, qu'ils ont plus de vertu purgative que de diurétique.

Des fruits.

91. Quant aux fruits d'été et d'automne, dont la semence est recouverte de pulpe, ils ont généralement plus de vertu laxative, tandis qu'ils sont frais, que lorsqu'ils sont secs. Voici leurs propriétés en particulier.

92. Les mûres sont échauffantes, humectantes et laxatives.

93. Les poires fondantes, bien mûres, humectent et lâchent le ventre; les cassantes resserrent.

94. Les poires d'hiver, bien mûres, sont laxatives et purgent; si elles sont vertes, elles serrent.

95. Les pommes douces se digèrent avec peine;

celles qui sont aigrelettes, bien mûres, se digèrent plus facilement.

96. Les coins sont astringens, et ne passent point.

97. Le suc de pomme est diurétique ; il arrête le vomissement. Leur odeur seule produit quelquefois cet effet.

98. Les pommes sauvages sont astringentes ; si on les fait cuire, elles passent mieux. Leur suc est bon contre l'asthme ; leur décoction aussi.

99. Les sorbes, les nèfles, les cormes, et autres fruits pareils, sont acerbes et astringens.

100. Le suc des grenades douces est laxatif, mais il y a quelque chose d'échauffant.

101. Les grenades vineuses participent moins de cette dernière qualité ; les aigres sont plus rafraîchissantes. Les grains de toutes les espèces de grenade sont astringens.

102. Les concombres crus, sont froids, et de difficile digestion.

103. Les melons sont laxatifs, diurétiques, et venteux.

104. Les raisins sont chauds ; ils humectent ; ils lâchent le ventre, sur-tout les raisins blancs.

105. Les figues sèches, et les raisins secs, échauffent, et lâchent le ventre. Les figues fraîches humectent, lâchent le ventre, et échauffent ; elles humectent, parce qu'elles ont beaucoup de suc ; elles échauffent, à raison du lait du figuier, qui est échauffant ; elles lâchent le ventre, parce qu'elles sont douces. Les premières figues sont les moins saines, parce qu'elles sont plus laiteuses. Les meilleures sont

les dernières. Quand elles sont sèches, elles ont quelque chose de caustique, mais elles lâchent le ventre.

106. Les amandes échauffent, mais elles nourrissent; elles échauffent, à raison de leur huile; elles nourrissent, parce qu'elles sont charnues.

107. Les noix rondes ont à peu près les mêmes qualités que les amandes. Les plates *les châtaignes* nourrissent, quand elles sont bien mûres; et elles lâchent le ventre. Dépouillées de leur enveloppe, elles sont venteuses; leur enveloppe est astringente. Les glands de chêne, de chêne verd, et de hètre, sont astringens, soit cuits, soit crus; mais moins, quand ils sont cuits.

108. La graisse des viandes est échauffante et laxative.

De l'effet des diverses préparations des alimens, avec quelques généralités sur l'effet des choses douces, acides, âcres etc.

109. Les viandes marinées au vin, dessèchent et nourrissent; le vin dessèche, la viande nourrit. Marinées avec du vinaigre, elles échauffent moins à cause du vinaigre, et elles nourrissent assez. Si elles sont gardées au sel, elles nourrissent moins, à cause que le sel les prive de leur humidité; elles amaigrissent, dessèchent et passent assez bien.

110. L'on augmente ou l'on diminue les facultés des divers alimens, de la manière qui va suivre. Soit qu'on les tire du règne végétal, ou de l'animal, ils sont tous un composé de feu et d'eau. C'est au moyen de l'un et de l'autre qu'ils croissent, et qu'ils diffèrent entre eux. Les alimens les plus forts perdent de leur force, en les faisant cuire, et puis refroidir. Il y a des préparations aussi, qui servent à en augmenter la

force. Quand ils abondent en eau, l'on diminue leur humidité par la coction, en les exposant directement à l'action du feu. S'ils sont secs, s'ils sont salés, on les fait tremper, et on les cuit dans l'eau. S'ils sont âcres et piquans, on en corrige le piquant avec des graisses, l'âcre avec des choses douces. L'on peut, d'après cela, juger de ce qu'il convient, suivant les cas. Le rôti et le grillé serre plus que ce qui est cru, parce que le feu en enlève l'humidité et la graisse. Lors donc que les viandes rôties ou grillées arrivent au ventre, elles en attirent les humeurs; elles bouchent les orifices des petites veines; elles les dessèchent et les échauffent, de sorte que les passages pour l'humide se trouvent interceptés.

111. Tout ce qui provient des lieux secs, qui manquent d'eau, qui sont étouffans, est chaud, sec, et donne plus de force au corps; parce qu'à pareil volume les productions y sont plus pesantes, plus denses, que dans les lieux humides, arrosés et froids. Celles-ci sont légères, humides et froides. Il ne suffit donc pas de savoir quelles sont les facultés des alimens, des boissons, des viandes. Il faut connoître aussi, de quel pays on les tire. Lorsqu'on veut donner au corps une nourriture forte, il vaut mieux la prendre dans des productions des pays secs. Si, au contraire, vous voulez la donner plus légère, plus humide, vous la prendrez des lieux fort arrosés, soit qu'il s'agisse de boissons, ou de viandes, ou d'autres alimens.

112. Les choses douces, les âcres, les salées, les piquantes, les acerbes, les charnues, échauffent généralement; qu'elles soient sèches, ou humides.

Quand elles sont sèches, elles dessèchent et échauffent. Quand elles sont humides, elles échauffent et humectent. Celles-ci passent plus facilement que les sèches. Comme elles nourrissent davantage, elles occasionnent une réaction dans le ventre qu'elles humectent, et elles deviennent laxatives. Les choses chaudes et sèches, soit alimens, soit boissons, ne poussent ni aux crachats, ni aux urines, ni aux selles : le corps en est desséché. La chaleur qu'elles y apportent, en absorbe les humeurs. Ces alimens en consument une partie, tandis qu'une autre partie est consumée par le feu de l'ame, qui s'en saisit pour sa nourriture ; et qu'une autre partie encore est portée au-dehors par la transpiration, étant raréfiée et atténuée par la chaleur.

113. Les choses douces, les grasses, les huileuses remplissent beaucoup, parce que sous un petit volume, elles sont très-extensibles. En s'échauffant, en se liquéfiant, elles remplissent tout le corps de leur chaleur relâchante.

114. Les choses acides, les âcres, les âpres, les acerbes, celles qui sont grossières et sèches, ne remplissent point, parce qu'elles ouvrent les orifices des veines, et qu'elles purgent : de sorte que, soit en desséchant, soit en incisant, soit en resserrant, elles excitent des froids, elles compriment, et elles réduisent les humeurs du corps à un petit volume : elles y occasionnent des vides dans les chairs. Il faut donc user d'alimens de cette nature, quand on veut peu remplir ; ou plutôt quand on se propose de diminuer l'excès d'humeurs.

115. La viande fraîche est plus forte que celle qui est gardée, parce qu'elle se trouve plus près de l'état de vie. Quand elle est vénée et attendrie, elle passe plus facilement : elle devient laxative, parce qu'elle est proche de la fermentation putride. Si elle est crue, elle est nourrissante : mais elle donne des rapports. Il faut donc la faire cuire au feu, à moins de quoi, l'estomac se trouve dans la nécessité d'y faire une altération trop grande, pour ses forces.

116. Les divers apprêts de la cuisine, pour mettre des viandes en ragoût, les rendent échauffantes, et propres à engendrer des humeurs. Ce sont des graisses, des aromates, des substances brûlantes, mêlées avec d'autres, chacune de qualité différente. Les viandes salées sont meilleures, moins échauffantes.

117. Quant aux bains, ceux qu'on prend dans l'eau bonne à boire, humectent et rafraîchissent : ils mettent de l'humide dans le corps. Si l'eau est salée, ils échauffent et ils dessèchent. L'eau salée est chaude de sa nature : or, la chaleur attire l'humidité du corps. Les bains chauds amaigrissent et refroidissent, quand on est à jeun. Leur chaleur fait sortir l'humidité du corps, qui se refroidit, à cause que les chairs se trouvent dépouillées de l'humide. Après le repas, ils échauffent et ils humectent, parce qu'ils font répandre sur une plus grande étendue, les humeurs qui sont dans le corps. Le bain froid produit un effet tout contraire. Si l'on est à jeun, il donne une sorte de chaleur froide. Après le repas, tandis que l'humidité qui se trouvoit dans le corps est ab- Des bains.

sorbée par les alimens ; le bain, s'il est froid, le resserre, et il y augmente la sécheresse. Si on ne se baigne point, le corps se dessèche par la consommation qu'il fait de l'humide. Il en est de même, si on ne s'oint pas d'huile. Les frictions avec de l'huile, échauffent, humectent et assouplissent.

La promenade.

118. Se promener au soleil, se chauffer à un feu artificiel, cela échauffe et dessèche ; parce que le feu et le soleil, étant secs et chauds, attirent l'humidité du corps. L'ombre a un froid médiocre humectant ; on y reçoit plus qu'on n'y perd. Toute espèce de sueurs dessèchent et amaigrissent, à raison de la consommation qui s'y fait de l'humidité qui sort du corps.

L'acte vénérien.

119. L'acte vénérien épuise, humecte et échauffe. Il échauffe, à cause du travail, et de la séparation qui s'y fait du froid avec le chaud. Il épuise, à raison de l'évacuation *que souffrent toutes les parties*. Il humecte, à cause de ce qu'il reste dans le corps grand nombre de parties attenuées, et liquéfiées dans le travail de l'acte.

Les émétiques.

120. Les émétiques amaigrissent, parce qu'ils privent de la nourriture. Ils ne dessèchent cependant point, pourvu que le lendemain on use du régime convenable ; au contraire ils humectent, à cause qu'ils donnent lieu à la réplétion par une bonne nourriture, et qu'il se fait une fonte de chairs dans les efforts du vomissement. Mais si le lendemain on laisse employer ces humeurs à la nourriture du chaud, et qu'on ne passe que peu à peu aux alimens, alors les émétiques dessèchent. Le vomissement peut servir à lâcher un ventre constipé, et à l'arrêter quand il est trop

lâche, en ce qu'il humecte et qu'il dessèche. Lors donc qu'on veut supprimer des selles, il faut vomir après avoir mangé, avant que les alimens ne soient humectés, avant qu'ils n'aient été attirés dans le bas, en usant de préférence de ceux qui sont acerbes et astringents : mais quand on se propose de lâcher le ventre, on doit laisser séjourner les alimens, et la boisson, qu'on aura pris en abondance de nature âcre et saline, mêlés avec d'autres qui soient huileux et doux.

121. Le sommeil, avec l'estomac vide, refroidit et amaigrit, quand il n'est pas fort long, en ce qu'il évacue les humeurs (1). S'il est long, il échauffe ; il fait fondre les chairs. Le corps s'affaisse, parce qu'il se fond, et il s'affoiblit. Mais quand on dort après le repas, le sommeil chauffe et humecte. Il fait que la nourriture se retient dans le corps. Les veilles, à la suite du manger, incommodent, en ce qu'elles empêchent le travail des viscères pour la digestion. Quand on n'a pas l'estomac plein, elles amaigrissent ; mais elles incommodent moins. Le sommeil et les veilles.

122. Loisiveté et le repos humectent. On en est affoibli. L'ame, restant tranquille, ne consume pas l'humidité du corps. Le travail dessèche et fortifie. Loisiveté et le repos.

123. Si on ne fait qu'un repas, cela amaigrit et dessèche : le ventre se constipe, parce que la chaleur de l'ame fait, que l'humidité des viscères et des chairs Effets d'un seul repas par jour.

(1) *Parce qu'il évacue les humeurs.* Je n'entends pas la doctrine consignée ici au sujet du sommeil. Mais le texte est clair, et je traduits fidellement.

est consumée. Quand outre le souper l'on dîne, il en arrive tout autrement que lorsqu'on ne fait d'autre repas que le souper.

Boisson froide ou chaude.

124. L'eau chaude prise en boisson, amaigrit ; l'eau froide de même. L'air très-froid, aussi-bien que les alimens et les boissons excessivement froides, condensent les humeurs du corps ; et le ventre en est resserré, à raison de la condensation des humeurs, et de l'impression produite par le froid, plus fort que le froid naturel de l'ame. Les excès en chaleur épaississent les humeurs, et font qu'elles ne peuvent pas autant s'étendre. Toutes les choses qui échauffent le corps, sans lui donner de la nourriture, quoiqu'elles ne soient pas même excessivement chaudes, refroidissent, en ce que l'humidité qui est dans le corps, se trouvant absorbée, il se remplit d'un souffle nouveau qui y porte le froid.

Gymnastique. Divers exercices : il y en a quatre de naturels.

125. Je vais maintenant exposer les effets de l'exercice. Il y a des exercices qui se font naturellement : d'autres sont forcés. Les naturels sont ceux de la vue, de l'ouïe, de la parole, de la pensée.

1°. La vue.

126. L'effet de la vue est tel, que l'ame, se trouvant frappée des objets qu'elle voit, s'en émeut et s'échauffe. Sa chaleur dessèche, par l'absorption qui se fait de l'humidité.

2°. L'ouïe.

127. Dans l'ouïe l'ame est ébranlée, et travaille. Les impressions qu'elle reçoit, dessèchent et échauffent.

3°. La pensée.

128. La pensée ne se fait point, que l'ame n'en soit échauffée et desséchée. En consumant l'humidité, elle fatigue les chairs qui en maigrissent, à cause des vides qui y surviennent.

129. Les exercices de la voix, tels que la parole, la lecture, le chant, mettent tous l'ame en une agitation, qui l'échauffe, la dessèche, et lui fait consumer l'humidité du corps. 4°. La voix.

130. La promenade est un exercice plus naturel, que beaucoup d'autres. Il a cependant quelque chose, qui la rapproche des exercices violens. Voici, quant à ses effets, ce qui en est. Exercices non naturels, 1° La promenade.

131. La promenade après le repas, séchant le ventre et le corps, ne laisse point la bile amère se former. Le mouvement échauffe, tant les alimens que le corps. Les chairs en attirent donc les humeurs, en sorte qu'il ne peut point s'engendrer d'amertume dans le ventre. Le corps grossit, le ventre diminue ; il se sèche. L'agitation et la chaleur du corps, consument les parties de la nourriture les plus atténuées. Une portion est absorbée par la chaleur naturelle ; une autre portion se dissipe dans l'air avec le souffle ; une autre sort par les urines. Il ne reste donc que la partie la plus sèche des alimens. Les chairs du ventre doivent donc nécessairement devenir sèches.

132. La promenade du matin amaigrit. Elle fait qu'on sent la tête plus légère, qu'on a les sensations plus vives, le ventre plus libre. Elle amaigrit à raison de la chaleur, que le mouvement met dans le corps ; d'où il résulte l'atténuation et la dissipation des liquides. Une partie des humeurs s'évapore avec le souffle, une autre est mouchée, une autre crachée, une autre s'emploie à la nourriture de la chaleur de l'ame : cette promenade rend le ventre plus lâche, parce que la chaleur du ventre est surmontée par le frais

que l'on prend de l'atmosphère ; d'où il résulte la précipitation des matières dans le bas. Elle rend la tête plus légère et les sens plus vifs ; parce qu'à mesure que le ventre se vide, comme il est chaud, il attire à lui l'humidité de tout le corps et de la tête. Celle-ci étant dégagée d'humeurs, la vue et l'ouïe en sont plus subtiles ; et l'on se trouve plus leste.

133. Les promenades qu'on fait après les exercices du gymnase tiennent le corps pur, et l'empêchent de grossir ; en ce qu'elles sont un obstacle à ce que les parties des chairs fondues dans le travail de la promenade ne se réunissent, tandis que le mouvement les détermine à couler au-dehors.

1°. Les courses.

134. Voici l'effet des courses. Quand elles sont longues, qu'on va droit, qu'on commence lentement pour courir plus vîte en suite, elles peuvent en échauffant les chairs y incorporer la nourriture, et la répandre dans le corps. Elles le rendent plus pésant et le grossissent davantage, que celles qu'on fait en tournoyant. Celles-ci conviennent davantage aux grands mangeurs, et dans l'hiver plutôt que dans l'été.

135. La course, quand on la fait habillé, produit les mêmes effets. Elle fait perdre la bonne couleur de la peau ; elle échauffe et humecte davantage que si l'on couroit nud ; parce que la peau reste toujours dans sa même atmosphère. Cette sorte de course convient aux personnes sèches ; à ceux qui ont beaucoup de chairs, qui veulent les purger ; et aux vieillards dont le corps est froid.

3°. Les courses à cheval, à toute bride.

136. Les courses d'une double stade à cheval, et celles où l'on court à bride abattue sans être assujéti

par des bornes, fondent moins les chairs et maigrissent davantage ; parce que ce genre d'exercice, se faisant sans contention d'esprit, fait porter au-dehors l'humeur des chairs ; il exténue le corps et le dessèche.

137. Les courses en rond ne fondent point du tout les chairs. Elles amaigrissent cependant en serrant les chairs, sur-tout celles du ventre : parce que la fréquente respiration à laquelle on est obligé, fait que le poumon attire fortement les humeurs.

4°. Les secousses.

138. Les secousses dessèchent promptement : mais elles ne sont ni convenables, ni utiles. Elles donnent des convulsions, parce qu'elles font des ébranlemens dans les chairs, tandis que le corps est échauffé ; elles fortifient moins les chairs que la course en rond ; et elles font perdre au corps son humidité (1).

5°. Les sauts et les bonds.

139. Les sauts et les bonds n'échauffent point les chairs. Ils rendent le corps et l'ame plus lestes ; et ils vident le souffle.

6°. La lutte, et les frictions.

140. La lutte et les frictions agissent, particulièrement, sur les parties extérieures du corps : elles échauffent les chairs, les fortifient et les font croître, parce que ce qui est naturellement ferme le devient davantage, si on le frotte ; et ses cavités augmentent. Ce qu'il y a de solide dans les chairs est donc

(1) Je m'attache à traduire littéralement ces endroits, ainsi que tous ceux dont le sens me paroît embarrassant. La doctrine des anciens sur la gymnastique, qu'ils cultivoient avec tant de soin, est, à beaucoup d'égards, un vrai mystère pour nous, qui ne peut être éclairci parfaitement par ce qui nous en reste.

condensé par les frictions, et leurs cavités veineuses s'étendent. Or, les chairs desséchées par la chaleur, attirent à elles la nourriture par les veines. Voilà comment elles grossissent.

7° Se roulet dans la poussière, ou sur le sable.

141. Quand on se roule sur la poussière ou sur le sable, cela produit à peu près le même effet que la lutte, et que les frictions. Cela dessèche cependant davantage, et donne moins de chairs.

8°. La lutte main contre main.

142. L'espèce de lutte qui consiste à se pousser main contre main, amaigrit le reste du corps, et fait grossir les parties supérieures.

9°. L'exercice de la balle suspendue, et la gesticulation.

143. L'exercice de la balle suspendue qu'on fait balancer fortement, pour l'arrêter en suite avec les mains; et la gesticulation, produisent à peu près les mêmes effets que l'espèce précédente de lutte.

10. Retenir sa respiration.

144. L'exercice qui consiste à retenir pendant un temps son haleine, rend la peau plus mince; et il peut pousser l'humidité sous la peau.

Observations générales sur l'usage du sable, et des onctions avec de l'huile, avant et après les exercices du gymnase; et sur les frictions.

145. Les exercices où l'on use du sable, et ceux où l'on use d'huile, outre les autres différences, ont celle que le sable refroidit, et que l'huile échauffe. Dans l'hiver l'huile convient davantage, pour grossir les chairs; parce qu'elle empêche que le froid ne les atténue. Dans l'été, son excès de chaleur fait fondre les chairs. Comment résisteroient-elles au chaud de la saison, à celui des exercices, et à celui de l'huile? Le sable dans l'été facilite l'accroissement des chairs, en rafraîchissant le corps. Il est un obstacle à ce qu'on ne prenne trop de chaud; mais dans l'hiver il augmente le froid, il glace le corps. Il est donc avantageux durant l'été de se tenir dans le sable

après les exercices, pendant un peu de temps ; cela rafraîchit. Si on y reste trop long-temps, cela dessèche le corps : la peau en devient dure, et comme ligneuse. Les frictions avec un mélange d'huile et d'eau amollissent, et n'échauffent nullement.

146. Au sujet des lassitudes du corps, on observera que les hommes qui ne font aucun exercice, sont fatigués du moindre travail : leur corps n'est habitué à aucune peine. Ceux qui font des exercices se lassent, quand ils en font auxquels ils ne sont pas habitués. On se lasse aussi dans les exercices ordinaires, quand on les pousse trop loin. Voilà les trois espèces de lassitude, dont chacune produit ses effets particuliers.

Les lassitudes sont de trois espèces.

147. Ceux qui ne font point d'exercice, ont les chairs humides : et elles entrent en fonte, dès que leur corps s'échauffe par le travail. Ce qui en est mis au-dehors par la voie des sueurs, ou par quelqu'autre émonctoire, n'incommode point le corps qui s'en trouve dégagé en une façon qui ne lui est pas ordinaire ; mais la partie qui reste est celle qui donne des lassitudes, sur les parties où elle se porte : parce que n'étant plus dans un état ami du corps, elle lui est contraire. Elle ne peut point s'incorporer avec les chairs ; il en résulte des mal-aises, jusqu'à ce qu'elle soit *aussi* mise dehors. Comme elle ne chemine point, et qu'elle reste en place, elle s'échauffe avec tout ce qui s'y joint. Si donc cette portion de chairs fondues est abondante, elle surmonte ce qui est sain ; de sorte que tout le corps est dans une chaleur qui produit une fièvre considérable. Le sang échauffé et attiré çà et là, parcourt rapidement son cours dans

1°. Pour n'être habitué à aucun exercice.

le corps. Il se purifie *ensuite* avec tout le reste, au moyen du souffle *de la respiration.* Ce qui s'étoit épaissi est atténué par la chaleur, et poussé des chairs vers la la peau. C'est ce qui fait les sueurs chaudes. Après qu'elles sont sorties, le sang revient à son état naturel, la fièvre finit. Cette lassitude se dissipe communément vers le troisième jour. Voici comme on soigne ce genre de lassitude. On dissout l'épaississement, au moyen des fumigations et des bains : pour purger, on use de promenades forcées, on mange peu, on ne prend que des alimens légers. Pour réparer les vides dans les vaisseaux, on fait pendant long-temps avec de l'huile des onctions douces, qui ne puissent point apporter une forte chaleur. On fait des frictions propres à favoriser les sueurs, qui assouplissent et ramollissent.

2° Pour avoir fait des exercices auxquels on n'est pas habitué.

148. Les lassitudes qui surviennent à ceux qui sont habitués à des exercices, mais qui en ont fait d'une espèce à laquelle ils ne sont pas accoutumés, proviennent de ce que lorsqu'une partie du corps, ne travaille point, les chairs deviennent nécessairement humides en cet endroit. Cela se peut observer dans toute espèce d'exercices. Les chairs se fondent donc *quand elle sont mises en action* ; puis elles s'épaississent et s'échauffent, de la manière que nous l'avons dit pour le premier cas. Le remède est de revenir aux exercices accoutumés, afin d'atténuer les humeurs rassemblées en les échauffant, d'en purger le corps, et d'empêcher que faute d'exercice il ne s'humecte en entier, et ne devienne inhabile au travail. On doit dans ce cas user de bains chauds, employer

les frictions comme dans le précédent. On n'a pas besoin de faire des fumigations. Le travail des exercices suffit, pour échauffer, atténuer et purger les humeurs épaissies. Voilà ce qui en est des lassitudes causées par des exercices non accoutumés.

149. Les exercices ordinaires, quand ils sont modérés, n'occasionnent point de lassitude : mais si on s'y livre immodérément, ils dessèchent les chairs outre mesure. Étant alors privées de l'humidité nécessaire, elles s'échauffent. On souffre. Il survient des frissons : et si on n'est bien soigné, on tombe dans des fièvres qui durent long-temps. On doit commencer par se baigner avec peu d'eau, qui ne soit pas fort chaude ; au sortir du bain boire en médiocre quantité d'un vin mou ; se faire ensuite frictionner longuement, jusqu'à ce que les veines remplies se gonflent ; puis vomir, et se coucher après avoir resté quelque temps débout. On passe insensiblement dans six jours aux alimens, et aux exercices accoutumés ; c'est le temps nécessaire, avant de pouvoir reprendre le régime de vie ordinaire. C'est ainsi qu'on parvient à humecter convenablement le corps trop desséché.

3°. Pour s'être livré immodérément à des exercices auxquels on est habitué.

S'il étoit possible de connoître la juste proportion des alimens, à prendres pour remédier à la fatigue causée par l'excès du travail, cela seroit très-avantageux et l'on répareroit le dommage fait, en n'employant que ce seul moyen : mais la chose n'est guère possible. Ce que j'ai conseillai est plus aisé : car lorsque le corps est desséché, chaque partie prend de la nourriture ce qui lui en convient : et après qu'il est humecté, et évacué par un émétique, qui lui a fait rejeter tout

le superflu, le ventre se trouvant vide jouit de toute sa force attractive. Les chairs rendent donc l'excès d'humeurs dont elles sont imbibées, sans se défaire de celle qui leur est nécessaire ; à moins que ce ne soit par la violence d'un travail nouveau, ou par celle de remèdes hors de propos, ou par quelqu'autre cause qui y fasse des tiraillemens. Le corps se rétablira ensuite entièrement, en revenant peu à peu, aux alimens et au genre de vie ordinaire.

DU RÉGIME,

LIVRE TROISIÈME.

Préliminaires générales, sur l'impossibilité de prescrire en général les exercices et la nourriture, convenables à tous les hommes.

1°. Il est impossible de déterminer exactement la quantité de nourriture, nécessaire à l'homme pour y garder la juste proportion avec ses exercices, je l'ai déjà dit. Plusieurs obstacles s'opposent à cette détermination. D'abord les tempéramens sont différens, la sécheresse par exemple est plus ou moins grande ; elle est, ou absolue ou relative. Il y a des sécheresses humides. Il en est ainsi, de toutes les autres qualités. Viennent ensuite les âges, et les divers temps de la vie ; les besoins n'y sont pas les mêmes : il faut avoir égard aux pays, à leur position, aux vents qui y soufflent, aux diverses saisons de l'année, à leurs constitutions variables. Il y a même des différences dans chaque espèce d'alimens. Tout froment n'a pas les mêmes propriétés, ni tout vin, ni aucune des choses dont nous usons pour la nourriture. Ces con-

sidérations font qu'il est impossible de donner des lois absolues concernant le régime. Mais j'ai découvert le moyen de connoître dans le corps, quand est-ce que le travail ou les alimens y dominent, et la manière d'y remédier. J'ai aussi donné les moyens propres à maintenir la santé, et à empêcher les maladies de se former ; à moins qu'on ne commette de grosses fautes répétées plusieurs fois, auquel cas il faut recourir à des remèdes qui souvent sont insuffisans. Je crois avoir trouvé, concernant ce point, tout ce qu'il est possible d'en dire. Pour ce qui est d'une plus grande précision sur cet objet, elle me paroit au-dessus de la portée de l'esprit humain.

Règles générales de régime, pour ceux qui mènent une vie dure.

1°. Je dirai maintenant, pour le commun des hommes, ce qu'il leur importe le plus de connoître. Tous ceux qui n'ont point la faculté de choisir leurs alimens, qui font des ouvrages forcés, qui entreprennent de voyages de nécessité, qui trafiquent sur mer pour gagner leur vie, qui se trouvent, tantôt exposés à des chaleurs ardentes, tantôt à des froids rigoureux, et qui suivent par force un régime non assujéti à des règles, feront bien de se conduire de la manière que je vais dire.

Suivant les quatre saisons de l'année.

3°. On divise l'année en quatre saisons, que presque tout le monde connoît, sous les noms d'hiver, de printemps, d'été, et d'automne. L'hiver dure depuis le coucher des pleïades jusqu'au premier équinoxe ; le printemps, depuis l'équinoxe jusqu'au lever des pleïades. L'été, depuis le lever des pléïades jusqu'à celui d'arcturus ; l'automne, depuis le lever d'arcturus jusqu'au coucher des pleïades.

1°. Pour l'hiver.

4°. Or, dans l'hiver, comme cette saison est froide, et qu'elle resserre, les gens dont je parle se défendront contre ses effets, en ne faisant qu'un répas, à moins qu'ils n'aient le ventre fort resserré; ou bien, ils dîneront du moins légèrement. Ils choisiront de préférence des alimens qui dessèchent, qui soient acerbes, échauffans, les plus grossiers, les moins travaillés. Ils mangeront principalement du pain; ils préféreront le rôti au bouilli, ils boiront du vin noir pur, en médiocre quantité. Ils n'useront point de légumes, à moins qu'ils ne soient desséchans et secs; point de sucs, ni de bouillies. Ils feront beaucoup d'exercices, de courses en tournant, qu'ils augmenteront peu à peu; ils s'exerceront à la lutte, oints d'huile, en commençant par des efforts légers. Au sortir des exercices, ils feront des courses vîtes: après le souper, ils en feront de lentes dans un lieu chaud. Le matin, leurs courses seront plus longues, douces en commençant, rapides ensuite, pour finir lentement comme ils auront commencé. Ils coucheront sur la dure; ils marcheront dans la nuit; ils se trouveront bien de faire des promenades des courses, dans l'arène sur la poussière. Tout cela atténue et échauffe. Ils doivent en user beaucoup. S'ils veulent prendre des bains; après s'être exercés à la lutte, ils se baigneront dans l'eau froide. S'ils ont fait quelqu'autre exercice, l'eau chaude est préférable. Ceux d'un tempérament humide, prendront des émétiques trois fois par mois. Ceux dont le tempérament est sec, n'en prendront que deux fois; ils rempliront préalablement leur estomac d'alimens de

toute espèce. Après l'effet des émétiques, ils reviendront peu à peu à la nourriture ordinaire dans l'espace de trois jours ; pendant ce temps ils feront les travaux les plus légers, en moindre quantité. Quand ils se sentiront pleins, soit de viande de bœuf ou de cochon, soit de toute autre, qui leur occasionne de la plénitude, ils feront bien de prendre un émétique. Ils en prendront aussi à la suite des plénitudes produites par trop de fromage, ou par des choses douces ou grasses auxquelles ils ne sont pas habitués, ou par trop de vin, ou par le changement d'alimens ; et dans les effets du changement de lieu. Ils s'exposeront au froid, quand ils sentiront leurs corps bien purifié par des évacuations, non à la suite du repos, ni après les exercices. Dans les promenades du matin, lorsque le corps commence de s'échauffer dans les courses, et en toute autre occasion, ils éviteront les excès. Car, dans cette saison, il vaut encore mieux souffrir de froid au corps, que de le trop exercer. Nous voyons que les arbres, qui n'ont pas senti les froids dans l'hiver, ne portent point de fruit, et ne sont pas vigoureux. Il est cependant bon de travailler assez dans cette saison, et de ne s'arrêter qu'autant qu'il en survient des lassitudes. Je vais le faire sentir aux gens même qui ne sont point instruits dans la médecine. L'hiver étant une saison froide et qui resserre, produit ses effets sur tous les êtres, sans en excepter les corps animés. Ils ne peuvent s'échauffer que lentement par le travail : les humeurs n'en sortent naturellement qu'en petite quantité : le temps durant lequel on travaille est court, celui

durant lequel on se livre au repos est long, à cause de la brièveté des jours et de la longueur des nuits. Voilà pourquoi l'on n'a guère alors d'inconvéniens à craindre de la longueur, ni de la dureté du travail.

J'ai suffisamment exposé jusqu'ici la manière dont doivent se conduire, pendant l'hiver, les gens dont je parle, c'est-à-dire, depuis le lever des pléïades, jusqu'au premier solstice.

2°. Pour le printemps.

5°. Durant les quarante-quatre jours, qui précèdent le premier solstice, et autant de temps après, ils doivent mettre une attention plus particulière dans leur manière de vivre. Quand le temps est devenu plus doux, et que le zéphyr souffle, on commence un nouveau régime. Quinze jours avant le lever d'*arcturus* (1), lorsque l'hirondelle vole dans les airs, on y fait des changemens sensibles. On passera peu à peu durant trente-deux jours à des boissons et des alimens plus légers, à des travaux plus doux, à mesure qu'on avance dans le printemps. Lorsque l'équinoxe est arrivé, en amenant une température moins rude; que les jours sont plus longs, les nuits plus courtes; que l'atmosphère est échauffée et sèche; que l'air est plus nourrissant et plus pur; comme les végétaux même se prémunissent contre les ardeurs de l'été, en s'étendant dans l'air, et se faisant de

(1) *Quinze jours avant le lever d'arcturus.* Il est manifestement question ici du lever acronique, qui pour arcturus a lieu dans les pays d'une latitude à peu près égale à celle de la Grèce, vers la fin de février, tandis que son lever cosmique ou héliaque pour les mêmes pays, se fait six mois après, vers la fin de septembre.

l'ombre, l'homme qui est doué d'intelligence, doit songer à donner à ses chairs une augmentation saine. Il faut donc non pas changer subitement de régime, mais diviser le temps en six portions de huit jours chacune. Durant la première huitaine, on retranchera du travail; mais celui auquel on se livrera, sera plus fort, les alimens plus doux, le vin plus trempé, moins foncé en couleur. On s'exercera à la lutte au soleil, après s'être oint d'huile. Le régime doit être varié insensiblement dans chaque saison. On supprimera beaucoup de la promenade de l'après-souper. L'on en fera moins de celle du matin. On mangera du gâteau au lieu du pain, on usera de légumes bouillis, d'à peu près autant de bouilli que de rôti. Il faut prendre des bains, dîner légérement, user rarement du coït, ne prendre les émétiques qu'en laissant d'abord deux jours d'intervalle; on fera ensuite les intervalles plus longs. Par ce moyen, l'on se donnera de bonnes chairs; et en suivant un régime ainsi émollient, jusqu'au lever des pleïades, on purifiera le corps.

6°. Au lever des pleïades l'été arrive. Voici le régime qu'auront à suivre les personnes dont je parle. Les alimens doivent être doux et en moindre quantité; le gâteau sera préféré au pain; il faut que la pâte en soit levée et légèrement paitrie. La boisson sera molle, du vin blanc mêlé avec de l'eau. Le dîner sera léger. On dormira un peu après ce repas. On évitera soigneusement toute plénitude, tant de boissons que d'alimens. On boira assez en mangeant. L'on s'abstiendra de boire hors du repas, à moins d'y être obligé par une extrême sécheresse. On usera

3°. Pour l'été.

de légumes bouillis ou crus, en supprimant ceux qui échauffent et qui dessèchent. On ne prendra point d'émétique, à moins qu'il n'y ait de réplétion. On se livrera très-rarement à l'acte vénérien. On prendra des bains tièdes. Les fruits crus étant d'une nature trop forte pour l'estomac, on fera mieux de s'en abstenir. Si l'on en mange, ce sera avec les autres alimens : on en éprouvera moins de mauvais effets. On se livrera à divers exercices, aux courses, à celle du double stade, qu'on fera plus vîte mais longuement; à la palestre sur le sable qui échauffe moins; aux promenades à l'ombre. Les roulemens faits sur le sable sont préférables à la course : ils rafraîchissent le corps, et ils lui enlèvent les humeurs. On ne fera point de promenades après le souper; il seroit mieux de rester debout. On se promenera le matin de bonne heure. Il faut éviter le soleil, et les fraîcheurs du matin et du soir; celle des bords des rivières et des étangs; celles enfin qui viennent des neiges. Tel est le régime que suivront les personnes dont je parle, *habituées à une vie dure*, supprimant depuis le solstice d'été (1), tout ce qui échauffe, qui dessèche, la viande noire, le vin pur, le pain même, à moins qu'on ne veuille en manger un peu par plaisir. On n'usera que de

(1) *Depuis le solstice d'été.* Il y a dans le grec, *jusqu'au solstice.* Je n'ai fait aucune difficulté de supposer que le texte avoit été corrompu. La suite du sens m'en paroît une démonstration. Il n'est plus question ici de ce qu'on doit faire durant le printemps, avant d'arriver au solstice d'été. Il s'agit du régime de l'été, depuis le *solstice* du cancer, jusqu'à l'équinoxe ou le commencement de l'automne.

choses molles, humides, rafraîchissantes, de vins blancs, jusqu'au lever d'arcturus, qui arrive à l'équinoxe de l'automne; ce qui forme un espace de quatre-vingt-treize jours.

7°. Depuis l'équinoxe, on doit suivre, durant l'automne, un régime, qui prépare à celui de l'hyver; se mettre à l'abri des froids, et de l'humidité, en prenant des habits plus forts. Durant cette saison, on fera les exercices vêtu; on usera de frictions avec de l'huile; on s'en oindra avant la lutte; on fera la promenade dans des lieux chauds: on prendra les bains chauds. On supprimera le sommeil de l'après-midi. Les alimens seront plus échauffans, moins humides, et laxatifs. On usera de vin plus foncé en couleur, meu, mais moins trempé. On mangera moins de légumes. Enfin, on dirigera tout son régime en retranchant de la manière de vivre de l'été; pour se rapprocher de celle de l'hiver, sans attendre qu'il soit entièrement arrivé: afin d'en être fort rapproché, lors du coucher des pleïades. Ce qui fait l'espace de cinquante-deux jours, à compter depuis l'équinoxe. 4°. Pour l'automne.

Tels sont les conseils que je donne au commun des hommes, à ceux qui sont obligés de vivre à l'aventure, qui n'ont pas les moyens d'abandonner les affaires des autres pour s'occuper de leur santé.

8°. Quant à ceux qui se trouvent dans une situation commode, et qui n'aiment ni l'argent ni même les agrémens du corps ni rien autre chose, autant que la santé, je puis leur indiquer un régime qui la leur assurera le plus qu'il est possible. C'est ce que je vais exposer dans la suite de ce traité. Je me Régime des gens aisés.

glorifie d'en avoir trouvé les règles le premier. Ceux qui s'y conformeront, en sentiront tous les avantages. Personne, avant moi, que je sache, n'avoit entrepris d'en faire un corps de doctrine. Je l'estime autant, que toute autre découverte dans notre art.

Cela se réduit, à connoître la manière dont le corps est affecté, avant qu'il ne tombe dans la maladie; à découvrir si les alimens sont plus forts, que les exercices que l'on fait; ou les exercices plus forts que les alimens: ou bien s'il y a une juste proportion entre les uns et les autres. C'est la prépondérance de part ou d'autre, qui fait les maladies. Le juste équilibre constitue la santé.

Observations d'après lesquelles le régime particulier pour chaque individu doit être établi, 1°. à raison de la réplétion.

9°. J'entre en matière, en commençant par observer ce qui se passe chez des hommes, qui paroissent jouir de la meilleure santé. Ils mangent avec plaisir; ils se sentent capables de travail; ils se trouvent dispos de leur corps, et ils ont bonne couleur. Leurs narines cependant se remplissent insensiblement de mucosités; ils se trouvent pleins après le repas; ils n'évacuent que peu d'humeurs en se mouchant. Lorsqu'ils font la promenade du matin, ou qu'ils commencent quelque exercice, ils rendent alors de la morve par le nez, et ils crachent. A mesure qu'ils avancent, ils sentent leurs paupières s'appesantir; ils éprouvent des démangaisons au front; ils perdent l'appétit, et le goût du vin. Leur peau prend une mauvaise couleur. Alors, suivant le temps auquel les humeurs qui font la réplétion, sont mises en mouvement, il survient des diarrées, ou des fièvres avec des frissons. Quelque chose qu'on ait fait à cette époque, c'est celle-là qu'on

qu'on accuse : néanmoins la réplétion seule a produit tout le mal, en augmentant peu à peu ; parce que les alimens se trouvent plus forts que l'exercice. Il faut donc, au lieu d'attendre jusqu'à cette extrémité, y remédier dès qu'on commence à connoître que les alimens sont les plus forts, et que la plénitude se forme. Or, les mucosités du nez, et les crachats, sont des signes de réplétion. Si le corps reste en repos, ces humeurs en bouchent les pores au soufle, à raison de la réplétion : la partie seule qui est échauffée et atténuée par l'exercice est mise dehors. On remédiera, au cas dont je parle, en se livrant de plus fort aux exercices accoutumés ; en usant de bains chauds ; en prenant quelqu'émétique après avoir rempli l'estomac, d'alimens de toute espèce. Lorsqu'on aura avalé l'émétique, on rincera sa bouche ; et l'on gargarisera avec du vin âpre astringent, pour boucher les orifices des veines, et empêcher qu'elles ne rendent du sang, comme il arrive dans les efforts du vomissement. Au lieu de se coucher, on se promènera ensuite un peu, dans un lieu chaud. Le lendemain, on se livrera à la promenade, à quelques exercices plus légers que de coutume. On ne dînera point, si c'est dans l'été. Le dîner sera léger, si on est dans une autre saison. On supprimera la moitié du souper. Le troisième jour, on reprendra tous ses exercices ordinaires et les promenades : le cinquième jour à compter depuis celui du vomissement, on augmentera peu à peu le manger, jusqu'à ce qu'on soit revenu aux alimens accoutumés. Si alors on se trouve bien, l'on se maintiendra dans cet état, en

mangeant, dans la suite, moins que par le passé ; et en faisant plus d'exercice. Si les signes de la plénitude ne sont pas supprimés, on vomira une seconde fois, comme ci-dessus. Si même cela ne suffit pas entièrement, on y reviendra pour la troisième fois, jusqu'à ce qu'enfin on ne ressente aucun symptôme de réplétion.

2°. Excès dans les exercices.

10. Il arrive des cas où les exercices sont plus forts que les alimens, et dans lesquels on éprouve les symptômes suivans. Ce genre d'excès commence à se manifester, en ce qu'on dort longuement avec plaisir ; l'on dort même dans la journée. Cela provient de ce que les chairs sont imbues d'humidité : le sang se fond, le souffle de la vie se dissout, et se tient en repos. Lorsque le corps ne peut plus suffire à l'évacuation des chairs fondues, et des humeurs dissoutes, elles sont ramassées dans l'intérieur par la force de la circulation (1). En se heurtant avec la nourriture qui vient des alimens, elles troublent l'ame : alors le sommeil n'est plus si doux. L'on y éprouve nécessairement des troubles. On croit voir des combats auxquels on assiste. L'ame, en effet, tandis que les yeux du corps dorment, voit ce qui se passe dans le corps. Lorsqu'on en est à ce point, l'on est déjà bien proche d'une maladie : mais quelle sera-t-elle ? la réponse n'est point difficile. Où se fera

(1) *La circulation.* On trouve dans le texte, ici et en quelques autres endroits, un mot qui veut dire période, circuit, περίοδος ; mais on en concluroit mal, que dans ce temps, la circulation des humeurs fut adoptée en la manière que Boërrhaave et autres, la présentent d'après Harué. Voyez les notes, page 172 tome I, et page 400 tome II.

l'amas d'humeurs, là sera le siége du mal ; et il tiendra au caractère de l'humeur. Ce seroit alors une imprudence, de se négliger. Il faut donc y remédier, dès que les signes commencent de s'en manifester. Le traitement est le même que pour le cas précédent, si ce n'est qu'on doit y insister plus long-temps ; et qu'il y faut endurer davantage la faim.

3°. Sur la plénitude, dont les symptômes sont des menaces de péripneumonie.

11. On a quelquefois d'autres signes de plénitude L'on sent des douleurs dans tout le corps, ou dans quelques membres : c'est une douleur gravative, comme quand on se sent fatigué, épuisé. On croit y remédier en se tenant dans le repos, et en bien mangeant ; jusqu'à ce qu'enfin on se donne la fièvre. L'on ne s'en tient pas-là : persistant dans son erreur, on continue de prendre des alimens et des bains, de manière qu'on finit par tomber dans quelque péripneumonie, avec un danger des plus grands. On doit, avant que la maladie ne se déclare, prévenir cet accident de la manière suivante. On fera principalement des fumigations humides, émollientes ; ou bien l'on ouvrira ses pores au moyen des bains d'eau chaude : et après avoir avalé quantité d'alimens âcres et salés, on prendra quelque émétique qui fasse bien vomir. On se promenera un peu dans un lieu chaud ; après quoi on se livrera au sommeil. On fera peu à peu ensuite quelques promenades du matin, et des exercices légers, pour revenir insensiblement à la nourriture ordinaire, comme je l'ai dit ci-devant. Il faut s'attacher davantage, dans ce cas, à atténuer le corps par des promenades. Si l'on ne prévient l'augmentation du mal, il se déclare une fièvre, à

laquelle on remédiera en ne prenant que de l'eau pendant trois jours : ce qui suffira souvent pour la guérison. Sinon, on donnera la tisane crêmée ; et la fièvre se dissipera le quatrième jour ou le septième. Il sera bon de faire au temps de la crise, des frictions pour attirer la sueur.

4°. Sur la réplétion, dont les symptômes affectent principalement la tête.

12. D'autres fois la plénitude se manifeste d'une façon différente : on a des douleurs de tête, avec un sentiment de pesanteur. Après le souper les paupières se ferment d'elles-mêmes ; on a le sommeil agité ; on sent des chaleurs dans tout le corps ; le ventre est constipé ; on se trouve à la suite de l'acte vénérien, d'abord plus léger, bientôt après fort appesanti. C'est maintenant à la tête, que se fait principalement la réplétion. Elle attire les humeurs ; elle en devient lourde ; et le ventre se resserre. Dans quelque partie que la plénitude se porte, il est toujours à craindre qu'elle n'y occasionne des ruptures. Il faut donc y pourvoir. Si vous voulez le faire promptement, purgez avec l'ellébore ; et revenez peu à peu aux alimens ordinaires, en les prenant pendant dix jours plus légers et émolliens. On s'en tiendra à ceux qui sont laxatifs, jusqu'à ce que le ventre ait repris le dessus, pour attirer à lui les humeurs de la tête. On fera des courses modérées le matin, sans aller trop vîte. On usera de la promenade, de la lutte avec les onctions d'huile. On dînera : et l'on dormira un peu par-dessus le dîner. On marchera pendant quelque temps après le souper. On prendra tantôt le bain tiède, tantôt des onctions. On s'interdira l'acte vénérien. Ce traitement est le plus expéditif. Si on ne veut

point prendre l'ellébore, il faut, après un large bain, manger amplement un mélange d'alimens doux et salés, et se faire vomir, pour passer ensuite insensiblement dans l'espace de six jours aux promenades du matin, et aux autres exercices dont je viens de parler. Le septième jour on prend de nouveau un émétique, après s'être rempli comme ci-devant. L'on revient de même aux promenades et aux exercices, pour reprendre encore un émétique, continuant ainsi pendant quatre semaines. Ce terme est ordinairement suffisant, pour dissiper entièrement cette réplétion. On reprend insensiblement les alimens accoutumés, les plus propres à rétablir le corps; et l'on revient au genre de vie ordinaire.

5°. Sur la réplétion, dont les effets se font sentir principalement dans les premières voies.

13. Il y a un genre de plénitude, dans laquelle l'estomac digère bien ce qu'on lui donne; mais les chairs n'en profitent point. La nourriture reste dans le ventre, où elle engendre des vents. On ne les sent point après le repas. Le plus fort pousse le foible. Il semble pendant un temps, qu'on en soit délivré. Cependant le lendemain les reliquats de la digestion sont plus considérables, et augmentant ainsi de jour en jour, ils prennent le dessus sur les parties qui doivent servir à nourrir. Le tout s'échauffe, met du trouble dans le corps, et finit enfin par une diarrhée. Je désigne sous ce nom la nourriture putride, qui s'évacue par les selles. Mais si en s'échauffant dans le corps, elle occasionne une évacuation âcre, qui excorie les boyaux et qui sort ensanglantée, c'est ce que nous appelons dyssenterie; maladie fâcheuse et pleine de dangers. Il la faut prévenir, supprimer le

dîner entièrement, et le tiers du souper; user de beaucoup de promenades, de la coûrse, de la lutte, des divers exercices du gymnase le matin, revenant insensiblement, dans l'espace de dix jours, à la moitié de la nourriture accoutumée. Alors on prend un émétique, après lequel on se prive d'une bonne partie des alimens pendant quatre jours. Au bout d'autres dix jours, avant d'en être à la quantité d'alimens ordinaire, on reprend un émétique, à la suite duquel revenant insensiblement à sa manière de vivre, on jouira d'une parfaite santé : et on la soutiendra, en se livrant sans hésiter à beaucoup d'exercices.

6°. Sur la réplétion, provenant de froideur dans l'estomac, qui occasionne des crudités.

14. Nous voyons des plénitudes, qui se manifestent par des rapports crus de ce qu'on a mangé la veille, lesquels ne sentent point l'aigre. Si l'on va du ventre, c'est en quantité qui ne correspond point à celle des alimens. On se trouve cependant assez bien : on ne ressent pas de douleurs. Le ventre qui, dans ce cas, est froid, ne peut digérer les alimens pendant la nuit. Lors donc qu'ils sont mis en mouvement, ils envoient des rapports crus. Il faut dans ce cas réchauffer les entrailles, par la qualité de la nourriture et par les exercices. On doit commencer par user de pain bis bien fermenté, trempé dans du vin noir ou dans du bouillon de viandes de cochon; manger du poisson cuit dans la saumure âcre, ou des parties des animaux dont la chair est la plus forte, comme sont les extrémités, beaucoup de cochon bouilli, peu de cochon jeune, point de petits chiens, ni de jeunes chevreaux; employer pour légumes le porreau et l'ail, soit cuits, soit crus, la bête cuite et le poti-

ron (1); boire des vins des plus purs, dormir longuement, se priver du dîner pendant quelques jours; dormir à l'issue des exercices; faire des courses en tournoyant un peu; lutter oint d'huile; prendre quelques bains, beaucoup d'onctions; faire beaucoup de promenades le matin, peu après le souper. Les figues mêlées avec les alimens seront d'un bon effet, buvant du vin pur par-dessus. On se rétablira parfaitement ou plutôt ou plus tard, en suivant ce régime.

7°. Sur l'excès dans les exercices, qui se manifeste par des rapports aigres, à la suite du repas.

15. D'autres fois on perd la bonne couleur : on a des rapports aigres peu de temps après le repas; on sent quelque chose de piquant dans les narines. Ce sont des marques de la présence d'humeurs impures. Les exercices consument alors plus des chairs, qu'il n'en est réparé par la nourriture. Ce qui reste de celle-ci ne s'assimilant point, se pervertit par la violence du travail, et tourne à l'aigre. De là viennent ces rapports acides. Partie des humeurs altérées est poussée sous la peau, et y occasionne la pâleur, avant de produire une hydropisie. On doit le prévoir, et y remédier promptement en prenant l'ellébore, et se conduisant, quant aux alimens, comme je l'ai dit ci-dessus. On parviendra au même but, d'une manière encore plus sûre, au moyen du régime sui-

(1) *La bête et le potiron.* La bête a déjà été comptée *suprà*, livre second du traité du régime, n°. 78, page 87, au nombre des plantes échauffantes. Mais on doit être plus étonné de voir ici le potiron ou la citrouille Κολοκύνθη; qui ne peut en aucune manière être traduite ici par *coloquinte*. Sur quoi voyez la note 1ère, page 77 de ce volume, livre II du traité du régime. Ce que j'ai traduit par bête d'après les interprètes, n'étoit sans doute pas notre bête.

vant. Après avoir pris d'abord un bain chaud, on vomira ; et l'on reviendra insensiblement dans l'espace de sept jours aux alimens ordinaires. Le dixième jour, à compter de celui du premier émétique, on en prendra de nouveau pour revenir aux alimens ordinaires, en suivant la même méthode. On vomira encore pareillement une troisième fois. On fera des courses en long, des courses en tournoyant, courtes, mais vives : on gesticulera (1) ; on s'oindra d'huile ; on prendra des frictions longuement ; on se roulera dans le sable : et on usera beaucoup de promenades, à la suite des exercices, même après souper, plus encore le matin, en marchant sur le sable. Quand on voudra user des bains, on les prendra chauds. Il faut durant tout ce temps, ne point dîner. Si la santé se rétablit dans un mois, on la maintiendra ensuite par un bon régime. Si elle ne se rétablit point, il faut recommencer le même traitement.

8°. Quand on a des rapports acides, dans la digestion des alimens de la veille.

16. Il y a des personnes qui ont les rapports aigres le lendemain : il se fait durant la nuit, une séparation d'humeurs causées par la plénitude. Lorsque le corps se met en mouvement, une partie de l'humeur, après avoir pris plus de souffle, devenue acide par la chaleur, est poussée au-dehors ; ce qu'il en reste produiroit des maladies, si on ne les prévenoit. On y remédie, comme dans le cas précédent : mais on doit faire encore plus d'exercices.

9°. Répletion qui se

17. On voit des gens dont les muscles sont forts,

(1) Le n°. 143 du second livre de ce traité, présente brièvement page 100 les avantages de l'exercice des gestes.

chez qui les alimens échauffés et dissous, attirent une grande portion de l'humidité des chairs, dans le premier sommeil, tandis que le corps est chaud ; de sorte que les chairs ne peuvent, à cause de leur tissu fort dense, profiter de la nourriture, comme elles le devroient. Ce qui s'en sépare rencontant les sucs nutritifs les emporte au dehors. L'on est dans des mal-aises, et des chaleurs ; on se sent suffoquer, jusqu'à ce qu'on ait vomi ; après quoi on se trouve plus léger. A la réserve de cela, on n'éprouve aucune douleur bien décidée : cependant on perd la bonne couleur. Avec la suite du temps, les douleurs se décident ; et il survient des maladies. On tombe dans l'état des personnes, qui n'étant point habituées au travail en ont fait subitement quelqu'un d'excessif. Voici comment il faut y remédier. On retranchera la troisième partie des alimens. On n'en prendra que de nature un peu âcre, de ceux qui sont secs, âpres, aromatiques, diurétiques ; on fera de longues courses anguleuses, avec ses habits. On fera nud celles du double stade, et les courses en rond ; on prendra des frictions ; on luttera un peu, point à brasse-corps, mais main contre-main ; ou bien on fera l'exercice de la bâle (1) suspendue, qui convient encore mieux ; au sortir des exercices, on fera beaucoup de promenades ; on ne négligera pas celles du matin. Après le souper, quelque exercice de la voix (2) sera très-utile ; il servira à ouvrir

manifeste, par des chaleurs durant la digestion.

(1) Au sujet de ces espèces de lutte, voyez *suprà* les numéros 143 et 144 du second livre de ce traité, page 100.

(2) Sur les exercices de la voix ; voyez *suprà* le n°. 129 du second livre de ce traité, page 97.

les pores des chairs, en évacuant une partie des humeurs. Il sera bon aussi de ne point dîner. On usera des alimens marqués ci-dessus pendant dix jours, après lequel temps on les augmentera insensiblement d'un quart, dans l'espace de six jours; et on prendra un émétique, revenant peu à peu aux alimens dans quatre jours, toutes les fois qu'on se sera fait vomir: mais on ne reprendra toute la quantité d'alimens ordinaire, que le dixième jour à compter du dernier vomissement. *En supposant que l'on ait été dans le cas de prendre quelque émétique plus d'une fois.* L'on continuera de faire des exercices, et des promenades, pour se maintenir en bonne santé. Les personnes, dont il est ici question, ont plus besoin d'exercice que de nourriture.

10. Réplétion qui se manifeste, par des selles crues liquides.

18. Autre espèce de réplétion. On voit des personnes qui ont des selles liquides crues, où l'on reconnoît les alimens comme dans la lienterie. Cela arrive sur-tout aux gens, qui ont le ventre humide et froid. Sa nature froide est cause qu'il ne fait point la coction: son humidité le rend trop lâche. Leur corps se fond faute de nourriture suffisante. Les viscères s'altèrent, et il se forme des maladies qu'il faut prévenir. On retranchera le tiers des alimens. On usera de pain bis sans levain, cuit à la tourtière et au foyer, qu'on mangera chaud, trempé dans du gros vin. On mangera de la chair de poisson, du dos et de la queue; on ne touchera ni à la tête ni au ventre: ce sont des parties trop humides. On le fera apprêter bouilli à l'eau sel. Si on le fait griller, on y mettra du vinaigre. La viande sera marinée, au sel et au

vinaigre : on pourra user de petits chiens rôtis, de pigeons et autres oiseaux pareils, rôtis ou bouillis, point de légumes. On boira du vin foncé en couleur. On fera des promenades. On ne passera que peu à peu, aux promenades anguleuses. Les onctions seront fréquentes. On fera l'exercice de la lutte lente, sur le sable, après s'être oint d'huile ; afin que les chairs s'échauffent, se sèchent, et attirent l'humidité du ventre. Les onctions sont ici plus utiles que les bains. On ne dînera point. Au bout de sept jours, on augmentera les alimens, de la moitié de ce qui aura été retranché. On emploiera quatre jours, à faire cette augmentation insensiblement. Huit jours après, on reviendra à la quantité accoutumée ; et après avoir vomi de nouveau (1), on reprendra peu à peu le régime ordinaire.

11. Réplétion qui se manifeste, par des selles crues dures.

19. Il y en a aussi qui rendent des matières fermes qui sont crues, de manière que leur corps dépérit comme dans le cas précédent, faute de nourriture qui sort avec les excrémens. On est alors menacé de quelque maladie. Le ventre de ceux-ci est froid et sec ; et ils n'usent, ni des alimens, ni des exercices qui leur conviennent. Ils devroient manger du pain de fine farine cuit au four, du poisson au court-bouillon, du cochon bouilli, des parties les plus fortes des animaux, comme sont les extrémités, bouillies ou grillées ; user d'alimens âcres et salés ; choisir parmi

(1) *Après avoir vomi de nouveau.* Ceci semble prouver quelque altération dans le texte. Il n'y est fait mention d'aucun vomissement antérieur. Il manque peut-être quelque chose dans ce qui précède.

ceux-ci les plus humides; boire des vins noirs, mous; mêler des raisins et des figues avec les autres alimens; dîner légèrement. Il faut qu'ils fassent beaucoup d'exercices, des promenades anguleuses, peu à peu; qu'ils finissent par celles en rond; qu'après les courses, ils passent à la lutte avec de l'huile. A la suite des exercices, ils feront peu de promenades; il suffira, après le souper, qu'ils se tiennent debout; mais, le matin, ils se livreront aux promenades. Ils prendront des bains chauds, des frictions fréquentes; ils travailleront beaucoup; ils dormiront longuement dans des lits mous; ils pourront voir leurs femmes de temps en temps; ils supprimeront, pendant dix jours, le quart de la quantité ordinaire des alimens, après quoi ils la reprendront insensiblement.

12. Réplétion qui se manifeste, par des selles putrides, après trop de travail.

20. On en voit d'autres, dont les selles sont liquides et putrides. Ils ne sont point incommodés d'ailleurs, et ils continuent leurs exercices; mais, comme ils ne pratiquent point ce qui conviendroit, les chairs de leur corps sont entraînées vers le ventre, par sa chaleur. Les douleurs arrivent. Ils tombent dans le dégoût. Les intestins s'altèrent. Il est alors difficile d'arrêter la diarrhée. Il convient d'y remédier auparavant, dès qu'on connoît que le ventre est trop chaud et humide, et que l'on pèche par un excès de travail. On doit donc passer à un régime desséchant et rafraîchissant. On supprimera la moitié du travail, et le tiers des alimens. On usera de gâteau fait avec la pâte levée, paitrie avec du lait, de poissons de nature sèche bouillis, qui ne soient ni gras ni salés. On pourra aussi les manger grillés. Pour la viande, ce

sera des oiseaux, comme les pluviers, les pigeons, des perdrix, des poulets bouillis ou rôtis, sans sauce; du lièvre bouilli à l'eau, et généralement toute espèce de gibier. Quant aux légumes, on les choisira rafraîchissans, comme les blètes bouillies, assaisonnées avec du vinaigre. On boira du vin âpre, foncé en couleur. Les exercices seront des courses en rond, faites vîte. Peu d'onctions, point de lutte, excepté celle de main contre-main. On fera l'exercice de la gesticulation des bras, et celui de la balle suspendue. On pourra aussi se rouler sur le sable, mais pas beaucoup. Après les exercices, on fera des promenades qui leur soient proportionnées. Après le souper, on les proportionnera à la quantité d'alimens. Le matin aussi on se promenera modérément, suivant ses forces. On prendra des bains tièdes, et l'on s'y tiendra tranquille. Après avoir suivi ce régime pendant dix jours, on reprendra la moitié de la quantité d'alimens retranchée, le tiers de celle des exercices. L'on prendra un émétique, immédiatement après avoir rempli l'estomac d'alimens secs et astringens, dans la vue de ne pas les y laisser séjourner. On emploiera quatre jours à la suite du vomissement, pour revenir peu à peu aux alimens et aux exercices. Au bout de dix autres jours, on reprendra toute la nourriture accoutumée; mais on sera plus réservé touchant les exercices. On se fera vomir encore une fois, de la manière déjà dite; après quoi l'on reviendra insensiblement au genre de vie ordinaire. Il importe, pendant tout ce temps, de ne faire qu'un repas, jusqu'à parfait rétablissement.

13. Réplétion qui se manifeste, par des selles sèches et brûlées, et par des vomissemens.

21. Il y a d'autres personnes dont les excrémens sont secs et brûlés. Elles ont la bouche sèche qui, avec le temps, devient amère. Le ventre est constipé ; il sort peu d'urines. Comme les entrailles manquent d'humidité, les matières fécales se dessèchent dans leur cours ; elles bouchent le passage ; elles occasionnent des douleurs. Il survient des ardeurs : on finit par vomir tout ce que l'on mange, et qu'on boit. On rend même les excrémens par la bouche. Quand on en est à cette extrémité, la mort devient presque inévitable. Il est important de prévenir ce désordre, qu'on voit occasionné par l'excès de chaleur et de sécheresse. Il faut donc manger du gâteau fait avec de la pâte fermentée, pénétrée abondamment de liquide. On pourra manger aussi du pain fait avec la farine de blé nouveau, à laquelle on ajoutera l'eau du son aigri. On usera de légumes bouillis, supprimant tous ceux qui sont amers et échauffans. On aura des poissons les plus légers, bouillis, dont on mangera la tête, et celle des écrevisses. On usera aussi des moules, des oursins, des crabes, et autres coquillages ou crustacées, choisissant toujours les plus humides. On en prendra même des bouillons. La viande sera les parties du côté du ventre des petits cochons, des agneaux, des chevreaux, tranchées à morceaux, et bouillies. Les poissons de rivière ou d'étang, bouillis, seront encore d'un bon usage. On boira du vin mou, coupé avec de l'eau. On fera peu d'exercices, rarement, et qui soient doux. On se promenera le matin, suivant ses forces, modérément, au sortir du gymnase. Après souper, on ne se promenera point.

On prendra des bains. On tâchera de dormir tranquillement. L'on dînera, et on fera un léger somme après le dîner. On mêlera aux autres alimens, des fruits aqueux, des pois chiches, verds ou secs, trempés dans l'eau. On retranchera la moitié des exercices ordinaires. On prendra, dès le commencement, un émétique, après s'être préalablement rempli de quantité d'alimens doux, gras et salés, qu'on laissera séjourner longuement dans l'estomac, avant d'avaler l'émétique. On reviendra ensuite, dans l'espace de trois jours, à la quantité de nourriture ordinaire. Il ne faut pas manquer de dîner. Au bout de dix jours, on augmentera insensiblement les exercices. S'il y a encore de la plénitude d'alimens dans le ventre, on vomira de nouveau; sinon, il suffira de se traiter pour la suite, comme on vient de le voir.

14. Excès dans les promenades, qui se manifeste par des frissons après la promenade, et par des pesanteurs de tête.

22. Il arrive aussi qu'on a des frissons, à la suite des promenades du matin, et qu'on sent des pesanteurs de tête. Ce sont des signes qu'on se promène trop. A mesure que le corps et la tête se dépouillent de l'humide, il survient des frissons et des pesanteurs. Avec le temps, on tomberoit dans des fièvres qui prennent par froid. Il faut les prévenir. Lors donc que ces signes commencent, on prendra d'abord des onctions avec quelque friction. On dînera un peu plus que de coutume. L'on boira suffisamment d'un vin doux; et l'on fera, après le dîner, un assez long somme. Le soir, on fera des exercices légers. On prendra un bain chaud. On soupera à l'ordinaire, mais on ne se promenera point après souper. On se bornera à s'amuser. Le lendemain on se fera frotter

dans l'eau, et on se livrera à de doux sommeils. Après cinq jours on reprendra, peu à peu, le régime ordinaire.

15. Excès dans les exercices du gymnase, qui se manifeste par des frissons à la suite; avec des tremblemens, et de la propension au sommeil.

23. On en voit, enfin, qui ont des frissons, en sortant des exercices du gymnase; et du moment qu'ils quittent les vêtemens, jusqu'à ce qu'ils entrent en lyce. Après les frissons, ils ont meme des tremblemens, avec un claquement de dents. Ils ont de la propension au sommeil; à leur réveil, ils font des bâillemens. Après le souper, ils sentent leurs paupières pesantes. Ils tomberoient dans des fièvres fâcheuses, s'ils n'y portoient remède. Ils commenceront par retrancher la moitié de tous leurs exercices. Ils useront de toute espèce d'alimens délayans et rafraîchissans, des boissons douces et aqueuses. Au bout de cinq jours, ils reprendront le tiers des exercices qu'ils auront supprimés, en persistant dans le même genre de nourriture. Après cinq autres jours, ils feront la moitié de leurs exercices; et après autres nouveaux cinq jours, ils les reprendront tous, en observant de les faire moins souvent et plus légers, afin de ne pas retomber dans l'excès; car, chez les gens qui éprouvent les signes dont il est maintenant question, il y a excès des exercices sur la nourriture. Certains n'ont pas tous ces signes réunis; ils en ont seulement quelques-uns sans les autres; tous sont des preuves de la prépondérance du travail sur les alimens; et le traitement en est le même. Les bains chauds, la couche molle sont ici d'un bon effet. Il sera même utile de faire, une ou deux fois, quelque

petit

petit excès en vin. On pourra user de l'acte vénérien, quand on en sentira le besoin. Il faudra travailler peu, faire les promenades courtes.

TRAITÉ DES SONGES.

ON verra manifestement, par la fin de ce Traité, qui se trouve le troisième, dans la quatrième section de Foës, qu'il est une suite du précédent; mais il pourra paroître si plein de superstitions, qu'on ne sera pas disposé à le regarder comme une production du même médecin, auquel nous devons les excellens Traités qui se trouvent les premiers dans cette traduction, à moins d'en rejeter une foule de choses qui paroîtront des misères, sur la foiblesse inséparable de la nature de l'esprit humain, et sur le siècle dans lequel Hippocrate vivoit.

Préliminaires sur les songes.

1°. QUICONQUE veut connoître les signes qu'on peut tirer des songes, trouve d'abord qu'ils ont des rapports avec beaucoup de choses de la veille; l'ame, durant le sommeil, veille librement. Mais, tandis qu'elle est distraite par le service du corps, son existence est comme partagée; elle n'est point entièrement à elle-même: se donnant en partie aux besoins du corps, elle sert les sens, tels que la vue, l'ouïe, le tact, la faculté des mouvemens volontaires; elle dirige les diverses opérations, que demande le soin des affaires; elle se prête à tout ce qui exige quelque intelligence de la part du corps; en sorte qu'elle ne peut, en quelque manière, penser par elle-même. Quand le corps durant le sommeil la laisse en paix, s'étendant alors également sur toutes les parties du

lieu qu'elle habite, elle visite sa demeure ; elle en règle toutes les diverses fonctions. Le corps est dans le sommeil : mais, elle veille ; elle possède toute son intelligence ; elle voit les choses visibles ; elle entend celles qui sont du ressort de l'ouïe ; elle touche ; elle marche ; elle s'afflige ; elle s'irrite. Bref, l'ame fait, durant le sommeil, tout ce qui concerne, et le corps et l'ame. Celui qui sauroit la juger en cet état, posséderoit une grande partie de la sagesse. On voit des personnes fort adonnées à cet art, qui disent reconnoître et distinguer les songes envoyés par les Dieux, pour annoncer d'avance les biens ou les maux, dont sont menacées les villes ou les particuliers, souvent sans que ce soit par la faute de ces villes, ou par celle de ces particuliers. Ces personnes disent même connoître quels changemens dans le corps, sont annoncés par l'ame, dépendans d'excès de réplétion ou d'évacuation de choses naturelles, oudépendans même d'habitudes, non d'excès. Quelquefois on rencontre juste, d'autres fois on se trompe. On ne sait cependant, ni pourquoi cela arrive, ni pourquoi on s'est mépris. On dit qu'il y a à se garantir de certains maux ; et sans en connoître les moyens, on ordonne des prières aux Dieux. Il est sans doute bon de prier les Dieux, c'est toujours à propos. Mais il faut de plus concourir avec la Divinité, et s'y aider en l'invoquant. Voici, quant à ce sujet, ce que je pense.

Induction qu'on peut tirer des songes, pour connoître le bon ou mauvais état du

2°. Toute les fois que durant la nuit, l'ame repasse dans les songes les choses de la journée, et qu'elle les voit de la même manière qu'on les a faites, se les représentant dans leur ordre, et à propos. C'est un signe de

bonne santé, parce que l'ame persistant dans les actions du jour, manifeste qu'elle n'a été surmontée, ni par excès, ni par défaut dans le corps, ni par rien d'étranger. Mais quand les songes sont en contradiction avec ce qu'on a fait dans la journée, que cela occasionne un combat intérieur ; s'il est violent, le mal est grand : si le combat est médiocre, le mal du corps l'est aussi. Quant à l'action faite, étoit-elle juste ou injuste ; et dans le dernier cas, comment doit-on la réparer ? Ce n'est point ce dont j'ai à m'occuper. Je ne donne de conseils, que relatifs au maintien de la santé du corps. Il doit y être arrivé quelque réplétion qui a donné lieu à des séparations d'humeurs, dont l'ame a été troublée. Lors donc que le combat qu'elles occasionnent est violent, il convient de prendre un émétique, et de s'en tenir, pendant cinq jours, à des alimens légers ; de faire beaucoup de promenades, allant peu à peu d'un pas plus vif. On se livrera à des exercices médiocres, à mesure qu'on reprendra les alimens accoutumés. Quand le combat intérieur est médiocre, on supprimera l'émétique ; on prendra un tiers moins d'alimens, pour revenir insensiblement à la quantité ordinaire, dans l'espace de cinq jours. On fera beaucoup de promenades ; on fera beaucoup des exercices de la voix (1). On doit aussi invoquer les Dieux.

corps, quand les songes sont naturels.

3°. Quand dans les songes on voit, ou le soleil ou

Considérations prises des songes où

(1) *Exercices de la voix.* Voyez, *suprà* page 97, n°. 129 du second livre du Traité du régime, quels sont ces exercices, et leurs effets.

l'on voit le firmament 1°. serein ou trouble.

la lune, ou le ciel et les astres, purs et sereins, c'est un bon signe. Il indique la santé du corps. Il n'y a qu'à la maintenir par la continuation du même régime. Le contraire indique un état maladif. Plus le signe est violent, plus le dérangement dans le corps est grand. L'observation a appris que le firmament répond à la surface du corps ; le soleil, aux chairs ; la lune aux cavités où sont les viscères. Quel de ces astres qui soit représenté altéré, obscurci, éteint ou arrêté dans sa course ; le siège du mal est dans la partie correspondante. S'il paroît un désordre dans le ciel occasionné par l'air ou par les nuages, le mal est moindre que s'il se montre produit par des eaux ou de la grêle : ceci désigne une séparation d'humeurs aqueuses, pituiteuses, qui se portent à la peau. Il faut, dans ce cas, faire des courses étant vêtu, commençant par aller doucement, puis vîte, afin de suer abondamment. Au sortir du gymnase, on fera de longues promenades à jeun. On supprimera le tiers des alimens pour le reprendre peu à peu, dans l'espace de cinq jours. Si le signe a été fort, on prendra des fumigations humides. Il convient de purger par la peau, puisque le mal est dans la circonférence. On usera d'alimens secs, des amers, des astringens, des choses fortes et des exercices les plus propres à dessécher.

2°. Quand dans les songes on voit des altérations sur la lune.

4°. Si, dans les rêves, les altérations dont je viens de parler, se montrent dans la lune, il faut arracher les humeurs du dedans, en avalant un émétique après s'être rempli d'alimens âpres, salés et doux ; on fera ensuite des courses vives, beaucoup de pro-

menades. On se livrera aux exercices de la voix. On ne dînera point. On supprimera de sa nourriture, et au bout de quelque temps on reprendra insensiblement le train de vie ordinaire. On travaille, dans ce cas, sur l'intérieur, parce que le mal est dans quelqu'une des cavités du corps.

5°. Quand les songes ont représenté des altérations dans le soleil, on doit alors agir sur la périphérie du corps et sur son intérieur. On usera des courses et des promenades ; on se livrera à tous les autres exercices. On supprimera une partie des alimens, pour revenir insensiblement à la quantité ordinaire ; après quoi on vomira, et l'on reprendra dans cinq jours le régime accoutumé.

5°. Quand les altérations sont dans le soleil.

6°. Si l'on voit le ciel serein, et cependant les astres se serrer et s'affoiblir, avec des signes d'une extrême sécheresse, cela annonce quelque maladie prochaine, dont on pourra se préserver en usant d'un régime doux, humectant, des bains, d'un grand repos et d'un long sommeil, jusqu'à ce que le corps soit rétabli.

6°. Quand les songes représentent le firmament dans un état de sécheresse.

7. Quand en songe, l'on voit dans le ciel des feux et de la chaleur, c'est un signe d'excès de bile. Si on voit ces feux s'éteindre, c'est un avant-coureur de maladie mortelle. Si on les voit s'avancer, mettre en fuite la personne qui croit dans son songe s'échapper et courir, laissant derrière elle les feux qui la poursuivent ; on est menacé de quelque maladie qui jetera dans la manie. Il faut, dans chacun de ces deux cas, commencer par prendre l'ellébore : sinon, il faut du moins se mettre à un régime aqueux ; supprimer entièrement le vin,

7°. Quand on voit des feux dans le ciel.

à moins qu'on en boive de blanc, léger, en petite quantité, qui soit mou et bien trempé. On s'abstiendra des choses piquantes, desséchantes, échauffantes, salées. On se livrera beaucoup à des exercices analogues à sa constitution. On fera les courses vêtu. Point de frictions ; point de lutte ; point de se rouler sur le sable. On dormira le plus tranquillement qu'il sera possible ; et l'on se tiendra dans le repos, à la réserve des exercices analogues à la constitution de son tempérament. On se promenera après soupé. Il sera même bon de prendre des fumigations humides et un émétique d'abord après. On laissera passer trente jours, avant que d'en venir à toute la quantité ordinaire d'alimens. Lorsqu'on y sera parvenu, on vomira deux fois dans le mois, après avoir avalé un mélange de choses douces, aqueuses, légères. Quand on voit les feux errer, sans cause manifeste qui les entraîne ; c'est un signe de troubles dans l'ame, causés par des soucis. Il faut alors divertir l'ame par des spectacles, aller sur-tout à ceux qui font rire, si on le peut ; l'on fera, et l'on verra tout ce qui peut faire le plus de plaisir. Il suffit quelquefois de deux ou trois jours, pour faire passer le chagrin. Dans le cas contraire, l'on a à craindre quelque maladie.

6°. Quand on voit des astres tomber du firmament.

8°. Quand on voit des astres beaux et brillans tomber du firmament, c'est marque de bonne santé. Car lorsque ce qu'il y a de plus pur dans le corps se porte de la circonférence *aux viscères*, dans l'espace de la nuit jusqu'au lendemain matin, cela va bien ; y ayant un circuit continuel de sécrétions des humeurs dans le ventre, qui sont rejetées vers les chairs. Mais si

l'on voit quelque chose de noir et d'obscur se porter vers le couchant, qui finisse par tomber ou dans la mer, ou sur la terre, ou dans les airs, ce sont autant de signes de maladie. La chute de ces tristes météores dans l'air, désigne des fluxions à la tête. Leur chute dans la mer, annonce des maladies dans le ventre; enfin leur chute sur la terre, annonce des amas d'humeurs à l'extérieur. Il est alors utile de prendre un émétique, après avoir supprimé un tiers des alimens pendant cinq jours: on reviendra insensiblement à la quantité accoutumée dans l'espace de cinq autres jours, à compter depuis celui du vomissement. On prendra alors encore un second émétique, après lequel on retournera peu à peu au régime ordinaire.

9°. Lorsqu'en songeant, on voit comme une rosée pure, qui humecte l'atmosphère, c'est un signe de santé. L'ame aperçoit alors distinctement les heureuses influences que le corps reçoit effectivement du ciel; mais si elle voit de vapeurs noires et impures, non transparentes, répandues dans l'air, c'est un signe de mauvais état, qui ne vient ni de réplétion, ni de vide dans le corps, et qui est causé par des émanations extérieures. Il faut, dans ce cas, se livrer aux exercices des courses rapides, tâcher de fondre en quelque manière les chairs, et y introduire un nouveau souffle, en mettant dehors celui qui est dedans. Après les courses, on fera des promenades à pas précipités. Les alimens seront doux et légers pendant quatre jours.

9°. Quand on voit des rosées.

10. Toutes les fois qu'on songe que Dieu envoie

9°. Quand on croit re-

cevoir des Dieux quelque don pur.

quelque chose de pur, c'est un signe de bonne santé ; il annonce que les humeurs sont pures : mais si l'on songe tout le contraire, cela n'est pas bon. On doit présumer qu'il se prépare dans le corps quelque maladie, qu'on tâchera de prévenir comme ci-dessus.

9° Quand on rêve des pluies douces, ou des orages.

11. Enfin, s'il semble qu'il tombe, par un temps doux et clair, une légère pluie, qui descend lentement, qui ne mouille guère, cela est bon. C'est un signe, qu'on prend dans l'air un souffle pur et modéré. Lorsqu'au contraire, on croit voir des orages, des tempêtes, des averses d'eaux sales, c'est un signe que le souffle est trop dense. On doit encore, dans ce cas, combattre le mal, en n'usant que d'alimens legers.

10 Addition du coté de prières aux Dieux, après ce qui a été conseillé concernant le régime.

12. Telles sont les diverses méthodes à suivre au sujet des signes pris dans les songes, où l'on voit les astres ou l'atmosphère. On y joint les prières aux Dieux. Dans le cas des bons signes, on fait des sacrifices au soleil, à Jupiter céleste, à Jupiter étésien, à Minerve étésienne, à Mercure et Apollon. Dans le cas de mauvais signes, on s'adresse aux Dieux qui détournent les maux, à la Terre, aux démi-Dieux, en les suppliant de préserver de tous les maux dont on est menacé.

Considérations prises des songes, qui présentent les divers états où l'on voit la terre.

13. Venant maintenant à la terre : lorsqu'on croit voir clairement ce qui s'y passe, l'entendre distinctement ; qu'on se croit en voyage, sans éprouver aucune inquiétude ; qu'on imagine courir rapidement, avec fermeté et sans peur, sur un terrein plenier, égal, bien travaillé ; qu'on rêve des arbres verdoyans, chargés de fruits doux ; ou bien, des rivières qui

coulent tranquillement, qui roulent de belles eaux, sur un lit ni trop profond ni trop peu ; ou enfin des fontaines ou des puits agréables, ce sont autant de signes de santé, et du bon état du corps. Ils annoncent que les circuits des humeurs, la distribution des sucs nourriciers et les sécrétions se font comme il faut. Quand on songe le contraire, il y a quelque dérangement dans le corps. Si la vision ou l'ouïe sont perverties, le siége du mal est à la tête. Il faut donc faire des promenades le matin, et beaucoup à l'issue des exercices, outre le régime déjà prescrit pour la tête affectée (1). Si, dans le songe, on se sent les jambes prises, s'il semble qu'on ne peut s'en servir pour courir, il faut en arracher les humeurs par un émétique, par l'exercice de la lutte et par un régime à l'avenant. Si l'on songe qu'on est dans des lieux scabreux, c'est signe que les muscles sont pleins d'humeurs. On doit alors se livrer beaucoup aux exercices, et aux promenades. Des arbres dépouillés de fruits, sont des signes de manque de sperme. S'ils sont dépouillés de feuilles, ils désignent un excès d'humeurs froides. Quand ils sont chargés de feuilles et dépouillés du fruit, ils dénotent de la chaleur et de la sécheresse. Il faut, suivant les cas, dessécher, échauffer, rafraîchir, humecter. La marche des eaux des fleuves est une indice de celle du sang dans son cours : quand elles sont abondantes, les vaisseaux sont pleins. Quand elles coulent en petite quantité, les vaisseaux manquent de sang. On doit

(1) Voyez le n°. 12 du troisième livre du traité du régime.

donc suivre un régime propre à augmenter la quantité du sang dans un cas, à la diminuer dans l'autre. Lorsque les eaux sont troubles, c'est un signe que le sang est bourbeux. On le purifie par des courses, par des promenades qui font prendre beaucoup de souffle. Les fontaines désagréables, les puits profonds vus en songe, dénotent des vents dans la vessie; il faut la dégager par les diurétiques. Les agitations des flots de la mer sont des indices que le ventre est affecté; il faut le purger avec des laxatifs doux et légers. Quand l'on voit la terre ou la maison trembler; si l'on est en santé, c'est un signe de foiblesse dans le corps : si l'on est malade, c'est un signe de quelque révolution salutaire dans les humeurs. Celui donc qui est en santé doit alors changer son régime : il commencera par vomir; et il ne reviendra ensuite que peu à peu au régime accoutumé : tout son corps est agité par les humeurs en mouvement. Pour celui qui est malade, il continuera de se conduire comme ci-devant : car son corps tend de lui-même vers le mieux. Lorsqu'en songeant, l'on voit des inondations, des déluges; c'est une marque de surabondance d'humeurs dans le corps. On doit prendre des émétiques, se priver de dîner, se livrer aux exercices, user d'alimens qui dessèchent, et ne revenir que lentement à son régime ordinaire. Voir la terre noire brûlée, c'est regardé aussi comme un signe de mauvais état, comme un avant-coureur de quelque maladie fâcheuse, peut-être mortelle : ce signe dénote une excessive sécheresse dans les chairs. On doit supprimer les

travaux de toute espèce, et les alimens qui dessèchent, qui échauffent, qui sont agaçans, diurétiques. Il faut vivre du suc de tisane cuit, ne rien prendre que de doux et léger ; boire abondamment de l'eau blanche ; user de bains chauds, ayant l'attention de ne pas prendre le bain à jeun ; passer le temps doucement, tranquillement ; éviter et le froid et le soleil. On fera aussi des prières à la Terre, à Mercure, aux mânes des Héros. Lorsqu'on croit nager dans des étangs, dans la mer, dans des rivières, le signe est mauvais ; en ce qu'il dénote la surabondance d'humidité. Il faut se livrer aux travaux, et user d'un régime dessèchant. Mais si l'on a la fièvre, le signe est bon ; la chaleur de la fièvre cède à une humidité abondante.

Inductions prises, des songes, relatifs à la constitution particulière du corps ; des songes qui présentent des objets étranges ; de ceux où l'on voit des morts, des monstres.

14. Toutes les fois que dans les songes on voit des choses analogues à sa constitution, qui se présentent dans l'état ordinaire, ni plus, ni moins ; ce sont autant de signes d'état naturel et de santé. Si l'on se voit vêtu de blanc magnifiquement paré, le signe est bon. Quand on se voit avec des membres trop grands ou trop petits, le signe est mauvais. On doit alors avoir recours à la gymnastique, pour augmenter ou diminuer l'abord des sucs nourriciers dans ces parties. La vue des objets noirs est en général un mauvais signe, qui annonce quelque danger : il y faut des humectans, des émolliens. Toutes visions étranges dénotent quelque changement dans le corps : celles des morts qui se présentent en songe sans avoir rien de hideux, qui nous apportent quelque présent agréable, sont signe d'un bon état du corps et de la salubrité des

alimens : car nous devons aux mânes des morts la nourriture, l'accroissement, et les germes. Or, lorsqu'ils nous les donnent de bonne nature, nous jouissons de la santé. Quand au contraire on fait des songes opposés, qu'on voit des morts nuds, noirs, souillés d'ordures qui viennent dépouiller, dévaster la maison. Ce signe dénote un mauvais état du corps; il menace de maladie; il fait connoître, que les alimens ne profitent point. Il faut purger le corps au moyen des courses et des promenades; prendre un émétique, et se nourrir avec des choses douces, légères. Lorsqu'on voit des monstres bisarres, des choses effrayantes; c'est un signe de plénitude d'alimens, et de quelque vice dans les sécrétions. On est menacé d'une maladie produite par la bile. On doit prendre un émétique; ne se nourrir pendant cinq jours que d'alimens très-légers, d'abord en petite quantité, les augmentant ensuite peu à peu, évitant tout ce qui dessèche ou qui échauffe; s'en tenir aux exercices qui conviennent le plus au tempérament, à la réserve des promenades de l'après souper, qu'on ne fera point. On usera de bains, des lotions avec l'eau chaude. L'on se tiendra enfin fort en repos, évitant et le soleil et le froid.

Des songes où l'on croit manger ou boire.

15. Lorsque dans les songes on croit manger ou boire des choses ordinaires, c'est un signe de besoin de nourriture, et d'un affoiblissement de l'ame. Si dans les songes on se voit les chairs extrêmement grosses, cela dénote une surabondance de nourriture; qui est moins forte, quand les chairs paroissent moins excessives : car on voit en songe, suivant qu'on a

besoin ou non de nourriture. Il faut dans le dernier cas retrancher des alimens ; il est un signe de nutrition trop grande. Il en est de même (1), lorsqu'on songe qu'on mange des pains préparés avec du lait et du fromage. Quant à la boisson, si l'on croit boire de l'eau pure, le signe est bon. Les autres boissons sont de mauvaise signification. Toutes les fois que dans un sommeil tranquille, on croit voir des choses ordinaires ; c'est une marque que l'ame les désire.

Des songes, où l'on rêve des massacres, des combats, des escalades.

16. Quand on voit des choses horribles, qui jettent dans l'effroi, c'est un signe de quelques embarras, dans le cours du sang, qui se dessèche. Il faut humecter et rafraîchir le corps. Lorsqu'on songe des combats, des blessures ; qu'on se croit garroté ; il se passe dans les sécrétions, et dans le cours des humeurs, quelque mouvement en sens contraire. Il faut donc vomir, atténuer le corps, faire beaucoup de promenades, user d'alimens légers, et revenir peu à peu, dans l'espace de cinq jours, au régime ordinaire. Quand on se croit égaré perdu, qu'on s'imagine escalader ; ce sont tout autant de signes de mauvais état. Traverser les fleuves, se battre avec des ennemis, voir des gens armés, se trouver en présence d'objets hideux, épouvantables, sont des avant-coureurs de la manie. Il faut dans tous ces cas user

(1) Le sens en cet endroit n'est pas moins embarrassant dans le texte, qu'il pourra le paroître dans la traduction. Je croirois qu'il s'agit maintenant du cas, où loin que les songes avertissent d'augmenter la nourriture, ils désignent qu'il faut la diminuer. Du reste, tout ceci paroîtra sans doute bien peu important.

d'alimens légers, en petite quantité ; vomir ; revenir insensiblement au régime ordinaire, dans l'espace de cinq jours après avoir vomi ; faire beaucoup de travail, suivant que le tempérament le comporte, excepté l'après-souper ; ne pas prendre de lotions d'eau chaude ; fuir le soleil, le froid, l'oisiveté.

Conclusion. Quiconque pratiquera ce que j'ai écrit sur cette matière, jouira d'une bonne santé. Je crois avoir trouvé, avec l'aide des Dieux, les règles du régime aussi bonnes qu'il est possible à un homme de les donner (1).

---

(1) Les dernières paroles de ce traité, conférées avec ce qui est dit en différens endroits du traité *du regime*, et notamment livre III, n°. 8, page 112, semblent prouver manifestement, à mon avis, que celui-ci est une continuation, et la fin de celui qui précède.

Du reste, quelqu'extraordinaire que puisse nous paroître aujourd'hui cette doctrine des songes, je ne saurois me persuader que l'auteur, qui ne paroît nullement visionnaire, l'eût débitée, s'il ne l'eût trouvée fondée sur des faits, peut-être mal éclaircis et trop généralisés. Je ne vois point même de preuves assez démonstratives de la fausseté des préceptes qui y sont donnés, pour qu'on doive absolument les rejeter. La patience et le temps, nécessaires avant de pouvoir déterminer d'une manière sage et décisive, à quoi s'en tenir là-dessus, seront vraisemblablement cause qu'on ne le saura jamais : parce qu'on croira devoir employer mieux son temps, à d'autres choses. Pour ce qui est des prières à Jupiter, à Mercure, etc. Elles ne prouvent point que l'auteur fût superstitieux. Il est, ce me semble, assez clair qu'il n'en parle que par ménagement pour le peuple ou pour les prêtres du paganisme, et que le n°. 11 est de surérogation.

TRAITÉ
DE L'USAGE DES LIQUIDES.

On croiroit d'après le titre de ce Traité, le dernier de la IVe. section suivant la division de Foës, qu'il s'y agira de l'usage de tous les liquides en général : il y sera néanmoins principalement question de celui de l'eau, qui est le liquide par éminence.

Utilités de l'eau et ses divers effets.

1°. L'EAU pure fournit une boisson très-saine : mais l'eau de la mer n'est point de cette nature ; elle est salée. L'eau potable est d'un grand usage en médecine. Les ouvriers en fer et en cuivre y trouvent aussi une vertu qui donne plus de force à leur matière. Elle entre dans la composition des remèdes les plus anciens. L'applique-t-on à la peau, quelquefois elle l'humecte et la rafraîchit, elle l'échauffe *quand elle est chaude*. Comme boisson, elle ne fait ni bien, ni mal ; si on l'emploie au moyen d'une petite éponge contre les ophtalmies, elle est d'un grand secours. L'effusion de l'eau chaude sur la peau, l'excorie *quelquefois, quand elle est trop chaude, ou trop froide, ou poussée trop fortement* ; on l'emploie en bains de vapeurs, pour tout le corps, ou pour certaines parties. Elle ramollit la peau dure ; elle relâche ce qui est trop tendu, soit nerfs, soit muscles. Elle dissipe les échymoses. Elle donne issue à la matière de la sueur. L'eau est bonne employée en lotion dans les maux du nez, dans ceux de la vessie, quand on a des vents. Elle fait repousser les

chairs ; elle les rend molles. Elle sert aussi à les fondre, à les diminuer. Elle fait revenir la bonne couleur ; d'autres fois elle la fait perdre. Elle procure le sommeil, en calmant les douleurs à la tête et ailleurs, elle relâche dans les spasmes, et dans le tétanos. Elle appaise les maux d'oreilles, ceux des yeux, et beaucoup d'autres pareils. Quand elle est chaude, elle peut faire sur les plaies, l'effet de la poix, pourvu qu'il n'y ait pas d'hémorragie, ou qu'on n'en soit point menacé. On l'emploie dans le cas de fracture, de luxation, et dans tous ceux où l'on applique des bandages. Elle est bonne, quand on sent des pesanteurs de tête. Il faut dans tous les cas en user avec modération, sur-tout quand on l'applique fort chaude à la peau ; on doit être attentif à se préserver de ses mauvais effets. On les reconnoît au mal qui peut en résulter ; comme aussi quand elle n'est que tiède. On se détermine par le bien ou le mal, que le malade ressent ; c'est une loi générale (1). L'humectation ne fait point d'impressions vives ; le froid et le chaud en font de très-vives. L'eau ne se fait pas moins sentir, que le soleil. L'eau chaude paroît quelquefois fraîche, aux malades qui la boivent. Sa chaleur ne doit jamais être brûlante : on en laissera juger le malade, à moins qu'il n'ait perdu la parole, qu'il ne soit dans un état paralytique, comateux, ou dans le cas de membres glacés, ou de douleur excessive : on est alors insensible : on seroit brûlé sans s'en apercevoir. Il en est de même dans le cas des grandes luxations et profondes. On a vu des pieds glacés

(1) *A juvantibus et lædentibus, etc.*

se

se séparer, en les trempant dans l'eau chaude. Dans ces cas, c'est à celui qui verse l'eau, à juger si elle est trop chaude ; il le peut par la couleur de la peau : pareillement ; s'il s'agit de l'application de l'eau froide, versée en petite quantité, elle ne produit qu'un effet médiocre : c'est la grande quantité qui le produit fort. On doit aller lentement, jusqu'à ce qu'on ait obtenu celui qu'on désire ; s'arrêter même, auparavant.

Mauvais effets de l'eau chaude et de la froide. Quelles parties du corps s'accommodent le mieux, de l'une ou de l'autre.

2°. L'eau chaude et la froide ont leurs mauvais effets. Voici ceux de la chaude, quand on en abuse. Ramollissement des chairs, foiblesse des nerfs, pesanteur dans l'esprit, hémorragies, défaillances : la mort peut s'ensuivre. La froide donne des spasmes, des tétanos, la gangrène, des frissons de fièvre. Il y faut un milieu, sinon elle nuit. Quand elle doit opérer les biens dont j'ai parlé, on le connoît au plaisir qu'elle fait, à la facilité avec laquelle on en supporte l'usage. Les douleurs, les mal-aises, font connoître le mal qu'on doit en attendre.

3°. Les parties du corps habituellement couvertes ne veulent qu'une chaleur approchante de la leur : elles souffrent de tout ce qui y apporte un froid étranger. Aussi aiment-elles le chaud, et elles s'en accommodent. Le cerveau et ses productions, quoiqu'il soit froid de sa nature et dense, aiment le chaud, souffrent du froid. A plus forte raison, s'il étoit chaud de sa nature, comme d'autres parties. Le froid est l'ennemi des os, des dents, des nerfs. Le chaud est leur ami. Les convulsions que le froid produit, les tétanos, les frissons de la fièvre sont soulagés

par le chaud. C'est pourquoi le chaud est alors agréable, en ce qu'il dissipe les douleurs qui proviennent du froid. Par la même raison, les lombes, le dos, la poitrine, les hypocondres, sont mal affectés du froid. Ces parties aiment le chaud. Elles en supportent l'application. Elles n'aiment point leur contraire. Cette raison fait encore que dans les anxiétés, les mal-aises, qui viennent du chaud, on est soulagé par le froid, on aime à boire de l'eau fraîche, à manger des alimens frais. L'impression vive produite par le froid de l'eau jetée sur les extrémités, dans les défaillances, rappelle la connoissance.

4°. Les raisons déjà données, expliquent pourquoi le derrière du corps supporte plus le chaud, tandis que les parties antérieures supportent mieux le froid: on peut mettre à cet égard, les extrémités parmi les parties antérieures, en ce que, communément, elles ne sont point couvertes comme le derrière du corps, et les parties antérieures.

5°. Il faut savoir que toutes les parties du corps, sont, à raison de leur propre chaleur, plus sensibles que la peau, avec laquelle elles communiquent par le pannicule charnu, composé de sang et de nerfs; que le froid est en dehors; et qu'elles ont besoin alternativement de froid et de chaud; mais plus souvent du chaud, dont elles sont amies. Elles reçoivent le froid par la peau, qui le communique à plusieurs parties promptement, quoiqu'elle n'en soit elle-même fort affectée que lentement, y étant habituée. On peut juger, par les phénomènes qui se montrent aux veines, quelles parties doivent se ressentir plus

promptement, soit du froid soit du chaud; quelles doivent s'en ressentir plus lentement. Cela devient manifeste dans les lipothymies, dans les défaillances occasionnées par la vacuité des vaisseaux. Ce n'est pas sans raison, que ces phénomènes correspondent à l'état des veines distribuées dans les parties; ainsi que tout ce qui y a du rapport.

6°. Les plaies aiment le chaud, parce que toute partie interne est habituellement à couvert du froid. De là vient qu'elles en sont incommodées, quand il s'y fait sentir. Par la même raison, les veines, la poitrine, le ventre sont affectés du froid, parce qu'ils sont dans un lieu chaud. Les viscères même peuvent en être affectés, au point que la mort s'en suive: mais il ne produit point ordinairement cet effet; car il y est souvent nécessaire: voilà pourquoi on a quelquefois tant de plaisir à boire de l'eau fraîche. Il faut en tout un certain accord. Que les déchirures de la peau, les brûlures, soient si sensibles au froid, cela n'a rien d'étonnant. Des parties habituellement recouvertes se trouvent alors à nud. Elles en sont affectées tout de suite. S'il pénétroit dans des endroits plus profonds, le mal seroit encore plus grand, parce que les parties intérieures participent de la nature des nerfs. Que l'hypogastre aime le chaud; cela doit être. C'est un endroit abrité; outre qu'il est réchauffé par l'omentum. Les extrémités, la vessie, la semence, et les parties de la génération qui se trouvent vers la superficie, sont d'une nature plus froide qu'on ne le pense: car, la chaleur monte plus qu'elle ne descend. Le plaisir que l'on a, pro-

vient souvent, de ce que le froid succède au chaud, après que le chaud a été appliqué au corps ou à une partie qui étoit trop réfroidie; ou de ce que les parties, après avoir été resserrées par le froid, se réchauffent. C'est par la raison des contraires, que l'eau se rafraîchit mieux quand on a commencé de la priver des parties les plus légères, en la chauffant. Tout ce qui prend de la chaleur, devient plus rude en se desséchant. On sent les paupières rudes contre les yeux dans les ophtalmies, lorsqu'elles sont causées par le froid. Il s'élève de l'eau chaude une vapeur, qui se répand dans l'air; elle ne s'élève point de même de l'eau froide (1).

Des usages de l'eau de la mer.

7°. L'eau de la mer est bonne prise en bain, dans les cas de démangeaison et d'ardeurs à la peau. Elle est bonne aussi en fumigations: mais ceux qui n'y sont pas habitués, en éprouvent quelque incommodité. Elle est contraire, quand il y a des excoriations, des brûlures, des érosions, ou autres espèces de solutions de continuité. Son utilité est pour les cas, où il n'y a point de plaie. L'eau de la mer est bonne cependant contre les vieux ulcères des pêcheurs, qui ne suppurent point, si on ne les reverdit. On s'en sert aussi, quand on applique des bandages. Elle arrête les ulcères rongeants, de même que le sel, la saumurre, le nitre. Ces stimulans sont

(1) Toute la fin de ce numéro paroît avoir été fort altérée. Je ne garantis point la légitimité du sens que je lui ai donné. Je n'en ai pas su tirer de plus raisonnable: les interprètes y ont été fort embarrassés.

d'un bon usage, pourvu qu'on en use en quantité suffisante. Sinon, ils ne font qu'irriter. Le mieux est, en général, de les employer chauds.

Du vinaigre.

8°. Le vinaigre a les mêmes vertus pour la peau, que l'eau de mer ; il est même préférable, soit en lotions, soit en fumigations. On l'emploie pour des plaies fraîches, contre les congestions de sang, quand il y a des tâches noires aux parties naturelles, dans les vives douleurs des oreilles, des dents. On l'emploie chaud, dans ces occasions, et assez généralement ; sur-tout si la saison le demande.

La dissolution de sel marin.

9°. La dissolution de sel marin, épaissie au soleil, sert utilement contre la lèpre, les gales, les dartres, sur-tout contre le racornissement des ongles ; la dissolution de sel en vient à bout avec le temps. Elle ramollit aussi les verrues. Elle fait tomber les ordures des oreilles ; elle enlève les tâches de la peau ; et l'on pourroit s'en servir à bien d'autres usages, si l'odeur n'en étoit désagréable, sur-tout pour les femmes (1). Elle est bonne contre les douleurs de la goutte, pourvu que la peau ne soit pas entamée. La lie du vinaigre produit aussi le même effet.

Des vins.

10. Le vin doux continué avec constance, suffit pour guérir des vieux ulcères : on s'en sert aussi, dans beaucoup de remèdes à prendre intérieurement : le vin âpre, soit blanc, soit rouge, s'emploie froid sur les plaies, à cause de sa chaleur naturelle, quand on veut y porter du froid. On imbibe quelquefois des

(1) Il s'agit vraisemblablement de quelque préparation différente de la simple dissolution de sel marin, qui n'a point, ou que très-peu d'odeur.

laines d'eau fraîche pour la verser par-dessus, en les exprimant après qu'elles en sont bien abreuvées. On les introduit même dans les sinus des plaies. Dans ce cas le vin noir et la laine qu'on y trempe, ou les feuilles de bête, où les linges humectent beaucoup (1) S'il faut resserrer, on peut employer le vin blanc avec les feuilles de lierre, et autres astringens ou dessicatifs, tels que le lierre, les ronces, le sumach des tanneurs. Quand on se propose de ramollir, on se trouve bien des cataplasmes avec la farine cuite.

Quelques cas où l'eau froide eſt d'un bon uſage : d'autres où il faut l'eau chaude.

11. L'eau froide est bonne contre les rougeurs étendues qui viennent çà et là, comme on en voit chez les gens qui ont la rate grosse. Ces tâches sont fort rouges, chez ceux qui ont de l'embonpoint, et la peau claire. Les personnes qui ont la peau noire, les ont comme de échauboulures, semblables à celles des gens qui sortent d'un bain chaud. Les femmes en ont quelquefois de pareilles, quand leurs règles se suppriment par des accidens. On contracte des tâches pareilles, en portant du linge rude, auquel on n'est pas habitué ; ou après de fortes sueurs ; ou lorsque ayant un grand froid, on s'approche promptement du feu, ou qu'on se met de suite à un bain chaud, tandis qu'en faisant, le lendemain, les mêmes choses, on n'en contracteroit point. Lorsque le froid fait venir à la peau des durillons comme des grains de millet, qui ensuite s'ulcèrent, l'eau froide y est mauvaise ; la chaude y est bonne. L'une et l'autre sont d'un bon usage dans les tumeurs des articulations,

(1) Le texte paroît avoir été altéré ici, comme en quelques autres endroits de ce traité.

dans celles de la goutte qui sont sans plaie, dans presque toutes les convulsions. L'eau froide, versée abondamment sur quelqu'un qui sue, arrête ses sueurs. Elle calme les douleurs, en engourdissant la partie : l'engourdissement médiocre est un calmant. L'eau chaude atténue et ramollit. On fait prendre des lotions et des bains dans le cas de la goutte, de la paralysie, du tétanos, des convulsions. Les spasmes, les paralysies, les foulures, les crampes, les enrouemens, les constipations se guérissent par le moyen de l'eau. On doit y regarder de plus près, quand on l'emploie froide, que lorsqu'on en use chaude. Quand il y a des duretés aux articulations, ou de l'inflammation, quand il s'y forme des ankiloses ; on commence le traitement en y appliquant une vessie remplie d'eau chaude. L'eau chaude modère le larmoyement, en y baignant les yeux. On les oint aussi de quelques matières grasses, pour émousser la salure des larmes. Elle est bonne, contre le staphylome, en ce qu'elle peut contribuer à vider le sac ; et aussi quand on sent des ardeurs aux yeux ; quand il y a de petits ulcères avec écoulement de larmes brûlantes, ou avec de la sécheresse. L'eau froide est bonne pour les yeux, lorsqu'il y a de la rougeur sans douleurs ; lorsqu'il y est entré quelque fétus qui en fait gonfler les veines ; *comme il arrive aux veines de la poitrine*, quand on a inspiré un air chargé de petites pailles, ou d'autres choses dures. L'eau froide n'est point bonne pour le rectum, ni pour la matrice, ni pour la vessie quand on pisse du sang ayant des frissons. Elle est mordante appliquée aux ulcères. Elle rend la peau

rude ; elle cause des douleurs ; elle arrête la suppuration ; elle rend livides les chairs *des plaies*, même noires. Elle cause des frissons, la fièvre, des convulsions, le tétanos. Cependant, dans le tétanos sans plaie, des lotions de beaucoup d'eau froide, faites au fort de l'été, peuvent rappeler la chaleur, quand le sujet est jeune et bien constitué (1). On traite communément le tétanos, avec l'eau chaude. Elle soulage les pesanteurs de tête. Elle facilite la suppuration en général, quoiqu'elle ne produise pas cet effet sur tous les ulcères : mais quand elle le fait, c'est un signe assuré de guérison. Elle ramollit ; elle atténue ; elle calme les douleurs ; elle arrête les frissons, les convulsions, le tétanos. On peut généralement la regarder comme un anodyn. Elle est très-bonne dans les fractures, sur-tout lorsque les os sont à découvert, et si ce sont des os de la tête ; et dans le cas où le froid occasionne des ulcères, dont l'on meurt quelquefois ; et dans les plaies spontanées ou accidentelles ; dans les excoriations, dans les dartres vives, quand les bords des plaies sont violets ; dans les ulcères des oreilles, dans ceux de l'anus, de la matrice. Dans tous ces cas l'eau chaude est bonne, et hâte la guérison. L'eau froide y est mauvaise et mortelle ; à moins qu'on ne craigne une hémorragie.

Conclusion. 12. Tel est l'usage à faire des liquides en lotions, sans négliger les onctions, les applications des

(1) Ceci est relatif sans doute à quelque observation particulière, à laquelle Hippocratte a eu égard aussi dans le vingt-unième aphorisme du livre cinquième.

feuilles des végétaux, des compresses, des cataplasmes. J'ai suffisamment fait connoître, par tout ce que j'ai dit, comment l'eau chaude ou la froide, est bonne ou mauvaise.

TRAITÉ DES MALADIES,

LIVRE PREMIER.

Ce Traité est le premier de la cinquième section suivant la division de Foës. Les médecins désireux de connoître quelle étoit, du temps d'Hippocrate, la manière d'agir et de penser de ceux qui traitoient les maladies externes, ont je pense lieu d'être satisfaits de ce qu'ils en ont vu dans la première partie de cette traduction. Le présent Traité, divisé en quatre livres, va satisfaire, à bien des égards, au désir que je leur suppose de voir aussi ce qui concerne les maladies internes. Il ne sera pas toujours facile de ramener ce qui y est dit, à l'ordre, à la dénomination, et à la classification du grand nombre des maladies internes, traitées d'après les méthodes des auteurs qui en ont écrit de nos jours, ou généralement, ou spécialement. C'est ce que je tâcherai de faire, du mieux que je le saurai, dans de courtes notes, et des avertissemens marginaux; ainsi que j'ai déjà tâché de le faire, pour quelque maladie interne particulière, en traduisant le traité du régime des maladies aiguës, et ailleurs.

Du reste, comme je suis persuadé qu'en lisant la première partie de cette traduction, on aura trouvé sans doute très-abstraits, plusieurs des Traités qui la composent, notamment ceux des pronostics, des humeurs, des prédictions, de la nature de l'homme, des alimens, des lieux dans l'homme; je me persuade aussi qu'ils donneront un jour lieu à d'excellens commentaires, faits par d'habiles professeurs, qui les développeront en les expliquant dans leurs écoles. Je suis éloigné de penser de même, sur ceux qui composent la seconde partie, et qui loin d'avoir besoin de développement me paroissent mériter plutôt d'être resserrés.

1°. QUICONQUE veut, au sujet de la médecine, se mettre en état de répondre et d'interroger, doit

Préliminaires.

savoir, premièrement, d'où proviennent les diverses maladies des hommes ; secondement, pourquoi certaines sont nécessairement toujours longues, tandis que d'autres se terminent toujours vîte, qu'elles soient mortelles, ou qu'elles ne le soient point ; pourquoi les unes occasionnent des destructions manifestes dans quelque partie, quoique d'autres n'en occasionnent pas. Il faut savoir aussi, combien il est difficile, quand elles arrivent, d'en déterminer la bonne ou mauvaise issue ; de prédire si elles finiront complétement, ou si elles ne se termineront point en une autre maladie ; de distinguer ce qui réussit dans les soins qu'on donne aux malades ; de reconnoître, sans équivoque, les maux et les soulagemens qu'on y voit ; d'assigner en quoi le médecin et le malade se conduisent bien chacun de son côté. Il faut être au fait de ce en quoi l'art est avancé, en quoi il se trouve en défaut ; pouvoir assigner quels sont les principes certains de la médecine, ses moyens, son but ; ce qu'elle a d'incertain, ce qui est important ou de peu de conséquence ; comment du tout il résulte un seul art, qui n'a qu'un seul objet. On doit savoir encore ce que cet art est capable d'opérer ; et le dire, sans se méprendre sur ce qu'il ne convient pas d'en espérer ; qu'est-ce qu'il faut ne pas dire, ne pas faire ; ce qui est facile à la médecine, ce qui lui est impossible ; en quoi consiste l'occasion et le hors de propos ; quelles sont les différences entre la médecine et les autres arts. Il faut distinguer ce qu'il y a dans le corps, de chaud ou de froid, de sec ou d'humide, de fort ou de foible, de dense ou de rare ; les grands

effets qui s'y observent, produits par de petites causes ; ce qui le fait empirer ou aller vers le mieux ; tous les bons ou les mauvais changemens qui s'y opèrent, vîte ou lentement, suivant sa nature ou contre sa nature ; les dérangemens enfin que doit nécessairement produire le mal ajouté au mal. C'est en méditant sur tous ces objets, qu'on deviendra capable de ramener les autres à la vérité, par des principes fixes ; lorsqu'ils se trompent en questionnant ou en répondant, et qu'ils confondent entr'elles des choses différentes ; ou qu'ils assurent la possibilité de celles qui répugnent.

Causes des maladies internes et externes, avec leurs principales différences, relativement au danger, à la durée, etc.

2°. Toutes les maladies, si elles sont internes, proviennent de la bile ou de la pituite. Si elles sont externes, de divers accidens et des plaies : outre le chaud excessif, le froid trop fort, le sec extrême, l'humide surabondant. La bile et la pituite se forment à notre naissance ; et ces humeurs sont dans notre corps, en trop grande ou trop petite quantité. Les occasions ordinaires des maladies internes, sont les alimens, les boissons, l'échauffement, le refroidissement. Des causes étrangères en produisent d'une autre espèce. Ainsi, dans les plaies, lorsque de gros nerfs sont blessés, on perd l'usage des parties : on perd de même l'usage de la cuisse, lorsque les têtes des muscles qui servent aux mouvemens du fémur, sont détruites. On meurt quand le cerveau est blessé, ou la moelle de l'épine, ou le foie, ou le diaphragme, ou la vessie, ou qu'un gros vaisseau ou le cœur perdent le sang : on ne périt pas d'un mal qui n'intéresse pas ces organes, et dont le siége en est fort éloigné.

Il y a des maladies internes qui entraînent nécessairement la mort : telles sont la phthisie, l'hydropisie anasarque, la péripneumonie chez les femmes grosses : comme aussi quand elles sont attaquées de la fièvre ardente, de la frénésie, d'un érysipèle à la matrice. Des maladies d'un événement incertain pour la vie ou pour la mort, sont la péripneumonie, la fièvre ardente, la frénésie, la pleurésie, l'esquinancie, l'inflammation de la luette, celle du foie, de la rate, des reins, la dyssenterie, les pertes de sang des femmes. Des maladies non mortelles, à moins qu'il ne s'y joigne quelque accident, sont les rhumatismes, la mélancolie, la goutte, la sciatique, le ténesme, la fièvre quarte, la fièvre tierce, la strangurie, l'ophtalmie, la lèpre, les dartres. Plusieurs de ces maux rendent impotent ; on en perd l'usage des mains ou des pieds, celui même de la parole. La mélancolie, produite par la bile noire, jette dans la paralysie. La sciatique empêche l'usage des jambes. Les fluxions obstinées font perdre la vue et l'ouïe. La phthisie, la dyssenterie (*les douleurs d'entrailles*), la goutte, le rhumatisme, la leucophlegmatie, la sciatique, la strangurie (*la dysurie*), les douleurs néphrétiques chez les vieillards, les pertes de sang chez les femmes, les hémorroïdes, les fistules, sont nésessairement des maux longs. La frénésie, la péripneumonie, l'esquinancie, l'inflammation de la luette, la pleurésie, sont bientôt jugées. Il se fait des changemens dans les maladies, de la pleurésie en fièvre ardente, de la frénésie en péripneumonie ; celle-ci ne dégénère point en fièvre ardente. Le ténesme dégé-

nère en dyssenterie, la dyssenterie en lienterie, la lienterie en hydropisie, la leucophlegmatie en ascite; la péripneumonie et la pleurésie en empyème. Certains maux se succèdent nécessairement. Quand le froid prend, le chaud surviendra. La coupure d'un nerf est suivie de convulsions; comme il ne reprend point, il survient une inflammation violente. S'il y a commotion du cerveau, s'il éprouve quelque mal à la suite d'un coup, on perd nécessairement aussitôt la parole, la vue, l'ouïe. S'il est blessé, l'on a la fièvre; on vomit de la bile, on tombe dans l'apoplexie, on meurt. Si l'épiploon passe dans une hernie, il s'y pourrit. S'il tombe du sang dans la cavité du ventre par la rupture d'une veine, ou à la suite d'une blessure, il s'y pourrit nécessairement.

3°. Les occasions, pour le dire brièvement, sont une des choses des plus importantes dans l'art. Il y en a beaucoup, et elles sont diverses: il y a des momens favorables dans les maladies, dans les symptômes, dans le traitement. Il faut quelquefois agir vîte, comme dans les défaillances, quand les urines ne peuvent pas couler (1), ni les matières fécales sortir; quand les femmes font de fausses couches, et autres cas pareils: les momens favorables y passent promptement; on n'est souvent plus à temps. La mort arrive, si l'on a trop différé; il faut y profiter de l'occasion. Si l'on donne le secours avant qu'elle n'échappe, on sauvera le malade, pour avoir su en profiter. Il y

L'occasion.

(1) L'auteur entend vraisemblablement ici, la strangurie et le miséréré.

a de même l'occasion et l'à propos dans toutes les autres maladies. Quand on a soulagé le malade, on a toujours agi à propos. Les maladies et les plaies qui ne mènent pas nécessairement à la mort, ont leur à propos; il est possible d'en arrêter le progrès, en les bien soignant. Cependant les soins du médecin ne sont pas ce qui seul les guérit. Elles se termineroient quelquefois d'elles-mêmes, sans l'aide de l'art. On voit des états qu'il faut soigner le matin, sans qu'il importe que ce soit de grand matin, ou plus tard. Il y en a qui ne doivent être soignés qu'une fois le jour, à quelque heure que ce soit. Certains ne demandent de l'être que tous les deux ou trois jours; d'autres une fois le mois, ou même tous les trois mois; vers le milieu, ou à la fin du troisième mois, peu importe. Quand on parle de l'occasion seulement, il ne s'agit que de savoir la saisir.

Le hors de propos.

4°. Le hors de propos est, par exemple, si, en soignant un malade, l'on fait à midi ce qu'il falloit faire le matin. Cette faute est cause que le mal s'empire, parce qu'on a fait ce qui n'étoit pas convenable dans le moment. Toutes les fois qu'il faut agir sur-le-champ, si l'on différe le remède jusqu'à midi, ou au soir, ou à la nuit, on le fait alors hors de propos. De même, si l'on soigne dans l'hiver un état dont le traitement doit être renvoyé au printemps, ou si l'on remet à l'été des soins qui doivent être donnés dans l'hiver, ce sont autant de hors de propos.

Les erreurs.

5°. On peut se conduire suivant l'art, ou commettre des erreurs. C'est une erreur, par exemple, de prendre une maladie pour une autre; de la regarder

comme légère lorsqu'elle est forte, ou comme forte lorsqu'elle ne l'est point ; de traiter d'incurable un malade qui guérira ; de ne pas prévoir la mort de celui qui périra ; de ne pas reconnoître une suppuration interne, ou quelque grand dérangement qui survient dans l'intérieur du corps ; de se méprendre sur les remèdes ou sur les boissons nécessaires ; d'abandonner le traitement de ce qu'il est possible de guérir ; d'entreprendre la guérison quand elle est impossible : ce sont autant d'erreurs qui prouvent l'ignorance. En voici relativement à la chirurgie. Ne pas distinguer le pus dans une plaie, ne pas reconnoître sa présence dans une tumeur, ni les luxations ni les fractures ; ne pas trouver celles des os du crâne en sondant ; ne savoir point conduire la sonde, de manière à l'introduire dans la vessie, pour s'assurer de la présence de la pierre ; ne pas trouver, au moyen de la fluctuation, le pus d'un abcès interne ; en coupant ou en brûlant, ne pas arriver à la profondeur qu'il faut : laisser du mal aux côtés, ou bien brûler ou couper plus qu'il ne faut.

6°. A ces erreurs, opposons ce qui est bien, qui consiste à connoître les maladies, et ce qui les cause ; quelles sont les longues, les courtes, les mortelles, les non mortelles ; quand elles se dénaturent, quand elles augmentent, quand elles diminuent ; si elles sont fortes ou légères, susceptibles de guérison ou non : dans ce dernier cas, pourquoi sont-elles incurables, et quel soulagement peut-on y apporter.

7°. Quant à ce qu'on donne aux malades, il faut observer attentivement s'ils s'en trouvent bien ou

mal ; prendre garde que là où il faut dessécher, on n'aille pas humecter ; qu'ayant à incrasser, on ne manque point de donner les incrassans, ou les atténuans quand il faut atténuer, ou les rafraîchissans s'il faut rafraîchir, ou les échauffans lorsqu'il faut échauffer, ainsi du reste.

Accidens spontanés et soulagemens.

8°. On voit du mal ou du bien venir par eux-même, dans les maladies dont les hommes sont affligés : a-t-on une fièvre bilieuse, la bile se fondant à propos, et se procurant une issue hors du corps, présente un bien. Si elle se répand sous la peau, on la supporte assez facilement, et la médecine l'y attaque avec avantage. Si elle se porte sur une partie, et s'y fixe, c'est un mal. Le ventre lâche avec des troubles d'entrailles dans la pleurésie, ou dans la péripneumonie, ou dans l'empyème, est un mal. Le ventre serré après les fièvres et après les grandes blessures, est un mal. Dans le cas d'excès de sérosités de la rate et dans la leucophlegmatie, le ventre lâche avec des troubles d'entrailles, est un bien. L'érysipèle qui du dehors se porte au dedans, est un mal ; s'il passe du dedans au dehors, c'est un bien. Dans une grande diarrhée, le vomissement est un bien. Les règles des femmes venant quand elles ont un vomissement de sang, sont un bien. Si elles ont une perte blanche, la fluxion se jetant au nez ou à la bouche, est un bien. Dans les convulsions à la suite des couches, la fièvre est un bien. Dans le tétanos et dans les spasmes, la fièvre est un bien. Toutes ces choses arrivent d'elles-mêmes, sans la participation du médecin.

Qu'il

Qu'il soit ignorant ou savant, elles servent ou nuisent également.

9°. Les médecins procurent un bien aux malades, lorsque donnant un remède pour vomir, ils excitent un vomissement qui soulage; si, prescrivant à une femme des remèdes propres à faire couler la bile ou la pituite par bas, ils font venir les règles; si la raté étant en suppuration, ils ordonnent des remèdes qui purgent la bile ou la pituite par les selles, qui délivrent la rate du pus, et qui mettent fin à la maladie; si, dans le cas de la pierre à la vessie, ils donnent des remèdes qui forcent la pierre à sortir par l'urètre; si le malade, ayant du pus à la poitrine dans un sac, sans pouvoir toutefois en être bien assurés, ils donnent quelque violent hydragogue qui fasse rompre le kist, et recouvrer la santé après avoir vomi le pus; si, dans un vomissement excessif occasionné par un émétique, ils font avaler un remède qui lâche le ventre, qui arrête le vomissement et ramène la santé. Ils font un mal, et ils manquent leur but, si, voulant purger par haut la pituite ou la bile, ils occasionnent par le vomissement la rupture d'une veine dans la poitrine, qui auparavant n'avoit point de mal considérable, quoiqu'elle se trouvât fort affectée; si, en donnant un émétique à une femme grosse, ils font lâcher le ventre et faire de fausses couches; si, en soignant une suppuration interne, ils occasionnent une diarrhée qui emporte le malade; s'ils ordonnent dans le mal d'yeux, des collyres qui, augmentant la douleur, mettent l'œil en suppuration, et fassent perdre la vue, ce qui attire au médecin le reproche

d'aveugler ceux qui se remettent entre ses mains. S'ils ordonnent à la femme grosse, dans le travail des couches, quelque remède, à la suite duquel, au lieu d'accoucher, la femme se trouve plus mal ou périsse : dans cette occasion, comme dans les autres, on ne manque jamais d'accuser le médecin. Lorsque les malades se trouvent mieux, on ne lui en attribue pas de même toujours l'honneur. On dit que le mieux seroit arrivé tout aussi-bien, sans son secours.

10. Dans le traitement des plaies, il survient des inflammations qui sont absolument inévitables, comme d'autres événemens qui arrivent d'eux-mêmes dans les maladies. Un nerf coupé ne se reprend point, ni la vessie, ni l'intestin grêle, ni une artère qui verse son sang, ni le bas de la joue (1), ni le prépuce.

Point de principe général de traitement.

11. Il n'y a point de principe manifeste de guérison, qu'on puisse proprement appeler principe universel, pour tous les cas auxquels notre art s'applique. Nous commençons quelquefois par des paroles qui donnent du courage, de la consolation, qui même font seules la guérison : d'autrefois nous la commençons et la terminons par des actions. Ce ne sont pas toujours les mêmes discours en commençant, ni nous ne finissons pas toujours par les mêmes. Pareillement, lorsque nous devons agir, nous ne commençons pas toujours de même, et nous ne terminons point de même. S'agit-il d'opérer de la main, il faut se garder, quand on fait des incisions, ou qu'on

(1) Il s'agit vraisemblablement ici du conduit de stenon coupé. Voyez la note sur l'aphorisme 19, liv. 8.

applique le feu, de couper ou de bruler de gros vaisseaux ou des nerfs. Si l'on ouvre un abcès, il faut arriver au pus; ainsi des autres opérations. Il faut, dans les fractures, bien ajuster le bout des os : ce qui se trouve déplacé, doit être remis dans sa position naturelle. Il faut saisir fortement ce qui doit être saisi, ne pas le lâcher après l'avoir pris; ne pas serrer ce qui doit être touché légèrement : en faisant les bandages, ne point déplacer ce qui est droit, ne pas serrer là où il ne faut point, ne pas occasionner des douleurs inutiles, en touchant ou maniant les parties. En cela consiste l'habileté de la main. Pour ce qui est de s'attacher à pincer élégamment, avec les doigts raccourcis ou alongés, et de faire de beaux bandages de toutes les façons, cela n'est pas regardé dans l'art comme des preuves d'habileté de la main, cela lui est étranger (1).

Des suppurations internes.

12. Ceux en qui il se fait une suppuration interne, soit au poumon, soit à l'épigastre ou à l'hypogastre; qui ont des tumeurs dans la région supérieure de l'abdomen, ou dans l'inférieure, ou des tubercules au poumon, ou quelque plaie intérieure; ceux qui vomissent ou qui crachent le sang; ceux qui ont des douleurs à la poitrine ou au dos; se trouvent tous dans cet état à raison de la bile et de la pituite, pour ce qui concerne l'intérieur, et pour ce qui concerne l'extérieur, à raison de l'air mêlé avec la chaleur native, concurremment avec les effets des plaies ou de toute espèce de travail forcé.

Trois cas de suppurations au poumon.

13. On tombe, par exemple, dans une suppuration du poumon, lorsqu'ayant une péripneumonie,

(1) Voyez le commencement du n°. 18 du traité des articles, Tome I, page 386.

Premier cas. le poumon, au lieu de se purger aux jours critiques, garde les crachats et la pituite qui y font du pus. Quand le poumon se purge promptement, on est ordinairement à l'abri de la suppuration. Si le mal est négligé, le poumon est ulcéré par le séjour des matières qui s'y pourrissent : il suppure, il n'attire plus à lui une bonne nourriture; il ne se nettoie point, au moyen de l'expectoration de ce qu'on rejete par la bouche. On tombe dans l'oppression à mesure que la respiration devient plus difficile; on contracte un râle; on ne respire bientôt plus que du haut de la poitrine; enfin, tout le poumon se farcit de pus, et l'on meurt.

Second cas. La suppuration du poumon arrive aussi, quand la pituite se portant d'abord lentement de la tête sur le poumon, on commence par avoir une petite toux, et le crachat plus amer que de coutume, avec de légères chaleurs. Dans la suite, le poumon s'excorie; la pituite s'y attachant, et y faisant de la pourriture, on sent un poids dans la poitrine, avec des douleurs vives sur le devant et aux épaules. Tout le corps s'échauffe; le poumon en attire à lui la pituite, mais sur-tout de la tête, qui s'échauffe avec tout le reste du corps. Bientôt on crache le pus. Plus on avance, plus il se forme de vrai pus, plus la fièvre devient forte, et la toux fréquente et fâcheuse. On tombe dans le dégoût, le ventre se dérange; la pituite qui s'y rend de la tête y porte du trouble. Quand le malade est à ce point, il est perdu. Le poumon se pourrit en entier, comme je viens de le dire, et l'on meurt avec la diarrhée.

Troisième cas, provenant des ruptures des vaisseaux, ou même des varice.

On tombe dans la suppuration du poumon, lorsqu'il s'y fait quelque rupture d'une petite veine par un effort quelconque ; elle y verse plus ou moins de sang, suivant sa grosseur. Le malade crache aussitôt le sang. Si la veine ne s'arrête, il s'en répand dans le poumon ; il s'y pourrit, et il occasionne une suppuration. Ensuite on crache tantôt le pus tout pur, tantôt du sang, tantôt un mélange de l'un et de l'autre. Lorsque la veine est un peu grosse, on rend le sang abondamment, en le vomissant ; et l'on crache bientôt après du pus, formé d'un mélange de pituite qui s'y joint et le pourrit. Si on entreprend de soigner quelqu'un dans cet état dès le commencement, avant que la veine n'ait rendu une très-grande quantité de sang, qu'elle ne soit fort affaissée, que la malade ne soit exténué, qu'il ne garde le lit, que la tête n'ait commencé de s'altérer, et tout le corps de se fondre, on peut le guérir ; mais s'il est négligé, et qu'il survienne les symptômes ci-dessus, en tout ou dans la plus grande partie, le malade périt, ou de la même manière que les deux précédens, ou bien dans quelqu'un des vomissemens de sang qui se répètent. Lorsque la veine ne se déchire pas tout-à-fait, mais qu'il s'y fait un tiraillement comme une varice, s'il arrive subitement, on y ressent d'abord une petite douleur, et il survient une toux sèche. Si elle dure faute de soin, on vient à craher un peu de sang noirâtre, puis en plus grande quantité et plus pur, puis le pus ; et il arrive tout ce que j'ai dit des deux autres. Si vous soignez un malade dans le commencement de cet état, vous vous trouverez bien des saignées au bras, et d'un ré-

gime desséchant, qui fasse le moins de sang qu'il est possible. Les veines des cotes, dont les extrémités plongent dans l'intérieur, occasionnent les mêmes accidens. Lors donc qu'elles sont tiraillées, qu'elles deviennent variqueuses, et forment une tumeur, si on se néglige, on tombe dans le même état. En se déchirant, elles occasionnent des crachemens de sang, qu'on vomira quelquefois, et dont il résultera une suppuration interne, qui communément conduit à la mort. Mais si on soigne le malade dès le commencement, les veines reprennent leur place vers les côtes, et n'y font plus de tumeur.

Telles sont les diverses causes qui produisent les suppurations du poumon, les accidens qui y arrivent et leur termination.

Suppurations dans la cavité de la plèvre.

14. Il se fait des suppurations dans la cavité de la plèvre de plus d'une manière.

Quand la pituite se porte plus abondamment de la tête dans la cavité de la plèvre, elle s'y pourrit, et y forme du pus. La suppuration arrive ordinairement le vingt-unième jour. Le pus y fait des fluctuations; il flotte en frappant contre les côtes. Le malade guérit communément (1), si l'on ouvre avec un instrument

(1) Qui est le médecin qui, en lisant ceci, ne sera point étonné de voir la confiance, sans doute bien fondée, des anciens médecins grecs, pour l'opération de l'empyème? Ils l'ordonnoient, suivant toute apparence, bien plus souvent que nous. Il semble qu'on pourroit profiter de ceci comme d'une bonne leçon. J'avoue que je n'ai fait faire cette opération qu'une fois; mais ce fut avec un succès marqué, que des circonstances particulières rendirent inutile quelques semaines

tranchant, ou avec un fer rouge, avant que le pus n'aie long-temps séjourné. Il se fait aussi des empyèmes à la suite de la pleurésie, quand elle a été violente, si aux jours critiques la bile et la pituite n'étant point cuites et rendues par les crachats, il se forme un dépôt à la plèvre qui donne du pus, et dont la chaleur attire la pituite des parties voisines, laquelle en se pourrissant fait des crachats de pus. Quelquefois même le mal occasionne des crachats de sang, qui, en se pourrissant, cause une suppuration. Quand on est soigné dès le commencement, on guérit pour l'ordinaire. Quand on néglige le mal, on en meurt.

On tombe aussi dans l'empyème, si la pituite se porte de la tête sur la plèvre, et s'y pourrit. Elle éprouve alors la même chaleur et les mêmes accidens, que lorsqu'il se fait un empyème à la suite d'une pleurésie.

La même chose arrive aussi, lorsqu'à l'occasion de quelque fort travail, soit des exercices du corps, ou autrement, il se fait quelque déchirure de la plèvre, ou sur le devant ou sur le derrière. Le crachement de sang ne se joint pas tout de suite à cette déchirure.

---

après. Elle a été faite plus heureusement sur un de mes anciens élèves, qui jouit, depuis plusieurs années, d'une santé constante; après avoir été, durant plusieurs mois, dans le marasme, occasionné par une grande collection de pus qu'on entendoit grouiller dans sa poitrine: circonstance qui détermina à la faire ouvrir. Voyez la note sur le n°. 51, du deuxième livre, du Traité des maladies. *Item*, celle sur la fin du n°. 1, du Traité des affections internes, etc. Et divers autres endroits relatifs.

Il se fait comme des varices dans les chairs, qui, cédant au tiraillement, gardent le sang épanché comme une rosée, et en deviennent livides : de manière que le sujet, s'il est vigoureux, ne sent rien ; ou s'il sent quelque chose, se portant bien d'ailleurs, il n'y fait point attention. Lorsqu'ensuite il est pris de la fièvre, pour ne s'être pas ménagé, ni dans la boisson, ni vis-à-vis des femmes, ou pour toute autre cause, les chairs, à l'endroit du mal, se dessèchent ; ou bien en s'échauffant, elles attirent l'humidité des parties voisines, tant des veines que des chairs. Il s'y fait, dans le dernier cas, une tumeur qui s'enflamme et occasionne quelque légère douleur, avec une toux, de temps en temps, qui est sèche dans le commencement. L'abord des humeurs devenant plus fort, la douleur augmente ; la toux est plus fréquente ; l'on crache des matières livides, puis sanguinolentes. A proportion que l'on avance, l'endroit où il se fait des déchirures se pourrit, avec les chairs qui sont livides le tout se convertit en pus, et occasionne de vives douleurs, avec la fièvre et une toux forte, qui ne discontinue pas ; on crache du pus tout pur. S'il en séjourne long-temps dans la cavité de la plèvre, il survient des chaleurs dans tout le corps, sur-tout aux parties voisines. Cette chaleur fait fondre les humeurs: la portion la plus considérable se jette vers l'endroit du mal, où elle est changée en pus : une autre portion se porte vers le ventre, où elle occasionne des troubles et des diarrhées qui emportent le malade. Les alimens qu'il prend sont rendus sans être digérés ; le corps n'en retire aucune nourriture. Le pus rendu

par les cracharts n'est point uni, égal et de bonne nature : la chaleur du ventre est cause que toutes les forces se dirigent vers cette cavité ; le malade est étouffé par les crachats. Il se forme un râle, parce que la poitrine ne peut se purger ; la diarrhée fait perdre les forces ; et l'on meurt presque toujours dans cette maladie.

La fluxion des humeurs de la tête est ici un des plus grands maux. Quand cette cavité, placée au haut du corps, est échauffée par la poitrine, elle attire les parties les plus atténuées de la pituite. Après qu'elles s'y sont ramassées en grande quantité, elle en renvoie ce qu'il y a de plus crasse, partie dans la cavité du ventre, partie dans celle de la poitrine, comme je l'ai déjà dit. Lors donc que la tête est déjà affectée, qu'elle a commencé d'envoyer la fluxion, et que tout le corps entre en fonte, il n'est plus temps d'espérer la guérison, même en appliquant le feu pour ouvrir l'empyème. L'arrivée continuelle des mauvaises humeurs est plus nuisible, que ne peut être utile l'évacuation qui met le pus dehors. La fonte des chairs l'emporte sur leur nutrition ; tel est alors l'état de la maladie. Les uns meurent dans peu, d'autres traînent long-temps.

Tous les corps ne se ressemblent point. Les âges sont différens ; les maladies même diffèrent entr'elles ; les saisons influent sur leur nature ; il y a des tempéramens qui ne peuvent soutenir une maladie, que d'autres supportent facilement. Il n'est donc pas possible de déterminer la durée plus ou moins longue de cet état funeste. Le temps même auquel la suppu-

ration s'établit, n'est pas aussi certain qu'on le dit communément. Les années ont entr'elles leur différence, les saisons ont les leurs. Si l'on veut savoir à quoi s'en tenir, et ne pas se tromper à l'égard de cette maladie, il suffira de dire qu'en tout temps il en périt beaucoup, et qu'il en échappe peu.

Suppurations dans la cavité de l'abdomen.

15. Il se fait des suppurations dans la cavité de l'abdomen, principalement à raison de la bile et de la pituite, qui se ramassent en quantité entre les muscles et la peau. Il s'en fait aussi à raison des spasmes, lorsqu'une veine tiraillée par des spasmes se déchire, et que le sang versé se répand, se pourrit et occasionne une suppuration. Dans ces cas, si l'on a des signes de pus, et qu'il soit mis dehors, on guérit; mais si l'abcès crève de lui-même en dedans, on périt. Le pus ne se fait point dans toute la cavité du ventre, comme je l'ai dit de celle de la poitrine. Il est contenu et renfermé dans des poches qui font une tumeur; et il n'est guère possible de le reconnoître clairement, quand elle est profonde, à cause qu'on n'y peut point trouver la fluctuation. On s'en assure mieux par l'état du malade, et par les douleurs qui désignent l'endroit et la partie en suppuration. En mettant des cataplasmes de terre glaise au-dessus, elle s'y dessèche promptement.

Érysipèle au poumon.

16. L'érysipèle au poumon a lieu toutes les fois que ce viscère se trouve entièrement desséché, qu'il est échauffé, ou par la fièvre, ou à raison d'une grande fatigue, ou à cause de la présence de quelque matière impure. Étant ainsi desséché outre-mesure, il attire à lui beaucoup de sang, notamment celui

des grosses veines qui se trouvent voisines et placées tout auprès ; il en attire aussi des autres qui sont dans les environs. Ce qu'il en prend est la portion la plus tenue, la plus foible. A mesure qu'il l'attire, il s'établit une forte fièvre et une toux sèche, avec un sentiment de plénitude à la poitrine, des douleurs à la partie antérieure et à la postérieure, sur-tout à l'épine, où se trouvent de grosses veines qui s'échauffent : on vomit des matières, tantôt sanguinolentes, tantôt livides, de la bile et de la pituite : on a de fréquentes défaillances, à cause des changemens subits dans la masse du sang. Ceci est le signe le plus marqué de l'érysipèle au poumon, avec la continuité d'une forte fièvre : si, dans l'espace de deux ou trois jours, ou quatre au plus, les humeurs fondues se portent du dedans au-dehors, on réchappe ; mais s'il ne se fait point de fonte et de métastase, il se forme de la pourriture, du pus, et l'on meurt. On périt promptement, parce que le poumon est infecté de la pourriture. Quand ce mal se porte du dehors au-dedans, il ne reste aucune espérance de guérison ; car toutes les fois que le poumon, déjà extrêmement desséché, aura attiré à lui les humeurs viciées, il n'est plus possible qu'il fasse une métastase. Son excessive chaleur, ainsi que sa sécheresse, ne lui permettent plus de rien rendre ni recevoir ; il se consumera.

17. Il se fait des tubercules dans le poumon, lorsque la pituite et la bile s'y rassemblent et se pourrissent. Tandis qu'elles restent crues, on ressent une légère douleur, avec une toux sèche. Quand la coction est faite ; on a de vives douleurs au devant et

Tubercules du poumon.

au derrière de la poitrine, des chaleurs, une toux violente. Si la coction est prompte, et si, après que l'abcès est ouvert, le pus se porte vers le haut, de manière qu'il sorte tout par les crachats, et que la cavité où le pus s'est formé se dessèche, on guérit entièrement : mais quoique la coction et l'ouverture du dépôt se fassent vîte, quoique le poumon se purge *par les crachats*, quand la cavité du pus ne se dessèche pas entièrement, et que le tubercule donne toujours un peu de pus, l'état est mortel. La pituite qui s'y porte de la tête et de tout le corps se pourrit, et forme du pus que l'on ne discontinue point de cracher ; de manière que le poumon se gâte entièrement, et qu'on meurt. On périt aussi d'une diarrhée qui vient de la manière que j'ai exposée (1) ; on meurt en parlant, en faisant ses affaires comme à l'ordinaire ; on se dessèche, on se consume. Toutes les petites veines du corps s'oblitèrent ; le sang étant brûlé par la fièvre, la continuité et la grandeur de la maladie, à laquelle il se joint quelquefois d'autres maux, emportent à la fin le malade. Lorsque l'abcès ne peut s'ouvrir de long-temps ni de lui-même, ni au moyen des remèdes, le malade périt ordinairement, épuisé par de fortes douleurs, par le dégoût, par la toux, par la fièvre. Si dans cet état de débilité, lorsqu'on est déjà obligé de garder le lit, l'abcès vient à se rompre, on n'est plus en état de cracher tout le pus, et l'on meurt de même. Lorsque le dépôt crève vîte, et que le pus cuit s'épanche en abondance sur le diaphragme, le malade paroît

(1) N°. 14, au pénultième alinéa.

d'abord se trouver mieux : si dans la suite il le crache tout ; si la cavité où le plus étoit contenu, s'affaisse et se dessèche, il guérit ; mais s'il s'affoiblit à mesure que le temps s'écoule ; s'il ne peut cracher : et qu'on ouvre alors avec le fer ou avec le feu pour faire sortir le pus, le malade paroîtra d'abord se trouver mieux. Cependant, par la suite, il mourra comme les autres dont nous avons déjà parlé.

Tubercules à la plèvre.

18. Il se fait aussi des tubercules ou des tumeurs à la plèvre, occasionnés par la pituite et par la bile, comme au poumon. Cela arrive lorsqu'à la suite de quelque fatigue, les veines tiraillées souffrent une déchirure sans être entièrement coupées; s'il s'y forme quelque sac, et qu'il se rompe, le sang qui se verse aussitôt se pourrit, et fait du pus. Quand le sac se forme dans un vaisseau veineux *ou artériel*, on y sent d'abord de la douleur ; et il s'y fait un battement. Dans la suite du temps les vaisseaux dégorgent dans les chairs, du sang qui, en se pourrissant, y occasionne une suppuration : les chairs devenues douloureuses, attirent par cela même plus de sang des veines et des parties voisines, qui se convertit promptement en pus. Si les douleurs sont moindres, il est attiré moins de sang, qui se convertit en pus tout de même. Il arrive quelquefois, lorsque les tiraillemens ont été foibles dans les chairs ou dans les veines, qu'il ne se forme point de pus, et qu'il en résulte des maux chroniques que nous appelons des ruptures (1).

(1) L'état que les médecins d'alors désignoient spécialement par un mot qui signifie des ruptures ou des déchirures

Pleurésie par inflammation des muscles intercostaux.

19. Pour ce qui se passe dans les muscles, voici ce qu'il en est à cet égard. Toutes les fois que les muscles tiraillés ou blessés, ou affectés d'une manière quelconque, deviennent livides, (en la manière déjà dite, lorsque je parlois de la plèvre) parce qu'ils ont reçu un sang impur, dissout, aqueux et en petite quantité; s'ils deviennent plus secs que de coutume, ils s'échauffent, et on y ressent des douleurs. Ils attirent alors à eux l'humidité des veines et des muscles voisins. Après avoir pris abondamment de ces humeurs qui s'échauffent avec les chairs, ils les répandent dans tout le corps en raison de ce qu'ils ont attiré, plus néanmoins dans les veines, quoiqu'ils en répandent aussi dans les chairs : car les veines attirent plus que les chairs; ces dernières cependant ont leur attraction. Si donc il y a peu d'humeur dans le corps, malgré la quantité qui s'en portoit vers les muscles, les douleurs se dissipent peu à peu, et au lieu d'avoir une maladie, on recouvre la parfaite santé avec le temps. Lorsque les muscles sont beaucoup plus échauffés, qu'ils attirent plus d'humeurs, cela occasionne des douleurs plus fortes là où elles se fixent; en s'y portant avec rapidité, elles donnent lieu à un mal aigu, qu'on prend pour une rupture, tandis qu'il ne s'y fait aucune espèce de déchirement. L'impression qu'on sent dans ce cas et dans quelques autres, est la même que celle d'une blessure. Les humeurs courent avec violence à travers les veines,

---

ῥήγματα, se trouvera particulièrement décrit dans le traité des affections internes, n°. 8.

vers les chairs, où elles se précipitent. Après qu'elles s'y sont échauffées et épaissies, que l'engorgement est complet, les douleurs persistent jusqu'à ce que ces humeurs soient assimilées, c'est-à-dire, rapprochées de la nature de celles du reste du corps, quant à la ténuité et à un moindre degré de chaleur.

Continuation du même sujet.

20. Si maintenant on cherche ce qui se passe relativement aux veines, on reconnoîtra que les veines tiraillées restent à la même place, quel que soit leur tiraillement, qui est causé en même temps, et par leur état de tension, et par la violence qui leur est faite, d'où il résulte des varices. Il y survient une chaleur, qui attire comme une rosée d'humeurs, qui ne sont autre chose que de la pituite et de la bile, lesquelles se mêlant avec les humeurs des chairs et avec le sang, l'épaississent dans l'endroit où se fait le tiraillement de la veine; de manière que le sang en devient plus lent dans sa marche, et qu'il contracte un état maladif. Quand l'engorgement est parvenu à un certain point, et qu'il va de l'épaule vers le dos, ça et là; par-tout où il s'arrête, il y excite de vives douleurs, que l'on confond souvent avec celles d'une déchirure. S'il arrive qu'il se transporte aux épaules, il occasionne une pesanteur au bras, avec un engourdissement qui donne souvent la crampe. S'il rentre dans les veines, et qu'il (1) se transporte de l'épaule vers le dos, la douleur s'appaise communément aussitôt. Les tiraillemens dont il est ici

(1) Le texte est ici très-embarrassant. J'ai cherché à lui donner un sens que je ne puis garantir être celui de l'auteur.

question, ont lieu à la suite des travaux du corps, des chutes, des coups reçus; si l'on élève des fardeaux trop pesans; dans des courses violentes, dans les efforts faits en luttant, et autres pareils.

Suppurations internes par cause externe.

21. Quant aux suppurations internes à raison des blessures faites par une lance, ou un poignard, ou une flèche, dont le coup a pénétré dans l'intérieur, tandis qu'il y a une ouverture extérieure, par où la plaie peut prendre le souffle du dehors, elle s'en sert à attirer la fraîcheur, et à se dégager de la chaleur interne, à se purger, à se débarrasser facilement du pus, ou des autres mauvaises matières. Lorsque la plaie guérit en même temps au dehors, la cure est complète; si elle guérit au dehors, non au dedans, il en résulte un empyème. Lorsqu'elle guérit au dedans et au dehors, et que la cicatrice est foible, inégale, blafarde, la plaie se rouvre quelquefois; et la suppuration s'y établit de nouveau. Elle se rouvre aussi, si l'on prend trop de fatigue, si la cicatrice est foible, si la pituite et la bile s'y jettent, si l'on tombe dans quelque maladie. Toutes les fois qu'on a quelque plaie de cette espèce, sur-tout si elle guérit au dehors avant que l'intérieur ne soit guéri, on sent de douleurs aiguës accompagnées de toux et de fièvre. La plaie se procure du rafraîchissement en s'ouvrant de nouveau, parce que la chaleur est trop forte au dedans: elle pousse le chaud au dehors, avec le pus dont elle se purge. Il y faut beaucoup de soin: la guérison en est longue; quelquefois même on ne l'obtient point: il arrive que les chairs et la plaie trop échauffées par la chaleur du corps, attirent un excès d'humidité;

en

en sorte qu'il n'est pas possible de la dessécher, ni de l'incarner, et de parvenir à la guérison. Dans la suite du temps, le malade périt de la manière que j'ai déjà dite. Lorsque la blessure a intéressé quelqu'une des grosses veines, que le sang s'est épanché dans l'intérieur, et s'y est pourri, il se fait un empyème. Si tout le pus est craché, si la veine ouverte se referme, et si la plaie guérit tant en dedans qu'en dehors, l'on recouvre entièrement la santé : mais si la plaie ne peut guérir en dedans, ni la veine ouverte se refermer, de sorte qu'elle continue de donner du sang de temps en temps, soit qu'on le rende en vomissant, ou en crachant, soit qu'il se pourrisse, et qu'il occasionne un crachement de pus ; on périt ordinairement ou de quelque grande hémoptysie, ou bien parce qu'on tombe à la longue dans cet état funeste, dont j'ai déjà si souvent parlé. Souvent aussi les veines qui ont été ouvertes par quelque blessure, ou dans les fatigues du travail, ou dans les exercices du gymnase, ou de toute autre manière, après qu'on les croit fermées et consolidées se rouvrent en d'autres temps, pour des causes légères de la même espèce que celles qui ont causé la première hémorrhagie, et l'on meurt alors promptement avec une hémoptysie abondante : ou bien rendant le sang de temps en temps, on crache journellement un pus épais, copieux, et l'on finit par mourir de la manière que j'ai dit ci-dessus.

22. Telle est l'issue de ces diverses maladies : on y observe des différences relativement à la facilité où à la difficulté de la guérison, si les sujets sont d'un

Conclusions sur ce qui a précédé. Différence des effets chez les divers sujets.

sexe différent, d'âges différens; si les saisons ne sont pas les mêmes; si auparavant l'on avoit eu quelqu'autre maladie, ou si l'on n'en avoit point eu. On y en observe encore qui sont prises dans la nature des maladies, suivant qu'elles sont plus ou moins fortes. Les corps d'ailleurs ne sont pas les mêmes; et la manière dont on traite le mal n'est pas toujours la même. Ces différences influent nécessairement sur sa durée, et doivent faire qu'elle soit tantôt grande, tantôt moindre; qu'elle se termine par la mort, ou par la guérison; que le mal devienne quelquefois chronique, que d'autrefois il soit très-aigu; que chez les uns il se propage jusqu'à la vieillesse, finissant au terme ordinaire de la vie, que d'autres en meurent en très-peu de temps. Les jeunes gens, en qui ces maux proviendront des fatigues du corps, comme je l'ai dit, les auront plus violens. Ils y souffrent plus de douleurs: le crachement du pus et le vomissement du sang s'établissent promptement chez eux; mais ils y font quelquefois peu d'attention, à cause de leur bonne constitution. Ces maux sont rares dans la vieillesse; elle les a moins forts à raison de la foiblesse de l'âge. Les gens vieux en reviennent plus facilement, et ils les soignent davantage; ils les ont donc moins fréquemment, et moins violens que ne les ont les jeunes. Les chairs dans le corps de ceux-ci sont tendues, sèches, denses, fortes, très-adhérentes aux os. Lorsque leur peau se tend dans quelque travail plus fort que de coutume, il se fait, soit dans les veines, soit dans les muscles, des spasmes, des tiraillemens et des déchirures de toute espèce, qui se manifestent quelquefois

bientôt, et d'autrefois ne se montrent que par la suite. La tension dans les vieillards n'est pas grande. Leurs chairs sont lâches autour des os. La peau l'est de même au-dessus des muscles. Leurs chairs sont spongieuses, foibles; elles ne peuvent supporter des efforts aussi grands que celles des jeunes gens. Si elles en éprouvent, ils sont foibles, et ils se font bientôt sentir. La guérison conséquemment est, dans l'origine du mal, plus difficile chez les jeunes gens que chez les vieillards. Lorsque le mal est confirmé, que le crachement du sang ou du pus, ou de l'un et de l'autre, est arrivé, les jeunes qui ont les chairs tendres et denses, ne peuvent point facilement se débarrasser par les crachats du pus, qui est dans la cavité de la poitrine. Les ramifications de la trachée artère, qui sont fermes et étroites, ne reçoivent le pus qu'avec peine, et en petite quantité; de manière qu'il s'accumule et s'épaissit nécessairement dans la poitrine, sur les ulcères mêmes. Dans un âge plus avancé le poumon est plus rare; les cavités aériennes y sont plus grandes, les ramifications de la trachée plus amples; en sorte que le pus ne séjourne point dans la cavité de la poitrine, ni sur les ulcères: ce qui s'en forme est aussitôt attiré par la trachée et rejeté par le crachat. Les jeunes donc ayant le mal plus fort, et ne pouvant purger le poumon au moyen du crachat, tombent fréquemment dans des fièvres très-fortes, avec des douleurs aiguës à l'endroit du mal, et dans tout le corps, parce que leurs veines sont tendues et pleines de sang. Dès que les parties se sont échauffées, la souffrance devient générale, et ils meu-

rent ordinairement dans peu de temps. Chez les vieux, comme le mal est moins fort, et qu'ils peuvent se délivrer du pus par la voie des crachats, les fièvres ne sont ni fréquentes, ni considérables. Il y a des douleurs, mais petites. Ils ne guérissent cependant pas, mais ils tombent dans des phthisies longues; tantôt ils rendent du pus par les crachats, tantôt ils n'en rendent point : le mal ne finit enfin qu'avec eux. Ils meurent aussi lorsqu'ils tombent dans quelqu'autre maladie analogue à celle dont ils sont affligés : elle leur devient mortelle pour l'ordinaire. Les maladies analogues dont il s'agit ici, sont la pleurésie et la péripneumonie.

De la fièvre. 23. La fièvre se forme de la manière que je vais dire. Lorsque la bile et la pituite s'échauffent, tout le corps participe à cette chaleur, et l'on est alors dans un état qu'on appelle la fièvre. La bile et la pituite s'échauffent par des causes internes, telles que les alimens et les boissons qui servent à leur nourriture et à leur accroissement. Les causes externes sont le travail, les coups ou des blessures reçues, une chaleur extrême, un froid très-grand : les impressions faites par la vue et par l'ouïe sont capables aussi d'échauffer la pituite et la bile, mais peu. L'on a froid dans les maladies à raison des vents du dehors, de l'eau, de la fraîcheur du temps, et d'autres causes. Il est occasionné encore par les alimens ou par les boissons que l'on prend; mais la cause qui produit le plus grand froid, c'est le mélange de la bile et de la pituite avec le sang, ou de l'un ou de l'autre, sur-tout si la pituite seule s'y mêle : car elle est de

sa nature très-froide : et le sang est fort chaud ; tandis que la bile est seulement moins chaude que le sang. Lors donc que l'une ou l'autre se mêlent au sang, il se coagule, non pas entièrement : car l'homme ne pourroit point vivre, si le sang devenoit trop épais, et beaucoup plus froid que sa nature ne le comporte. Dès que le sang se refroidit, tout le corps doit nécessairement sentir du froid ; c'est ce qu'on appelle avoir des frissons : s'ils sont forts, il se fait un tremblement violent ; les veines éprouvant des tiraillemens de la part du sang épaissi qui y coule, tiraillent le corps à leur tour, et le font trembler. Lorsque le sang passe plus difficilement, cela s'appelle véritablement des frissons ; quand il est moins coagulé ou épaissi par le froid, on dit qu'on a des froids ; ils sont moindres que les frissons.

Pourquoi le chaud succède au froid.

Pourquoi, après le froid, a-t-on nécessairement la chaleur de la fièvre plus ou moins grande ? En voici la raison. Dès que le sang est réchauffé, et que, surmontant le froid, il est revenu à son état naturel, les portions de bile et de pituite qui y sont mêlées s'échauffent avec lui ; le sang en devient lui-même beaucoup plus chaud. Il arrive donc nécessairement que la chaleur de la fièvre succède au froid, après que le sang a repris la sienne.

Des sueurs.

24. Les sueurs viennent ensuite, parce que dans les maladies qui ont des jours critiques, auxquels elles sont jugées, le chaud s'appaise après que la bile et la pituite, mêlées au sang, sont atténuées. La portion la plus légère s'en sépare, et est poussée au dehors. Une partie reste dans le corps ; mais les parties

divisées par la chaleur sortent en vapeurs, et font ce qu'on appelle les sueurs. Elles sont tantôt chaudes, tantôt froides. Les chaudes sont fomées de ce qu'il y a de vicié, qui a été échauffé et brûlé, qui se sépare promptement, qui est foible, et qui doit nécessairement être mis hors du corps, comme étant trop chaud. Les froides proviennent de ce qu'il y a encore de plus vicié, qui résiste ayant encore de la force, qui n'est ni dénaturé, ni brûlé, ni atténué, qui sort avec sa froideur, étant encore épais, et de mauvais caractère. On le voit manifestement, en ce que les maladies de ceux qui ont des sueurs froides, sont ordinairement longues; car il en reste toujours dans le corps une partie, qui conserve ses mauvaises qualités avec toute leur force : mais quand on a des sueurs chaudes, on est bientôt guéri.

Comment se forme la pleurésie.

25. La pleurésie et la péripneumonie se forment de la manière suivante. Commençons par la pleurésie. Quand on prend abondamment des boissons fortes, telles que le vin, le corps est échauffé et humecté : la bile et la pituite en sont particulièrement échauffées et humectées : comme elles sont mises en mouvement, et qu'elles se trouvent délayées, la plèvre doit nécessairement en ressentir du froid, parce qu'elle est une des parties du corps la moins charnue, qu'elle est cave, et qu'elle n'a rien à l'intérieur sur quoi elle s'appuie immédiatement. Atteinte du froid, elle perd sa chaleur, elle se contracte; et ses chairs sont tiraillées, ainsi que les veines. Ce qu'il y a de bile ou de pituite, tant dans ses chairs que dans ses veines, se porte en entier, ou en grande partie,

vers le chaud des muscles superposés extérieurement, desquels les chairs sont denses et adhérentes à la plèvre ; cela y excite une vive douleur, avec de la chaleur, qui, en conséquence, attire à cet endroit la bile et la pituite des chairs et des veines voisines. Telle est la manière dont se fait la pleurésie. Lorsque les humeurs qui se sont portées à la plèvre se convertissent en crachats purulens, et qu'on les expectore, c'est la guérison : mais si à une forte fluxion d'humeurs vers la plèvre, et préparée de longue main, il s'y en joint d'autres qui ne discontinuent pas, on meurt bientôt, faute de pouvoir expectorer une si grande abondance de matières ; ou bien il se fait une suppuration interne, dont les uns meurent, d'autres en reviennent. Elle se manifeste le septième jour ou le neuvième, ou le dixième, ou le quatorzième, en ce qu'on sent des douleurs à l'épaule, à la clavicule et sous les aisseles. La veine nommée splénique va de la rate à la plèvre, de la plèvre à l'épaule et au bras gauche ; celle qu'on nomme hépatique se porte de même au bras droit. Lors donc que ces veines se contractent dans la plèvre, à raison du froid, et que le sang qui y est contenu frissonne, ils se porte aux épaules, à la clavicule, sous les aisselles ; il y occasionne des tiraillemens et des douleurs. L'épine du dos s'échauffe aussi à raison des humeurs bilieuses et pituiteuses, qui s'attachent et se collent à la plèvre en cet endroit. On sent quelquefois des douleurs dans les parties inférieures de la plèvre ; elles se portent plus ordinairement vers le haut : on en éprouve encore à la vessie par la communication des veines, et

on rend une abondance d'urines bilieuses. L'on croit généralement que le froid est la cause et le principe des pleurésies.

Péripneumonie.

26. La péripneumonie a lieu, quand le poumon échauffé attire à lui des parties voisines, la pituite et la bile mises en mouvement. Tout le corps s'échauffe: on sent des douleurs principalement sous les côtes, au dos, à l'épine, dans tous les lieux où il y a le plus de sécheresse, de chaleur, et où les humeurs se portent en plus grande abondance. Après que les poumons les a attirées, et qu'elles s'y sont fixées, la bile et la pituite s'y pourrissent, et y sont changées en une matière purulente. Si on la rend aux jours critiques par la voie des crachats, on guérit. Si à celle qui y arrive d'abord, il s'en joint d'autre qu'on ne puisse ni cracher ni mettre en coction, l'on périt ordinairement suffoqué par son abondance. Quand l'on vit jusqu'au vingt-deuxième jour, et que la chaleur diminue, si durant ce temps-là on ne s'en est point dégagé par les crachats, il s'établit une suppuration interne: accident qui arrive à ceux dont la pleurésie ou la péripneumonie a été fort violente.

Pleurésie et péripneumonie sèches.

27. La pleurésie et la péripneumonie sont quelquefois sans crachats; l'une et l'autre pour la même cause: c'est la sécheresse. Le chaud devient sec par excès de chaleur; le froid aussi, par excès de froid. La plèvre alors se durcit, ses veines se resserrent; ce qui s'y trouve de bile et de pituite étant renfermé avec une chaleur ardente, y occasionne des douleurs et la fièvre. On soulage le malade en saignant au bras, de la veine splénique ou de l'hépatique, suivant le côté

qui se trouve affecté. On calme par ce moyen les douleurs qui se font sentir au côté et ailleurs. La veine ouverte donne, avec le sang vicié, une grande partie de ce qu'elle renfermoit de bile et de pituite. On fond, au moyen des boissons, des remèdes, des fomentations humides, ce qui est contenu dans les chairs; on pousse dans tout le corps ce qui reste de morbifique. Tel est l'état de la pleurésie, quand on dit qu'elle est sans crachats. La péripneumonie est sèche, quand le poumon se trouve dans un excès de sécheresse, et que la bile et la pituite n'y peuvent subir une coction douce; qu'il ne se forme point de salive *de crachat*, et que tout ce qui arrive d'humeurs, soit des parties voisines, soit par l'effet des boissons ou de la tisane crémée, est vîte consumé par le feu et par la sécheresse extrêmes. On doit, dans ce cas, user d'une grande quantité de boisson propre à humecter le poumon, et à faciliter le crachement; car, si on ne parvient à cracher, le poumon se durcit, se dessèche; on meurt.

Fièvre ardente.

28. La fièvre ardente attaque les bilieux; elle prend aussi les pituiteux. Voici comment elle arrive. Quand la bile est en mouvement dans le corps, et que les veines et le sang l'attirent tant des chairs que des cavités, le sang naturellement chaud, car il est la plus chaude de toutes les humeurs, s'échauffe encore davantage par l'altération que le mélange de la bile y excite, venant des chairs et des cavités. Tout le corps s'échauffe donc. Il ne se fait cependant pas un desséchement universel, à raison de la grande quantité d'humeurs: s'il se faisoit de suite, l'homme mourroit sur-le-champ. Les parties des extrémités

étant d'une nature plus sèche, se dessèchent ; la plus grande partie de leur humidité est consumée : aussi, en les touchant, les trouve-t-on froides et sèches. Voilà pourquoi dans la fièvre ardente on a quelquefois l'intérieur brûlant, l'extérieur froid (1). La langue et le pharynx deviennent âpres, à raison du souffle et de la chaleur interne qui les brûle. S'il se trouve de la bile dans le ventre et dans la vessie, celle qui est dans le ventre s'agite, et sort quelquefois par le bas : on en vomit aussi beaucoup dans les quatre ou cinq premiers jours. Le vomissement de bile arrive, quand la cavité supérieure excessivement échauffée l'attire à elle. De là vient aussi que la fièvre ardente engendre souvent la péripneumonie et la pleurésie : car, lorsque la cavité de la poitrine excessivement échauffée, attire la bile, et que le poumon la reçoit, il se forme une péripneumonie ; on en meurt communément, à raison de la foiblesse où l'on se trouve. On ne peut pas soutenir la nouvelle maladie, à son arrivée, pendant autant de jours qu'il en faut, pour opérer la coction des crachats dans le poumon ; on périt donc de foiblesse. Quelques-uns cependant se sauvent. Quant à la bile qui se porte vers la vessie, on la rend ; elle sort avec les urines. On les rend épaisses à raison de la pituite ; bilieuses, à raison de la bile. Toutes les humeurs qui sont dans le ventre y subissent un feu brûlant.

Frénésie. 29. Quant à la frénésie, voici comment elle s'engendre. Le sang est ce qui, dans l'homme, influe sur

(1) C'est le cas de la fièvre qu'ils nommoient lipirie.

l'entendement ; certains prétendent même qu'il en est le principe. Lors donc que la bile en mouvement se porte dans les veines, où elle altère la constitution et le mouvement du sang, elle y excite de la chaleur. Le sang se trouvant fort échauffé, tout le corps le devient aussi, et la raison se perd : le malade est mis hors de lui-même, par la violence de la chaleur de la fièvre, par celle du sang dont le mouvement impétueux est fort au-delà de son état ordinaire. Les personnes atteintes de la frénésie sont, à beaucoup d'égards, dans la même situation que les mélancoliques, quant à la connoissance. Ceux que l'atrabile tourmente tombent dans des maladies, toutes les fois que le sang est surmonté par la bile et par la pituite ; ils perdent alors la connoissance ; ils deviennent maniaques : il en est ainsi des frénétiques. La manie et les délires sont d'autant moins violens, que la bile et la pituite se trouvent plus foibles.

Cause de la diversité des crachats dans la pleurésie, et dans la péripneumonie.

30. Les crachats, dans la pleurésie et dans la péripneumonie, deviennent livides et sanguinolens, de la manière que voici : ils ne sont ni l'un ni l'autre dans le commencement ; ils le deviennent quand la maladie est violente. Lorsqu'on commence à cracher des matières un peu épaisses, alors le poumon se purge. Le crachat provient de la tension des veines de la plèvre, s'il s'agit d'une pleurésie ; et de celles des veines du poumon, quand il s'agit d'une péripneumonie. Leur chaleur attire l'humidité vers ces parties. Lorsque dans la maladie il s'ouvre quelque dépôt purulent, le premier jour on rend du sang et un pus sanguinolent livide, mêlé de salive. La couleur

livide vient d'un peu de sang, qui se mêlant à beaucoup de salive, n'est point craché tout de suite, mais séjourne dans le corps, y contracte un certain degré de putridité, et y perd toute sa force.

Pourquoi l'on meurt dans la pleurésie, dans la péripneumonie, dans la fièvre ardente, dans la frénésie.

31. On meurt de la pleurésie, lorsque dans le commencement il s'est jeté une grande quantité de bile et de pituite sur la plèvre; qu'il y en survient beaucoup de tout le corps; qu'on ne peut la cracher toute, ni en opérer la coction. La trachée artère se remplit de pituite et de pus; on tombe dans le râle; la respiration devient aussitôt fréquente: enfin, la trachée artère se bouche entièrement, et l'on périt. On meurt dans la péripneumonie de la même manière. Ceux qui périssent de fièvre ardente, s'en vont tous de desséchement. Les pieds et les mains se sèchent les premiers; puis les parties qui sont les plus sèches de leur nature. Lorsqu'enfin tout l'humide du corps est desséché et brûlé, le sang se fige entièrement et se refroidit; le corps est dans un dessèchement complet: c'est ainsi qu'ils périssent. On meurt de la frénésie, de la manière suivante. Cette maladie fait perdre entièrement la raison, parce que le sang y souffre une altération et un mouvement qui ne lui sont pas ordinaires. La perte de raison fait que les malades refusent de prendre ce qu'on leur présente; ou bien ils n'en prennent presque rien. A mesure que le temps s'écoule, leur force s'épuise, et la fièvre les consume. Les parties ne recevant aucune nourriture, celles des extrémités sont les premières qui perdent les forces et qui se refroidissent; puis celles du dedans. Le froid, la fièvre, les douleurs proviennent du même principe.

Dès que la pituite reçue dans les veines a refroidi le sang, y étant portée ou attirée en quantité, il se porte çà et là infecté de ce vice : tout le corps se refroidit, et l'on meurt.

TRAITÉ DES MALADIES,

LIVRE SECOND.

1°. QUAND on a une grande chaleur à la tête (1), la pituite s'y fond. Il arrive qu'on rend beaucoup d'urines ; on voit couler aussi la pituite par les narines et par la bouche. Une portion de celle que les veines résorbent, est charriée par celles qui vont vers les parties naturelles ; et après qu'elle y est arrivée, elle sort par les urines, en faisant éprouver les mêmes symptômes qu'on ressent ordinairement dans les ardeurs d'urine. La vue s'obscurcit, si la pituite se porte aux veines qui vont aux yeux ; on les a humides et ternes ; ils perdent leur énergie et leur vivacité. L'on ne distingue plus les objets, aussi clairement que lorsque les yeux sont nets et brillans. Cet état se guérit dans quarante jours. S'il se répète, la peau de la tête s'épaissit lentement, et peu à peu celle de tout le corps aussi. Il augmente de volume. La couleur

Fonte de pituite se portant à la tête, et à toute l'habitude du corps.

(1) Les dix premiers numéros de ce livre, ne présentent qu'une briève esquisse de quelques maladies de la tête, dont on trouvera des détails et le traitement dans les numéros suivans, jusqu'au n°. 34.

reste cependant bonne. La pituite pénètre dans les chairs ; c'est pour cela qu'elles grossissent ; mais les chairs humectées, gonflées, et s'étendant, attirent à elles le sang des veines. Voilà pourquoi la couleur est bonne.

Autre fluxion.

Fluxion d'humeurs, qui font des ulcères à la tête, et ailleurs.

2°. La tête est couverte de plaies, le corps enflé, la peau jaune. Tantôt il y a fièvre, tantôt il n'y en a point. Des eaux coulent le long du dos. Lorsque la pituite bilieuse a long-temps séjourné à la tête, elle y fait des ulcères. La fontanelle se trouvant trop humectée de la pituite et de la bile, qui s'y portent en abondance, il s'y fait de la pourriture et des érosions. Ces humeurs, si elles sont fort atténués, percent aussi à travers les oreilles. Il se fait même, dans le reste du corps, des plaies semblables à celles qui viennent à la tête. Le sang et la bile se pourrissent donc, et y forment du pus, avec la pituite qui s'y porte aussi.

Autre fluxion.

Les principaux symptômes ici, sont le vomissement bilieux, et la difficulté d'uriner.

3°. L'on a des maux de tête ; l'on vomit de la bile ; on urine avec des efforts ; on tombe dans le délire. C'est ici la chaleur qui cause les maux de tête. Le délire survient, parce que le sang fort échauffé, à raison de la bile et de la pituite, prend dans l'agitation un mouvement qui ne lui est pas ordinaire. Le vomissement bilieux provient, de ce que la bile est en mouvement dans le corps. La tête qui est échauffée, l'attire à elle. La portion la plus épaisse qui n'y arrive point, est rendue par le vomissement. La plus

atténuée et la plus légère, monte à la tête. La douleur des urines provient aussi de la bile, de la même manière que je l'ai déjà dit (1) *pour la pituite.*

Autre fluxion.

Dégorgement des veines sur le cerveau. Le principal symptôme est un bourdonnement d'oreilles qui rend l'ouïe dure, et la maladie est assez grave pour tuer dans 7 jours, si les eaux sanieuses ne se procurent point d'issue.

4°. On suppose ici que les veines se dégorgent sur le cerveau. Le nom qu'on donne à la maladie dont il est maintenant question, n'est pas exact ; car il n'est pas possible aux veines de faire un dégorgement, quelles soient grandes ou petites. On l'appelle cependant ainsi, et l'on dit *un dégorgement.* Quand même les veines se dégorgeroient, il ne pourroit en résulter une maladie. Ce qui est bon en soi, ne sauroit être regardé comme un mal ; ni ce qui est mauvais, comme un bien. Le bien ne peut jamais être trop grand. On veut, en parlant de dégorgement, dire que les veines gonflées par la pituite et la bile qui y sont entrées, ont des battemens dont il résulte des douleurs dans toute la tête. Il s'y fait un bruit, qui empêche les oreilles d'entendre. Le battement des veines, qui se passe dans la tête, occasionne le bruit qu'on sent au cerveau, de sorte que l'ouïe devient dure pour les sons qui arrivent du dehors, soit à raison de ceux qui se font en dedans, soit aussi à raison de ce que le cerveau et les veines placées autour, augmentent de volume. La chaleur fait, que le cerveau remplit le vide qui se trouve près de l'oreille, et qu'il n'y a plus, comme auparavant, de l'air qui puisse transmettre distinctement l'articulation de la parole. Voilà comment l'ouïe devient dure dans cet état. S'il

(1) Dans les premières lignes de ce livre.

sort des eaux en quantité, par le nez ou par la bouche, on recouvre la santé. Si on ne rend rien, on meurt communément le septième jour. Telle est l'idée qu'on doit se faire du dégorgement, d'après ce que je viens d'en dire. Une preuve que cela se passe ainsi, c'est que si l'on fait des incisions à un bras qui se trouve dans un pareil état, ou même à la tête, ou à quelqu'autre partie du corps, il en sortira du sang noir, bourbeux, dans un état non naturel, qui ne mérite pas d'être appelé du sang; car ce nom devroit être réservé, pour quand il est rouge et pur. Lorsqu'on a un dégorgement, tel que je viens de l'exposer, on sent des douleurs à la tête, des pesanteurs; l'on a des vertiges. Les douleurs proviennent de l'excès de chaleur dans le sang; les vertiges, de ce que le sang se porte avec précipitation, et à la face et aux yeux; les pesanteurs, de ce que l'intérieur de la tête se trouve plein d'un sang non naturel, bourbeux.

Sphacèle du Cerveau.

Cerveau (Sphacèle du.

5°. Quand le cerveau tombe en sphacèle, on sent des douleurs à la tête, à l'épine, au cœur. On a des défaillances avec des sueurs, des insomnies, des hémorragies du nez, souvent même des vomissemens de sang. Le cerveau tombe dans le sphacèle, quand il est échauffé ou refroidi outre mesure, quand la bile ou la pituite s'y portent beaucoup au de-là de l'ordinaire. Toutes les fois que cela arrive, la moelle épinière prend trop de chaleur. De là proviennent les douleurs à l'épine. On tombe dans des défaillances, quand la bile ou la pituite se portent vers le cœur. Or, elles

ne

ne peuvent manquer de s'y porter, lorsqu'elles sont délayées et en mouvement. Les sueurs sont une suite des douleurs. Le vomissement de sang provient de la chaleur, que contractent les veines : celles de la tête la prennent du cerveau : celles qui rampent près de l'épine, la prennent de l'épine : l'épine la prend de la moelle épinière ; celle-ci la tire du cerveau, où elle a son origine. Lors donc que les veines sont échauffées, que leur sang bouillonne, celles qui viennent de la tête, en laissent échapper par le nez : celles qui viennent de l'épine, en rendent par d'autres endroits du corps, par le vomissement, par les hémorroïdes. Dans cet état, on meurt ordinairement le troisième ou le quatrième jour.

Autre Maladie, l'Apoplexie.

6°. On est subitement saisi de mal de tête, avec perte de la parole et de la connoissance. L'on meurt en sept jours, à moins que la fièvre ne vienne. Quand elle arrive, on guérit. Cet état provient, de ce que la bile noire mise en mouvement, s'est jetée sur le cerveau, et sur les endroits où il y a le plus de veines, tels que le cou et la poitrine. On tombe en conséquence dans l'apoplexie, avec perte absolue des forces, parce que le sang se fige. Mais si l'on résiste, au point que le sang puisse se réchauffer, soit au moyen des remèdes ou de lui-même, il se gonfle, il se fond ; il reprend son mouvement ; il attire le souffle ; il écume ; il se débarrasse enfin de la bile : et la santé se rétablit. Si au contraire le sang est subjugué, il se refroidit de plus en plus ; la

chaleur le quitte entièrement ; il s'épaissit au point de ne plus couler : l'on meurt. Lorsque cette maladie provient des excès de vin, comme il arrive souvent, elle est mortelle.

La carie des os du crâne.

7°. Quand un os se carie, on y sent d'abord des douleurs ; et avec le temps, la peau se sépare de l'os du crâne malade, quel qu'il soit. Cela arrive, quand la pituite, après s'être séparée, et portée dans le diploé de l'os, s'y est desséchée ; les parties de l'os, en cet endroit, perdent leur liaison, l'humeur y manquant. La sécheresse est cause que la peau s'en sépare. Cet état n'est point nécessairement mortel.

Autre Maladie.

Des éblouissemens avec un état de tendance à l'apoplexie.

8°. Quand on a des éblouissemens, on commence par sentir des maux de tête ; on ne voit pas distinctement les objets ; on a de la propension au sommeil, des battemens aux veines, une petite fièvre, de la diminution dans les forces. Cet état arrive lorsque les veines de la tête sont échauffées, et attirent à elles la pituite. Le mal se forme donc ainsi : on commence par sentir des douleurs sur le devant de la tête, parce que les veines y sont plus grosses, et que le cerveau y est plus grand qu'à la partie postérieure. C'est aussi la raison qui trouble la vue, le cerveau se trouvant appuyé sur le devant et dans un état d'inflammation. On est foible du corps, parce que les veines ayant attiré la pituite, le sang doit nécessairement, à raison du froid de la pituite, perdre de son mouve-

ment ordinaire, et se refroidir. Or, dès que le sang est retardé dans son cours, il doit s'ensuivre de la foiblesse et de la tendance au sommeil. Si le sang et le reste du corps est le plus fort, il se réchauffe; et la santé se rétablit. Si la pituite domine, le sang se refroidit de plus en plus, et se coagule. Quand le froid et la coagulation vont toujours en augmentant, il se fige enfin entièrement; et l'homme meurt.

L'Esquinancie.

9°. L'esquinancie a lieu, quand la pituite, agitée dans la tête, se porte en abondance sur ses parties inférieures, et se dépose sur les glandes maxillaires, autour du cou. On ne peut point avaler la salive; on respire difficilement, et avec bruit; souvent on a la fièvre. C'est ainsi que se forme cette maladie, qui quelquefois intéresse toute la masse du sang, et un peu le haut de la poitrine.

LE RAISIN, les tumeurs des glandes amygdales, et de quelques autres.

10. Le raisin provient de la pituite, qui se jette de la tête sur la luette, qu'on voit pendante et rouge. Si le mal dure long-temps, elle noircit, car la luette abonde en grosses veines. Lors donc qu'elle s'enflamme, elle s'échauffe en conséquence; elle attire beaucoup de sang, qui lui donne une couleur noire. Les tumeurs ou les enflures des amygdales, des glandes de dessous la langue, des gencives, et autres pareilles, proviennent toutes de la pituite, qui s'y porte en descendant de la tête. Dès que la tête est échauffée, elle attire la pituite. Les alimens, le

soleil, la fatigue, le feu, sont autant de causes qui peuvent exciter la chaleur dans la tête. Or, quand il y a de la chaleur, elle attire les humeurs les plus tenues du corps ; et après les avoir attirées, elle les renvoie en différentes parties.

Maladies qui proviennent de la tête (1).

11. Il arrive que la tête est remplie d'humeurs, qui y excitent de la chaleur ; qu'on sent la tête engourdie ; que les urines deviennent fréquentes, et qu'on éprouve les mêmes choses que dans les cas des ardeurs d'urine : on reste dans cet état pendant neuf jours. S'il s'établit un flux de pituite ou de mucosités, par le nez ou par les oreilles, on est soulagé, et l'ardeur des urines disparoît. On les rend sans peine, en abondance, blanches, pendant une vingtaine de jours. Le mal de tête finit, mais les yeux perdent leur brillant. L'on ne voit les objets qu'à demi. On guérit enfin, complétement, dans quarante jours. Cette maladie a répété chez plusieurs, au bout de sept ans ou de quatorze. Ils avoient la peau de la tête épaisse, qui cédoit en la pressant. On mange peu, et l'on a bonne couleur. L'ouïe est dure. Lorsqu'on a à soigner quelqu'un de cette maladie, dès le commencement, avant

(1) Il paroît que l'auteur revient ici jusque vers le n°. 19, sur les maladies dont il a parlé depuis le commencement de ce livre, en n'en présentant qu'une courte description, pour en donner maintenant le traitement. Du reste, l'ordre des matières est très-difficile à saisir dans les quatre livres de ce traité, si tant est qu'il y ait quelque ordre bien suivi. Voyez, *infrà*, la note sur le n°. 16.

qu'ils n'aient eu le flux de sérosités par les narines ou par les oreilles, il faut, s'il y a des douleurs fortes, après avoir rasé la tête, y attacher, autour du front, une petite outre de cuir, remplie d'eau aussi chaude qu'elle pourra être supportée, et l'y laisser perdre de sa chaleur, pour y en remettre d'autre. Quand le malade est foible, on interrompt, et on recommence jusqu'à ce que les douleurs s'appaisent. On donne des lavemens, si le ventre n'est pas libre. On emploie les diurétiques, par-dessus lesquels on fait boire de l'hydromel aqueux, et on fait beaucoup de fomentations. On prescrit la tisane crémée, légère. Si le ventre est serré, on fait bouillir dans l'eau de la mercuriale, que l'on y écrase; après avoir coulé, on mêle parties égales de la colature, avec de la tisane crémée et un peu de miel. On donne de ce mélange trois fois le jour, pour nourriture, et un peu de vin blanc miélé par-dessus, que l'on coupe avec de l'eau. Après le flux d'humeurs muqueuses, lorsque les urines seront épaisses, et les maux de tête appaisés, on discontinuera l'application de l'eau chaude dans la vessie. On fait de fréquentes lotions chaudes. On use de diurétiques en boisson, et de l'hydromel aqueux, pendant les trois premiers jours. On vit de suc de millet frais, de courge et de bêtes. On use ensuite des alimens les plus émolliens, laxatifs, y en ajoutant insensiblement des autres. Après quarante jours, car la maladie dure au moins pendant tout ce temps, lorsque la tête sera purgée, on donnera un purgatif par bas. Si la saison le permet, on fera prendre du petit lait pendant sept jours, ou moins quand le.

malade est foible. Lorsque la maladie répétera, on commencera par faire des fumigations durant tout un jour, pour donner l'ellébore en boisson. Le lendemain, après avoir laissé reposer le malade, autant qu'il paroîtra convenable, et avoir administré un purgatif par bas, propre à purger la tête, on y appliquera le feu en huit endroits; savoir, deux derrière les oreilles, deux de chaque côté de l'occiput vers la nuque, deux aux angles du nez. Il faut aux oreilles brûler les veines, *ou les artères* près des oreilles, jusqu'à ce qu'on ait arrêté leur battement. On les brûle en dirigeant obliquement le fer chaud, applati en guise de coin. (en biseau) Par ce moyen, on rétablira entièrement la santé.

Autre Maladie.

C'est ici le détail et le traitement de la maladie dont il étoit question au n°. 2.

12. La tête se couvre d'ulcères; les jambes s'enflent et se remplissent d'eau, comme il arrive quelquefois à ceux qui en boivent trop. En les pressant, l'endroit de l'impression prend une couleur bilieuse: il vient en divers endroits du corps, sur-tout aux jambes, des plaies hideuses à voir; mais l'inflammation survenant, elles guérissent bientôt. On a la fièvre de temps en temps. La tête est toujours chaude: il coule des eaux des oreilles. Dans cet état, on donne un émétique pour évacuer la pituite par haut, après avoir fait des fumigations et des lotions, avec l'eau chaude si le temps est froid. Au bout de trois jours d'intervalle, on purge la tête: on donne ensuite un purgatif en boisson, qui opère par bas; si la saison le permet, ce sera du petit lait, ou du lait d'ânesse. Après

la purgation, on mange peu ; on use d'alimens laxatifs, et on ne prend point de bains. Quand il y a des ulcères à la tête, faites calciner de la lie de vin que vous mettrez en poudre, et la mêlerez avec de l'écorce de glan bien pilée. Vous y ajouterez parties égales de nitre, pour en faire un détersif, que vous étendrez dans beaucoup d'eau chaude, avec laquelle vous ferez des lotions. On oindra aussi la tête avec un mélange de bayes de laurier et de noix de gale pilées, de la myrrhe, de l'encens, de la fleur d'argent, de la graisse de cochon, et d'huile d'olive. Ensuite le malade prendra un émétique trois fois le mois ; il se livrera aux exercices, et il usera de bains chauds. Lorsqu'après avoir fait ces remèdes, la maladie a disparu du reste du corps, et qu'il se fait cependant encore des ulcères à la tête, on purgera la tête de nouveau, on redonnera une médecine qui agisse par bas. Puis, après avoir rasé la tête, on y fera quelques mouchetures, dont on laissera couler le sang ; ensuite on les frottera avec une éponge, sans laver ; on saupoudrera avec de la poudre de cyprès, et on oindra d'huile. On continuera l'application de la laine surge, jusqu'à parfaite guérison.

Autre Maladie.

13. On sent des douleurs tout autour de la tête : si on s'agite, on vomit de la bile. On a quelquefois de la peine à uriner, et des délires. On meurt quelquefois dans sept jours ; ou bien, si on les passe, c'est à la fin du septième, ou au onzième. S'il arrive qu'il se fasse un écoulement par le nez ou par les

Ce numéro se rapporte au n°. 3.

oreilles, on est sauvé. Il en sort des eaux bilieuses, puis un pus putride. Lors donc qu'on tombe dans cet état, il faut, tandis que les maux de tête se font sentir, avant qu'il ne s'établisse d'écoulement par le nez et les oreilles, appliquer à la tête des éponges imbibées d'eau chaude. Si les douleurs ne s'appaisent point, on usera d'une petite outre de cuir, en la manière déjà dite (1). La boisson sera de l'hydromel aqueux, ou de l'hydromel coupé avec de l'eau blanchie avec de la farine. La nourriture, de la tisane crémée; buvant par-dessus du vin blanc coupé avec de l'eau. Quand l'écoulement des matières par les oreilles s'est établi, que la fièvre a quitté, et que les douleurs sont calmées, on passe peu à peu aux alimens laxatifs, en augmentant insensiblement la quantité. On fait des lotions d'eau chaude à la tête. On lave les oreilles avec de l'eau pure, et on y applique une éponge imbue de miel. Si la partie ne se dessèche point par ce moyen; et si l'écoulement persiste long-temps, on y met, après les lotions, de la fleur d'argent, de la sandaraque, de la céruse, parties égales, réduites en poudre impalpable, que l'on pousse dans le conduit de l'oreille. On l'en remplit, ou bien on saupoudre les endroits ulcérés. Après qu'ils sont desséchés, on lave et on emporte le remède. L'oreille desséchée devient dure d'ouïe: on y remédie au moyen des fumigations humides. Le mal enfin disparoît ainsi lentement, avec le temps. On en meurt dans sept jours, lorsqu'il y a des violentes

(1) N°. 11.

douleurs d'oreille, à moins qu'il ne s'établisse un écoulement. N'interrompez point, dans ce cas, ni les lotions d'eau chaude continuelles, ni les fréquentes applications d'éponges imbibées d'eau chaude sur l'oreille. Si vous ne parvenez, par ce moyen, à établir l'écoulement, joignez-y les fumigations. On usera de la boisson et de la tisane pour nourriture, en la manière déjà exposée

Autre Maladie.

14. Lorsqu'il s'amasse de l'eau sur le cerveau, l'on sent de vives douleurs au sinciput et aux tempes, tantôt à l'une tantôt à l'autre : on a des frissons ; la fièvre va et vient ; les yeux font du mal ; la vue s'obscurcit ; les prunelles se divisent *dans leur direction*, en sorte qu'on voit les objets doubles. Quand on se tient debout, on a des vertiges ténébreux. On ne peut supporter ni le vent ni le soleil. Les oreilles tintent; le moindre bruit devient insupportable. On vomit de la salive et de la pituite par haut. Puis on purge la tête. Après avoir laissé reposer le malade, on le purge par bas. On le fait passer ensuite à des alimens laxatifs, les augmentant peu à peu. Lorsqu'il a pris assez de nourriture, on le fait vomir de nouveau à jeun. Le jour du vomissement, il vit de légumes ; il peut manger des lentilles avec du miel et du vinaigre, après avoir commencé par boire un sorbet (1) clair : le souper ensuite doit être léger. On recommande la promenade après le repas, et le matin, en se pré-

Ce numéro se rapporte du moins en partie au n°. 4.

(1) Voyez la note sur le n°. 39, *infrà*.

servant du vent et du soleil. Il faut avoir soin aussi de ne pas approcher du feu. Ce traitement suffit quelquefois pour recouvrer la santé. Sinon, on purge dans le printemps avec l'ellébore ; après quoi on use de quelque sternutatoire. Enfin, au bout de peu de jours, on purge *de nouveau* par bas. Et après avoir laissé reprendre des forces au moyen d'une bonne nourriture, on ouvre le crâne à l'endroit de la fontanelle jusqu'au cerveau : et l'on soigne comme dans l'opération du trépan.

Autre Maladie.

Ce numéro paroît se rapporter au n°. 5.

15. On a des froids, la fièvre, des douleurs à la tête, aux oreilles sur-tout, et aux tempes, au sinciput, aux yeux. On sent un grand poids aux sourcils et à toute la tête, dès qu'on se met en mouvement. Les urines sont fréquentes ; elles coulent sans peine. On a les dents molles, agacées, les veines de la tête gonflées ; on y sent des battemens. On ne peut rester en place ; on a des anxiétés, des délires causés par la violence des douleurs. Quand il survient un écoulement par le nez ou par les oreilles, il en sort des eaux purulentes ; et l'on recouvre la santé. S'il ne s'établit point d'écoulement, on meurt communément en sept jours. Cette maladie vient principalement à la suite de la fièvre lipirie (1), lorsqu'après être délivré de la fièvre, le corps n'étant pas encore nettoyé, on commet

(1) *La fièvre lipirie.* Nous avons déjà parlé plus d'une fois de cette fièvre dans les notes, notamment au n°. 3, du traité des airs, des eaux et des lieux.

quelque excès dans le manger, ou dans le boire, ou dans des fatigues prises au soleil. Alors il faut faire couler d'abord le sang de la tête, quelque part que ce soit, après quoi on la rasera, et on y appliquera des réfrigérans. Si le ventre n'est point libre, on donnera des lavemens; on fera prendre la tisane crémée froide, et boire de l'eau par-dessus. Si les rafraîchissemens ne réussissent point, on changera de conduite, en employant l'application de l'outre pleine d'eau chaude. Lorsqu'enfin les douleurs sont appaisées, on use d'alimens laxatifs en petite quantité. Le vingtième jour, après la cessation des douleurs, on rase la tête: on met au nez quelque errhin; et après trois jours de repos, on purge par bas.

Autre Maladie.

16. Si les veines, en se dégorgeant (1), excitent de la chaleur dans le sang, autour du cerveau, on

(1) Il faut se rappeler ici l'idée que l'auteur a donnée du dégorgement n°. 4, auquel j'ai déjà renvoyé dans la note marginale du n°. 14. Du reste, on ne peut pas disconvenir qu'il n'y ait de la confusion dans tout ce traité et dans le grand nombre des diverses espèces de maux ou maladies, dont il y est parlé. La multitude de ces descriptions a fait soupçonner que cet ouvrage nous venoit de quelque ancien médecin, imbu des méthodes que Hippocrate reproche à ceux de l'école de Cnide, au commencement de son traité *du régime des maladies aiguës* Peut-être celui-ci n'est-il qu'un morceau détaché de quelque collection, ou un extrait de plusieurs autres écrits, auquel on n'aura pas mis la dernière main, et où l'on trouve bien des répétitions; il me paroît cependant instructif sous plusieurs

sent dans toute la tête et au cou, une légère douleur, qu'on rapporte, tantôt à un endroit, tantôt à un autre. Quand on est levé, l'on a des vertiges ténébreux et la fièvre. Lorsqu'on est dans cet état, s'il ne cède point à des fomentations tièdes, il faut faire une incision au front, près la racine des cheveux; séparer les deux bords pour laisser couler le sang, y répandre quelques grains de sel, rapprocher ensuite les bords et les serrer avec un fil double tout autour, pour fermer l'ouverture; y mettre ensuite un cérat de poix par-dessus, et une compresse qu'on fait tenir avec un bandage. On ne le délie point avant le septième jour, à moins qu'il n'y survienne des douleurs; et on le délie, s'il en survient. On fait boire, jusqu'à parfaite guérison, de l'eau blanchie avec de la farine, donnant de la tisane crémée pour nourriture, et de l'eau par-dessus.

Autre Maladie.

Ce numéro paroît se rapporter à une partie de

17. Quand la bile affecte le cerveau, il y a un peu de fièvre, des frissons, des douleurs dans toute

---

rapports. Ce seroit bien manquer de jugement, que de croire qu'il ne peut être tiré aucun fruit de cet ouvrage, parce qu'on y traite des *fièvres suantes*, des *maladies livides*, des *maladies avec des vents par haut*, *etc.* L'on sera convaincu, après en avoir fait la lecture, que la plupart des maux désignés par les titres, qui sont en tête des divers numéros dont cet ouvrage est composé, ne sont point de maladies essentielles, mais des états symptomatiques; tels que Boërrhaave les a considérés au commencement de ses aphorismes, quand il écrivoit *de vomitu febrili*, *de calore febrili*, *etc.*

la tête, sur-tout aux tempes, au sinciput, aux yeux. Les sourcils pèsent; les douleurs s'étendent aux oreilles; quelquefois on rend de la bile par le nez; la vue s'obscurcit; et souvent la douleur se porte jusque vers le milieu de la tête. Dans cet état, on applique des réfrigérans sur la tête. Quand les douleurs et la fluxion s'appaisent, on instille du suc d'ache dans le nez : on ne se baigne point, durant que les douleurs persistent. On prend de la crême de millet pour nourriture, y ajoutant un peu de miel, et buvant de l'eau par-dessus. Si le ventre n'est pas lâche, on mange des choux, dont on avale le suc ou les feuilles. Quand il est temps de passer aux alimens solides, on use de ceux qui sont les plus propres à lâcher le ventre. Si après être délivré des douleurs et de l'écoulement, on sent un poids au haut du nez, entre les sourcils; si la morve est épaisse et putride, on fait des fumigations, avec du vinaigre, de l'eau et de l'origan : et après avoir reniflé de l'eau tiède, on met, dans le nez de la poudre de fleur d'argent et de myrrhe. En faisant ainsi, l'on recouvre ordinairement la santé. Cette maladie n'est point mortelle.

l'état décrit dans le n°. 4.

Autre Maladie.

18. Quand le cerveau se sphacèle, les douleurs s'étendent de l'occiput vers l'épine : le froid s'empare du cœur. Il s'y joint des sueurs fréquentes. Le sang sort par le nez. On vomit communément; et l'on meurt dans trois jours. Il est rare qu'on arrive au septième. Lors donc qu'on vomit le sang, ou qu'on

Voyez le n°. 5.

le rend par le nez ; il ne faut point se laver avec de l'eau chaude ou tiède ; on emploie en boisson, le vinaigre blanc, coupé avec de l'eau. Si le malade est foible, on y joint la tisane crémée. Si le vomissement de sang ou l'hémorragie du nez sont excessifs, on boit de l'eau blanchie avec de la farine. Pour l'hémorragie du nez, on applique des compresses sur les veines du bras, et sur celles des tempes, que l'on bande fortement. Quand il n'y a aucun de ces deux symptômes, et qu'on sent des douleurs à l'occiput, au cou, à l'épine, avec des froids au cœur, on réchauffe le dos, en y appliquant de la farine d'orobes, dont on met aussi sur la poitrine, à l'occiput, au cou. Cela soulage ; mais on ne réchappe guère de cet état.

Autre Maladie. (Apoplexie).

19. Une douleur de tête s'empare subitement d'un homme en santé, il perd la parole sur-le-champ, il ronfle : sa bouche est béante. Si on l'appelle, ou si on le remue, il gémit. Il ne comprend rien. Il rend beaucoup d'urine sans le sentir. Il meurt dans sept jours, si la fièvre n'arrive. Quand elle vient, il recouvre ordinairement la santé. Cette maladie est plus commune dans la vieillesse, que dans la jeunesse. Lorsqu'elle prend, on doit faire beaucoup de lotions d'eau chaude, fomenter, verser de l'hydromel dans la bouche. Si on échappe au danger, on ne prendra de la nourriture que ce qui est indispensable pour suffire au besoin. L'on usera de quelque errhin ; et au bout de peu de jours, on purgera par bas (1). Si on

Voyez le n°. 6.

(1) On peut observer l'analogie du traitement prescrit dans ce numero, avec celui qui a été prescrit n°. 15.

ne purge, on doit craindre le retour. Cette maladie ne pardonne pas une seconde fois.

Autre Maladie.

20. Si après avoir trop bu on perd la parole, et si la fièvre paroît de suite, on revient à l'état de santé. Quand la fièvre ne se montre point, on meurt le troisième jour. Lorsqu'on est dans cet état, il y faut beaucoup de lotions d'eau chaude : on humecte la tête, avec des éponges qui en sont imbibées. On met dans les narines des tranches d'oignon pilé. Si dans cet état on recouvre la vue, la parole et la raison, on est pendant tout le jour dans l'assoupissement ; et on guérit le lendemain. Si en se relevant de cet état, on vomit de la bile, on tombe dans la manie ; et on meurt communément le cinquième jour, à moins qu'on ne reste dans l'assoupissement. Voici la conduite à tenir. On fera beaucoup de lotions d'eau chaude, jusqu'à ce que le malade reprenne la connoissance. Puis on l'oindra de beaucoup de graisse. On l'étendra mollement sur un bon lit, dans un endroit où la lumière soit très-foible, et où il ne se fasse pas le moindre bruit. On le couvrira bien. Le sommeil prend ordinairement, à la suite du bain : et si le malade dort, il est guéri. Après qu'il aura repris sa connoissance, on lui donnera pendant trois ou quatre jours de la crême de millet, ou de la tisane crémée, avec du vin miélé pour boisson : il passera ensuite à des alimens émolliens, en petite quantité.

Ce numéro paroît tenir aussi au n°. 6 vers sa fin.

Sphacèle du Cerveau (1).

21. Quand le sphacèle du cerveau commence, on sent à la tête une douleur qui d'abord n'est pas grande. On y observe des enflures et des tâches livides : la fièvre et les frissons surviennent. Il faut alors faire des incisions aux endroits tuméfiés; après avoir nettoyé l'os, le racler jusqu'au diploé ; puis soigner comme dans le cas des fractures.

La Carie.

Voyez le n°. 7.

22. Lorsqu'un os se carie, il devient douloureux. Avec le temps il s'affoiblit, et se gonfle : il se fracture. Si vous le découvrez, vous le trouverez grossi, âpre, roussi, quelquefois dévoré jusqu'au cerveau. Dans cet état, s'il est fort rongé, le mieux est de le laisser, et de traiter aussitôt la plaie convenablement : mais quand il n'est pas fort endommagé, qu'il est cependant raboteux, vous le raclerez jusqu'au diploé ; et le panserez comme ci-dessus.

Autre Maladie.

Voyez le n°. 8.

23. Quand un malade est comme foudroyé, qu'il sent un grand mal de tête à la partie antérieure ; qu'il ne voit point ; que son état est comateux ; s'il y a des battemens des vaisseaux des tempes avec peu de fièvre, une impuissance absolue à mouvoir le corps, un dépérissement total ; il faut dans cet état faire beaucoup de lotions avec de l'eau chaude ; fomenter

(1) C'est pour la seconde fois qu'il va être question du traitement de cet état déjà décrit, n°. 5. *Voyez* n°. 18.

la

la tête ; insérer, après avoir fait des fumigations, de la myrrhe et des fleurs d'airain dans les narines ; donner la tisane crémée pour nourriture, et l'eau pour boisson. Si avec ces secours il va mieux, c'est bon signe. Sinon, il ne reste qu'une espérance ; savoir d'ouvrir au sinciput ; et après avoir laissé bien couler le sang, rapprocher les bords de l'incision ; panser et mettre un bandage. Si on n'ouvre, la mort arrive communément le dix-huitième ou le vingtième jour.

L'Esquinancie.

24. On est pris de la fièvre avec des frissons, des douleurs de tête, tumeur aux glandes du gosier, difficulté d'avaler la salive, crachemens de quelques glaires épaisses, et bruit dans le pharynx. En examinant le fond de la bouche, après avoir baissé la langue, vous trouvez que la luette n'est pas grossie, qu'elle est molle ; tous les entours sont enduits d'une salive gluante, que le malade ne peut arracher pour la cracher. Il ne peut non plus rester couché ; dès qu'il s'étend, il étouffe. Dans cet état, il faut commencer par appliquer une ventouse au cou, puis raser la tête, et en mettre une autre près des oreilles de chaque côté ; les y laisser long-temps et les scarifier. On fait ensuite recevoir la vapeur de vinaigre, dans lequel on a mis du nitre, de l'origan, et des graines de cresson : après avoir pulvérisé le tout, on le mêle avec parties égales d'eau et de vinaigre ; on met le mélange dans un pot qu'on recouvre, en y plaçant un tuyeau de roseau pour laisser échapper la fumée ; on place le pot sur des charbons allumés, de manière

Voyez le n°. 9.

que la fumée en puisse sortir lorsqu'il bout. Quand elle s'élève, le malade la reçoit dans la bouche qu'il tient ouverte, prenant garde de ne point brûler le gosier. On applique antérieurement des éponges imbibées d'eau chaude, qu'on place sur les glandes maxillaires et autres salivaires. On gargarise avec une infusion d'origan, de sariète, d'âche, de menthe, d'un peu de nitre dans l'hydromel aiguisé avec un peu de vinaigre : on écrase légèrement les feuilles des plantes susdites, avant de les mettre en infusion : le nitre s'y dissout facilement. L'infusion, quand on s'en sert, doit être tiède. Lorsque la salive reste adhérente, on a une branche de myrte raclée et polie, dont on recourbe le bout : on y attache un peu de laine surge ; l'on s'en sert pour regarder au gosier, et pour en détacher les glaires avec précaution. Si le ventre est serré, on met un suppositoire ; ou bien, on donne des lavemens. On emploie la tisane crémée pour nourriture, l'eau pour boisson. Quand il se fait une tumeur extérieure, que la poitrine se tuméfie dans le haut avec rougeur et inflammation, il y a beaucoup d'espoir de guérison. Alors, dès que l'inflammation se porte au dehors, on y applique des blètes trempées dans l'eau fraîche : on fait des gargarismes et des lotions de bouche, avec de l'eau tiède. On pourra guérir par ces moyens. La maladie est en général mortelle ; peu en réchappent.

Autre Esquinancie.

25. On a la fièvre, des douleurs de tête, les glandes salivaires et le gosier enflammés. On ne peut

avaler la salive : on rend beaucoup de glaires épaisses : on ne parle qu'avec peine. Dans cet état, on applique d'abord une ventouse en la manière déjà dite (1). On use ensuite d'éponges imbibées d'eau chaude, qu'on applique sur le cou et sur les glandes maxillaires. On fait gargariser avec de l'hydromel, coupé d'eau. On tâche de faire avaler de la tisane crémée. Si cela ne suffit point, on fumige comme ci-dessus pour faire détacher les glaires. Quand l'inflammation se porte antérieurement au haut de la poitrine, ou au cou, on fait boire de l'eau froide dans laquelle on a mis à infuser des blètes, ou de la citrouille coupée en morceaux, afin de rendre le crachement des glaires plus faciles. Il en réchappe plusieurs de ceux, à qui il vient une tumeur au haut de la poitrine : mais lorsque le gosier et la tumeur de la poitrine, en se dégageant, envoient la maladie vers le poumon, on sent bientôt une douleur de côté avec fièvre : et dans ce cas on meurt communément. Si l'on survit, on tombe le cinquième jour dans une suppuration interne ; à moins qu'il ne vienne promptement une forte toux, accompagnée de crachats qui purgent la poitrine ; auquel cas on recouvre la santé. Durant qu'on sent la douleur à la poitrine, il faut fomenter le côté, et pratiquer tout ce qu'on fait dans les péripneumonies. Lorsqu'on a passé les cinq jours, que la fièvre s'appaise, que la toux persiste, on doit vivre pendant les premiers jours, d'alimens liquides. Quand on commence à user des solides, on

(1) N°. 24.

les prend qui soient doux et atténuans. Si la toux n'y est plus, et si vous avez lieu de croire qu'il se fait une suppuration interne, vous ferez manger après souper beaucoup d'ail cru au moment du coucher, et boire du vin pur par-dessus. Cette méthode fera créver l'abcès. Sinon, on fera le lendemain des fomentations chaudes, et des fumigations. Quand l'abcès sera crévé, vous traiterez comme dans les empyèmes.

Autre angine.

26. La base de la langue, et la fosse de l'arrière-bouche s'enflamment. On ne peut avaler ni la salive, ni rien autre. Si on s'efforce de boire, on rend le liquide par le nez. Dans cet état, l'on aura une mixtion faite avec la menthe verte, l'ache, l'origan, le nitre et les grenades rouges, le tout pilé ensemble et incorporé avec le miel, pour en oindre la base de la langue à l'endroit où elle est enflée. On fait de plus bouillir des figues dans l'eau, y ajoutant quelques morceaux de grenade, pour employer cette décoction en gargarisme, quand le malade peut gargariser : sinon, on en fait laver la bouche. La boisson sera de l'eau blanchie avec de la farine. Extérieurement on applique sur le cou et sur les glandes, un cataplasme fait avec la farine, le vin, et l'huile, suffisamment cuits. On met aussi du pain chaud sur ces parties ; car il se fait ordinairement du pus dans l'arrière-bouche. Si l'abcès perce de lui-même, le malade est sauvé. S'il ne crève point, il faut tâter avec les doigts pour reconnoître quand il est mur. On l'ouvre alors avec la pointe d'une lancette qu'on

tient du bout des doigts. On guérit ordinairement de cette maladie; elle est en général peu mortelle.

Le Raisin.

27. Lorsqu'on voit comme un grain de raisin pendant au haut du gosier, c'est le bout de la luette qui se remplit d'eau. Il s'arrondit, et il devient transparent : il gêne la respiration ; et si les parties voisines de chaque côté s'enflamment, on est suffoqué. Quand le raisin vient sans cette inflammation, on n'en meurt guère. Dans cet état on presse avec le doigt la luette vers le haut, et l'on en coupe le bout. On fait ensuite gargariser avec une décoction de plantes détersives. On donne de la farine froide à lécher pour nourriture, et de l'eau par-dessus pour boisson, sans laver la bouche.

Les Tumeurs des Amygdales.

28. Quand les amygdales sont tuméfiées, il se fait sous la machoire de chaque côté, une enflure qu'on reconnoît, en ce qu'on trouve une dureté en y touchant ; et toute la luette s'engorge d'humeurs. Dans cet état on introduit le doigt, pour repousser les amygdales. On porte sur la luette de la poudre de fleur d'airain, dont on l'oint à sec. On fait gargariser avec une infusion de plantes *aromatiques et détersives*, faite au soleil. On applique extérieurement, à l'endroit de la tumeur, un cataplasme tiède, fait avec la farine le vin et l'huile. Lorsque vous reconnoîtrez en y touchant, que le dépôt est mûr, percez-le en dedans, d'un coup de petit scalpel.

Si la tumeur est sous la langue, celle-ci est enflée,

on y trouve de la dureté en tâtant par-dessus : le malade ne peut avaler la salive. Dans cet état, on applique des éponges imbibées d'eau chaude, des cataplasmes de farine cuite dans le vin et l'huile. On fait, avec une décoction de figues, des gargarismes après lesquels on ne lave point la bouche : lorsque la tumeur est venue à suppuration, on l'ouvre : quelquefois elle se perce d'elle-même ; ou bien, elle se dissipe sans s'ouvrir. Si elle s'ouvre en dehors, on y met le feu.

Il se fait des inflammations au palais, des tumeurs et des suppurations. Il faut appliquer le feu, aux tumeurs : quand le pus s'est écoulé, on fait des lotions, d'abord avec du nitre dans de l'eau tiède, puis avec du vin ; ensuite on écrase des raisins blancs secs, dont on a tiré les pepins ; on les applique sur l'endroit brûlé. Lorsque la matière est bien sortie, on lave avec du vin pur tiède, toutes les fois que le malade doit manger ou avaler. On met une petite éponge dans la poche de l'abcès : l'on continue ainsi jusqu'à guérison.

Le Polype, Iere. espèce.

Cinq espèces de polypes. Première espèce.

29. Il se forme des polypes dans le nez. Il y en a qui sont suspendus dans le milieu entre les cartilages, comme la luette *est suspendue au haut du palais*. En expirant on les pousse en dehors : ils sont mous. En inspirant on les retire en dedans ; le son de la voix en devient nasal. Ils font ronfler, quand on dort. Pour traiter cet état, on coupe un morceau d'éponge cylindrique ; on le roule en spirale, en le serrant

avec du fil d'Égypte, pour le rendre dur. Il doit être de grosseur à pouvoir entrer dans le nez. On y attache quatre fils de la longueur d'environ une coudée chacun, après en avoir réuni les quatre bouts en un seul. L'on a une sonde courbe d'étain, percée par un bout; on la pousse par le petit bout, de la bouche dans le nez. On y attache au moyen du trou le bout des quatre fils; après quoi on la retire en appuyant le fil contre une petite palette, qu'on tient fortement appuyée près de la luette. Lorsqu'on a tiré à soi le fil avec l'éponge, et que le sang s'est arrêté, on garnit le nez de charpie sèche, après avoir enduit l'intérieur du nez de miel bouilli avec de la fleur d'airain. Quand la plaie est prête à se cicatriser, on y applique une lame de plomb, qui s'y adapte bien. On la couvre préalablement de miel; et on la laisse jusqu'à parfaite guérison.

Autre polype.

Seconde espèce.

30. Le nez se remplit de carnosités; en les touchant, on les trouve dures; on ne peut respirer que par la bouche. Alors il faut y porter un fer rouge avec un conducteur, pour y mettre le feu à trois ou quatre reprises. Après avoir brûlé, on y souffle de la poudre d'ellébore noir. Lorsque les chairs sont tombées, on met de la charpie et des linges enduits de miel. Enfin, quand le mal se cicatrise, on y place de lames de plomb enduites de miel, jusqu'à parfaite guérison.

Autre polype.

Troisième espèce.

31. Il vient, entre les cartilages, une excroissance ronde, molle au toucher. Dans ce cas, on a une

corde de boyau mince ; on y attache, par l'un des bouts, un petit fil fin, au moyen d'un léger nœud ; puis on fait, avec l'autre bout, un nœud coulant, assez grand. On introduit ainsi la corde dans le nez, par le fond de la bouche, avec la sonde d'étain. Après avoir engagé la carnosité à son origine dans le nœud, on place, comme ci-devant, près la luette, une spatule crenelée ; et l'on tire à soi la corde de boyau, en appuyant de la spatule. Le traitement se fait ensuite comme ci-dessus (1).

Autre polype.

Quatrième espèce.

32. Il vient dans l'intérieur, près du cartilage, quelque chose de dur, qui a l'air de chairs ; mais si l'on y touche, cela résonne comme une pierre. Dans ce cas, il faut, avec le scalpel, faire une incision au nez, emporter l'excroissance, y mettre ensuite le feu ; puis faire des points de suture à l'incision ; oindre la plaie ; y mettre de la charpie ; et lorsqu'elle est en suppuration, panser avec le miel et la fleur d'airain. On achève le traitement, en plaçant une lame de plomb dans l'intérieur.

Autre polype.

Cinquième espèce de polypes. Ceux-ci paroissent être des espèces de verrues.

33. Il vient au bout du nez, comme des petits chancres, qui descendent obliquement des cartilages. Il faut les brûler tous ; et après y avoir mis le feu, saupoudrer avec l'ellébore. Quand la suppuration est établie, on panse avec le miel et la fleur d'airain. On achève le traitement, en plaçant une lame de plomb.

(1) N° 29.

L'ictère (1).

34. On brunit de la peau du visage, et des parties habituellement couvertes. Les yeux deviennent verds, ainsi que le bout de la langue. Les veines sublinguales grossissent, et noircissent. On n'a point de fièvre. L'urine est épaisse, bilieuse. Dans cet état, on commencera par la saignée des ranines : puis on fera boire à jeun la décoction de racines d'asphodèle, au nombre de cinq, qu'on fera bouillir dans une livre de vin, après les avoir mondées et lavées de l'eau chaude, ajoutant une poignée de feuilles d'ache ; et l'on réduira la décoction à cinq onces de boisson. Après avoir poussé par les urines, on donnera des alimens laxatifs. A la fin du repas, on fera manger des pois chiches blancs. On prescrira une boisson abondante de vin blanc, coupé avec de l'eau. On usera, parmi les alimens, de l'ache et des porreaux : ainsi pendant sept jours. Si la peau se nettoie, cela suffira ; sinon on continuera encore durant trois jours : puis après un ou deux jours d'intervalle, on prendra quelque sternutatoire ; et on avalera en boisson, un remède propre à pur-

(1) Nous perdons ici le fil, que nous cherchions pour suivre l'ordre des maladies, dont il est parlé dans tout ce traité. Il me semble que nous abandonnons maintenant celles de la tête, et que nous allons parcourir celle des autres cavités, sans y pouvoir découvrir un ordre bien marqué. Mais le titre mis aux divers numéros, servira à se reconnoître et à trouver les maladies qu'on voudra y chercher, lorsqu'elles y seront.

ger la bile par bas. Si le malade est atteint de la rate, il prendra du lait d'ânesse, ou du petit lait. Au moyen de ce traitement, on recouvre la santé.

Autre ictère.

35. On a un peu de fièvre, et des pesanteurs de tête; quelquefois même il n'y a point de fièvre. On devient jaune, sur-tout des yeux. On se sent foible du corps. Les urines sont épaisses et vertes. On doit, dans ce cas, faire prendre des bains, et des diurétiques. Quand le malade est mieux, et que la couleur revient naturelle, on lui donne quelque sternutatoire, et un purgatif par bas. Il faut qu'il use d'alimens doux, de vin blanc doux, coupé avec de l'eau. Au moyen de ce traitement, on recouvre la santé.

Fièvre bilieuse.

36. Quand l'on est tourmenté de la bile, on a tous les jours la fièvre qui se fait principalement sentir à midi, et qui quitte ensuite. La bouche est amère; le mal est plus fort durant qu'on est à jeun. On se sent étouffer après le manger; peu d'alimens remplissent; on les voit avec répugnance; leur vue suffit seule, pour donner des vomissemens. On sent un poids aux sourcils et aux jambes: on dort beaucoup. Dans la chaleur, il y a des sueurs. S'il y a des froids forts, si la fièvre ne désempare point, la maladie sera longue. Lorsqu'il n'y a pas de sueurs, elle est jugée dans peu. Dans cet état, on donnera un purgatif le neuvième jour. Si on le donnoit tout de suite, dès que la fièvre se déclare, elle augmenteroit après la purgation; et il faudroit y revenir. Lorsqu'on n'éprouve point de rapports à la bou-

che, et que le désordre se passe dans le bas-ventre, il faut évacuer par bas; *dans les premiers jours*, donner du lait d'ânesse, ou du petit lait, ou quelque suc *laxatif*. Si le malade est foible, on se borne à des lavemens. Quand la fièvre persiste, l'on fait prendre, le matin, de l'hydromel, avant d'administrer les purgatifs. On fait boire de l'eau pure, les autres jours, pendant tout le temps que la fièvre dure, autant que le malade veut en boire. Dès que la fièvre a fini, on donne de la tisane crémée, ou un peu de millet, et de bon vin blanc par-dessus, coupé avec de l'eau. Si la fièvre dure toujours, ne quittant ni nuit ni jour, avec de la chaleur aux parties supérieures qui se manifeste au toucher, et du froid, tant au ventre qu'aux pieds et au visage; il faut s'abstenir de purger: se borner à des lavemens émolliens; faire prendre la tisane crémée, deux fois le jour, avec du vin trempé par-dessus. Dans le reste du temps, on boit de l'eau fraîche. Si, le septième jour, il ne survient point de sueur, et si la fièvre ne relâche point, le malade meurt communément le quatorzième.

Autre fièvre.

37. A l'extérieur on paroît peu malade; mais l'intérieur est brûlant; la langue est âpre; l'air de la respiration qui sort par le nez ou par la bouche, est fort chaud. Au cinquième jour, les hypocondres deviennent durs et douloureux. La peau prend la couleur de l'ictère. Les urines sont épaisses, bilieuses. Il faut qu'au septième jour il survienne une grosse fièvre par froid, suivie de sueurs; sinon le malade

meurt le septième ou le huitième. Cette maladie n'a point lieu quand l'été n'a pas eu de chaleurs étouffantes. Dans cet état, on doit donner des bains tous les jours, faire boire beaucoup d'hydromel aqueux, administrer la tisane crémée, froide, deux fois par jour, avec un peu de vin blanc, coupé d'eau par-dessus : si le ventre ne se lâche point, donner des lavemens, ou mettre un suppositoire ; ne permettre de manger, qu'après que la fièvre a fini. Quand elle a passé, on purge par bas. Le mal répète, si l'on ne purge point.

38. Cette maladie prend aussi, quand dans les fièvres tierces, le sang se trouve infecté de bile. Si le quatrième accès survient dans cet état, il faut purger par bas. Quand vous croirez ne devoir pas donner de purgatif, faites prendre environ deux onces de suc de quintefeuille dans de l'eau. Si cela ne soulage point, vous donnerez un bain, et de suite le suc de sylphium avec le treffle, dans du vin coupé d'eau, à parties égales. On tiendra le malade couché, bien couvert, pour le faire suer. Durant la sueur, s'il a soif, il boira de l'eau blanchie avec de la farine. Le soir, il prendra un peu de crème de millet, buvant du vin par-dessus. Il usera d'alimens sains, jusqu'à parfaite guérison.

La fièvre quarte.

39. Lorsque la fièvre quarte prend à la suite d'une autre maladie, ce qui arrive pour n'avoir pas purgé, on fera d'abord prendre un purgatif par bas. On purgera ensuite la tête ; puis on donnera de nouveau le purgatif par bas. Si, par ce moyen la fièvre se sus-

pend après la purgation, pendant le temps de deux accès ; on fera prendre un bain chaud. On donne dans du vin, de la graine de jusquiame, le poids d'un grain de millet, autant de mandragore, du suc de sylphium, de la grosseur de trois fèves, autant de treffle. Quand la fièvre aura pris, à raison de fatigues ou de voyages dans un état qui paroissoit celui de la bonne santé, on commencera par faire des fomentations ; on donnera ensuite de l'ail trempé dans du miel ; puis on fera avaler quantité de suc de lentilles, mêlé de miel et de vinaigre. Lorsque l'estomac sera rempli, on fera prendre un émétique ; puis, à l'issue d'un bain chaud, après que la chaleur sera passée, le malade avalera un sorbet (1) avec de l'eau. Le soir il prendra des alimens émolliens, en petite quantité. Après l'accès suivant, à l'issue du bain chaud, il se tiendra bien couvert, jusqu'à ce

(1) Je traduis ici Κυκέων par *Sorbet*, comme je l'ai déjà traduit plus d'une fois. J'avoue que le mot sorbet ne présente pas une idée bien précise ; aussi ne savons-nous guère ce que les Grecs vouloient désigner par leur Κυκεῖον, dont il est fait souvent mention dans leurs écrits, même dans Homère. Il paroît cependant que c'étoit tantôt un mets, tantôt une boisson ; que la composition s'en faisoit de beaucoup de manières différentes ; et qu'il y entroit souvent du miel, du fromage, du vin, de la farine, de l'huile, etc. ; que le mélange étoit, tantôt plus, tantôt moins épais. J'ai cru devoir traduire Κυκέων par une bouillie de farine d'orge au n°. 5 du second livre du régime. On trouvera la composition du *Sorbet aux fleurs*, *infrà*, au traité des affections internes, n°. 12.

que la sueur se déclare ; alors on lui donnera promptement de la racine d'ellébore, de la longueur d'environ trois doigts, une dragme de treffle, et du suc de sylphium, de la grosseur de deux fèves, le tout mêlé dans du vin pur. Si ce remède fait vomir, on laissera aller le vomissement ; s'il n'y en a point, on ne fera rien autre pour l'exciter. Après avoir purgé la tête, le malade passera à l'usage des alimens émolliens et amers. Pendant tout le temps que les accès durent, il ne prendra point de remèdes à jeun.

La Pleurésie.

40. Quand la pleurésie prend, elle se déclare avec froid et fièvre, douleurs à l'épine, grande difficulté de respirer, toux, salive blanche et bilieuse, crachement difficile, douleurs aux aines, urines sanguinolentes. Dans cet état, si la fièvre quitte au septième jour, on est guéri ; sinon, la maladie se proroge quelquefois jusqu'au quatorzième ; plusieurs y succombent. Quand elle passe le quatorzième, on en réchappe. Durant les douleurs, on fait des fomentations chaudes. On donne à boire du miel bouilli, avec parties égales de vinaigre ; on y ajoute un dix et neuvième d'eau (1) ; l'on en donne souvent, en petite quantité, y ajoutant encore de l'eau et un peu de vinaigre. On nourrit avec la crème de millet, dans laquelle on met un peu de miel froid, environ deux onces chaque fois. La boisson est de bon vin blanc, en petite quantité, coupé avec de l'eau. Il faut le

(1) *Un dix et neuvième d'eau.* Cette petite quantité d'eau pourra bien paroître extraordinaire. Je traduis littéralement.

choisir mou, peu parfumé. Quand la fièvre a quitté, on reste pendant deux jours à la nourriture de crème de millet, deux fois par jour, et des bêtes bien douces : ensuite on passe au bouillon de petits chiens, ou de volaille, dont on mange un peu de viande. Durant tout le temps de la convalescence, l'on dîne avec du millet. On mange peu le soir ; on use des alimens les plus doux.

Autre Pleurésie.

41. L'on a la fièvre, on tousse, on sent des froids et des douleurs au côté, et vers la clavicule. On rend le crachat bilieux et sanguinolent. Après que l'abcès est crevé, il faut, là où l'on sent la douleur, faire beaucoup de fomentations d'eau chaude, pourvu que la fièvre ne soit pas très-forte : si elle l'est, on n'en fait point. On donne pour boisson de l'eau, dans laquelle on fait tremper des rayons de miel frais, y y ajoutant d'autre eau, quand cette boisson est trop douce. Pour nourriture, la crème de millet deux fois par jour, et du vin blanc, coupé avec de l'eau par-dessus. Le malade guérit, s'il passe le quatorzième jour.

Autre Pleurésie.

42. La fièvre prend avec des tremblemens de dents ; l'on a une toux sèche ; on rend quelques crachats, ou verds ou livides. Il y a douleur de côté. Le dos est rouge. La tête et la poitrine sont chaudes, quelquefois aussi le ventre, les jambes et les pieds. On tousse davantage, si l'on reste étendu. Le ventre se trouble ; on rend des matières vertes, fétides. On meurt en

vingt jours. Si l'on passe ce temps, on guérit. Il faudra, jusqu'à ce que le quatorzième jour soit passé, donner de l'eau blanchie avec de la farine d'orge, et un peu de bon vin blanc par-dessus, coupé avec de l'eau; de la tisane crémée froide, deux fois par jour, y mettant, au lieu de miel, du suc de grenade vineuse, quand la tisane est sur la fin de sa coction; et ne pas faire beaucoup de fomentations avec l'eau chaude. Après le quatorzième jour, on dînera avec du millet; le soir on prendra du bouillon de volaille, dont on mangera un peu de viande. On doit être fort sobre sur les alimens. En suivant ce traitement, un petit nombre de malades guérissent.

La Péripneumonie.

43. La fièvre dure au moins quatorze jours, au plus dix-huit. Durant ce temps, la toux est violente. On rend d'abord des crachats purs et épais. Le neuvième jour ou le dixième, à compter du commencement de la fièvre, ils deviennent purulens et douceâtres, jusqu'au quatorzième. Si, au dix-septième, le poumon se sèche, si les crachats sortent, on recouvre la santé : sinon attendez le dix-huitième jour. Alors, quand la toux s'arrête, le malade guérit : quand elle ne s'arrête point, demandez s'il trouve le crachat toujours fort doux; lorsqu'il répond qu'oui, la maladie prend la durée d'un an. Il se forme un empyème. On donnera, pendant les premiers jours, du vin blanc doux, coupé avec de l'eau, pour en boire souvent, peu chaque fois; et de la tisane crémée avec du miel, trois fois par jour, pour nourriture

riture pendant dix-huit jours, en attendant que la fièvre passe. Le danger est encore grand au septième et au quatorzième, après les premiers dix-huit jours passés ; ensuite le malade ne risque plus de mourir *si promptement* : mais il risque de tomber dans un crachement purulent, s'il continue de sentir des douleurs à la poitrine ; et si la toux persiste. Dans cet état, faites boire de la décoction de lentilles à jeun. Donnez-en la purée pour nourriture, y mêlant de la graisse, pourvu qu'il n'y ait pas de chaleur ; lorsqu'il y en a, il ne faut point prendre de la purée, mais user d'alimens salés, gras, du poisson de mer plutôt que de la viande. Vous purgerez si vous le croyez nécessaire. Vous prescrirez des fumigations humides ou sèches ; humides, si le pus est trop tenu ; sèches, s'il est épais. Il faut ici des alimens âcres (1), renoncer au bœuf, au mouton, au cochon, à l'agneau.

44. Toutes les fois qu'il y a une suppuration interne à la suite d'une péripneumonie, la fièvre persiste, la toux est sèche ; il y a de l'oppression ; les pieds s'enflent ensuite ; les ongles des pieds et des mains deviennent crochus. Quand le malade en sera à cet

(1) Combien ce régime n'est-il pas différent de celui que prescrivent ordinairement les médecins français dans la phthisie pulmonaire. Cependant Morton s'en rapproche souvent dans la cure de cette maladie ; et il m'a semblé quelquefois m'être fort bien trouvé des remèdes actifs, incisifs, que je croyois devoir préférer, dans plusieurs cas, aux incrassans et aux adoucissans, contre l'avis de quelques-uns de mes confrères.

état (1), on lui fera tirer la langue, à l'issue d'un bain chaud, le dixième jour à compter depuis la suppuration, pour y apposer une pâte composée avec de la racine d'arum, de la grosseur de l'astragale, un grain de sel, et un peu de miel, le tout pilé ensemble, et incorporé avec de l'eau et un peu de graisse. On donne ensuite quelques secousses sur l'épaule. Si l'abcès crève, cela suffit : sinon l'on fera ce que je vais dire ; on mêlera ensemble des sucs d'ali-mens âcres, et de pain de pourceau, *cyclamen*, environ deux onces de chacun ; on y ajoutera gros comme une fève de suc de sylphium, dissout dans environ deux onces de lait de chèvre ou d'ânesse : on versera peu à peu ce mélange tout chaud. Si l'abcès se crève, on usera d'alimens les plus salés et les plus gras. Si le pus ne sort point, on prendra quelques légères fumigations par la bouche, avec le suc d'ache dans du vin de Tornio, et du lait d'ânesse ou de vache, parties égales de chacun, faisant le tout environ six onces : on y jette des morceaux de briques rougies au four ; et l'on en reçoit la vapeur par un tuyau, en

(1) Le traitement qui va suivre, paroîtra bien extraordinaire. J'ajoute qu'il n'est pas très-clair dans le texte, et que je ne le comprends pas bien. Il semble même, dans l'original, qu'il s'agisse de la possibilité d'introduire des remèdes dans le poumon, par la trachée artère. Il faudroit, pour être autorisé à attribuer cette opinion à notre auteur, qu'il l'eût énoncée plus clairement. On la trouvera combattue à la fin du quatrième livre. Voyez néanmoins un endroit que j'ai noté à ce sujet, *infrà*, n°. 60, et un autre au traité *des affections internes*, n°. 6.

prenant garde de ne point se brûler. Lorsque le crachat devient plus pur, on use d'un mélange de semence d'ortie, d'encens, d'origan, avec du vin blanc du miel et un peu d'huile. On l'emploie ainsi pendant trois jours; ensuite l'on y met du beurre et de la résine fondue dans du miel. L'on n'use plus d'alimens salés ni gras. On prend à jeun, dans les jours d'intervalle, une infusion de sauge, de rue, de sariette et d'origan, de chacun environ deux onces dans du vin blanc. Si, malgré tous ces moyens et l'usage de cette infusion, l'abcès ne donne point de signes qu'il est crévé, c'est qu'il arrive souvent qu'il se perce dans la cavité *de la poitrine :* et alors on se trouve d'abord mieux, parce que le pus passe d'un endroit où il étoit resserré, en un autre où il est au large.

Autre Maladie (1).

45. Quand il s'est écoulé quelque temps, que la fièvre et la toux sont fortes, que le malade sent de la douleur au côté, de manière qu'il peut rester couché sur le côté douloureux, mais non sur le sain : pour bien reconnoître son état, on le placera sur un siége solide, le quinzième jour depuis l'ouverture de l'abcès, après lui avoir fait prendre un bain chaud. On le fera tenir des mains par un tiers; on le

(1) Ce numéro me paroît être une suite du précédent. Il ne présente point une nouvelle maladie, malgré le titre qu'il porte dans le texte : ce n'est qu'un nouvel état, dans le péripneumonique. J'ai déjà observé, que les médecins praticiens, n'auront guère égard à la multitude des divisions des maladies, qu'on trouve dans ce traité.

secouera par les épaules, et l'on écoutera dans quel côté il se passe du bruit. Il est à souhaiter que ce soit du côté gauche, et d'avoir à y faire l'ouverture : car, elle y est moins dangereuse *que du côté droit.* Quand on ne peut sentir aucun bruit, à raison de l'épaississement ou de la quantité du pus, comme il arrive quelquefois, on fera l'incision du côté qui a été le plus malade, et qui est le plus enflé, à l'endroit le plus bas, derrière l'enflure plutôt que sur le devant; de manière que le pus puisse facilement s'écouler. On commence par faire une incision à la peau avec un scalpel; puis avec une lancette enveloppée d'un linge, à la réserve de la pointe dont on laisse le tranchant à découvert, de la longueur de l'ongle du pouce. On pénètre jusqu'à l'endroit du pus, pour en faire sortir autant qu'on le juge à propos. L'on met ensuite à l'ouverture un tampon de charpie, attaché par un fil, pour le retirer et continuer de faire sortir le pus tous les jours; et on le contient par un bandage. On panse la plaie, en y versant de l'huile et du vin tièdes, au moyen d'un tuyau conducteur; afin d'empêcher que le poumon, habitué à l'humidité du pus, ne se trouve trop promptement à sec. On vide, le matin, l'injection de la veille; et le soir, celle du matin. Lorsque le pus sort en petite quantité, qu'il est clair comme de l'eau, gluant au toucher, on introduit un petit bourdonnet avec la sonde d'étain; et on le diminue un peu à proportion que l'ulcère se dessèche, pour que les bords se rapprochent, et que la cicatrice se fasse quand il ne sortira plus de matières. On connoît que le malade en réchappera, si le pus est blanc

et pur, avec quelques filets de sang. Il est ordinaire dans ce cas de guérir. Mais quand il est d'abord de couleur de jaune d'œuf, et qu'ensuite il devient bourbeux le lendemain, et verdâtre et fétide, on meurt communément.

Autre Pulmonie.

46. Quand on est pulmonique, on rend des crachats épais, verds, douceâtres, qui agacent les dents; on tousse; on sent des douleurs à la poitrine, au dos: on entend un sifflement dans la trachée. Le gosier est sec, le fond en est rouge. Le son de la voix est casse. Les pieds s'enflent; les ongles deviennent crochus; les extrémités supérieures sont grêles. Le malade trouve le crachat d'un goût détestable quand il passe par la bouche; il tousse, sur-tout le matin et dans la nuit, quoiqu'il tousse aussi dans la journée. Cette maladie attaque plus les jeunes personnes du sexe, que les vieilles. Lorsqu'on perd les cheveux, qu'ils tombent, comme cela arrive aux personnes qui relèvent de maladie, que le crachat jeté sur des charbons ardens répand une odeur fétide, ce sont des signes qu'on mourra dans peu; que la diarrhée emportera le malade. Dès que le pus se pourrit autour du cœur, il donne une mauvaise odeur, quand on le jette sur le feu. Le cerveau se trouvant échauffé, rend des humeurs salées, qui se portent au ventre, et y excitent la diarrhée. Cet état se manifeste par la chute des cheveux. On ne guérit point quand on y est arrivé. Si vous êtes chargé du traitement de la maladie dans son commencement, prescrivez la dé-

coction de lentilles pour boisson ; laissez un jour d'intervalle, et faites prendre l'ellébore préparé, de manière qu'il ne purge point par bas. Lorsque le malade sent venir de la salure dans sa bouche, aux approches de la nuit, faites-le user de beaucoup d'errhins. S'il ne s'établit point d'écoulement *par le nez*, continuez néanmoins pendant long-temps ; et donnez tous les mois, une fois en boisson, une pincée d'ellébore dans du vin, faisant avaler aussitôt de la décoction de lentilles par-dessus. Il faut employer peu des remèdes, à moins que la violence de la fièvre n'y oblige. On fait sucer la racine de serpentaire et celle d'ellébore, sans miel, parce qu'ainsi elles n'excitent point de selles. Dès qu'il y a des tranchées, on donne des lavemens avec une décoction de grains (1)

---

(1) *De grains.* Le texte ne dit que des grains Κόκκ⊙. Les interprètes et Galien observent, qu'Hippocrate emploie souvent ce mot seul, souvent aussi avec celui de Κνίδε⊙ pour désigner un fruit qu'on dit être celui du chamœlœa. Si l'on pense qu'il ne peut pas s'agir ici d'un remède aussi violent, je puis ajouter qu'il paroît que dans la pratique de l'ancienne médecine, on usoit de deux espèces diverses *de grains* de vertu très-différente ; sur lesquelles on n'équivoquoit pas vraisemblablement, à raison des circonstances ; et que nous ne sommes nullement assurés de bien connoître aujourd'hui aucune de ces deux espèces. Les personnes attachées à une médecine peu active, ne se persuaderont jamais qu'il puisse être question ici *des grains* de chamœlœa, non plus que dans quelques autres endroits, où les auteurs des divers traités, que nous avons sous le nom d'Hippocrate, prescrivent l'usage *des grains* ; par exemple à un endroit du

de chamælæa ; si elles ne s'arrêtent point, vous purgerez, avec du lait d'ânesse, cuit : ne donnez point de purgatif par bas très-actif. Si avant de prescrire un minoratif, l'ellébore pris en boisson fait vomir de la bile, favorisez le vomissement, en donnant la décoction de lentilles. Lorsque la fièvre n'est pas forte, on use, en alimens, du mouton, de la volaille, de la citrouille, des bêtes ; point de bouillon ni de soupe. On fait manger du poisson, le scorpion *appelé scorpeno par les Marseillois*, les poissons cartilagineux (1), mais rien de chaud. On ne donne pas non plus de bains chauds. S'il y a beaucoup de fièvre, on interdit les plantes agaçantes, à la réserve de la sariette et de l'origan. On permet l'usage du vin blanc, quand il n'y a point de fièvre. On fait prendre des bains chauds de temps en temps. L'on donne les meilleurs poissons, les plus gras ; les choses grasses, douces, avec beaucoup de sel : on prescrit les promenades à l'abri du soleil et du vent : on fait vomir, après avoir rempli l'estomac, toutes les fois qu'on le croit convenable : on prescrit beaucoup de lotions d'eau chaude, mais non à la tête. Le pain est dans ce cas, la meilleure de toutes les nourritures, à moins qu'on ne soit habitué à ne manger que du

---

traité des maladies des femmes, que je ferai remarquer dans la suite ; et ailleurs.

(1) On peut voir au sujet des poissons, ce qui en est dit dans le traité des affections, n°. 51, et au sujet des poissons cartilagineux, le n°. 40, du livre second du traité du régime.

gâteau. Ceux-ci feront un mélange de l'un et de l'autre.

Autre Maladie qu'on nomme Phthisie.

47. On tousse, et l'on rend beaucoup de crachats délayés, qui sortent quelquefois facilement. On y remarque du pus, qui ressemble à des grains de grêle. En le roulant sous les doigts, il est ferme, et de mauvaise odeur. Le son de voix est clair. On ne ressent point de douleurs. On n'a point de fièvre, mais de la chaleur de temps en temps; et on se trouve foible. Il faut, dans ce cas, faire boire de l'ellébore et du bouillon de lentilles; bien nourrir le malade, en lui interdisant les choses âcres, la viande de bœuf, de cochon et de mouton; il fera peu d'exercices, de légères promenades. Il usera d'émétiques, après avoir préalablement rempli l'estomac. Il s'abstiendra du commerce des femmes. Cette maladie dure environ sept ou neuf ans. On en guérit, quand on est soigné dès le commencement.

Autre Maladie.

Il s'agit ici d'une affection du larynx, ou des bronches, qui jette dans la phthisie.

48. Lorsque la cavité de la trachée-artère est atteinte, on a un peu de fièvre; l'on sent de la douleur vers le milieu de la poitrine, avec des démangeaisons dans tout le corps. La voix est rauque. Le crachat est liquide et clair, quelquefois épais comme de la purée de tisane. Il laisse une mauvaise odeur dans la bouche, comme du poisson cru. On y voit de temps en temps, comme des fragmens de chair d'un ulcère. Le malade dépérit des extrémités supérieures, et de tout le corps. Il se fait un cercle de rougeurs

aux joues. Avec le temps, les ongles deviennent crochus, secs, livides. On meurt bientôt, s'il n'y est apporté de remède. Le crachement de sang, de pus, et la fièvre qui survient, emportent le malade. Il pourra cependant guérir s'il est soigné. Pour le traitement, vous ferez prendre du bouillon de lentilles, et l'ellébore en boisson, quand vous le jugez à propos, pourvu que les forces du malade le permettent; sinon, vous en mêlerez demi-dose avec le bouillon de lentilles (1), vous arrêtant à la cinquième ou sixième prise. Il ne faut point purger par bas, à moins qu'il ne survienne une grosse fièvre. Quand elle n'y est point, on lâche le ventre avec du lait d'ânesse. Si le malade ne peut en boire la quantité nécessaire, on donne des lavemens qui portent peu à la tête. Lorsque la bouche est inondée de crachats salés, on prend des sternutatoires qui n'irritent pas la bile. S'il n'y a point cette abondance de sérosités, on ne travaille point sur la tête. Lorsque le crachat prend une mauvaise odeur, on met dans le bouillon de lentilles, des remèdes propres au poumon. On fait, dès le deuxième jour, des fumigations. La nourriture consiste en viande de mouton, et en poisson cartilagineux. On donne du scorpion (2) cuit. Le quatrième jour on passe au poisson mariné, le meilleur et le

(1) Tout ceci, pour être bien entendu, auroit besoin de beaucoup d'éclaircissemens, touchant l'ancienne manière d'émétiser. J'avoue que je suis hors d'état de les donner tels qu'il les faudroit.

(2) *Scorpion.* Le même poisson dont il a été parlé ci-dessus, n°. 46.

plus gras. Au dîner l'on mange du gâteau ; au souper l'on y mêle du pain : point de purée, point de sorbet (1), tant que le malade peut manger. Quant aux épiceries, il usera de la coriandre et de l'aneth, substituant le sésame au froment ; point de sylphium, ni d'aucune plante forte, si ce n'est l'origan ou le tym, ou la rue. Il fera des promenades avant et après le repas, se préservant des vents et du soleil. Il ne fera point d'excès de vin, ni ne se livrera aux plaisirs de Vénus. Il prendra des bains chauds, non à la tête, excepté très-rarement.

La Phthisie dorsale.

50. La phthisie dorsale, provenant de la moelle de l'épine, est une maladie fréquente chez les nouveaux mariés, et chez les libertins. On tombe malade sans s'en apercevoir. L'appetit se conserve ; mais le corps se consume. Si vous interrogés les malades, ils répondent qu'ils sentent comme des fourmis qui descendent de la tête le long de l'épine. En urinant ou allant à selle, ils rendent beaucoup de semence liquide. Quoi qu'ils voyent des femmes, ils n'engendrent point ; ils perdent la semence dans le lit, qu'ils aient des songes lascifs, ou non. Ils la perdent à cheval, en marchant, de toute manière. Pour le dire brièvement, ils tombent dans des difficultés de respiration, dans un grand état de foiblesse avec des pesanteurs de tête, et un bourdonnement aux oreilles. Si dans cet état ils sont atteints d'une forte fièvre, ils meurent (2) lipyriques. Lors donc que vous

(1) Sorbet ; voyez la note ci-dessus, n°. 39.

(1) Lipyriques ; voyez la note première sur le n°. 15.

serez appelé dans le commencement, il faudra d'abord, après avoir fumigé tout le corps, donner un émétique; puis purger le cerveau avec des errhins, ensuite les entrailles par bas. Il est avantageux que ce soit au printemps. Vous ferez prendre le petit lait, ou le lait d'ânesse, puis celui de vache pendant quarante jours. Durant tout le temps qu'on usera du lait, on prendra le soir des crêmes avec la farine d'épautre : point d'alimens solides. Après que le lait sera fini, on passera insensiblement aux alimens qui ont de la consistance, qui soient doux et propres à bien nourrir. Il faut s'interdire pendant un an tout excès de vin, le commerce avec les femmes, et les exercices, à la réserve de la promenade en se préservant du froid et du soleil. On prendra les bains tièdes.

Maladie du Poumon.

51. On rend, avec la toux, des crachats épais noirâtres : la peau est noire, tuméfiée : on a des douleurs à la poitrine, et aux épaules : s'il survient des plaies dans quelque endroit du corps, elles ne se guérissent qu'avec peine. Cet état, quelque dangereux qu'il soit, ne l'est pas néanmoins autant que le précédent; la plupart en réchappent (1). On donne l'ellé-

(1) *La plupart en réchappent.* N'est-on pas surpris de voir cette sécurité, et le traitement simple de ces anciens médecins dans les maladies du poumon. La médecine se trouve peut-être aujourd'hui fort réculée à cet égard. Voyez la note sur le n°. 14 du premier livre de ce traité. Il paroît bien du reste par le n°. 45 ci-dessus, par le n°. 24 du livre IIIe. de ce traité, par la fin du n°. 1, du traité des affections in-

bore pur, ou dans le bouillon de lentilles : on fait fumiger de manière à conduire la vapeur dans le poumon. On laisse bien manger, en interdisant la viande de bœuf, de mouton, de cochon, les herbes fortes à la réserve de l'origan et de la sariette. On fait promener de grand matin à jeun, dans des lieux escarpés ; on fait boire d'un vin infusé avec des plantes, *la sariette et l'origan*. La nourriture d'ailleurs, sera telle que je l'ai déjà dit. *Il s'agit sans doute de la nourriture ci-dessus tracée pour le pénultième cas : ou* peut-être, *pour quelqu'un des précédens.*

Trachée artère ulcérée.

52. Si l'on a un ulcère à la trachée, on crache du sang en toussant ; le gosier s'en remplit, sans qu'on s'en aperçoive ; l'on rend des caillots. On ressent de vives douleurs au devant de la poitrine, et au dos. La salive est abondante et épaisse ; le gosier sec. Il y a de la fièvre, avec des frissons. L'on fait un bruit dans le gosier, comme celui que font les graisses *sur le feu*. Cet état dure une quinzaine de jours ; puis on crache du pus ; puis on rend comme de flocons qui sortent d'une plaie. La toux redevient plus forte : on crache de nouveau du sang, puis encore du pus plus épais. Il s'allume une forte fièvre. L'abcès se crève enfin dans la poitrine : on appelle improprement cet état, déchirure du poumon. Si après le

---

ternes, et par une foule d'autres endroits, qu'on se déterminoit du temps d'Hippocrate, à faire l'opération de l'empyème, dans des circonstances, où nous n'avons pas lieu de croire qu'on osât seulement y penser à aujourd'hui.

premier crachement de sang, il ne vient point de pus, il faudra se hater d'interdire les fatigues et les exercices, faire promener dans une voiture, défendre les alimens salés, gras, huileux, les herbages forts. Après qu'en menant ce nouveau genre de vie, il paroîtra que l'on est mieux, vous cautériserez tant le devant de la poitrine que le dos, chaque partie suivant les circonstances. Lorsque les plaies seront guéries, on évitera pendant un an tout excès dans le vin et le manger. On ne prendra point de peine de corps. Il ne sera plus nécessaire d'aller en voiture. On s'attachera à bien nourrir le corps.

Les ligamens du Poumon tiraillés.

53. Lorsque les ligamens du poumon on souffert des tiraillemens, on rend des crachats blancs quelquefois sanguinolens : on tombe dans la fièvre avec délire et des douleurs à la poitrine, au dos, et au côté. Si on se tourne, on tousse, et l'on éternue. Il faut faire des fomentations tièdes aux endroits de la douleur ; donner à avaler une mixtion avec la centaurée, des carrotes, des feuilles de sauge, le tout bien pilé ; à quoi l'on ajoute du miel, du vinaigre et suffisante quantité d'eau. On donnera aussi de la tisane crémée, et immédiatement après du vin coupé avec de l'eau. Quand la douleur a passé, on fait boire à jeun du vin saupoudré de farine, de la poudre de sauge, de celle d'hypéricum, et de celle d'érysimum bien tamisées, de chacune parties égales. Si l'on est dans l'été, on usera d'alimens doux non salés ni gras, dès que le corps, la poitrine et le dos paroîtront

avoir repris l'état naturel. Lorsque les ligamens ont été tiraillés dans chacun des deux lobes, la toux est obstinée, le crachat est blanc et épais. Les douleurs de la poitrine sont vives, ainsi que celle des épaules et celles du côté. On sent du feu dans tout le corps: il se couvre de rougeurs comme des brûlures, avec des démangeaisons. On ne peut rester, ni debout, ni assis, ni couché : l'on perd les forces. On meurt communément le quatrième jour. Quoiqu'on survive, l'espérance n'est pas grande; il y a encore du danger pendant sept jours : mais si on les passe, on est sauvé. Alors on donnera un bain chaud copieux, deux fois par jour. Si les douleurs persistent, on fera de plus des lotions avec de l'eau chaude. On donnera la purée de tisane avec du miel et du vinaigre, de bon vin blanc à boire par-dessus. Quand le malade ne peut supporter les bains et les lotions, qu'il en est fatigué, on trempe dans l'eau des coussinets faits de vieux linges; on les applique sur son dos, sur sa poitrine. On lui donne pour boisson de l'eau fraîche, où l'on jette des rayons de ruche à miel. On le fait coucher dans un endroit frais. Telle est la conduite à tenir contre cette maladie. En général elle est mortelle.

L'Erysipèle du Poumon.

54. S'il se fait un érysipèle au poumon, on crache abondamment des matières claires qui paroissent venir du gosier : il n'y a point de sang. L'on sent des douleurs au dos et aux flancs. On a des grouillemens dans le ventre. On vomit de la pituite aigre comme du vinaigre, qui agace les dents. La fièvre, les fris-

sons, la soif, tourmentent successivement. Si on mange, l'on a des rapports aigres; le ventre fait du bruit; l'on est accablé de tout le corps. Quand on a vomi, on se trouve un peu mieux. Si on ne vomit point, on a le soir des tranchées et des douleurs d'entrailles, avec des déjections liquides. Cette maladie est sur-tout occasionnée par des excès dans le boire et dans la bonne chère, et par le changement d'eaux. Il faut purger par bas; donner le lait d'ânesse, à moins que le malade ne soit de sa nature, affecté de la rate : s'il l'est, on ne purgera ni avec le petit lait, ni avec le lait, ni avec des sucs laxatifs; mais avec quelque chose, qui, pris en petite quantité, puisse évacuer beaucoup de matières. Les lavemens et les suppositoires, sont des moyens propres à vider le ventre dans toutes les maladies : dans celle-ci, quand la fièvre est calmée, et que le corps paroît en bon état, on ordonne des bains froids, beaucoup d'exercices, l'usage des émétiques dans le printemps et dans l'automne. On fait cuire des gousses d'ail dans environ vingt onces de vin doux, y ajoutant une poignée d'origan, dix onces du vinaigre le plus fort, environ deux onces et demi de miel, jusqu'à réduction du liquide au tiers. On fait prendre ce mélange chaud, à l'issue des exercices et d'un bain chaud. On donne ensuite du bouillon de lentilles, dans lequel on a mis du miel et du vinaigre; et quand l'estomac est plein, on fait prendre un émétique. Le malade ne mangera point de toute cette journée. Il doit boire de l'eau blanchie avec de la farine. Le soir, il mangera des bêtes avec un peu de gâteau;

et il boira du vin trempé. D'autrefois on fait vomir après avoir rempli l'estomac d'alimens et de lentilles. Lorsque la douleur sera fixée aux épaules, on y appliquera des ventoures; et l'on saignera du bras. On interdit les alimens salés, les huiles, les graisses. On prescrit les amers, les aigres, les choses rafraîchissantes. L'on recommande l'usage de la promenade. Avec ce genre de vie, on peut durer long-temps. La maladie n'est pas mortelle, elle se dissipe, à mesure qu'on vieillit. Si dans la jeunesse on veut en être délivré promptement, il faudra après avoir purgé cautériser le dos et la poitrine.

La Maladie Dorsale.

55. On est pris de la fièvre avec des frissons et de la difficulté de respirer. Le crachat est verdâtre, quelquefois sanguinolent : il y a des douleurs sur-tout au dos et aux aines. Le troisième ou quatrième jour on pisse du sang, l'on meurt le septième. Si on passe le quatorzième, on guérit : mais cela est rare. Il faut donner à boire froid de l'hydromel, qu'on aura fait bouillir dans un pot neuf avec de l'écorce de fenouil ou d'ache. On fait prendre la tisane crémée deux fois le jour, et du vin coupé avec de l'eau par-dessus. On fomente les endroits douloureux : on donnera un bain chaud, si la fièvre n'est pas forte. Après le quatorzième jour le malade dînera avec du millet. Le soir, il mangera de la viande de petits chiens, ou de la volaille bouillie. Il en boira le bouillon. Et il ne mangera que peu, durant les premiers jours

Tumeurs

Tumeurs du Poumon.

56. Quand il se fait des tumeurs au poumon, l'on tousse; la difficulté de respirer est grande; on sent de vives douleurs à la poitrine et au côté. Cet état dure pendant sept jours : car ordinairement il faut ce temps à l'inflammation des tubercules du poumon, *pour leur résolution.* L'on a des douleurs aux paupières, et des maux de tête; on ne peut regarder les objets. La peau devient jaune, elle se couvre de tâches rouges. Il faut donner beaucoup de bains chauds; faire boire de l'oxymel aqueux; nourrir avec la purée de tisane et du vin par-dessus, en observant qu'il soit bien trempé. Tant que les douleurs sont violentes, on fait des fomentations. Après qu'elles sont calmées, on use d'alimens émolliens. Lorsque le malade, après qu'il est délivré, éprouve des difficultés de respiration quand il monte ou qu'il s'agite, il faudra lui donner un remède *émétique* qui ne fasse point d'évacuation par bas : si dans le vomissement il rend du pus blanc avec quelques filets de sang, il est sauvé. Si le pus est livide, verdâtre, fétide, le malade mourra. L'abcès se nettoie dans quarante jours, à compter de celui où il a crévé. La maladie dure quelquefois pendant un an. On la traite comme les empyèmes. Quand l'abcès ne crève point *dans les bronches*, comme il arrive quelquefois; que le mal se porte vers la plèvre, et que le côté s'enfle : alors on opère par des incisions, et par le feu.

Plénitude du Poumon.

57. Quand le poumon se remplit, on tousse; la respiration est pénible, comme dans l'asthme : on

ne peut rester couché : la langue s'épaissit. Il vient des rougeurs dans tout le corps. On sent des démangeaisons et des douleurs à la poitrine, et au dos. On ne sait comment se tenir, ni assis, ni couché, ni debout : toute situation devient insupportable. L'on meurt dans quatre jours. Si on les passe, il y a de l'espoir. On risque aussi beaucoup au septième. Quand il est passé, l'on doit prendre, deux fois par jour, des bains avec beaucoup d'eau chaude. Il faut faire des fomentations chaudes, donner de l'oxymel cuit et la purée de tisane, avec du vin par-dessus. Si le malade ne peut supporter les bains et les fomentations chaudes, on lui donne des choses rafraîchissantes, de l'eau très-fraîche dans laquelle ont trempé des rayons de ruche à miel. On le fait coucher dans un endroit frais. Tel est le traitement. Cet état est fort embarrassant ; il est mortel.

Le Poumon se jettant sur la Plèvre.

58. Si le poumon se jette sur la plèvre, il y a de la toux ; on ne peut respirer couché. Le crachat est blanc. On a des douleurs à la poitrine et au dos. On sent comme un poids qui porte sur un endroit de la plèvre, et y cause des douleurs vives. Le malade est obligé de retenir la respiration. Il ne la prend qu'en faisant de petits soupirs. Il peut absolument rester couché sur le côté malade, mais non sur le sain. Il lui semble qu'il a un gros poids suspendu au côté ; qu'on ouvre sa poitrine, et qu'il respire à travers. Il faut le mettre deux fois par jour dans un bain chaud abondant ; lui donner de l'hydromel, et

à l'issue du bain, du vin blanc avec un peu de miel. On fera aussi une infusion de graines de carrote et de centaurée concassée, dont il usera, la prenant tiède. On placera sur l'endroit douloureux, une petite outre, ou une vessie de bœuf, à demi pleine d'eau chaude; on la maintiendra en place, au moyen d'un léger bandage. On donnera la tisane crémée tiède. Quand ce mal est une suite d'une plaie, ou de l'opération de l'empyème, comme cela arrive, il faut après avoir attaché une petite vessie au bout d'un chalumeau, la remplir d'air et l'introduire dans l'intérieur; puis y placer une sonde d'étain creuse, ferme, que l'on pousse en avant (1). Avec ce traitement vous réussirez souvent.

Tumeur de la Plèvre.

59. Quand il se fait une tumeur à la plèvre, on a une toux âpre, des douleurs, la fièvre; on sent un poids à la plèvre, avec une douleur aiguë fixe dans le même endroit; on est fort altéré : mais si la boisson est chaude, on la rejete aussitôt. On ne peut rester

(1) Si j'entends bien le texte qui est ici très-embarrassant, il présente un procédé oublié vraisemblablement depuis longtemps, dont je n'avois aucune idée; et dans lequel on voit des dangers, sans en bien sentir l'utilité. Il faut croire d'après cet endroit et un autre qui suit de près, dans le n°. 59, *item* un autre dans le traité des maladies des femmes, livre second n°. 22; qu'on mettoit une sonde creuse dans les plaies de la poitrine pénétrantes, pour donner au pus une issue continuelle. La vessie pleine d'air ne me paroît avoir pu être introduite, que dans la vue d'empêcher les adhérances du poumon avec la plèvre.

sur le côté malade, si fait bien sur le sain; encore semble-t-il qu'on y sent comme le poids d'une pierre; et il senfle et devient rouge. On a les pieds enflés. Il faut ouvrir par le moyen d'une incision, ou bien cautériser, laisser ensuite couler le pus pendant dix jours, tenant par-dessus un plumaceau de lin cru. Après le dixième jour on y verse un mélange de vin et d'huile tièdes, pour empêcher le dessèchement trop prompt : et l'on bouche l'ouverture avec un tampon de charpie. Toutes les fois qu'on vide le poumon, on remet un nouveau tampon, continuant ainsi pendant cinq jours. Lorsque le pus coulera en petite quantité, et qu'il sera doux au toucher, ayant la consistance de la tisane crémée, on y placera une sonde d'étain creuse. Lorsque la plaie se dessèchera entièrement, on laissera la plaie se fermer tout autour de la sonde, qu'on tient de la longueur convenable, en en coupant toujours un peu.

De l'amas d'eau au Poumon. L'Hydropisie de Poitrine.

60. Quand il se fait un amas d'eaux au poumon, on a la fièvre avec de la toux, la respiration fréquente et les jambes enflées. Les changemens dans les ongles, et les autres symptômes de l'empyème s'y joignent; mais cette maladie-ci marche plus doucement, plus lentement; et soit qu'on verse quelque chose dans le poumon (1), ou qu'on cautérise, ou qu'on fasse des fumigations, il ne sort point du pus, mais de l'eau. Lors donc que vous connoissez l'amas pour être une

(1) Voyez la note sur le n°. 44.

collection d'eau non de pus ; si après y avoir donné pendant long-temps l'attention suffisante, vous avez entendu dans la poitrine un bruit comme le feroit du vinaigre agité *dans un vase*, durant que le malade est dans l'état ci-dessus, sachez qu'avec le temps la poche se crévera. Le malade alors se trouve d'abord soulagé ; mais ensuite la cavité de la poitrine se remplit ; et il souffre les mêmes maux, sinon plus grands : quelquefois même il tombe dans des enflures de l'abdomen et du scrotum ; ce qui fait croire que la source du mal est dans le ventre, parce qu'on le voit grossir considérablement, et que les pieds sont enflés. Il faudra, quand il y aura de l'enflure, traiter le malade en ouvrant la poitrine. S'il n'y a pas d'enflure, placer le malade sur un siége comme je l'ai dit au sujet de l'empyème : et faire l'ouverture là où vous aurez entendu le bruit. Il est à souhaiter que ce soit dans un endroit bas, afin que le pus puisse s'écouler plus facilement. Sur l'incision, vous mettrez un bourdonnet de lin cru épais et pointu, qui laisse couler les eaux peu à peu. Si au cinquième jour le tampon se trouve enduit de pus, le malade en réchappe ordinairement : s'il n'y a point de pus, après que les eaux se sont écoulées, la toux et la soif arrivent ; et le malade périt.

Rupture de la Poitrine ou du Dos.

Lorsque le dos ou la poitrine sont dans le cas de la rupture, on sent à la poitrine et au dos, des douleurs qui vont de part en part. L'on a des chaleurs qui se passent et qui reviennent. Le crachat est sanguinolent ;

on y remarque des filets rouges comme des cheveux. Ce symptôme a lieu sur-tout, quand on a travaillé du corps ; qu'on est allé en voiture ou à cheval. Il faut, dans ce cas, cautériser devant et derrière : c'est ainsi que le mal s'arrête. On s'abstiendra de travailler pendant un an : et à la suite de l'application du caustique, on usera d'alimens bien nourrissans.

La Fièvre ardente (1).

61. On a de la fièvre avec beaucoup de soif. La langue est âpre, noire, d'une pâleur livide ; sèche, d'un rouge vif. Les yeux sont verdâtres ; on rend des selles rouges, livides ; les urines de même : il y a abondance de crachats. Souvent le mal dégénère en péripneumonie. Il est aisé de connoître, quand le mal prend cette tournure. Si le malade devient péripneumonique, et qu'il passe le quatorzième jour, il recouvre la santé. Quand la péripneumonie dure dix-huit jours, et que le poumon ne se purge point par des crachats, il se fait une suppuration interne. Il faut donner pour boisson l'eau blanchie avec de la farine, et y ajouter de bon vinaigre blanc. On fera prendre la purée de tisane deux fois par jour, trois fois même si le malade est foible, avec du bon vin blanc par-dessus, qui soit trempé d'eau. On ne doit user de bains que bien peu. S'il se fait un empyème, on emploiera le traitement convenable à cet état.

---

(1) Il a été question de quelques espèces de fièvres, aux n°. 36, 37, 38 et 39. La fin de ce livre nous en présentera d'autres, et plusieurs maladies de dénomination fort singulière.

La Fièvre avec Hoquet.

62. La fièvre est vive; il y a des frissons, de la toux, du hoquet. On rend, avec la toux, des crachats chargés de petits caillots de sang; et l'on meurt le septième jour. Si l'on arrive au dixième, le mal diminue; et la guérison en devient plus facile. Mais au vingtième, il se fait une suppuration interne. Durant les premiers jours, on crache peu de pus; il augmente ensuite beaucoup; et le poumon se nettoie dans quatorze jours. Vous donnerez à boire, dans les premiers jours, de l'oxymel cuit; vous y ajouterez ensuite du vinaigre et de l'eau pour le rendre aqueux. Vous ferez prendre la purée de tisane, dans laquelle on mettra du vinaigre, et de bon vin blanc par-dessus. Après dix jours, quand la fièvre sera calmée, et que le pus sera pur, on fera prendre la tisane non coulée, ou du millet. Si le crachement de pus dure vingt jours, on fera boire une légère décoction de sauge, rue, sariette, origan et hypéricum : l'on coupe ces plantes à petits morceaux, et l'on coule la décoction. La quantité de plantes doit être d'environ une petite poignée de petits morceaux de chacune; on y ajoute un mélange de vin doux, et de farine. Cette décoction sera prise à jeun. On la donnera dans l'hiver, dans l'automne et dans le printemps. Si c'est dans l'été, on donnera une émulsion faite avec les amandes, la graine de courge, le sésame, une cuiller de chacun, pour environ dix onces d'eau. Par-dessus cette boisson, on fera avaler une mixture de miel et de farine. On usera pour alimens, des choses grasses et salées, du poisson de

mer plutôt que de la viande. Il faut faire peu de lotions à la tête. En suivant ce régime, on guérit.

La Maladie qu'on nomme Léthargie (1).

63. Il y a toux, beaucoup de crachats aqueux, avec délire, à la suite duquel vient la somnolence; les selles sont fétides. La boisson doit être de l'eau blanchie avec la grosse farine d'orge, et un peu de bon vin blanc par-dessus. On fait prendre pour nourriture, la purée de tisane, y ajoutant du suc de grenade. L'on donne de bon vin blanc par-dessus; point de bains. Cette maladie se termine en sept jours; souvent par la mort. Si on passe le septième, on guérit.

*Autre Maladie appelée l'*Échauffement.

64. On ne peut rester à jeun : on souffre, quand on a mangé. Tandis qu'on est à jeun, on a de borborigmes; on sent comme de morsures à l'estomac : on vomit de matières diverses; tantôt c'est de la bile, tantôt des eaux, de la pituite, des choses amères. Après le vomissement, on se trouve un peu mieux pour peu de temps. Quand on a mangé, l'on rend des vents; l'on brûle; on croit toujours qu'on va rendre beaucoup de matières par les selles; puis on ne rend que des vents. On a des maux de tête : on sent comme des aiguilles qui piquent dans tout le corps, tantôt ici, tantôt là. Les jambes sont pesantes, foibles; l'on maigrit; on s'affoiblit. L'on doit, dans

(1) Il paroît que l'auteur entendoit, par la léthargie, une maladie différente de l'état que nous nommons ainsi. Voyez encore livre troisième, n°. 6.

cet état, purger d'abord par bas ; puis faire vomir ; purger la tête ; interdire les alimens doux, les huiles et les graisses, les excès en vin ; faire user des émétiques en lavage, après avoir préalablement rempli l'estomac ; prescrire le lait d'ânesse, ou le petit-lait, quand la saison le permet, l'usage des évacuans tels qu'ils paroîtront convenir ; les bains frais dans l'été et le printemps ; des onctions dans l'automne et l'hiver ; quelques exercices, mais peu. Si l'on est trop foible pour fréquenter le gymnase, on ira en voiture. La nourriture sera rafraîchissante et laxative. Lorsque le ventre est serré, on prend des lavemens émolliens. Cet état dure long-temps ; il ne finit guère qu'avec la vieillesse ; supposé qu'il ne dure pas toute la vie : souvent il accompagne jusqu'au tombeau.

La Fièvre appelée Tuante (1).

65. L'on a la fièvre avec des frissons. On sent un poids aux sourcils, avec des douleurs de tête, avec des vomissemens tantôt de pituite chaude tantôt de beaucoup de bile. Quelquefois il y a des selles *de même nature*. La fosse des yeux ne peut pas en contenir le globe. Les douleurs se portent au cou, aux aines. Il y a grande foiblesse et délire. On meurt le septième jour ou plutôt. Quand on passe le septième, communément on en réchappe. Il faut appliquer des rafraîchissemens sur les entrailles et à la tête. On donnera pour boisson, de l'eau dans laquelle on aura fait infuser de l'orge torréfié avec sa balle : et l'on

(1) On peut, en plus d'un endroit de ce traité, se souvenir de la note sur le n°. 16.

coulera la liqueur, pour en faire de l'hydromel. On ne fera prendre, de huit jours, pour nourriture, ni alimens, ni purée de tisane. L'on permettra, s'il le faut, la tisane crémée claire, en petite quantité deux fois le jour, et de l'eau par-dessus. Après le septième jour, lorsque la fièvre sera appaisée, on donnera, en attendant le neuvième, du millet à sucer, le soir de la citrouille, avec un peu de bêtes, et du vin blanc par-dessus, qui soit coupé d'eau. On permettra ensuite quelque peu d'alimens solides; le dîner sera avec du millet. Point de bain, tandis que les douleurs et la fièvre persisteront. Après qu'elles seront calmées, beaucoup de bains. Si le ventre est serré, des lavemens, ou des suppositoires. Lorsque les forces sont revenues, on ordonne quelque errhin. On purge par bas; puis on passe au lait d'ânesse.

La Maladie Livide.

66. On a une fièvre sèche, des frissons erratiques, des douleurs de tête, des maux d'entrailles, des vomissemens de bile. Dans les accès de douleurs, on ne peut regarder en haut. On tient la tête basse. Le ventre est constipé; la couleur du corps, livide; les lèvres et le blanc des yeux, livides; le regard, égaré, comme celui d'un homme qui suffoque. Quelquefois la couleur change; de livide elle devient verdâtre. Il faut vider par haut et par bas; donner des lavemens; purger la tête; ne pas prendre de bains d'eau chaude; rester à l'air au sortir du bain; prendre du lait d'ânesse et du petit lait, si la saison le permet; user de la nourriture la plus émolliente et rafraîchissante; s'abs-

tenir des choses salées, des amers; prendre des huileux, des graisses, des choses douces. Cette maladie tenant à un mauvais état habituel, *qui par temps a ses accès*, dure souvent jusqu'à la mort.

La Maladie avec des vents par haut.

67. On sent de vives douleurs; on souffre beaucoup; on se jette çà et là; on se plaint; on rend quantité de vents par haut; et il semble, après les avoir rendus, qu'on va se trouver mieux. Souvent on vomit des bouchées de bile, avec des douleurs au bas-ventre, aux lombes et aux flancs; après quoi on se trouve mieux. Le ventre grouille; il est plein de vents; on ne peut en rendre par bas, ni aller à selle. Il faut, dans le temps des douleurs, faire baigner dans beaucoup d'eau chaude; ordonner des fomentations. Quand les douleurs et les vents se fixent au ventre, on donne des lavemens; on mêle avec la tisane crémée, du suc de mercuriale cuit; et l'on fait boire du vin blanc par-dessus, qui soit trempé d'eau; l'on ne permet point de manger, tandis que les douleurs persistent. Le malade boira, durant six jours, de l'eau dans laquelle on aura fait infuser, pendant la nuit, du marc doux de raisin: si on n'a point de ce marc, on y mettra de l'oxymel. Quand la douleur sera passée, on purgera par bas. On usera d'alimens doux, laxatifs, du poisson de mer, plutôt que des viandes. On pourra manger de la volaille et du mouton, des bêtes, de la courge. On s'abstiendra des autres alimens. Cette maladie, si elle vient dans la jeunesse, se dissipe avec le temps. Dans la vieillesse, elle accompagne jusqu'au tombeau.

Maladie Pituiteuse.

68. Les hommes y sont sujets, les femmes davantage. Elles ont bonne couleur, de l'embonpoint; mais elles ne peuvent marcher sans se trouver essoufflées, sur-tout si dans le même temps elles parlent, ou si elles ont à monter. Il y a peu de fièvre, de l'oppression de temps en temps, des vomissemens sans avoir mangé. Elles rendent de la bile et de la pituite; souvent même elles vomissent après le repas, sans rien rendre des alimens. Quand elles travaillent, elles sentent des douleurs à la poitrine et au dos. Leur peau se couvre quelquefois de rougeurs avec des élévations, comme les orties en donnent. Il faut commencer par purger, puis donner le lait d'ânesse, ou le petit lait; si c'est le petit lait, on y joindra, pendant plusieurs jours, quelque purgatif par bas; et après avoir fini le petit lait, on viendra à l'usage du lait d'ânesse. On laissera passer le lait d'ânesse avant de manger; on boira du meilleur vin blanc par dessus. Après avoir fini le lait, on se purgera. L'on dînera avec du millet. Le soir on mangera peu, et seulement des choses légères. On s'abstiendra des graisses, des huiles, de tout ce qui est doux, en toutes saisons, sur-tout l'hiver; on usera des émétiques, après avoir pris du bouillon et de la purée de lentilles; on ne prendra point de bain chaud, et on se tiendra beaucoup au grand air. Cette maladie, ou cet état, dure ordinairement autant que la vie.

La Pituite blanche.

69. On est enflé de tout le corps, d'une enflure pâle. Le ventre, au toucher, est gros. Les pieds, les jambes, les cuisses, le scrotum, sont édématiés. L'on a la respiration fréquente, le visage un peu rouge, la bouche sèche. On est altéré. La respiration, après le manger, est précipitée. L'on a des jours bons, d'autres mauvais. Quand dans le commencement de la maladie, le ventre se lâche de lui-même, on guérit. S'il ne se lâche point, vous donnerez des purgatifs par bas, pour faire sortir les eaux. Vous interdirez les bains chauds. On fait marcher au grand air. On perce le scrotum, quand il se trouve rempli. Le malade usera de pain de fine farine sec, de bêtes, de poisson de mer bouilli, tel que le scorpion, point de son bouillon, ou peu. Il mangera tout froid, point de choses douces, ni grasses, mais des amers, et de toutes les choses fortes, actives, à la réserve de l'ail, de l'oignon et des porreaux. Il usera beaucoup d'origan, de la marjolaine en quantité; il boira de bon vin par-dessus le repas; il marchera, avant de manger. Si les purgatifs l'incommodent, il prendra des lavemens; il mangera peu; il fera beaucoup d'exercices, des promenades au grand air. On doit purger peu; ne point donner d'émétiques, à moins que l'enflure n'ait gagné dans le haut. Lorsque le malade se trouvant dans un état de dépérissement, a des oppressions de poitrine, il faut lui donner l'ellébore en boisson, purger la tête, puis purger par bas en boisson. Cette maladie n'épargne guère personne.

Le Chagrin, Maladie rebelle.

70. On sent dans les viscères, comme une épine piquante ; on est dans un mal-aise continuel ; l'on fuit la lumière et les hommes ; l'on se plaît dans les ténèbres. D'autrefois on a des frayeurs : l'esprit est hors de raison. Si le malade se sent toucher, il a des douleurs, il s'épouvante ; il fait des rêves alarmans, terribles ; souvent il croit voir des morts. On tombe plus communément dans cet état, au printemps. Il faut, pour le combattre, faire boire l'ellébore ; et après avoir purgé la tête, purger par bas ; donner ensuite le lait d'ânesse ; ne laisser manger que peu, à moins qu'il n'y ait de foiblesse ; user d'alimens rafraîchissans, laxatifs, point amers ; point de bains chauds, ni de boisson de vin ; beaucoup d'eau ; peu d'exercices et de promenades du gymnase. En suivant ce genre de vie, on guérit avec le temps. Cet état, si on n'y remédie, devient mortel.

La Maladie noire.

71. On vomit de la bile noire, sanguinolente, tantôt rougeâtre comme le second vin, tantôt noire comme le suc de la sèche, quelquefois aussi aigre que du vinaigre. D'autrefois on ne vomit que de la pituite et des glaires, ou de la bile verte. Quand on la rend noire, sanguinolente, elle semble avoir une odeur de sang. Le gosier et la bouche en sont comme brûlés ; elle agace les dents. Si elle tombe à terre, elle y fait des bulles. On se trouve un peu mieux après avoir vomi ; on ne peut ni rester sans manger, ni soutenir guère d'alimens. Si l'on reste à jeun, il se fait

un bruit dans le ventre, la salive devient aigre; si on mange, on sent un poids sur l'estomac, des déchiremens dans la poitrine et dans les entrailles, des douleurs au côté, avec un peu de fièvre, et des maux de tête. On a la vue trouble; on sent les jambes s'appésantir; la peau devient noire; on dépérit. Il faut ici vider beaucoup; donner le petit lait, et le lait, suivant la saison; interdire les alimens doux, les huiles, les graisses; en prescrire des plus rafraîchissans, qui soient très-laxatifs; purger la tête, après avoir donné des émétiques en boisson, pour vider par haut; saigner du bras, pourvu qu'il n'y ait point de foiblesse. Si le ventre n'est point lâche, on donne des lavemens émolliens. On défend tout excès en vin, aussi-bien que l'usage des femmes, à moins que ce ne soit le matin à jeun. Vous ordonnerez des fumigations, de se préserver du soleil, de faire peu d'exercices, peu de promenades du gymnase; point de bains chauds, ni d'alimens âcres ou salés. Avec ces précautions, et de la jeunesse, cette maladie se dissipe. On la voit quelquefois s'éterniser dans le corps. Quand le vomissement prend une couleur noire, le mal dure autant que le malade.

Autre Maladie noire.

72. On devient maigre et jaune; les yeux sont jaunes; on a la peau mince; on perd les forces: plus on va, plus on souffre. On vomit, à tous propos, des bouchées d'humeurs, souvent quelques alimens, et en même temps de la bile avec de la pituite; on se trouve accablé de tout le corps après les vomisse-

mens, quelquefois même avant de vomir. On sent des frissons ; on a la fièvre. L'on vomit, sur-tout quand on a pris des choses douces, grasses. Dans cet état, il faut purger par haut et par bas ; donner du lait d'ânesse ; faire user d'alimens émolliens et rafraîchissans, de poissons qui vivent sur les rivages, de poissons cartilagineux ; faire manger des bêtes, de la citrouille, des viandes hachées ; faire boire de bon vin blanc, bien trempé ; prescrire des promenades qui fatiguent un peu ; point de bains chauds. On doit aussi se préserver du soleil. Moyennant ces précautions, la maladie dont il est ici question, n'est point mortelle ; elle vieillit souvent autant que le malade.

La Maladie gangréneuse.

73. L'état est d'ailleurs tel que je viens de le décrire ; mais il y a des vomissemens de morceaux de bile coagulée. On en rend aussi par bas, à la suite des selles. Le traitement est le même que ci-dessus, en y ajoutant beaucoup de lavemens.

TRAITÉ DES MALADIES,

LIVRE TROISIÈME.

1°. J'AI parlé, jusqu'ici, de toutes les fièvres ; il me reste à traiter des autres maux.

Tumeur du Cerveau.

2°. Lorsque le cerveau se tuméfie et s'enflamme, on sent des douleurs dans toute la tête, à l'endroit sur-tout où est le siége de l'inflammation. Elle se fixe aux tempes. Les oreilles se remplissent de bruit, et l'ouïe s'émousse. Les veines se gonflent ; elles ont un battement. On a la fièvre avec des froids. Les douleurs ne discontinuent pas un moment ; quelquefois elles s'appaisent, pour redoubler ensuite. Le malade alors pousse des cris ; il se précipite sur son lit, et se jette çà et là. Cet état est mortel. Dans combien de temps meurt-on ? Le jugement en est incertain. Communément, on périt dans sept jours. Si l'on passe le vingt-unième, on recouvre la santé. Il faut, dans le temps des douleurs, rafraîchir la tête ; on la rase, et l'on y applique une vessie, ou des boyaux dans lesquels on met quelque réfrigérant, comme le suc de morelle. On y applique aussi de la terre de potier. On a soin de renouveler ces applications, avant que la chaleur ne les pénètre. On saigne. On purge la tête avec du suc d'ache, que l'on parfume de l'odeur qui plaît le plus au malade. On ne laisse boire de vin, en aucune manière ; on donne de la

tisane crémée et des lavemens. On a soin de tenir le ventre lâche.

Plénitude du cerveau, avec douleur.

3°. Quand on a des maux de tête, provenant de la plénitude du cerveau, ils dénotent le besoin de purgation de la tête. Les douleurs en occupent toute l'étendue; on tombe dans le délire; l'on meurt le septième jour. On ne vivra pas au-delà du septième; à moins que l'amas ne perce, et qu'il ne se fasse une effusion d'humeurs par les oreilles. C'est ainsi que la douleur s'appaise, et qu'on recouvre la raison. Il sort beaucoup de matières fétides. Inutilement entreprendriez-vous la guérison, si vous ne voyez le pus *couler* par les oreilles. Supposé que vous veuilliez purger par haut et par bas, faites l'un à la suite de l'autre; puis fumigez beaucoup la tête, par le nez et par les oreilles. Donnez la tisane crémée; interdisez tout usage du vin. Tandis que le pus coule, suspendez tout remède, jusques à ce qu'il commence à tarir. Vous laverez alors les oreilles avec du vin doux, ou du lait de femme, ou de la bonne huile, tièdes: vous ferez beaucoup de fumigations à la tête, qui soient émollientes et aromatiques, afin que le cerveau se purge promptement. L'ouïe ne revient pas d'abord. Avec le temps, l'écoulement finit; et le malade recouvre la faculté d'entendre: il revient comme il étoit auparavant. Il doit, pendant long-temps, éviter le soleil, le vent, le feu, la fumée, les odeurs fortes et autres choses pareilles; se tenir tranquille, et user d'un régime adoucissant. Il faudra ne pas trop manger, et tenir le ventre libre.

Les Frappés (1).

4°. L'état de ceux qu'on appelle frappés, provient de ce que leur cerveau est plein d'impuretés. Ils souffrent d'abord du devant de la tête ; ils ne peuvent quelquefois soutenir la lumière d'aucun des deux yeux ; tantôt c'est du droit seulement, tantôt du gauche ; ils passent à l'état comateux ; ils tombent dans le délire ; ils ont des battemens aux tempes, une fièvre médiocre, beaucoup de foiblesse. La mort vient le troisième ou le cinquième jour. Ils n'arrivent pas au septième. S'ils l'atteignent, ils sont sauvés. On traite cet état avec des fumigations à la tête, pour y apporter quelque soulagement. Il y faut des incisions, des sternutatoires qui diminuent les douleurs. Il faut purger la tête avec des choses douces, d'une odeur agréable, et détourner les humeurs vers le ventre, avec des purgatifs par bas ; interdire tout usage du vin ; ne donner pour nourriture, que la tisane crémée.

Sphacèle du Cerveau.

5°. Quand le cerveau tombe en sphacèle, on sent à la tête des douleurs qui se portent au cou et à l'épine ; on perd l'ouïe. Il vient des froids à la tête ; tout le corps s'enfle ; on perd subitement la parole ; le sang coule des narines ; la peau prend une couleur livide.

---

(1) Le mot *frappés* semble désigner ici un état de maladie bien différent de celui où se trouvent ceux qui sont atteints d'une péripneumonie ou pleurésie gangréneuse, que nous avons vus plusieurs fois désignés par ce même mot. Voyez la sentence 31 du chap. 16, liv. 2, Coaques, Tome II, page 341.

Si la maladie n'est pas forte, on est soulagé par une hémorragie. Quand la maladie est violente, on meurt bientôt. Il faut y employer des errhins d'une odeur agréable ; purger par haut et par bas, ou par l'une des deux voies seulement ; tenir aux narines des odeurs douces qui plaisent au malade ; ne lui donner que de la tisane crémée légère ; point de vin, en aucune manière.

La Léthargie (1).

6°. Le caractère de la léthargie est fort ressemblant à celui de la péripneumonie, mais il est plus fâcheux ; il tient toujours de la péripneumonie humide. Voici les symptômes que la léthargie présente. Il y a toux avec un état comateux, beaucoup de crachats aqueux, une grande foiblesse. Avant de mourir, on rend par les selles une grande quantité de sérosités. L'espoir de guérison est ici fort petit. On doit cependant tâcher de faire beaucoup cracher. Il faut échauffer, sans donner du vin. Si le malade réchappe, il essuie une suppuration interne.

La Fièvre ardente (2).

7°. Dans la fièvre qu'on appelle ardente, il y a beaucoup de soif. La langue se gerse ; sa peau, dans le commencement, est comme à l'ordinaire, à la

(1) Voyez la note sur le n°. 63, liv. 2.

(2) Il a été question de la fièvre ardente, au liv. 2, n°. 61. Il faut joindre ensemble la lecture de ces deux numéros, et et celle de quelques autres endroits de cette traduction, pour se faire une juste idée de ce que l'on doit entendre par la fièvre ardente.

réserve qu'elle est fort sèche : dans le temps, elle se couvre de limon, elle s'épaissit, se gerse, et devient noire. Quand ces changemens sont prompts, la crise vient vîte. S'ils sont lents, la crise l'est aussi. Le retour de la langue vers l'état naturel, est, comme dans la péripneumonie, un signe d'amendement. Les urines bilieuses ou sanguinolentes sont très-fâcheuses; les citrines sont salutaires. Le crachement est sec et brûlé, à cause du grand feu et de la sécheresse. Souvent la fièvre ardente dégénère en péripneumonie. La mort, dans ce cas, suit de près. Le traitement consiste à beaucoup laver avec de l'eau chaude, deux ou trois fois par jour, mais non la tête. Point de bains dans le temps des crises. Les premiers jours on purge, et l'on ne fait boire que de l'eau. Elle suffit communément pour amener le vomissement. Les jours suivans, après la purgation, on humecte, on fait prendre la tisane crémée, avec du vin doux. Lorsqu'on n'a rien fait dans les premiers jours, et que les signes de la langue sont déjà établis, il faut laisser aller le mal, jusqu'à ce que le temps des crises soit passé, et que la langue donne des signes favorables; s'interdisant les purgatifs, même les lavemens, jusqu'après la crise faite.

Tumeur du Poumon provenant de chaleur.

8°. Lorsqu'il se fait dans le poumon une tumeur par chaleur, il y a une toux violente et forte, avec difficulté de respirer couché, et fréquente inspiration. On est essouflé comme dans l'asthme. La tête s'enfle : on étend les narines comme font les chevaux après

la course. Souvent on tire la langue hors de la bouche : la poitrine siffle ; on y sent un poids qui l'empêche de jouer ; on la sent brisée, incapable de mouvement. On y a de vives douleurs. On sent des pointes qui piquent au dos, au côté, au devant de la poitrine : il semble qu'on y applique le feu. Il sort au dos et à la poitrine des rougeurs ardentes, accompagnées d'un prurit cuisant insupportable, en sorte que le malade ne sait comment y tenir, ne pouvant rester ni debout, ni assis, ni couché. Il se jette de tous les côtés en tout sens ; il aimeroit mieux être mort. Il périt ordinairement le quatrième ou le septième jour. S'il vit au-delà, il réchappera. Quand vous soignez quelqu'un dans cet état, il faut vous hâter de lâcher le ventre avec des lavemens, et le bien détremper ; saigner aux bras, aux narines, à la langue, tirer du sang de par-tout ; donner des boissons qui soient rafraîchissantes, et de la nourriture liquide qui ait aussi la même propriété ; faire prendre des diurétiques non échauffans ; fomenter et humecter avec de l'eau tiède, tous les endroits où la douleur est forte ; faire une succession continuelle de rafraîchissemens, changeant souvent les applications ; tenir frais l'endroit où le malade est couché, interdire tout usage de vin.

La douleur de Tête

9°. Quand avec des douleurs vives qui commencent par la tête, on perd subitement la parole, ce qui arrive quelquefois à la suite de l'ivresse, on risque de mourir le septième jour. Le danger est cependant moindre, lorsqu'on perd ainsi la parole à raison

d'ivresse. Si dans ce cas on la recouvre, le même jour ou le lendemain, ou même le troisième jour, on recouvre aussi la santé. C'est ce qu'on voit chez les gens habitués à trop boire, qui ne périssent point quoiqu'ils s'enivrent. Il faudra quand on a cet état à soigner, donner des sternutatoires vigoureux, avec des lavemens forts pour évacuer la bile. Lorsque le malade a quelque sentiment, on lui fait prendre du suc de tapsie *ou turbith* dans beaucoup d'eau chaude, pour exciter un prompt vomissement. On le tient ensuite à un régime sévère, point de vin de sept jours. On saigne à la langue, si on peut en saisir la veine.

La Frénésie.

10. Les frénésies (1) sont des suites d'autres maladies. Voici comment elles se montrent. On sent des douleurs si fortes au diaphragme, qu'on ne peut souffrir d'y être touché. On a un grand feu; l'on

(1) *Les phrénésies.* Il semble assez clair par la suite, que phrénésie veut dire ici une inflammation du diaphragme, maladie que les modernes ont souvent appelée *paraphrénitis*. J'ai constamment traduit φρένῖτις par phrénésie, y ayant du reste d'autres endroits, où l'on peut très-bien prendre ce mot dans l'acception dans laquelle seule nous l'employons aujourd'hui, quand nous parlons d'un frénétique. Le sens et la suite du raisonnement ne permettront jamais de faire dans les divers passages, d'équivoque dangereuse, à cet égard. Il me semble de plus, que chez les grecs même, le mot φρένες étoit équivoque, désignant souvent tantôt la tête, tantôt la région du diaphragme : et cela a pu donner lieu aux idées de Vanhelmont et de Borden, sur les forces épigastriques. Voyez la note de la page 25.

tombe dans le délire, le regard est fixe. Les autres symptômes sont les mêmes que dans la péripneumonie, quand elle jette dans le délire. Il faut ici humecter avec des fomentations humides, et des boissons dont on bannira le vin ; purger par le haut, si l'état du malade le permet. On doit aussi solliciter le crachat au moyen des béchiques, comme dans la péripneumonie. Si on ne réussit point, on purgera afin d'évacuer par bas, après avoir beaucoup humecté : car l'évacuation par les selles est salutaire. Mais la maladie en général est mortelle. Elle tue le troisième jour, ou le cinquième ou le septième. Quand elle est moins violente, elle se termine comme la péripneumonie.

L'Esquinancie.

11. La maladie qu'on nomme esquinancie, suffoque le malade : elle paroît avoir son siége principalement dans le gosier. On ne peut avaler ni la salive, ni rien autre. Les yeux sont tous les deux affectés ; ils sortent de la tête comme ceux d'un homme qu'on étrangle : on a le regard fixe ; on ne peut les tourner. Le malade s'agite ; il s'emble qu'il aille se précipiter à tout moment. Le visage et le cou sont fort rouges, ainsi que le gosier. En y examinant, on n'y voit souvent aucune cause de mal : cependant la vue et l'ouïe du malade s'affoiblissent ; la suffocation lui fait perdre la raison ; on ne sait plus ce qu'il dit ni ce qu'il veut, ni s'il entend. Dans cette cruelle situation, il reste la bouche béante : il meurt ainsi le cinquième jour, ou le septième, ou le neuvième.

La fausse Esquinancie.

12. Quand quelques-uns de ces symptômes manquent, la maladie est moins violente ; on la nomme fausse esquinancie. Il faut ici saigner, mais sur-tout sous la mamelle : car cette maladie est accompagnée d'un souffle fort chaud, venant du poumon. On doit aussi vider par bas, au moyen des purgatifs ou des lavemens. On place encore des tuyaux au gosier, dans le fonds de la bouche, pour donner entrée à l'air dans la poitrine. On fait inspirer la vapeur d'une décoction d'hyssop de Cilicie, celle de soufre, celle de l'asphalte ; qu'on fait humer par des tubes : on la fait aussi recevoir par le nez, pour mettre la pituite dehors. On frotte la langue et le gosier, avec des choses propres à purger les sérosités. On saigne sous la langue ; on saigne aussi du bras, quand les forces le permettent. Il faut interdire le vin, nourrir avec de la tisane crémée légère. Lorsque la maladie sera calmée, et qu'on commencera de permettre les alimens, on purgera avec l'élatérium, pour empêcher de tomber dans quelqu'autre maladie.

L'Ictère.

13. L'ictère dont je veux parler est une maladie aiguë, qui tue dans peu. La peau de tout le corps est comme celle de l'écorce de grenade, ou même verte comme les lésards verts. Telle est la couleur du corps. Les urines sont d'un jaune roux, comme les orobes. Il y a de la fièvre avec de petits froids. Quelquefois on ne peut point supporter le linge ; il

semble qu'il racle, et qu'il écorche. Le matin quoiqu'on n'ait rien pris, on sent ordinairement des déchiremens dans le ventre. On ne peut souffrir, ni d'être interrogé, ni de parler. Dans cet état, on meurt communément en quatorze jours. Si on les passe, on recouvre la santé. Il faut ordonner des bains d'eau chaude, la boisson de l'hydromel. On fait une émulsion de noisettes avec l'hydromel, les summités d'absynthe et l'anis, de chacun des deux derniers un scrupule et demi : on en donne la moitié le matin à jeun, le reste le soir à l'heure du coucher. On permet le vin vieux, qui soit léger. La nourriture doit être en liquide, et quelques alimens solides.

Le Tétanos.

14. Lorsqu'on a un tétanos, les machoires sont roides comme du fer; les dents se raprochent fortement les unes contre les autres, sans qu'il soit possible d'ouvrir la bouche; les yeux sont larmoyans et agités; le dos est roide, ainsi que les jambes et les bras, qu'on ne peut fléchir; on souffre beaucoup. Quand on est près de la mort, on rejette la boisson par les narines et par la bouche, avec la nourriture et des glaires. On périt le troisième jour, ou le cinquième, ou le septième, ou le quatorzième. Si on vit au-delà, on recouvre la santé. Il faut faire prendre l'ellébore noir avec du poivre, dans un bouillon chaud de volaille, donner des sternutatoires forts et vigoureux; faire de fumigations: et quand on les interrompt, appliquer de fomentations grasses, tièdes, dans des vessies ou de petites outres, sur-tout aux parties affectées; oindre beaucoup et souvent.

L'Opisthotonos.

15. L'opisthotonos présente en général les mêmes symptômes. Il attaque plus particulièrement le dos, qui devient fort roide. On pousse quelquefois des cris de douleur. Il y en a, où l'on ne peut fléchir les jambes, ni étendre les bras; ils sont d'autrefois fléchis fortement; et les doigts le sont contre le poing: le pouce est communément par-dessus les autres, qui en restent serrés. Le malade se plaint. Il est quelquefois dans la délire. Il souffre; il ne peut rester dans la même place, tandis que la douleur le presse. Quand elle se calme, il reste tranquile. D'autrefois il perd la parole. Il tombe dans la manie, dans l'atrabile. On meurt le troisième jour sans parole, en rendant le vomissement par le nez. Si l'on peut arriver au quatorzième jour, on recouvre la santé. Le traitement est le même que ci-dessus. On peut aussi, si l'on veut, répandre beaucoup d'eau froide sur le malade, puis le couvrir de linges secs et chauds, sans le laisser approcher du feu. Telle est la manière de traiter le tétanos et l'opisthotonos.

La Passion Iliaque.

16. La passion iliaque a lieu, quand le haut du ventre est échauffé, et que le bas ventre est rafroidi. Il arrive que le conduit intestinal se resserre par le froid, en sorte qu'il ne peut donner passage, ni à la nourriture, ni au souffle. Le ventre se constipe. On vomit quelquefois, d'abord des glaires, puis de la bile, enfin les matières fécales. On est fort altéré. On sent des douleurs, sur-tout aux hypocondres: tout le ventre

souffre ; il s'enfle. Le hoquet vient. Il y a de la fièvre. C'est une maladie de sept jours. On la soigne en vidant promptement le ventre supérieur. Pour cet effet, on saigne de la tête et du bras. On rafraîchit la région épigastrique près du cardia, en plaçant le malade assis au-devant d'un vase dont l'eau s'évapore : l'on y applique aussi des fomentations tièdes. On met au fondement un suppositoire long de deux doigts, dont le bout a été trempé trois ou quatre fois dans du fiel de bœuf, afin de tâcher d'attirer toutes les matières récuites, qui sont dans le rectum. Si l'on y parvient, on donne ensuite des lavemens. Si l'on ne peut faire sortir les matières, on introduit le tuyau d'un soufflet dans l'anus, et l'on souffle dedans pour élargir le boyau et tout le passage des excrémens ; après avoir retiré le soufflet, on donne le lavement qui doit être tout prêt à être administré sur-le-champ, composé de matières propres à lâcher et à dissoudre les excrémens durcis, sans échauffer. Après avoir donné le lavement, on bouche l'anus avec une éponge : on fait asseoir le malade sur la vapeur de l'eau chaude, en l'exhortant à garder le lavement pendant quelque temps. Si on parvient à le lui faire prendre, et à lâcher le ventre, il est sauvé. Dans le premier temps, on lui fait sucer du miel, et boire un peu de bon vin. Lorsque la fièvre survient à la suite de la passion iliaque, le malade est perdu. Il est vaisemblable que le bas ventre se trouvant lézé, il en périra.

La Péripneumonie.

17. La péripneumonie se montre de la manière qui suit. L'on a une grosse fièvre ; la respiration est

chaude et fréquente ; le malade ne sait comment se tenir. Il est foible, et se laisse aller çà et là. La douleur se fait sentir aux épaules, au haut du devant de la poitrine, aux mamelles. Elle est gravative ; quelquefois on tombe dans le délire. Il y a des péripneumonies où la douleur ne se fait sentir, que quand on commence de tousser. Celles-ci sont plus dangereuses et plus longues. Dans le premier temps, on ne crache que des matières écumeuses en petite quantité : la langue est jaune ; elle se noircit. Quand elle est noire dès le commencement, la maladie marche plus vîte : elle est plus lente, lorsque la noirceur de la langue ne vient que tard. La langue ensuite devient âpre ; elle se gerce ; le doigt s'y attache quand on l'y applique. Les changemens dans l'état de la langue annoncent celui de la maladie, de même que pour la pleurésie. La péripneumonie dure quatorze jours au moins, vingt-un au plus. Pendant ce temps la toux est forte, le poumon se purge avec la toux. Au commencement, les crachats sont écumeux et copieux ; vers le septième ou huitième, lorsque la fièvre est dans toute sa force, si la péripneumonie est humide, ils deviennent plus épais ; sinon, ils prendront, au dix-neuvième jour, une couleur verte ; et ils seront un peu sanguinolens. Depuis le douzième jusqu'au quatorzième, ils sortent en abondance ; et ils sont d'une nature purulente. Tel est l'état chez ceux qui ont le tempérament et la constitution du corps humides, et dont la maladie est forte : mais en ceux dont le tempérament et la nature de la maladie sont secs, la maladie est moins fâcheuse. Lors donc qu'au quatorzième jour la toux n'amène

plus de crachats purulens, et que le poumon se trouve dans un état sec, le malade est guéri. Dans le cas contraire, faites attention au dix-huitième et au vingt-unième jours, pour voir si le crachat tarira. S'il ne tarit point, demandez au malade s'il le trouve douceâtre. Lorsqu'il dit qu'oui; sachez que le poumon est en suppuration : l'état est décidé. Il pourra durer un an, à moins que tout le pus ne soit expectoré dans quarante jours. Quand le malade répondra que le crachat est de fort mauvais goût, son état est mortel. On peut donc savoir à quoi s'en tenir, dans les premiers jours. Car lorsque le malade rend tout le pus pourri dans vingt-deux jours, et qu'il ne se fait point de nouvelles déchirures au poumon, il en réchappe. Dans le cas contraire, il en mourra. La première de ces deux espèces de péripneumonie, ne laisse après elle aucun vestige dans le poumon. Il est essentiel de reconnoître quels sont tous les maux que le malade ressent, et quels sont les moyens au pouvoir du médecin pour les combattre. Quand les symptômes sont modérés, on ne peut manquer de réussir : dans ce cas la péripneumonie n'est pas mortelle de sa nature, et elle sera douce. Je vais dire la manière de la traiter. On pourra s'en servir aussi contre la pleurésie et la frénésie, sans rien risquer.

Traitement de la péripneumonie, qui convient aussi contre la pleurésie; et l'inflammation du diaphragme.

On doit commencer par dégager la tête, afin qu'il n'en découle point d'humeurs sur la poitrine. Dans les premiers jours, la nourriture en liquide sera fort douce, pour détremper et mettre en mouvement les matières épaissies qui font des congestions. Le quatrième, le cinquième et le sixième jour, vous ne

donnerez plus de choses si légères, mais des onctueux qui facilitent l'expectoration. Lorsque le malade ne peut pas cracher comme il faut, on fait prendre quelque remède qui vide par haut. Il convient dans les quatre ou cinq premiers jours, de donner un purgatif qui évacue par bas, un peu plus fort qu'un simple laxatif, afin de diminuer la fièvre et d'appaiser les douleurs. Après que le corps est évacué, et que les forces sont un peu abattues, on soutient l'évacuation par bas, de trois en trois jours, pour délivrer des humeurs les cavités supérieures, et pour empêcher le corps d'en être affoibli. Si après le cinquième jour, on établissoit un grand écoulement d'humeurs par les purgatifs, le malade seroit perdu. Le flux par bas dessècheroit les parties supérieures; et le crachement seroit supprimé. Il faut donc ici savoir tenir le ventre point trop serré, afin de calmer et modérer la fièvre; point trop lâche, afin de ne pas supprimer les crachats ni épuiser les forces. Donnez plutôt, le cinquième, le septième, le neuvième jour et même en delà, des remèdes propres à évacuer par haut, tels que l'ellébore blanc, le turbith, l'élatérium récent, parties égales de chaque. Lorsque le crachat ne vient pas facilement, que la respiration est précipitée, et l'évacuation insuffisante, annoncés qu'il n'y a point d'espoir de guérison, à moins qu'il ne se fasse une évacuation abondante. Vous vous conduirez du reste comme dans la pleurésie, lorsque l'évacuation par bas répondra bien au besoin.

On peut aussi commencer en donnant le premier jour une cuiller (1) de grande serpentaire, de carrote

(1) *Une cuiller, etc.* Il s'agit peut-être du suc liquide de

et d'ortie avec une pincée de sinapi et de rue, et gros comme une fève de suc de sylphium. On mêle le tout dans du vinaigre, et de l'eau. Après l'avoir coulé on le donne tiède. Lorsque le malade commence à rendre des crachats purs, on a une cuiller de serpentaire, de sésame, et d'amandes mondées, qu'on met dans du vinaigre pour servir de boisson. Si l'on veut pousser davantage, on y mêle de l'écorce de racine de caprier.

La Pleurésie.

18. Quand on est atteint de la pleurésie, voici quel est l'état. On sent de la douleur au côté avec fièvre, des frissons et la respiration fréquente. On ne peut respirer couché; on tousse; le crachat est bilieux et de la couleur de l'écorce de grenade, quand il n'y a point de déchirure : s'il y en a, il est sanguinolent. Lorsqu'il est bilieux, et qu'il n'y a point de déchirure, la pleurésie est plus douce. Dans le cas contraire, elle est plus fâcheuse, même mortelle si le hoquet s'y joint; on rend avec la toux, de la salive et des caillots de sang noir; l'on meurt le septième jour. Lorsqu'on échappe au dixième, l'on guérit de la pleurésie : mais au vingtième, la suppuration s'établit et l'on crache du pus. On finit par en vomir, et la cure n'est pas facile.

Les Pleurésies sèches.

19. Il y a des pleurésies sèches, sans crachats; elles sont très-fâcheuses. Les crises s'y passent,

draeunculus : mais il seroit bien difficile, sinon impossible, de déterminer ce remède avec la précision nécessaire pour l'éprouver, d'après ce qui en est dit ici.

comme

comme dans les autres pleurésies humides : il y faut plus de boissons. Les bilieuses et les sanguines se jugent au neuvième et au onzième jour. On en guérit plus facilement, quand dans le commencement les douleurs sont médiocres, et qu'elles deviennent aiguës le cinquième ou le sixième : le mal se proroge alors jusqu'au douzième. Si on le passe, on guérit. Lorsque le mal a été modéré dans le commencement, violent depuis le septième et le huitième ; il ne se juge que le quatorzième. Après quoi le danger est passé.

La Pleurésie du dos.

20. La plurésie du dos diffère des précédentes, en ce qu'on sent au dos une douleur, comme celle d'une blessure. On pousse des plaintes. La respiration est fréquente. Bientôt on crache, en petite quantité. On se sent accablé de tout le corps. Le troisième ou le quatrième jour, on rend des urines sanguinolentes. On meurt communément le cinquième ou le septième jour. Quand on passe ce terme, l'on guérit. La maladie, après cette époque, devient moins violente et moins mortelle. Il faut cependent se tenir sur ses gardes jusqu'au quatorzième ; passé ce temps, le malade est sauvé.

Certains pleurétiques rendent le crachat puf ; tandis qu'ils ont des urines sanguinolentes, semblables à du jus des viandes qu'on rôtit au feu ; ils sentent des douleurs très-aiguës, qui vont de l'épine au-devant de la poitrine, et aux aines. Dans cet état, si on passe le septième jour, on guérit.

Lorsque dans les pleurésies il survient des rougeurs

au dos, avec des chaleurs aux épaules, un sentiment de poids et de trouble dans le ventre, qui rend des matières verdâtres, fétides; on meurt le vingtième jour, à raison de cette évacuation par les selles; mais si l'on échappe au vingtième, l'on guérit.

Ceux qui dans les premiers jours rendent des crachats de toute espèce, et qui ont des douleurs très-aiguës, meurent le troisième; ou bien ils guériront. S'ils ne recouvrent pas la santé le septième, ou le neuvième, ou le dixième jour, ils commencent de tomber dans une suppuration interne. Cela vaut beaucoup mieux. Ce n'est point aussi mortel, quoique ce soit très-mauvais.

Signes à prendre de l'inspection de la langue, dans les pleurésies.

21. Outre ces signes, il faut, dans chaque pleurésie, examiner la langue. Quand il s'y fait une petite ampoule blanchâtre, comme en fait l'huile quand on y trempe un fer chaud; si la pleurésie a été cruelle dès le commencement, ce signe annonce que la guérison sera difficile: et il arrivera nécessairement un crachement de sang aux jours marqués. Quand l'ampoule se montre dans le cours de la maladie, la crise arrivera le quatorzième jour; et il y aura inévitablement quelque crachement de sang: voilà encore quant à la terminaison. Lorsque la coction se fait plus tard, la crise est retardée: il en est de même, des signes pris de la tête.

Aphorisme concernant les pleurésies.

22. Dans toute pleurésie, les douleurs sont ordinairement, moins cruelles le jour que dans la nuit.

Traitement de la pleurésie.

23. On soigne les pleurésies comme il suit. Le traitement est le même que celui des péripneumonies et des frénésies; à la réserve qu'on y prescrit des

bains chauds, et l'usage d'un peu de vin doux. Lors donc que vous entreprendrez le traitement dès le premier jour, et qu'il y aura eu des déjections naturelles, ou peu bilieuses et en petite quantité, vous donnerez un lavement avec le turbith. Si le ventre se lâche de manière que la nuit se passe cependant sans selles, et que le lendemain il survienne des douleurs de ventre et des tranchées, vous redonnerez le lavement. Lorsque le malade est d'un tempérament bilieux, et que la maladie l'a pris sans qu'il fût purgé, il faudra purger la bile convenablement, avant qu'il ne rende des crachats bilieux : mais s'il en rend déjà, ne donnez point le purgatif. Si vous le donniez, le crachat ne pourroit point sortir par haut; le malade en seroit suffoqué le septième ou le neuvième jour, sur-tout s'il y avoit des douleurs aux hypocondres. Quand outre les douleurs à la plèvre, il y en a aux hypocondres, il faut s'en tenir aux lavemens, et faire prendre à jeun, en boisson, de l'hydromel avec l'aristoloche, l'hyssop, le cumin, du sylphium, du pavot blanc, et de la fleur d'airain : tels sont les remèdes à prescrire dans les premiers jours. Du reste, on fait beaucoup de lotions d'eau chaude, autant que les forces du malade le permettent, excepté à la tête. Dans le temps de la crise, on humecte les parties douloureuses, avec des fumigations et des onctions d'huile. Toutes les fois que la maladie est dans un état violent, le malade et le médecin doivent se tenir tranquilles, de peur de faire quelque chose de travers. La tisane crémée qu'on donnera pour nourriture, sera bien cuite et un peu épaissie avec du miel. A

l'issue des bains, on fera prendre un peu de vin doux froid, coupé avec de l'eau, qu'il faut avaler lentement en suçant. On en donne dans les attaques de toux. Il faut faire beaucoup boire pour faciliter le crachat, et pour humecter le poumon, qui, au moyen de la boisson, se délivre plus facilement du crachat: et la toux en devient moins fatiguante. On donne aussi du suc de grenade douce vineuse, mêlé avec un peu de lait de chèvre et du miel, dont le malade, prend le jour et la nuit, peu chaque fois. On l'empêche de se livrer au sommeil, afin que la purgation du poumon se fasse plus vîte et plus abondamment. Ce traitement (1) convient à la pleurésie avec crachement de sang. Après la crise, on use, dans la convalescence, d'alimens légers et calmans. On se préserve sur-tout du soleil, des vents, de tout excès dans le manger ou le boire; des acides, des choses salées, des grasses, de la fumée, de ce qui donne des vents dans le ventre, de la fatigue, de l'acte de la génération. Si l'on fait une rechute, elle est mortelle. Dans le temps de la toux et des douleurs, quand le malade ne peut cracher, on lui fait prendre, à jeun, de la fleur d'airain (2), gros comme le fruit de

(1) *Ce traitement.* Il s'agit vraisemblablement ici des derniers remèdes dont il vient d'être parlé; car, le commencement du traitement est celui de la pleurésie bilieuse.

(2) Je ne puis m'empêcher de dire ici, que cette fleur d'airain, dont nous voyons si souvent la prescription pour être prise intérieurement, étoit sans doute quelque préparation pharmaceutique ou chimique, de cuivre, où le cuivre devoit entrer à bien petite dose; et que nous ne connoissons

l'olivier sauvage, avec moitié moins de suc de sylphium; un peu de semence de trèfle; le tout incorporé avec du miel, dont on fait un look à sucer; ou bien l'on a cinq grains de poivre et du suc de sylphium, gros comme une fève; on les met dans de l'oxymel; et on le fait boire à jeun avec de l'eau: ce remède calme les douleurs. Quand le malade ne peut point rendre le crachat, qui s'arrête dans le poumon, où il fait du bruit, mêlez une cuiller (1) de racine de grande serpentaire, avec de l'huile et du miel: faites avaler, et donnez à boire de l'oxycrat par-dessus.

Autre *béchique* fort. Fleur d'airain, gros comme une fève; nitre cuit, le double; hyssop, une bonne pincée; mêlez le tout avec du miel: ajoutez-y un peu d'eau et d'huile, faites-le prendre tiède, dans une cuiller, peu à peu, en sorte que le remède descende sans que le malade en soit suffoqué (2). Ce remède se donne aussi dans la péripneumonie, lorsque le poumon ne peut pas se purger.

Quand il ne se fait pas de bruit dans la poitrine, et que

point. Je n'en connois du moins aucune, dont un médecin ôsât se permettre actuellement l'usage intérieur.

(1) *Une cuiller de racine.* S'agit-il ici de la racine en poudre ou de son suc?

(2) *Sans que le malade en soit suffoqué.* C'est un de ces endroits où il semble, d'après les expressions employées ici par l'auteur de ce traité, et la manière dont il s'énonce au commencement du n°. 24, qu'il ait cru que les remèdes descendoient dans le poumon. Voyez à ce sujet, une note sur le n°. 44, du second livre de ce traité, et un endroit du traité des affections internes, n°. 6, que j'ai noté.

le malade ne peut pas cracher, on donne une bonne pincée de fruits et de semences de caprier, du poivre, un peu de nitre, le tout mêlé avec de l'oxymel et de l'eau, à boire tiède. On répète, le lendemain, le même remède, bouilli dans l'oxymel et l'eau. Il est bon, dans le cas où la poitrine fait du bruit; et quand on ne peut arracher le crachat.

Si vous en voulez un qui soit un peu plus fort, ayez de l'hyssop, de la moutarde, du cresson, une cuiller *de chacun* (1). Pilez et faites bouillir dans l'hydromel; coulez, et faites boire tiède.

24. Au moyen de ces remèdes, on guérit les maladies dont il s'agit ici: à moins qu'il ne reste dans le poumon, quelque partie de crachats, qui, durant qu'ils se convertissent en pus, y excitent une toux sèche; d'où il résultera de la fièvre avec des frissons, une respiration laborieuse précipitée, la voix rauque, du feu et des rougeurs au visage. Le mal se déclare encore plus manifestement dans la suite. Si vous avez à le soigner avant le dixième jour, vous commencerez par réchauffer, au moyen du régime et du bain chaud; puis vous ferez arriver au poumon, ce qui est le plus propre à lui faire expulser le pus. Vous emploierez tout ce qui sert à le purger. Vous prescrirez le régime des suppurations internes; et vous dessécherez la tête pour qu'elle n'envoie pas d'humeurs *à la poitrine*. Si malgré les remèdes employés à purger le poumon, le pus ne sort point par haut, le dépôt crève enfin

(1) *De chacun*. N'est point dans le texte: mais il me paroît indispensable; et je crois qu'il s'agit ici de graines.

dans la poitrine. Après qu'il a crévé, le malade se trouve d'abord soulagé, parce que le pus passe d'un lieu plus serré dans un plus large ; et le souffle que nous respirons s'établit dans le poumon. Mais avec le temps, la cavité du thorax se remplit de pus. La toux, la fièvre, et tous les autres accidens, reviennent avec plus de force : la maladie n'est plus équivoque. Il faut, dans cet état, laisser le malade pendant quinze jours, après la rupture du dépôt, pour que le pus subisse sa nouvelle coction. Car, étant passé dans un espace plus large, il s'y est refroidi, il a pris l'humidité qui se trouve dans une nouvelle cavité, de manière qu'il est à demi-cru. Si donc à cette époque, le malade commence de cracher de lui-même, *cela va bien.* Sinon, on doit exciter le crachat dans les derniers des quinze jours, au moyen des remèdes et des boissons. Il faut se hâter de soulager le corps, avant qu'il ne dépérisse davantage ; et tenir la tête purgée, afin que les humeurs ne tombent pas sur la poitrine. Si le crachat ne s'établit point, et si vous observez quelques signes aux côtes, il faut y faire l'incision, ou y appliquer le feu. Mais quand il n'y a ni crachats, ni signes aux côtes, après avoir fait prendre un bain d'eau chaude copieux, vous placerez le malade sur un siége solide, avant qu'il ne boive. Un aide le soutiendra par les épaules. Vous lui donnerez quelques secousses, en prêtant l'oreille avec attention, successivement de chaque côté, pour reconnoître s'il s'y fait quelque bruit : il est à désirer que ce soit du côté gauche ; il y a plus de danger, si l'on a à brûler ou inciser au côté droit.

D'autant que le côté droit est plus fort que le gauche ; d'autant les maladies de ce côté se montrent plus rebelles. Si les humeurs ne peuvent se manifester par la fluctuation, à raison de l'épaisseur des parties ; et si l'on n'entend point de bruit dans la poitrine, tandis que la respiration est oppressive, que les pieds sont enflés et qu'il y a de la toux, ne vous y trompez point : défiez-vous qu'il y a du pus. Étendez sur un linge de la terre à potier détrempée, tiède et bien paitrie ; appliquez-la sur la poitrine ; puis tracez un cercle, avec un pinceau de charpie douce, trempée dans quelque liqueur colorante, à l'endroit correspondant à celui où la terre se sera plus desséchée, afin d'y faire l'incision ou l'ustion le plus près qu'il se pourra du diaphragme, en vous préservant cependant de l'atteindre. Vous pouvez encore, si vous le voulez, enduire la peau avec la terre à potier, et regarder la terre même, après qu'elle a resté quelque temps sur la peau, comme on regarde sur le linge. L'on humecte même la terre plusieurs fois de suite, à l'endroit où elle s'est plutôt séchée. Après l'incision ou l'ustion, vous y mettrez un bourdonnet de lin cru, et laisserez couler le pus peu à peu. Avant de faire l'ouverture ou d'appliquer le feu, afin de ne pas vous tromper sur le lieu de la peau en le prenant trop haut ou trop bas, faites-y une marque bien figurée ; vous éviterez ainsi, les erreurs qu'occasionneroient des changemens dans la situation du malade. Ayez soin de procurer du calme au moyen du régime ; afin qu'il ne se fasse point de nouvelle formation de pus dans le poumon ; et faites en sorte qu'il se sèche

autour de la plaie, aussitôt qu'il se pourra. Au douzième jour, il faut laisser sortir tout le pus qui sera resté retenu par le bourdonnet ; et on pansera deux fois le jour. On usera d'un régime propre à dessécher la cavité supérieure, *la tête*.

25. On tient la même conduite, et l'on traite de la même manière, les suppurations venues au poumon à la suite des plaies qu'il peut avoir reçues, tout comme celles qui sont la suite d'une péripneumonie, ou des grandes fluxions, ou des tiraillemens du poumon (1).

Diverses formules des boissons convenables aux malades, sur tout aux fébricitans, et dans les fièvres ardentes, c'est ce que nous appelons communément les tisanes appropriées.

26. Voici des boissons rafraîchissantes, dont vous pourrez faire usage ; elles sont d'un grand effet dans la fièvre ardente ; il y en a de diurétiques, d'autres laxatives ; certaines qui possèdent l'une et l'autre vertu. Quelques-unes ne vident point, et rafraîchissent seulement ; mais elles produisent cet effet, aussi manifestement que produit le sien l'eau froide, versée sur un pot d'eau bouillante, ou l'air frais qu'on y souffle dessus. Vous ferez l'usage de chacune, suivant le besoin : car, les choses douces ne conviennent pas à tous, ni les astringentes. Il en est de même des boissons.

27. Ayez des rayons de ruche à miel, secs, en-

(1) Tiraillement du poumon. Cet état est sans doute celui qui se trouve décrit *suprà*, livre second, n°. 53, sous le titre de *ligamens du poumon tiraillés*.

On ne peut manquer d'observer, en lisant les Œuvres d'Hippocrate, combien de son temps on faisoit l'opération de l'empyème, plus facilement et sans doute avec plus de succès qu'aujourd'hui, dans le traitement des suppurations à la poitrine, pour des causes internes.

viron une livre : mettez-les dans l'eau, et les y écrasez. Goûtez, pour reconnoître quand elle sera assez douce. Coulez ensuite, et jettez-y de l'ache ; puis faites boire.

28. Autre : ayez cinq dragmes graine de lin ; versez-y cinq livres d'eau ; faites chauffer dans un pot neuf sans bouillir, jusqu'à ce que les graines soient pénétrées de l'eau, de manière qu'elle en devienne un peu visqueuse au toucher. Faites-y cuire ensuite moitié moins (1) d'hydromel aqueux, pour réduire le tout à moitié : jettez-y de l'ache : donnez à boire froid.

29. Autre : ayez du bel orge bien mondé et lavé, dont on aura ôté les pointes, environ demi livre. Lavez-le, versez-y dix livres d'eau : faites bouillir, jusqu'à réduire à la moitié ; donnez à boire froid.

30. Autre : ayez du cumin d'Éthiopie, une once, versez-y quinze livres d'eau. Lutez avec un lut de terre et de poil : faites cuire jusqu'à la réduction du tiers, et donnez à boire froid. Cette boisson est bonne dans les fièvres ardentes, et dans toute autre espèce de fièvres.

31. Autre : prenez dix onces de tisane (2). Versez-y dix livres d'eau. Faites recuire jusqu'à réduction à la moitié. Coulez, et jettez-y de l'ache, pour faire boire froid.

---

(1) Ce procédé n'est pas bien clair dans le texte ; heureusement il est peu important. Je suppose qu'on a tiré la graine de lin, avant de faire bouillir l'hydromel.

(2) On sait, à peu près, ce qu'étoit la tisane, d'après ce qui en est dit dans le traité du régime des maladies aiguës, et ailleurs.

32. Autre : on peut donner de l'eau passée sur du marc de raisins blancs.

33. Autre : ayez demi livre de marc de raisins blancs, dont on a ôté les grapes, et une poignée de racines de quinte-feuille ; écrasez-les sous le pilon, en y versant cinq livres d'eau. Faites ensuite bouillir jusqu'à réduction de la moitié. On en fera boire modérément, quand ce sera froid.

34. Autre : versez dix livres d'eau sur environ douze onces de son de farine de bon orge : lorsque le mélange sera gonflé, agitez-le avec les mains, jusqu'à ce que l'eau soit blanchie. Jettez-y une poignée de capillaire. Exposez ensuite au serein, et faites boire.

35. Autre : prenez deux ou trois blancs d'œuf, battez-les dans dix livres d'eau, et faites boire. Cette boisson est très-rafraîchissante ; elle est laxative.

36. Autre : ayez environ douze onces de farine d'orge, cuite au four. Lavez-la bien dans dix livres d'eau. Faites-lui prendre deux ou trois bouillons sur le feu : laissez refroidir, et donnez à boire.

37. Autre : de la tisane crémée claire et cuite, mêlée avec du vin doux. Celle-ci ne lâche point le ventre.

38. Autre : répandez sur l'eau de la poudre de concombre, *qu'on a fait sécher* sans écorce. Cette boisson est diurétique, rafraîchissante, très-propre à appaiser la soif.

39. Autre : faites cuire des orobes dans l'eau ; puis mettez-les dans un pot neuf, sur un autre plus grand qui soit plein d'eau, après avoir préalable-

ment versé l'eau de la décoction, et en avoir mis de nouvelle sur les orobes cuites. Faites ensuite bouillir celle du bain-marie, pendant peu de temps. Ne prenez que le tiers de celle où sont les orobes cuites. Laissez-la refroidir, et donnez à boire, versant sur chaque verre de la poudre de concombre et d'orobe. Cette boisson est grandement rafraîchissante.

40. Autre : une partie de vin vieux de Thase, contre vingt-cinq parties d'eau.

41. Autre : de l'eau blanchie avec la farine d'orge, où l'on met du trefle avec de la poudre de concombre, *ou bien*, où l'on met de l'alleluia.

42. Autre : ayez trois poignées d'ache, deux pincées de pouliot : faites bouillir dans environ cinq livres de vinaigre, jusqu'à le réduire au tiers. Mêlez ensuite avec du miel et de l'eau, et ajoutez une pincée de capillaire, et faites boire. Cette boisson est diurétique et laxative.

43. Autre : On emploie des coings de la même manière, quand dans la fièvre ardente le ventre est trop lâche.

44. Autre : Quand l'ictère survient, on met environ quatre onces de raisins blancs secs, dont on ôte les grapes ; autant de pois chiches, autant de bel orge, autant de chardon béni, dans cinq livres d'eau, avec de l'ache, de la menthe, de la coriandre, peu de chaque : on agite le tout ensemble, jusqu'à ce que l'eau étant reposée, se trouve douce. On y met enfin une poignée de capillaire. On agite de nouveau, et on laisse le tout exposé au serein ; pour donner ensuite en boisson.

45. On peut faire beaucoup d'autres boissons, à l'imitation de celles-ci. Il est bon d'exposer au serein toutes celles qu'on donne aux fébricitans, à moins qu'ils n'aient le ventre trop lâche.

46. Autre : ayez trois poignées de pouliot, deux fois autant d'ache : faites cuire dans du vin trempé d'eau. Cette boisson est diurétique, et elle lâche le ventre.

TRAITÉ DES MALADIES,

LIVRE QUATRIÈME.

Principes de la composition du corps humain, et sources de ses maladies.

1°. L'HOMME, dans l'instant de la génération, est formé de la semence qui provient de toutes les parties du père et de la mère, et qui tombe dans la matrice de la femme. Avec le temps, la nature lui donne la forme humaine. Le père et la mère ont chacun dans leurs corps, quatre sortes d'humeurs, desquelles proviennent toutes les maladies qui ne sont pas dues à quelque cause violente. Ces humeurs sont la pituite, le sang, la bile, et l'eau. Elles n'entrent point pour peu dans la composition énergique de la semence. L'enfant, dès qu'il commence à vivre, étant une émanation de ses parens, porte en lui les formes des quatre humeurs, qui font la santé ou la maladie. Or, je me propose de faire voir combien le plus ou le moins, dans chacune de leurs formes, occasionne au corps des maladies qui se jugent, en général, à des jours impairs ; combien les humeurs

opèrent chacune dans la formation des maladies ; d'où proviennent les frissons fébriles ; pourquoi enfin le chaud de la fièvre succède au froid. Je commencerai par expliquer comment la bile, le sang, l'eau et la pituite (1) tombent dans le plus ou dans le moins, à raison des alimens ou des boissons, en la manière que je vais dire.

Explication physiologique de l'origine des quatre humeurs.

2°. Le ventre, quand il se trouve plein, est une source commune, où puise tout le corps ; et quand il est vide, il exerce à son tour une attraction sur toutes les parties du corps, qui se fondent. Il y a, de plus, quatre fontaines destinées chacune à arroser le corps, qui les alimente à son tour, à proportion qu'elles lui fournissent, indépendamment de ce qu'il puise dans le ventre, tant qu'il y a quelque chose. Le cœur est la fontaine du sang ; la tête, celle de la pituite ; la rate, celle de l'eau ; un endroit du foie, celle de la bile. Ce sont quatre sources d'humeurs, autres que le ventre. La tête et la rate, sont celles qui en contiennent le plus. La rate a une plus grande capacité qu'on ne croiroit ; c'est ce que je développerai au long dans la suite. Voici donc ce qui arrive. Tous les alimens ou les boissons dont nous usons, contiennent quelque chose de bilieux, quelque chose d'aqueux, quelque chose de sanguin, et quelque chose de pituiteux. Certaines choses en ont plus,

(1) Au sujet de ces quatre humeurs, parmi lesquelles l'atrabile n'est point comptée, mais l'eau, on peut voir la note sur le n°. 4 du traité de la nature de l'homme, Tome I, page 117, et la note sur le n°. 4 du traité de la génération, Tome II, page 389.

d'autres moins. De là viennent les différentes qualités des alimens et des boissons, relativement à la santé et aux maladies. Il suffira d'assurer ceci, quant à présent. Or, après qu'on a mangé ou bu, le corps tire du ventre ces humeurs. Les quatre fontaines les reçoivent, par les veines qui s'y rendent du ventre; chacune prend celle de sa nature, pour la distribuer dans tout le corps; comme dans les plantes une humeur saisit son homogène, qui est dans la terre; car la terre contient des espèces innombrables des sucs très-différens entr'eux. Elle fournit, à chaque semence, celle qui lui convient; et les semences, quand on les jette, contiennent en elles des humeurs analogues à leur nature, qui prennent chacune celle qui, dans la terre, lui est homogène. C'est ainsi que la terre fournit à chaque végétal, la nourriture qui lui est propre. Si la chose se passoit autrement, les semences ne donneroient point de plantes semblables à celles d'où elles proviennent. Lorsque la terre est chargée du suc analogue, en plus grande quantité que le végétal n'en a besoin, il devient trop gaillard; il est malade. Si elle n'en a pas assez, il dépérit, il se dessèche. Si le suc de l'espèce nécessaire ne s'y trouve point, la semence ne lève pas. Nous avons une preuve sensible, qu'une plante qui ne trouve point dans la terre le suc qui lui est homogène, ne peut y vivre. L'Ionie et le Péloponèse sont des pays où le soleil n'est pas peu ardent dans les diverses saisons; on n'a pu cependant y faire croître le sylphium, quoiqu'on ait souvent essayé de l'y cultiver, tandis qu'il vient de lui-même dans la Lybie. C'est

Digression intéressante sur le parallèle de la nutrition dans les végétaux et les animaux.

Le sylphium ne peut point venir dans le Péloponèse, ni l'Ionie; il vient naturellement dans la Lybie.

que le terrain du Péloponèse, et celui de l'Ionie, ne possèdent point les sucs propres au sylphium. Que pareillement plusieurs autres végétaux ne puissent venir dans un pays, quoiqu'on veuille les y acclimater avec soin, quoiqu'il y ait le soleil suffisant, et qu'il y en vienne d'autres d'eux-mêmes : on le reconnoîtra à ce que je vais dire. Combien de terroirs, tous voisins l'un de l'autre, ne diffèrent-ils pas entr'eux pour la production du bon vin, tandis que le soleil y donne également. Dans l'un, la terre fournit les sucs qui font le vin excellent ; dans l'autre, non. Il y a, dans tout pays, bien des plantes agrestes. Transportez-en certaines à la distance de six pieds de l'endroit où elles viennent, vous trouverez qu'elles ne croîtront plus. La terre voisine ne possède pas autant de ces sucs, dont se nourrit cette plante agreste. Certains végétaux sont virulens ; d'autres humides ; d'autres doux ; d'autres secs ; d'autres âpres. Il y en a, enfin, d'un nombre infini de qualités différentes, parce que la terre a autant des sucs divers. De là provient ce grand nombre d'espèces de plantes, entièrement différentes entr'elles, les unes des autres, comme si elles n'avoient pas toutes la même origine. Je les crois toutes agrestes. L'homme en a adouci quelques-unes par la culture, en faisant fructifier leurs semences. C'est la semence qui tire de la terre le suc qui lui est propre, dont la plante croît ensuite, et dont elle se nourrit. Nulle ne ressemble parfaitement à l'autre ; et nulle ne prend, ni la même quantité de suc, ni un suc parfaitement semblable. Chacun des végétaux dont nous tirons nos alimens et

nos

nos boissons, prend plusieurs qualités dans la terre; mais tous ont quelque chose de pituiteux, quelque chose de sanguin. Me voilà parvenu à faire connoître comment, après que nos alimens sont arrivés au ventre, tout le corps doit en tirer les humeurs dont il a besoin, par les voies dont j'ai parlé. Je ferai encore voir, comment chaque partie destinée dans le corps à être le réservoir des humeurs, prend l'humeur qui convient. Commençons par examiner d'où vient la pituite.

De la pituite.

3°. Quand on a mangé du fromage, ou quelqu'autre chose de piquant, ou qu'on a pris quelqu'autre aliment, ou bu quelque liquide pituiteux, cela prend aussitôt au gosier, et monte au nez. Qu'il en soit ainsi, nous l'éprouvons tous. Voyons ce que je prétends en induire. C'est que tout ce qu'il y a de pituiteux dans les alimens ou les boissons, après avoir été reçu dans l'estomac, est distribué partie dans le corps, partie dans la tête, dont la cavité qui est à la partie supérieure fait la fonction d'une ventouse, et attire à soi les viscosités. Cette attraction, après avoir ainsi commencé, est entretenue par l'affinité des parties, qui se suivent les unes les autres. La nouvelle pituite provenant des alimens, reste dans la tête; l'ancienne qui est moins forte, est obligée de lui céder la place, et de sortir. C'est pourquoi, après qu'on a mangé ou bu quelque chose de pituiteux, on crache de la pituite. C'est ainsi que la chose se passe. Quand après avoir usé de boissons ou d'alimens qui abondent en ce qui engendre la pituite, on n'en rend, ni par la bouche, ni par le nez; il faut

bien qu'il s'en fasse nécessairement un amas dans la tête, ou bien qu'elle en descende pour aller, soit au ventre, soit dans le reste du corps. Le plus heureux sera qu'elle aille au ventre ; elle en sortira avec les selles ; mais si elle reste dans la tête, elle y occasionnera beaucoup de douleurs aux veines qui en seront surchargées. Lorsque la quantité en sera médiocre, le mal sera moindre ; elle se fera néanmoins toujours sentir, peu ou beaucoup : si la pituite se porte dans le reste du corps, elle se mêlera avec les autres humeurs. Quand elle y sera en grande quantité, le corps en sera bientôt accablé. Si elle est en petite quantité, le corps qui est grand ne s'en ressentira guère d'abord, à moins qu'il n'en survienne de nouvelle ; mais, avec le temps, à proportion qu'il en arrivera d'autre, on en éprouvera les mauvais effets. Lorsque le corps l'enverra à la vessie ou au ventre, et qu'elle sera mise dehors, on n'en sera point affecté. J'ai fait voir jusqu'ici, comment la tête attire du ventre la pituite provenant des alimens ; et que cette humeur se porte vers son homogène ; et pourquoi il s'en engendre trop dans l'homme.

De la bile. 4°. Passons maintenant à la bile : voyons pourquoi il s'en fait trop dans le corps, et comment elle est attirée en son organe dans le foie. Voici donc ce qui en est. Quand on a mangé ou bu quelque chose chose d'amer, de bilieux et de léger, on sent aussitôt des douleurs au foie, à l'endroit que les enfans appellent l'estomac. Nous l'éprouvons tous, et nous sentons que cela provient du manger et du boire. Le corps tire des alimens toute l'humeur dont je parle.

Il y a un endroit qui est au foie, qui attire à lui tout ce qu'il peut y avoir de bilieux. Lorsqu'il s'engendre promptement beaucoup de bile, on souffre du foie. Or, cette quantité de bile vient du ventre. Quand cela arrive, il se fait des douleurs par l'ancienne bile, qui, à raison de la trop grande quantité de la nouvelle, est obligée de rentrer dans le ventre, où elle donne des tranchées. Quelquefois une partie sort par la vessie, et une autre partie par les selles : le mal est alors très-léger ; les douleurs sont bientôt passées. Lorsque la vieille bile ne sort, ni par le ventre, ni par la vessie, et qu'elle se porte du ventre dans le corps (car il y a des passages pour cela), si elle est en grande quantité, elle s'y manifeste aussitôt, en se mêlant avec les autres humeurs. Si elle est en petite quantité, elle n'y fait point de ravages sensibles, parce qu'elle se trouve fort étendue dans le corps qui est grand ; mais, avec le temps, à mesure qu'il y en survient de nouvelle, on s'en trouve plus incommodé. S'il n'en survient point de nouvelle, le corps la filtrera, et la mettra dehors avec toutes les parties des humeurs qui en seront infectées ; car les alimens et les boissons que nous prenons, sont des correctifs des humeurs, et les uns des autres. Il en est de même des médicamens, qui sont un mal en eux-mêmes ; mais venant à la suite d'un autre mal, ils se corrigent après être arrivés au ventre ; et quand ils sont plus forts que la cause du premier mal, ils guérissent en le mettant dehors, quoiqu'ils soient eux-mêmes un mal. Lorsque les alimens sont tels, qu'ils occasionnent une nouvelle affluence de bile venant du foie au ventre, il s'engendre alors

des maladies. J'ai expliqué maintenant, comment, et pourquoi il s'engendre trop de bile qui vient dans le corps, à raison de ce que l'on mange ou que l'on boit : elle va d'abord à cet endroit du foie, qui attire l'humeur des alimens homogène avec la sienne.

De l'eau. 5°. Je vais faire connoître comment l'eau se trouve en trop grande quantité dans le corps, et pourquoi la rate l'attire. Je dis que lorsqu'on a trop bu, le corps et la rate attirent l'eau du ventre ; et s'ils en attirent trop, l'on devient aussitôt malade. C'est ce que sentent très-bien les personnes qui sont sujettes aux maux de rate. Quand la rate a attiré beaucoup d'eau, il sera très-heureux que celle qui y étoit antérieurement, soit poussée vers la vessie par celle qui arrive du ventre. La rate ne se purge point de l'eau par les organes supérieurs, à moins que leurs vaisseaux n'en soient déjà imbus. Sa purgation naturelle est par la vessie, et par le ventre ; mais si elle trouve de la facilité à entrer dans les vaisseaux *du corps*, et qu'elle ne soit pas poussée au dehors, l'eau venant de la rate vers les parties inférieures, s'y mêle avec les autres humeurs. Quand elle y est en petite quantité, elle n'y occasionne point de pesanteur. Elle est portée à la vessie et au ventre, par le moyen des veines ; il y en a un très-grand nombre qui attirent l'eau au ventre, ainsi qu'à la vessie, et qui la charrient dans ces parties, quand elles se trouvent sèches. Mais s'il arrive toujours de nouvelle eau, et que le ventre et la vessie ne la mettent point dehors, la rate se gonfle, et les parties inférieures souffrent. J'ai ainsi expliqué comment, et pourquoi il se trouve dans le

corps trop d'eau, qui provient des boissons, et qui est attirée par la rate.

6°. Il me reste à dire pourquoi, et comment, il s'engendre trop de sang dans le corps. Quand on a mangé ou bu des choses contenant du sang, elles sont attirées dans tout le corps ; le cœur en attire principalement les parties sanguines. S'il en reçoit une trop grande quantité, le mal ne se fait pas sentir au cœur. C'est un organe fort et solide ; voilà pourquoi il n'en est pas facilement affecté. Il y a des veines fortes qui partent du cœur, nommées jugulaires, qui reçoivent de suite le sang trop abondant, pour le transmettre à la tête et au corps. Aussi, lorsqu'on mange des choses abondantes en sang, les jugulaires se gonflent-elles bientôt ; et le visage devient rouge. S'il continue d'arriver trop de sang au cœur et au corps, à raison des alimens ou de la boisson, il se mêle aux autres humeurs ; et s'il ne sort par le ventre ou par la vessie, ce mélange occasionne des douleurs dans le corps. Quand il y en a peu, on est légèrement incommodé. En augmentant avec le temps, il se porte de lui-même au ventre *aux hémorrhoïdes*, ou aux narines, qui le mettent dehors ; en sorte qu'on n'en ressent point de mal : mais s'il reste en grande quantité dans le corps, il y produit des maladies. Voilà ce qui arrive à l'égard du sang, lorsqu'il s'en fait en trop grande quantité. J'ai exposé jusqu'ici, comment il se fait un excès des quatre humeurs, le sang, la bile, la pituite et l'eau, au moyen des alimens et des boissons. La preuve en est, que si l'on mange et l'on boit peu, on ne devient pas malade. Il suffit Du sang.

des vérités que j'ai établies, sur l'excès. Les personnes intelligentes comprendront assez, d'après ce que j'ai dit, comment ces humeurs ne sont pas quelquefois en quantité suffisante. J'ai à ajouter encore quelque chose de remarquable au sujet des quatre humeurs.

Continuation de la théorie générale des maladies, fondée sur les quatre humeurs.

7°. Ce que j'ai nommé les quatre fontaines (1), fournissent sans cesse au corps, tandis qu'elles sont pleines : elles tirent du corps, dès qu'elles ne le sont plus. Il en est comme si l'on avoit trois ou quatre vases de cuivre placés sur un plan horizontal, qui communiqueroient entr'eux par des trous, auxquels seroient proprement adaptés des tuyaux, et que l'on versât de l'eau dans l'un d'eux. L'eau versée passeroit de l'un dans l'autre, jusqu'à ce qu'ils fussent pleins. Si l'on en tiroit ensuite l'eau, celle des autres vases reflueroit dans celui-là; et ils se videroient, comme ils se seroient remplis. La chose se passe ainsi dans le corps. Lorsque les alimens et la boisson arrivent dans l'estomac, tout le corps les reçoit. Il se remplit, avec les quatre fontaines : mais quand le ventre se vide, il reprend de ce qu'il a donné; tout comme le vase d'airain, de ma supposition; car les veines établissent la communication dans tout le corps. Il y en a un grand nombre, de grandes et de petites, qui vont par-tout. Tant que l'homme vit, elles sont ouvertes pour établir la communication, en recevant et en donnant un liquide nouveau. Lorsqu'il meurt, elles s'affaissent, et se rapetissent. Durant la vie de l'homme, son corps jouit donc, de ce qui vient

(1) Voyez, ci-dessus, n°. 3.

dans le ventre, pendant tout le temps qu'il s'y apporte quelque nourriture. Les fontaines en profitent ; elles se remplissent d'humeurs, qu'elles distribuent ensuite. Si le corps n'attiroit point les humeurs du ventre, si les fontaines seules les attiroient et ne les distribuoient point, le corps n'auroit pas une nourriture suffisante ; et s'il n'y avoit pas les quatre fontaines, nous ne saurions point distinguer dans les alimens ou les boissons, ce qu'il y a spécialement de bon ou de mauvais, tandis que nous le pouvons très-bien, de la manière que je vais dire. Ces fontaines étant réduites à un petit espace dans l'intérieur du corps, sont propres à dénoncer sans cesse, à mesure qu'elles se remplissent, quand est-ce qu'il y a trop de choses bilieuses, ou sanguines ; ou pituiteuses, ou aqueuses, dans les alimens ou dans la boisson, avant que le corps n'en souffre considérablement, car alors nous les trouvons désagréables. Quand, au contraire, nous en avons besoin, nous les appétons. Pareillement, lorsque le corps manque de quelque chose, qui doit lui venir de l'une de ses quatre fontaines, par le moyen de la boisson et des alimens, il le détourne à son usage, jusqu'à ce que cette humeur diminue et manque dans sa fontaine. En conséquence, l'on désire de manger ou de boire ce qui peut fournir cette humeur, et la mettre dans sa juste proportion avec les autres. De-là vient qu'on mange et qu'on boit abondamment quelquefois de certaines choses, qui font un tel plaisir qu'on n'a envie de manger rien autre. Après en avoir assez pris, lorsque les humeurs se sont mises au niveau dans le corps et dans les fon-

La doctrine exposée ici est d'une merveilleuse utilité pour les règles qui suivent à l'égard du choix et de la variété du régime.

taines, ce grand plaisir et l'envie d'en prendre davantage cessent. En voilà assez sur ce point.

Quelques principes des sécrétions.

8°. C'est seulement en un certain lieu du foie, que se sépare la bile provenant des alimens et des boissons. Ses veines sont trop foibles et trop petites, pour attirer une autre humeur plus épaisse et plus pesante. De plus, l'endroit est trop étroit, pour y en recevoir une autre; et celui-là est naturellement habitué et familiarisé avec la bile. Aussi n'y éprouve-t-on pas d'autre maladie que celle qu'on nomme communément morsure du cardia, ou maux de cœur. Mais la tête, le cœur et la rate participent de toutes les humeurs, quoique chacune de ces trois parties, à moins qu'elle ne soit malade, participe davantage de l'humeur qui lui est analogue par sa nature, comme je l'ai déjà dit: savoir, la tête, de la pituite; le cœur, du sang; la rate, de l'eau. Leurs veines, tant les grandes que les petites, y apportent aussi d'autres humeurs qu'elles attirent, en les faisant suivre les unes après les autres. Quant au cœur, il a tout auprès les veines jugulaires, lesquelles sont grosses et propres à le délivrer promptement des humeurs, lorsqu'il s'y en rend une trop grande quantité. De plus, il est lui-même ferme et fort, en sorte que les humeurs n'y engendrent guère de maladies: mais la tête et la rate sont très-sujettes à être affectées. Ces deux organes ressentent de mauvais effets des humeurs même qui leur sont analogues, lorsqu'elles s'y rendent en trop grande quantité; ils en éprouvent aussi des autres humeurs. Ils ont chacun de grosses veines, en grand nombre. Ils sont pleins de vaisseaux d'une

grande capacité ; de manière qu'il y a lieu à ce qu'il s'y rende peu à peu beaucoup d'humeurs, qui se mêlent à celle qui leur est propre ; puisque la capacité d'un grand vaisseau est toujours plus grande que celle d'un petit. C'est ce que l'on peut dire à l'égard de la tête et de la rate (1). *Quant au lieu du foie où se rend la bile, et quant à la vessie*, quoique la capacité de ces deux organes soit grande, si leurs veines se remplissent d'humeurs, il en résulte aussi des maladies.

Voilà tout ce que je me proposois de dire à cet égard. Je veux maintenant faire connoître, par quel moyen admirable il est pourvu à la diminution des humeurs dans le corps.

Des excrétions.

J'ai fait voir qu'il y en avoit quatre qui produisoient nos maladies. Je dis à présent, qu'il y a quatre voies *principales*, par lesquelles l'homme se purge naturellement de chacune des humeurs ; savoir, la bouche, le nez, l'anus et l'urètre, lorsqu'il s'est engendré trop de quelque humeur qui incommode : si on en est purgé, il ne se fait point de maladie. Quand le ventre est trop plein, les humeurs occasionnent dans le corps une fonte, qui se précipite dans le ventre même (2), ou ailleurs, pour sortir par quelqu'une des quatre voies. C'est ainsi qu'il est pourvu à la diminution dans les humeurs ; car, le corps, comme je l'ai déjà dit, donne ou reçoit du ventre, suivant que

(1) Le texte est ici fort embarrassant. J'y suppose quelque lacune, ou quelque légère altération pour tâcher d'en tirer un sens raisonnable.

(2) Même note que la précédente.

celui-ci se trouve vide ou plein. Voyons ce qui constitue la santé de l'homme.

En quoi consiste l'état de santé.

9°. Lorsque nous avons mangé ou bu, que les humeurs se sont distribuées dans le corps, mêlées les unes avec les autres, et qu'il en est allé dans chacune des fontaines, de l'espèce qui leur est propre, en la manière que j'ai dit; elles y restent durant le jour, auquel elles se sont formées. Le lendemain, il en survient d'autres. Voilà donc deux jours, et de secondes humeurs : l'une est de deux jours, l'autre n'est que d'un. Cette dernière reste dans le corps, étant plus épaisse. La première, qui se trouve atténuée, travaillée et cuite par la chaleur, se rend au ventre, vers où elle est sans cesse poussée par celle qui est nouvellement faite. Là elle sert à la coction des nouveaux alimens qu'on prend, tandis qu'il se fait du sang de celle qui est passée dans le corps. Elle contracte, avec le temps, de la mauvaise odeur en séjournant. Au troisième jour, elle sort avec les matières fécales et avec les urines, en quantité parfaitement égale; et s'il est resté dans le corps quelque chose de la première humeur, elle n'y est plus dans sa propre forme, par les raisons déjà dites (1). Cette partie des humeurs revient donc au ventre au troisième jour, abondamment, avec une plus mauvaise odeur, à raison du séjour fait avec celle du second jour; et elle emporte, tant les reliquats des diges-

(1) Autre endroit dont le texte se trouve fort embarrassant, et que j'ai rendu en la manière qui m'a semblé la plus raisonnable.

tions, que ce qu'il y a de mauvais dans le corps. L'urine, quand elle est chargée de choses nuisibles au corps, le fait connoître par sa salure. Les excrémens *ou matières fécales* sortent toujours, le lendemain du jour qu'on a mangé. Les humeurs sortent le troisième jour. C'est en quoi consiste la santé. J'ai voulu faire connoître ainsi, la manière dont elle se conserve chez les hommes.

Continuation du même sujet.

10. Si les humeurs sortoient le lendemain, les excrémens des alimens sortiroient du ventre sans contracter autant de mauvaise odeur. Ils ressembleroient à des viandes bouillies; les urines ressembleroient à la boisson; et le corps se désempliroit sans cesse. L'on auroit toujours besoin de manger ou de boire, à mesure qu'on rendroit les selles ou les urines. Il faudroit réparer continuellement, par le manger et par le boire, dès qu'il ne resteroit point d'humeurs dans le corps, et qu'elles sortiroient avec les selles ou le même jour ou le lendemain. Le corps se trouvant continuellement vidé, n'auroit aucune force, soit qu'on mangeât ou non. L'humeur qui sortiroit dès le lendemain ne pourroit prendre de la consistance, parce qu'elle ne séjourneroit point. Cependant, lorsque nous avons rendu les selles, nous ne perdons pas nos forces: nous pouvons même passer deux jours sans rien manger, restant capables encore de prendre de la peine s'il le faut. Nous ne sommes pas entièrement épuisés de l'évacution faite. Pendant ce temps là, les humeurs restantes dans le corps, suffisent à le maintenir. J'ai dit ceci, afin de faire voir, combien il est absurde de prétendre que les

humeurs que nous engendrons sortent le jour même, ou le lendemain. J'ajoute, que si elles restent plus de trois jours, ou s'il s'en forme une grande quantité dans notre corps, nos veines qui se gonflent, et dans lesquelles le mouvement des humeurs se ralentit, annoncent indubitablement quelque mal ou petit ou grand. Il se manifestera plus tard dans l'hiver ; il sera plus grand, et il viendra plus vîte dans l'été. C'est là ce qui arrive, quand les humeurs restent trop long-temps dans le corps. Lorsque les alimens passent trop vîte, nous n'en tirons point assez d'humeurs ; nous devenons maigres et foibles. Durant qu'ils restent dans le corps, il profite de leur séjour, pour en extraire tranquillement la nourriture qu'il prend du ventre, et dont il s'entretient. Voilà pourquoi les alimens ne doivent point en sortir le même jour qu'on les reçoit. S'ils restent au-delà du temps nécessaire, et s'il en survient une suite de nouveaux sur les premiers reçus, le corps se remplit trop : les veines en sont surchargées. Il s'excite de la chaleur et du travail dans toute la machine, en moins de temps dans l'été, plus tard dans l'hiver. Car en été, l'homme vit dans une chaleur environnante, qui augmente l'attraction des veines du corps : ajoutez la chaleur du ventre, et celle du souffle que l'homme inspire qui se trouve augmentée : vous ne serez point surpris, qu'on tombe alors plus facilement dans un état fiévreux. Durant l'hiver, au contraire, le souffle se trouvant plus froid, le corps de l'homme peut supporter bien plus facilement la plénitude, et aller moins souvent à selle. Voilà en abrégé ce qu'il en est,

lorsque les alimens demeurent long-temps dans le ventre ; et généralement ce qui s'ensuit d'un séjour des humeurs trop court ou trop prolongé : enfin, comment en proviennent nos maladies. Nous verrons quelque chose de plus à mesure que j'avancerai.

Théorie de l'état maladif, par manque d'humeurs, ou par excès.

11. Revenons sur ce que je disois au sujet de la santé, qui s'entretient par les alimens et par les humeurs. Quand on se porte bien, on rend les uns et les autres, en la manière qu'on vient de voir. S'il sort plus d'humeurs, que les alimens et la boisson n'en donnent, il y a défaut d'humeurs. Voici un cas où l'on rend plus d'humeurs qu'on n'en fait. C'est lorsqu'on mène une vie tranquille, sans prendre aucune fatigue ; c'est déjà un mal pour le corps : mais si d'ailleurs la santé est bonne, on ne s'en ressent point, jusqu'à ce que quelqu'une des quatre humeurs qui s'engendrent, soit beaucoup augmentée en quantité. Alors le corps s'échauffe peu à peu, sans se trouver bien malade ; il se met en une fonte qui se porte au ventre. On tombe dans le dégoût, *et l'on rend plus d'humeurs qu'on n'en fait par les alimens.* Si une des quatre humeurs abonde beaucoup plus que les autres, on contracte des fièvres : Je parlerai bientôt de cet état.

Il arrive encore que l'on tombe dans un défaut d'humeurs, quoiqu'on mange avec plaisir : voici comment. En supposant toujours ce qui précède, je dis qu'il est des cas où l'on rend plus d'humeurs que le corps n'en travaille ; et c'est la raison pourquoi on devient maigre, même en gardant le repos. Il arrive en effet quelquefois, qu'on prend beaucoup de fatigue *sans perdre le goût des alimens*, et que le corps

s'échauffe ; cet échauffement, quand il est grand, fait sortir beaucoup d'humeurs, d'où il résulte un état de diminution dans les humeurs, qui d'abord n'est pas proprement une maladie. Elles sortent, parce qu'étant atténuées avant que d'avoir servi à la nourriture, elles se portent vers le ventre ou vers la vessie, qui les mettent dehors. Il s'en écoule donc une partie par ces émunctoires intérieurs. D'autres, qui restent dans le corps, sont converties en sueurs, et portées au-dehors, *à travers la peau*. Les exercices outrés, auxquels se livrent les jeunes gens, produisent le même effet que la fatigue des ouvriers : quoique dans ces cas, les humeurs fournies par les alimens, ne soient pas en moindre quantité que celles qui sortent, et qu'il en survienne continuellement de nouvelles, on maigrit cependant, *parce qu'on n'en extrait point les parties nutritives*. On devient encore plus maigre, si à la fatigue se joint le dégoût. Une succession continuelle de fatigues, de travaux, et d'exercices, amène divers autres maux plus ou moins grands.

L'excès, dans la quantité des humeurs, vient du manger et du boire, en la manière que je vais dire brievement.

Quand les humeurs se sèchent lentement dans le corps (1), de manière qu'à la première fatigue qu'on prend, il en sort quelqu'une qui abonde plus que les autres, et qui les surpasse de beaucoup, il y avoit alors plénitude et embonpoint. Si l'excès de l'humeur

(1) Autre endroit dont le texte est fort embarrassant, et qu'on soupçonne altéré, avec raison à mon avis.

dominante est fort grand, la fièvre s'y joint. S'il est petit, c'est peu de chose. Le corps peut dans ce cas le supporter, parce qu'il y a beaucoup d'humide qui arrête l'effet de la chaleur. Le corps s'échauffe sans doute par la fièvre : mais quand ce qui la cause est médiocre, elle se termine au troisième jour après avoir duré deux jours entiers. Quand la cause est plus considérable, la fièvre quitte le cinquième, après avoir duré conséquemment quatre jours entiers. Telle est la marche des maladies. Comment la fièvre se juge-t-elle à des jours impairs pour le rétablissement de la santé, ou pour la mort ? Je l'expliquerai incessamment ; voyons d'abord pourquoi elle finit.

Explication de la cessation de la fièvre.

12. Je dis que lorsqu'on est pris de la fièvre, l'humeur qui l'occasionne doit nécessairement sortir du corps le troisième jour, ou quelqu'autre des jours impairs dans l'ordre ci-dessus. En effet, elle ne sortira qu'après qu'il sera venu du ventre quelqu'autre bonne humeur ; car dans l'intervalle du premier jour et du lendemain, le corps attire du ventre toute celle qui y est arrivée le premier jour (1), laquelle est renvoyée

(1) Ceci se rapporte à la doctrine des numéros 8 et 9 ci-dessus, que les humeurs ne sortent que le troisième jour. Cette doctrine admise serviroit à expliquer très-bien pourquoi la fièvre ne finiroit point le deuxième jour, mais non pourquoi elle ne finiroit pas le quatrième, le sixième et autres jours pairs. Outre que le texte est ici très-embarrassant, il ne peut manquer d'y avoir quelque paralogisme dans tout ceci, qui tire peut-être plus son origine des prétendues propriétés des nombres impairs, dans la doctrine des pitagoriciens, que des vraies connoissances de l'économie animale. Je le présente

ensuite *pour être mise dehors*. A moins donc que le ventre ne la filtre de nouveau, la laissant se mêler avec la bonne humeur, ce qui est un grand mal, la fièvre quitte le troisième jour, de la même manière dont on rend les humeurs, qui sont expulsées le troisième jour, ainsi que je l'ai dit ci-dessus. Voilà comment il arrive que la fièvre finit le troisième jour. J'ajoute que si elle se termine le cinquième, ou le septième, ou le neuvième, elle quitte alors son premier siége, et se nourrit dans les divers lieux dont j'ai parlé ailleurs. Lorsqu'une humeur domine, il faut, nécessairement que les autres lui cèdent.

Pourquoi la fièvre finit aux jours impairs; comment se fait la mort, etc.

13. La fièvre quitte aux jours impairs par la raison que c'est aux jours pairs que le corps attire du ventre: c'est aux impairs que se fait l'expulsion. Le ventre durant la santé expulse suivant les mêmes lois, qui s'observent aux jours impairs dans les crises des maladies. Or, c'est dans l'ordre des jours impairs que nous voyons la santé succéder à la fièvre: j'ajoute encore, que nous observons le mal augmenter dans les maladies, aux jours impairs suivant le même ordre. Il se fait un grand trouble dans l'homme quand il a la fièvre: la preuve en est le froid qui survient à diverses reprises. On ne verroit point de froid, si les humeurs ne souffroient du trouble, s'il ne s'en faisoit des séparations plus ou moins grandes, et si l'une ne dominoit çà ou là. Or, on voit les grands

---

de la manière la plus spécieuse que le texte me paroisse pouvoir fournir en y supposant quelques corrections, sans lesquelles je le trouve absolument inintelligible.

troubles

troubles arriver dans les maladies aux jours impairs, c'est aussi à ces jours que se montrent les plus grands froids : voici comment cela se passe. La nouvelle humeur survenant et dominant celle qui est malade, la pousse hors du corps ; celle-ci est d'abord portée vers le ventre, qui s'échauffe avec l'humeur nuisible, dont il reçoit une quantité plus grande qu'à l'ordinaire. Cela arrive principalement lors des crises des maladies. Quand le corps envoie l'humeur insensiblement vers le ventre, et qu'il y en a peu, celui-ci supporte la chaleur qui en provient. Le corps peut alors suffire à la crise ; et l'homme recouvre la santé, parce que la mauvaise humeur est mise dehors, et que la nourriture manque à la fièvre. Lors donc que l'humeur saine est victorieuse, c'est alors que la santé se rétablit par les raisons que je viens d'expliquer. Il reste à voir pourquoi l'on meurt. C'est lorsque le trouble devient extrêmement grand, et que l'humeur morbifique se porte vers le ventre avec violence, en sorte qu'il ne peut supporter la chaleur, et qu'il en résulte nécessairement un souffle infect. Le corps trop foible, parce que toutes les humeurs sont infectées, se trouvant hors d'état d'attirer la quantité de souffle nécessaire à rafraîchir le ventre, y emploie tout ce qu'il a de vital qui sort en pure perte : c'est ainsi qu'on meurt. L'humeur saine ne peut acquérir la supériorité ; elle est entièrement surmontée et consumée par celle qui fait la maladie. Or, c'est aux jours impairs qu'on voit ce grand combat entre la maladie et la santé, comme tout le monde le sait. Que ce soit aux jours impairs que les troubles sur-

viennent dans les humeurs, en voici encore une preuve. Toutes les fois que dans une fièvre continue on prend quelque purgatif aux jours pairs, on n'y voit point de superpurgation : mais bien des gens sont morts, pour avoir été purgés aux jours impairs avec un purgatif actif, qui leur donnoit une superpurgation. Les anciens médecins ont commis des erreurs sur-tout à cet égard ; ils purgeoient aux jours impairs ; et les malades mouroient. On ignoroit alors ce que l'observation a constaté depuis. Il est certain, que les humeurs se troublent principalement aux jours impairs : ce sont aussi ceux auxquels le corps envoie les humeurs au ventre. Si donc lorsqu'il y a déjà du trouble, on en ajoute un nouveau en faisant prendre un purgatif, il n'est pas étonnant que le malade y succombe. Qu'on examine avec soin la marche d'une plaie, on verra que les inflammations s'y forment aux jours impairs : s'il s'y fait un grand trouble, les humeurs se portent dans toutes les veines ; elles s'en remplissent et se gonflent. Si on soigne la plaie, et que le pus qui s'y montre ait une issue, elle s'en débarrasse, ainsi que de l'humeur que le trouble y pousse; mais si on la néglige, et que le pus n'ait point d'issue, il y séjournera avec l'humeur apportée durant le trouble, qui y occasionne des douleurs, et qui soulève les chairs tout autour. On voit alors les veines près de l'articulation de la jambe se gonfler, quand la plaie est à la jambe. Celles qui sont près de l'articulation de l'avant-bras se gonflent, quand la plaie est à l'avant-bras : et souvent cela occasionne une grande abondance de mauvaises humeurs, si la fièvre s'y

joint, sans qu'on ait d'ailleurs d'autre mal. La fièvre provient, de ce que les veines se trouvent remplies d'une humeur trop épaisse ; et leur gonflement occasionne des douleurs dans la plaie, avec une chaleur qui se répand de proche en proche dans tout le corps. J'explique ainsi la manière dont la chaleur arrive dans les plaies. Le corps et les plaies s'échauffent, à raison du trouble qui est dans les humeurs. L'extrême fatigue produit aussi le même effet. Or, l'inflammation des plaies s'appaise le cinquième jour, en suivant le même ordre des jours, selon qu'elles sont plus ou moins considérables. En sorte qu'elles se guérissent ou le troisième jour ou le cinquième, ou le neuvième, ou le onzième; de manière qu'après la première période de sept jours une seconde recommence, et se termine au quatorzième, comme répondant au septième, étant tous les deux le troisième jour impair de leur semaine. C'est en effet au quatorzième que se terminent les inflammations des plus grandes plaies.

Brève récapitulation de ce qui précède.

14. J'ai voulu jusqu'ici établir que les maladies se jugent aux jours impairs ; qu'en santé les humeurs sortent le troisième jour ; que les matières fécales sont mises hors du corps le second. Les événemens qu'on observe dans les maladies s'accordent avec cette doctrine. Je n'ai traité, du reste, ces objets que sommairement.

Je veux maintenant examiner de plus près, pourquoi l'homme est sujet à des maladies : je dirai en même temps comment elles commencent, et les effets que chacune produit.

Théorie des maladies par

15. Je maintiens, que si les restes des alimens sé-

surabondance d'humeurs, ou par défaut d'excrétions.

journent après la digestion, plus long-temps qu'il ne faut, et s'il se fait de nouveaux reliquats dans le corps, avant qu'il ne soit purgé; de sorte que se remplissant alors d'humeurs nouvelles, venues par-dessus les premières, il s'échauffe, il en résultera une fièvre qui d'abord ne sera ni violente, ni bien fâcheuse, parce qu'elle ne provient que d'un peu trop d'humeurs : dans ce cas, si l'on est d'ailleurs vigoureux, on est bientôt guéri, en employant les moyens convenables; et il se fait une maladie simple, produite par le seul excès dans la quantité de toutes les humeurs. Elle a sept signes. Elle donne une petite toux : on ne crache point; le ventre est dur se trouvant rempli d'excrémens; on a des maux de tête; il y a des vomissemens; on sent des chaleurs; on a enfin quelque peine à uriner. Ce sont les sept signes par lesquels se manifeste cet état, qui provient de la surabondance dans la masse de toutes les humeurs. Lorsque c'est une seule humeur qui domine, à raison de ce qu'on ne va point du ventre, on n'en est guère empêché de vaquer à ses affaires. Mais lorsque c'est toutes les humeurs à la fois qui occasionnent la fièvre; la maladie, si on n'y apporte de remède, s'emparera de tout le corps, en raison de la grande surabondance dans les humeurs, de la manière que je vais dire. Le sang en s'échauffant perdra la partie aqueuse qui le rend liquide, et qui est très-ennemie de la chaleur. Il ne conservera que les parties graisseuses légères, qui sont bilieuses et très-propres à entretenir le feu : il en est comme quand on met de l'eau et de la graisse dans un vase, avec beaucoup de feu par-dessous;

l'eau, au bout d'un certain temps, se réduit à une petite quantité par l'évaporation, mais non la graisse. L'eau, à raison de sa fluidité, est plus susceptible de s'atténuer et de s'exhaler par la chaleur. La graisse plus dense et plus compacte ne s'atténue pas autant, et ne s'évapore point de même. La chaleur dissipe l'eau, et la met hors du corps en forme de vapeurs. L'humeur bilieuse, quoiqu'elle en soit atténuée, ne se dissipe point. La bile atténuée, devient d'autant plus échauffante; elle est un nouvel aliment pour la fièvre, elle se repand dans tout le corps; elle s'attache aux parties; et la maladie augmente de forces. Tels sont les progrès inévitables *de la grande surabondance d'humeurs*, si le corps n'est purgé, et si l'on n'y remédie point. Lors cependant que la quantité n'en est pas excessive, soit que cette surabondance soit venue tout d'un coup, ou qu'elle ait été formée insensiblement, on la supporte quand on est vigoureux, jusqu'à ce qu'il s'y joigne le commencement de quelqu'autre maladie. Telle est l'origine des maux qui proviennent de la surabondance d'humeurs, quand le corps ne s'en débarrasse point.

Deux autres sources de maladies: les choses externes, les violences faites au corps.

16. Il y a trois origines des maladies; je viens d'en exposer une. J'ai fait voir comment elle se forme dans le corps; et que s'il n'est point purgé des humeurs, il doit nécessairement tomber dans quelque maladie. La seconde origine des maladies a lieu, lorsque ce qui nous vient du ciel, *de l'air*, *de l'atmosphère*, n'est pas assorti à notre nature, et se trouve contraire à notre manière ordinaire de vivre. La troisième, lorsque nous éprouvons des violences

comme sont les chutes, les plaies, la fatigue excessive ou autres événemens pareils. Les effets de chacune de ces trois origines des maladies, sont proportionnés à leur intensité ; grands, quand les causes sont fortes ; médiocres, quand elles sont petites. Il y faut toujours faire entrer ces deux considérations, l'une, prise de l'état de plénitude du corps, et l'autre, de la disposition défavorable du ciel ; on ne peut se dispenser d'avoir égard à ces deux grandes causes, parce qu'elles influent infiniment sur le corps, ainsi qu'on peut le juger par ce qui est déjà dit.

Effet des choses extérieures agissant avec violence.

17. Quand on a reçu une blessure, si les chairs sont manifestement dans une solution de continuité, c'est un état patent de maladie, qui fait une plaie. S'il y a une contusion à la suite d'un coup, d'une chute ou de tout autre accident, le sang échauffé par la violence, ne pouvant passer par les veines froissées, vers lesquelles il se porte en quantité, se ramasse dans celles d'alentour. Telle est la cause de la tumeur. Elle persiste jusqu'à ce que l'endroit contus soit purgé du sang, ou par les voies que j'ai indiquées dans le *courant de ce traité, qui passent à travers la tumeur* (1), ou par la main d'un chirurgien, lorsque le sang ne se résout point ; ou par la suppuration, qui s'établit à la suite du temps. L'extrême fatigue des parties produit le même effet (2) ; quand on prend

(1) Le texte est ici fort obscur, je le crois un peu altéré. Peut-être en accommodai-je un peu le sens aux idées reçues de notre temps.

(2) Cet endroit est très-remarquable, par la belle ana-

beaucoup de fatigue, le sang s'échauffe sur-tout aux parties qui peinent : il s'y attache ; et on y éprouve des douleurs. Si le corps en est surmonté, si la fatigue est excessive, si le mal ne se procure une prompte issue par les selles ou par les urines, la fièvre s'allume ; sur-tout si les humeurs n'étoient point précédemment dans la juste proportion : car lorsque dans cette fatigue des parties, il y a quelque humeur trop abondante dans le corps, c'est celle-là qui fera le plus de ravage. Voilà ce que j'avois à dire au sujet des maux produits par des causes violentes. Nous avons expliqué jusqu'ici deux origines des maladies, la violence, et la plénitude. L'une et l'autre mettent le feu dans le corps, s'il n'en est délivré.

Des effets de l'état de l'atmosphère. Comment nos humeurs en sont affectées.

18. Quant aux maux qui tirent leur origine de l'état du ciel défavorable à la santé, ils commencent par l'altération de nos humeurs, que produit dans le corps tantôt trop de chaleur, d'où il résulte des maladies, tantôt trop de froid, suivant l'occurrence. Je commencerai par dire quelque chose du trop de chaleur. Je maintiens donc, que s'il y a dans un sujet quelqu'une des dispositions à la maladie desquelles j'ai déjà parlé, et si l'état du ciel *de l'atmosphère* ne lui est point favorable, toutes les humeurs de ce sujet s'échaufferont et s'agiteront dans son corps avec une extrême violence. S'il est purgé dans cet état, il se fera, dans les humeurs troublées, une sé-

---

logie qu'il présente des maux internes avec les externes. Combien de choses importantes pour la pratique de la médecine, ne pourroit-on point dire à ce sujet ?

paration de tout ce qui y est en excès. Il arrive en quelque manière ce qu'on voit chez les Scythes, qui mettent leur lait de jument dans des vaisseaux de bois, et puis l'agitent sans cesse. Ce lait agité écume, il se sépare en trois portions. La partie graisseuse qu'on nomme le beurre vient à la surface ; elle monte en haut, étant la plus légère. La plus pesante et la plus grossière descend en bas ; ils la mettent à part pour la faire sécher, après lui avoir donné une certaine forme : c'est le fromage qu'ils appellent *hippace*. Le petit lait reste dans le milieu. La même chose à peu près se passe dans l'homme, quand l'origine du mal vient de l'état d'un ciel défavorable. Toutes ses humeurs se trouvant dans l'agitation, elles se séparent les unes des autres. La bile qui est la plus légère, se porte à la surface ; ensuite vient le sang ; puis la pituite. La plus pesante de toutes nos humeurs est l'eau. Lors donc qu'il y a quelque excès dans nos humeurs et qu'elles sont fortement agitées, dès le commencement tout ce qui est en excès se porte en quelque endroit déterminé, par les effets de l'agitation et de la séparation qui s'ensuit. Le corps est échauffé. Il se fait en certaines parties des fixations d'humeurs qui, concurremment avec d'autres placées ailleurs, excitent des douleurs et produisent des grandes chaleurs. Le feu répandu dans tout le corps allume la fièvre, qui est sur-tout produite par la bile, par la pituite et par le sang ; ces trois humeurs étant très-chaudes : et la maladie diffère, suivant le lieu où elles établissent leur siége. Elle en tire aussi ses diverses dénominations. Quant à l'eau, elle n'occa-

sionne point de fièvre forte, ni bien longue : elle n'est pas très-propre à alimenter le feu. Voilà quant à ce point. Les humeurs avant d'être troublées n'ayant point d'issue pour sortir, roulant tantôt en haut, tantôt en bas, se mêlent les unes avec les autres, parce que tout se trouve plein. Durant qu'elles se troublent, il s'en fait des évacuations, des unes plus, des autres moins. Il en reste cependant la plus grande partie çà ou là. Une humeur fixée ne se mêle point avec une humeur étrangère, jusqu'à ce que celle-ci l'égale en forces. L'égaler en forces, c'est l'entraîner pour la mêler avec ce qu'il y a de vicié, et en vider le lieu où elle est ; lors donc que l'humeur viciée est abondante, elle entraîne et jette dans un état maladif, tout ce qu'il y avoit de sain. C'est ainsi que l'homme meurt. Toute sa substance est attaquée et désorganisée. Si le mal ne trouve pas d'autres alimens, il consume d'abord les humeurs les plus proches du lieu où il s'établit ; il étend ensuite ses ravages augmentant toujours, jusqu'à ce qu'il ne trouve plus de nourriture dans le corps. L'état de santé consiste dans des humeurs douces. On peut croire qu'elles se corrompent facilement, quand elles s'échauffent. Aussitôt que la nourriture manque à une humeur corrompue dans quelque partie, nous voyons qu'elle attaque d'abord celles qui sont les plus voisines. Elle pénètre dans tout le corps : elle corrompt jusqu'aux chairs mêmes, après avoir infecté toutes les autres humeurs, lorsque la pourriture n'y trouve plus enfin à s'y nourrir : de même dans les maladies, l'infection commençant en quelqu'endroit, n'y trouve plus

bientôt de quoi s'alimenter ; et à proportion qu'elle croît, elle se répand sur les humeurs voisines. Quand elle a tout parcouru, l'aliment lui manque dans l'humeur saine ; et alors l'homme meurt. Pareillement quand l'humeur se trouble, si ce trouble ne se passe pas en un endroit seulement, s'il ne s'y fixe point, mais qu'au contraire il s'étende ailleurs, il y porte la maladie, à moins qu'on n'en soit purgé. Les veines se remplissent, et se trouvant pleines elles ne peuvent se dégorger, s'il ne s'y fait un plus grand espace : tout comme nous voyons, lorsque quelqu'un a reçu un coup violent ; le sang s'écoule de dessous l'endroit frappé, parce que le coup oblige les veines à se vider. Les chairs voisines s'en remplissent comme une éponge, et ne le transmettent point. Il y reste jusqu'à ce qu'il trouve un lieu où il puisse se répandre. La trop grande quantité de sang, fait qu'il s'intercepte le chemin à lui-même. Il en est comme d'une bouteille de cuir, qu'on a rempli d'huile : si on la renverse promptement sur son cou, l'huile ne pourra en sortir. L'huile fait elle-même obstacle à son passage, à cause qu'elle s'y présente en trop grande quantité. Si on incline doucement la bouteille, l'étranglement n'a plus lieu ; il se fait un vide à son cou ; l'huile en sort à bonds. L'eau feroit la même chose en la versant à table, *si on la versoit des vases de même forme et de la même manière.* Ainsi donc, lorsque des veines se sont remplies à raison du trouble excité dans quelque partie, les liquides qu'elles contiennent ne peut s'en écouler, jusqu'à ce qu'il s'y fasse quelque vide à mesure que l'aliment de la maladie se consume. J'avois

déjà expliqué comment les humeurs, lorsqu'elles se trouvent en trop grande quantité dans le corps, ou qu'elles se troublent, y font des maladies et excitent la chaleur; je dis que les choses se passent de même, lorsque l'origine des maladies est dans la disposition du ciel, défavorable à la santé.

Explication du froid dans les maladies.

19. Passant maintenant à ce qui concerne le froid; S'il s'engendre dans le corps quelque chose qui lui soit nuisible, et si l'humidité y domine, une partie des humeurs de l'homme s'épaissit et se rassemble jusqu'à ce qu'elle se change en un état maladif, et qu'une autre partie des humeurs étende celle-là et la divise; ainsi qu'il arrive au lait, quand on y jette un peu de présure. Le froid qu'il en prend le caille, et en réunit les parties, tandis que le petit lait se sépare tout autour. De même une partie des humeurs de l'homme s'épaissit, en se coagulant par le froid d'un principe morbifique: et les autres humeurs sont dénaturées tout autour, en d'autant plus grande abondance, qu'il y en a un plus grand mélange dans le reste du corps. Quand elles se portent au ventre elles y troublent les excrémens; elles donnent des tranchées: et si elles sortent, le mal n'est point grand. Si elles ne vont pas au ventre, elles se fixent dans quelque partie, là où elles trouvent de l'espace; elles l'entourent en s'y précipitant. La partie séparée dans la coagulation, qui se trouve très-froide et pesante, descend dans le bas le long des os et des nerfs, où elle contribue particulièrement à y former des inflammations: car l'on sait, que l'eau est spécialement nuisible aux nerfs et aux os. On voit alors

les poils se dresser et la peau se froncer, parce qu'elle devient sèche en ce que l'eau l'abandonne et se porte vers les os (1). Cette partie (*la peau*) dans laquelle il y a habituellement une abondance d'humide devient sèche en étant privée ; et le froid, porté par l'eau aux nerfs et aux os, occasionne les frissons. Le reste des humeurs répandu par-tout également dans le corps, y est plus ou moins épaissi : si cependant il arrive que le ventre soit plein, et que la cause de la maladie soit petite, l'humeur se fait une issue quelquefois vers le ventre ; et alors le mal est petit : il ne s'ensuit même pas de fièvre. L'humeur sort avec les selles, sans porter de grands préjudices. Mais si le ventre étant plein, la matière de la maladie est copieuse ; il y a du danger qu'il ne se fasse quelque grande maladie, qu'elle ne se fixe sur les entrailles, ou sur la poitrine, ou sur quelqu'autre partie dans laquelle elle s'échauffera. Cette partie sera la première où il se manifestera du trouble. Il n'y aura cependant pas beaucoup de chaleur, à cause de l'eau qui se sera portée aux os, et qui se fera sentir *avec froid* jusques dans leur moelle : mais avec le temps, à mesure que le mal est plus grand, porté de l'endroit où il s'est d'abord jeté, dans le voisinage

(1) Je conviendrai sans peine, que toute cette théorie est fort embarrassée dans ma traduction. Je puis assurer qu'elle ne l'est pas moins dans l'original ; j'ajoute que ceci est heureusement assez peu important dans la pratique. Je n'y ai cependant pas moins donné toute l'attention nécessaire, pour tâcher d'y trouver de la suite, et pour en tirer un sens qui pût absolument paroître raisonnable.

et jusqu'au ventre qui est naturellement chaud, il s'échauffe davantage ; de sorte que l'humeur dont le mal procède est elle-même échauffée : celle qui s'étoit épaissie autour de l'endroit malade, se dissout la première en s'échauffant ; puis celle des environs : elle se mêle avec celle qui est la cause du mal ; ce qui fait du vide dans le lieu où sa coagulation avoit eu lieu. Or, tandis que l'humeur aqueuse s'unit avec les autres humeurs, il se fait du froid, à la suite duquel succède un grand chaud : car la chaleur du corps force les humeurs fixées quelque part, à devenir chaudes elles-mêmes avec ce qui fait le mal. Le feu naturel au corps, et celui qui est excité dans le ventre, s'irritent pour dominer l'eau : c'est ainsi qu'après le froid on a une chaleur très-grande, lorsque l'eau qui la causé étoit abondante et fixée en quelque endroit. Quand elle est roulante, elle se porte sur-tout vers la tête et vers le ventre, qui ont de grandes cavités. En roulant elle prend d'abord de la chaleur dans les viscères, et dans toutes les parties que le ventre contient. Toutes les humeurs répandues dans le corps s'échauffent avec l'eau ; et la fièvre s'établit de cette manière à la suite du froid, lorsque l'humeur viciée est roulante et non fixée dans aucune partie du corps.

20. Ici se termine ce que je me proposois de dire au sujet des frissons dans les maladies. J'y ai expliqué quand, comment, et pourquoi se forme la fièvre.

Brève récapitulation de tout ce qui a été dit jusqu'ici dans ce quatrième livre.

J'ai exposé ainsi, jusqu'ici, quelles sont les origines des maladies ; pourquoi elles se jugent aux jours impairs ; qu'est-ce qui constitue la santé ; en quoi

consiste la maladie. J'ai montré que tantôt la bile, tantôt la pituite étoient trop abondantes. J'ai, en même temps, eu occasion de dire bien des choses concernant la nature de l'homme.

Article intéressant sur le ver solitaire.

21. Je me propose maintenant de parler des vers plats. Je dis qu'ils s'engendrent durant que les enfans sont dans le sein de leur mère. Lorsqu'une fois ils sont nés, les matières fécales ne séjournent pas assez long-temps dans le ventre, pour que de leur nourriture il se forme un animal aussi grand que celui-ci. Les personnes en santé rendent communément, tous les jours, les excrémens de la veille. Or, un tel ver ne sauroit s'engendrer dans aussi peu de jours que les hommes en passent quelquefois sans aller du ventre. L'on voit qu'il se forme chez les enfans, bien des choses analogues, durant qu'ils restent enfermés dans la matrice; le sang et le lait qui y abondent, et qui s'y pourrissent à cause de la douceur du lait, donnent une matière purulente, d'où proviennent les vers en ce lieu même. Les ronds s'y engendrent ainsi. La preuve en est, que les mères donnant aux enfans, aussitôt après leur naissance, de quoi leur faire rendre le méconium, afin qu'il ne s'échauffe pas dans le ventre, et afin d'élargir les boyaux, on a vu souvent sortir, avec les premiers excrémens, des vers ronds, et quelquefois des vers plats. Quand ils n'en rendent point de ronds, il arrive ensuite qu'il s'y en engendre, et ceux-là font des petits; mais les vers plats n'en font point, quoique certains prétendent qu'ils en font aussi. Il est vrai que ceux qui ont ce ver, rendent quelquefois dans leurs excrémens, comme des grai-

nes de citrouille, qu'on prétend être les petits du ver plat. Je pense qu'on se trompe en disant cela. Un seul animal ne donneroit point de petits, en nombre si prodigieux. Le ventre ne seroit pas assez grand pour les nourrir tous. A mesure que les enfans croissent, le ver plat croît aussi, se nourrissant de ce qui arrive dans le ventre. Il acquiert une longueur égale à celle des intestins, vers l'âge de la puberté, ou plus tard. Lorsque le ver est parvenu à une longueur égale à celle des boyaux, il s'arrête. Tout ce qu'il acquiert de longueur en de-là, est rendu par l'anus avec les excrémens, et tombe en forme de graines de citrouille, ou même un peu plus gros. Dans des fatigues, dans des voyages, lorsque le ventre s'échauffe, ce ver sort par le bas; et il en pend par l'anus, une partie qui se coupe, ou bien qui rentre. Une preuve qu'il ne fait point des petits, et que la chose est telle que je le pense, c'est que si, en traitant du ver plat, on donne un purgatif, ou quelque boisson appropriée, après avoir bien préparé le sujet, l'animal sort tout rond, en un monceau, comme une boule; et l'homme est entièrement guéri. Mais, si en faisant des remèdes, on rend de ce ver, de la longueur de deux ou trois coudées, ou même davantage, il se rompt, et l'on passe ensuite un long temps sans en voir; mais il reparoît après, de plus fort. Cette observation mène à croire que le ver plat n'engendre point de petits, et que ce qui paroît en forme de graines de citrouille, en sont des morceaux. Il ressemble, dans sa forme, à une lisière faite de la membrane blanche des intestins. Les symptômes

sont, qu'on rend de temps en temps, avec les excrémens, comme des graines de citrouille. Quand on est à jeun, on le sent qui se jette du côté du foie, ou ailleurs, et il y cause de vives douleurs. La salive vient quelquefois à la bouche, quand il se porte vers le foie, d'autrefois non. On crache abondamment : peu de temps après que les crachats sont arrêtés, on a des fortes tranchées, quelquefois aussi des douleurs au dos ; car le ver s'y attache. Tels sont les symptômes du ver plat. Ceux qui l'ont, n'en éprouvent rien de funeste ; mais le rétablissement de la santé, quand ils ont des maladies, est chez eux très-lent et difficile ; le ver consume une partie de la nourriture. Quand on le combat avec les remèdes convenables, on en guérit. Si on le néglige, il ne sort pas de lui-même, mais on n'en meurt point ; il n'empêche pas de parvenir à la vieillesse. Voilà ce qui concerne l'origine du ver plat, et ses symptômes.

Article sur le calcul de la vessie.

22. Je vais parler du calcul de la vessie. Son origine tient souvent au vice d'un lait impur, que l'enfant a sucé dans les premières années (1). Quand la nourrice fait usage de boissons, ou d'alimens pituiteux, ou d'autres choses mal-saines, le lait est mauvais. Tout ce qui entre dans son estomac, sert à la formation du corps de l'enfant ; et toutes les fois que la nourrice est d'une mauvaise santé, ayant le tempérament bilieux (2), aqueux, sanguin, ou pituiteux,

(1) Nous avons déjà vu comment la pierre se forme, dans le traité de la nature de l'homme, Tome I, pag. 130; et p. 146.

(2) Par tempérament bilieux, etc., on peut entendre aussi une intempérie péchant par excès de bile, ou d'eau,

teux, l'enfant en tire un mauvais lait. L'état habituel du corps de la nourrice, et celui de la digestion chez elle, contribuent à la qualité du lait; il participe de ce qui y domine. Lors donc que le nourrisson, au lieu de téter de bon lait, en suce qui est bilieux; par quelqu'une des raisons ci-dessus : il se trouve malade, foible, et fort incommodé durant tout le temps qu'il prend cette mauvaise nourriture. Quand il en tète qui est impur, pituiteux, chargé de parties terreuses; et que de plus, il a les veines qui vont du ventre à la vessie, larges et attractives, le lait passant de la mère dans le ventre du nourrisson, avec toutes ses qualités; et la partie qui arrive à la vessie, se trouvant chargée de toutes les impuretés que les veines y peuvent apporter; il s'y engendre une pierre, en la manière que je vais dire. Comme on voit de l'eau sale, qu'on a agitée dans un verre ou dans un vase d'airain, y faire un dépôt, lorsqu'elle n'est plus en mouvement; la même chose arrive dans la vessie, quand l'urine est impure : elle ne sort point de cette cavité, à mesure qu'elle y arrive : on l'y laisse même séjourner plus long-temps, parce qu'elle cause des douleurs en sortant : elle s'épaissit, avec la pituite qui y abonde. La pituite mêlée au sédiment, lui donne d'abord la consistance de petits flocons, qui deviennent ensuite comme des grains de sable, qui croissent par l'intermède de la pituite provenant du lait. Une partie de ces petites concrétions, suspendue dans le liquide,

ou de sang, ou de pituite. Ce qu'on devroit entendre par tempérament, n'est pas un vice : c'est une constitution propre au sujet.

est poussée dehors avec les urines ; il se forme cependant un dépôt pierreux, dans le fonds de la vessie, ainsi que le fer en fusion se sépare du minéral pierreux et terreux. Après la première calcination, les parties terreuses et pierreuses sont confondues avec le métal, et mêlées ensemble ; mais après avoir fait deux ou trois calcinations, le fer se dégage. On le voit, à l'œil, se fondre et se séparer, pour se réunir en une masse ferme et dure. Le dépôt de l'urine, lié avec la pituite, sort donc en partie par l'urètre. Une autre partie se précipite, se durcit, et est agitée, tantôt en haut, tantôt en bas, dans la vessie, où elle occasionne de cruelles douleurs, en frappant ses parois. Il en est de même dans les violentes secousses, quant aux grumeaux qui fournissent à l'augmentation de la pierre. C'est ainsi qu'elle se forme, et qu'elle doit son origine à la mauvaise nature du lait. Il arrive aussi que le calcul est produit dans l'enfance, et à tout âge, par d'autres causes qui occasionnent toutes de vives douleurs dans l'urètre, durant qu'on rend les urines. Quand le calcul s'engendre des alimens trop terreux que l'enfant mange, étant déjà grand, les douleurs ne doivent se montrer qu'après qu'il a commencé à manger. En voilà suffisamment sur l'origine de la pierre. Les signes en sont au nombre de cinq. 1°. Avant d'uriner, on sent des douleurs ; 2°. l'urine sort goutte à goutte, comme s'il y avoit un étranglement dans l'urètre ; 3°. elle est sanguinolente, parce que la pierre fait des déchirures ; 4°. la vessie se trouve dans un état d'inflammation. Cela ne se voit point, mais on le juge par les tiraillemens qu'on sent

au prépuce ; 5°. on rend quelquefois du gravier, pour les raisons déjà dites. Quelquefois il sort deux ou trois petites pierres, qui se sont faites en la manière exposée ci-dessus. Il s'en fait aussi de la manière suivante. Lorsque la pierre est formée, et qu'elle occupe le fond de la vessie, elle se trouve séparée du sable qui s'engendre dans l'urine. Il ne s'y attache plus à mesure qu'il se forme ; mais, à proportion qu'il s'en réunit plus de parties ensemble, il devient plus pesant, et il produit ainsi une nouvelle pierre, ou même plusieurs. Si elles se heurtent les unes contre les autres, et qu'elles se mettent à morceaux, on en rend des fragmens sabloneux, tout comme l'on rend du sable, avant qu'il n'y ait de pierre formée.

Article sur le passage de la boisson dans la trachée-artère.

23. Certaines personnes prétendent que la boisson descend dans le poumon, d'où elle se distribue dans tout le corps. Elles se fondent sur ce que le poumon est creux, et qu'il y a un grand conduit, comme je le dirai. Si, en effet, le poumon n'étoit pas creux, et si le conduit manquoit, les animaux n'auroient point de voix. Nous parlons, parce que le poumon est creux, et qu'il a de plus un tuyau à l'extrémité duquel la langue et les lèvres modifient la voix. J'ai manifesté ce qu'il en est du poumon, en parlant de la péripneumonie ; mais je ne puis être de l'avis de ceux qui pensent que la boisson descend dans le poumon. Elle va dans l'estomac : elle parvient ensuite, de là, dans toutes les parties du corps. Il suffira de faire bien attention à ce que je vais dire. Si la boisson se rendoit au poumon ; lorsqu'il en seroit farci, on ne pourroit ni respirer, ni parler. Qu'est-ce qui résonneroit dans

le poumon, quand il seroit plein de boisson? Première preuve. Secondement, si la boisson alloit au poumon, et les alimens dans l'estomac, la coction des alimens ne pourroit se faire comme il faut: seconde preuve. Troisièmement, quand on a bu des remèdes purgatifs, on les rend par le dos; 4°. il en est de même quelquefois des émétiques, quand ils produisent partie de leur effet, par bas. 5°. bien des remèdes qu'on prend intérieurement, sont brûlans; quelques-uns blessent des parties délicates du corps, quand ils y touchent. Les plus doux font impression sur la peau, lorsqu'on l'en frotte. S'ils alloient au poumon, ils y feroient donc un grand mal. La pituite qui s'y rend du cerveau, y excite bientôt une forte irritation; car le poumon est un viscère très-délicat et mou. Dès qu'il est atteint, on éprouve une foule de maux. Les remèdes ne font point la même impression sur l'estomac, qui est fort comme la peau. Aussi, en Lybie, bien des gens se servent-ils de peaux en guise d'habits, et ils font leurs petits sachets avec des estomacs; car le tissu de l'estomac résiste fortement. 6°. Quand nous mangeons de l'ail, ou quelqu'autre chose dont l'odeur est forte, elle se fait sentir dans les urines. On doit peser toutes ces raisons, et celle que je vais ajouter. 7°. Lorsqu'on avale un sorbet, ou de la bouillie, ou autre chose de liquide, pour peu qu'il entre de pituite dans la trachée-artère, il semble qu'on va d'abord étouffer. Si donc on vit sans incommodité, en buvant des sorbets, et en avalant de la bouillie, parce que l'un et l'autre donnent

de la force au corps après leur digestion ; et que les excrémens s'en rendent par l'anus, peut-on croire qu'ils aillent d'abord dans le poumon ? Quant à toutes les sept raisons que je viens d'exposer, je me serois dispensé d'en rapporter un si grand nombre, s'il n'y avoit plusieurs personnes qui pensent que la boisson va d'abord dans le poumon. Il faut bien, quand on est intimement persuadé d'une chose, accumuler les preuves vis-à-vis ceux qui s'obstinent à ne point la croire, et qui sont persuadés du contraire. Concluons que la boisson ne va point au poumon, mais à l'estomac, au haut duquel est placé dans l'homme l'œsophage, toujours ouvert et prêt à admettre les liquides. C'est là qu'ils sont reçus. Il y a au-dessus de la trachée, comme une feuille de lierre, l'*épiglotte*, pour y empêcher l'entrée de tout ce qui s'avale. Je crois en avoir assez dit sur cet objet.

Origine de l'hydropisie.

24. La boisson descend donc dans l'estomac. Quand il en est rempli, la rate la reçoit pour la communiquer aux veines, à l'épiploon, au dos, aux parties naturelles, aux jambes et aux pieds. Lorsque la rate est malade, il se ramasse dans le ventre beaucoup d'eaux. Celles de la boisson tendent toujours vers la rate, toutes les fois qu'on boit. Or, quand elle est malade, on n'a d'autre signe, même de la fièvre aux entrailles qui précède l'hydropisie, que celui qui se manifeste par la soif ; lors sur-tout qu'il ne se fait d'évacuation, ni par le ventre, ni par la vessie, et qu'on ne suit point le régime de vivre convenable. Cependant la rate attire toujours de l'eau du ventre, indépendamment de celle de la boisson qui vient par l'estomac :

la maladie, *l'hydropisie*, augmente donc ; les bourses s'œdématient ; le cou et le haut du devant de la poitrine maigrissent ; ces parties se fondent, s'écoulent vers le ventre ; les parties inférieures se remplissent d'eau. On tombe dans le dégoût : la constipation est quelquefois grande ; les urines ne coulent point, comme il le faudroit ; on a souvent, en divers endroits du corps, des frissons qui sont quelquefois suivis de fièvre. Le visage s'enfle chez quelques-uns ; chez d'autres, non. Certaine fois, quand la maladie est longue, la peau des jambes crève, et il en coule des eaux. On tombe dans l'insomnie ; on devient très-foible, sur-tout des reins. Quand on a mangé ou bu, on sent des douleurs à la rate. Tels sont les signes de l'hydropisie. Quelquefois l'hydropisie est au ventre seulement, avec ou sans fièvre. Il grossit extrémement ; les jambes s'œdématient ; toutes les parties supérieures deviennent grêles, chez ceux qui sont dans ce cas. Les symptômes, en général, en sont plus doux, quand il ne se fait point d'enflure aux jambes ; on supporte alors le mal, d'autant plus facilement que les jambes s'enflent moins. Voici comment se fait l'hydropisie qui se forme au ventre, l'*ascite*. Quand l'eau commence à s'assembler, et qu'elle n'a point d'issue dans le bas, mais qu'elle est fortement retenue dans les veines *du ventre*, faute de souffle par le haut ou par le bas, elle y reste fixée. Il en est comme d'un grand vase plein d'eau, qui n'a qu'une petite ouverture ; quand on le renverse promptement sur l'orifice, ou qu'ensuite on l'incline insensiblement par côté. Dans le premier cas, l'eau ne s'en écoule point, parce qu'elle n'a pas de souffle, et

qu'elle est retenue par le souffle du dedans. Celui qui est dans le vase (1), s'oppose au souffle du dehors ; en sorte que l'eau ne peut sortir, à cause du souffle qui remplit le vase, et de l'air qui est par-dessus ; mais si l'on incline le vase, ou si l'on y fait un trou au fonds, le souffle sort de la bouteille, et l'eau en même temps. De même dans l'hydropisie, lorsque dès le commencement de la maladie, le souffle pénètre dans les veines, par haut ou par bas, l'eau se porte aux jambes ou aux pieds, sinon elle reste dans le ventre. C'est tout ce que je puis dire à ce sujet.

De toutes les hydropisies en général.

25. Il se fait aussi, chez les femmes, des hydropisies dans la matrice, et au ventre, et aux jambes. Les mêmes signes y ont lieu. J'en ai parlé dans le traité des maladies des femmes. Ce sont là les trois espèces d'hydropisie *qu'on voit chez elles*. Toutes ces maladies deviennent bientôt d'une cure difficile, et elles font des progrès rapides. Elles sont très-fâcheuses, quand elles viennent dans un corps ruiné par quelqu'autre maladie. Lorsqu'une maladie aiguë attaque des hydropiques, ils sont *bientôt* perdus; tandis que l'hydropisie est par elle-même une maladie de longue

(1) Si l'on pouvoit se faire une idée bien nette de ce que l'auteur a voulu dire dans cet endroit, où les deux mots correspondans à ceux de *souffle* et d'*air*, se trouvent dans le texte de la même manière que je les présente dans la traduction, ce passage seroit propre à jeter des lumières sur plusieurs endroits physiothéorétiques de cette traduction, où il est parlé du souffle ; qui, pour être bien entendus, auroient besoin de longs éclaircissemens. On voit bien, du reste, que ceci est assez indifférent pour la pratique.

durée. Quand le cours de ventre s'y joint, on meurt dans peu, en parlant, en jouissant de toute sa connoissance. J'ai fini ce que j'avois à dire sur l'hydropisie, au sujet de laquelle j'ai voulu exposer d'où elle provient, et quels en sont les symptômes.

TRAITÉ DES AFFECTIONS.

Ce petit Traité, le second de la cinquième section dans Foës, n'est proprement qu'un abrégé de médecine domestique, dont la fin est particulièrement consacrée au régime, tant pour le temps de santé que pour celui de maladie. Comme il ne s'y agit que de maladies généralement connues, les médecins praticiens y trouveront le moyen de reconnoître celles dont il est parlé dans d'autres traités, sous une foule de dénominations différentes.

Généralités sur l'importance de la médecine familière, et sur les moyens d'acquérir facilement les connoissances de la médecine domestique, nécessaires à tout le monde.

1°. TOUT homme prudent, connoissant le prix de la santé, doit apprendre à se diriger dans les cas de maladies. Il doit s'informer de ce que les médecins disent des autres, et des moyens qu'ils emploient en les soignant : il faut qu'il se l'applique à lui-même, et qu'il prenne à cet égard toutes les connoissances que peut acquérir un particulier. Il les acquerra, en les cherchant avec soin. Il saura que les maladies viennent aux hommes, de la bile ou de la pituite, en tant que ces humeurs sont trop sèches, ou trop aqueuses, ou trop chaudes, ou trop froides. Ces diverses altérations proviennent des alimens, des boissons, des fatigues, des blessures, de l'odorat, de l'ouïe, de l'acte de la génération, du froid, du chaud ; quand le corps en est affecté hors de propos, ou d'une manière non accoutumée, ou trop forte.

ment, ou pas assez. On doit savoir à cet égard, ce qu'un particulier peut en apprendre, pour en user et s'en servir, comme le feroit un maître de l'art. Or, il est possible d'acquérir, sans être médecin, bien des connoissances sur tous ces objets : je vais en exposer ce qu'il y a de plus essentiel.

Des maladies de la tête. 1°. Quand on a des maux de tête.

2°. Quand on a de maux de tête, il est bon de la laver avec beaucoup d'eau chaude, et de prendre quelque errhin pour pousser au-dehors la pituite et les glaires. On s'en tiendra là, si l'on est soulagé : mais si on ne l'est pas, il faudra purger la tête de la pituite ; ne prendre que de la nourriture liquide, et de l'eau pour boisson ; s'abstenir du vin, jusqu'à ce que les douleurs soient passées. Elles deviennent plus fortes, quand la chaleur de la tête y attire des parties vineuses. Lorsque la pituite, mise en mouvement, s'amasse dans la tête, qu'elle y cause des douleurs, si elles vont et viennent avec des vertiges ténébreux, on est soulagé par ces moyens simples. On se trouve bien aussi de faire saigner le nez, ou de tirer du sang de la veine du front. Quand les douleurs continuent pendant long-temps, qu'elles sont violentes, qu'on n'en est point délivré en purgeant la tête, il faut, ou bien ouvrir les veines autour de la tête, ou les brûler : c'est le seul espoir qui reste pour obtenir la guérison. On doit observer attentivement les maladies dès le commencement, pour voir en quoi la santé manque ; s'il y a quelque humeur à vider ou autre chose à faire. Quand on laisse passer le commencement, et que l'on veut y remédier après que le mal est avancé, pour avoir craint de s'y opposer

fortement dès le principe, il est à craindre, que loin de réussir, on ne manque son but, quand le corps se trouve ainsi épuisé.

2°. Quand on a des maux d'oreille.

3°. Si on a des maux d'oreilles, il faut y faire beaucoup de lotions d'eau chaude et des fumigations. Quand on parvient par ce moyen, à diviser la pituite, à la faire couler de la tête, et que les douleurs cessent, il n'y a plus autre chose à faire. Si on n'y parvient point, le mieux est de prendre quelque émétique en boisson, propre à évacuer la pituite par haut; ou de purger la tête, avec ce qui en chasse la pituite. Les maux d'oreille proviennent de cette humeur, qui se porte de la tête sur les oreilles.

3°. Pour les maux de gorge.

4°. Quand l'on a des maux de gorge, il faut faire des gargarismes. Ces maux proviennent aussi de la pituite.

4°. Pour les fluxions aux gencives.

5°. Si l'on a des fluxions aux gencives ou à la bouche, on use de masticatoires. C'est encore la pituite qui les cause.

5°. Quand la luette est relâchée.

6°. Lorsque la luette est relâchée, et qu'elle occasionne un étranglement au gosier; on emploie aussitôt des gargarismes préparés, comme il est prescrit dans le traité des remèdes. Si on ne parvient point à en diminuer le volume par ce moyen, on applique deux ventouses sur le derrière de la tête, après l'avoir rasé : on les scarifie pour en faire couler le sang abondamment, et pour attirer la fluxion en cette partie. Quand malgré ces moyens le mal persiste, on y porte la pointe de la lancette, et l'on en fait écouler les eaux. Lorsque le bout de la luette devient rouge, si on n'y fait quelque incision dès qu'elle

commence de prendre cette couleur, elle s'enflamme; et il arrive qu'on est quelquefois suffoqué promptement. Ce mal est encore produit par la pituite, qui se porte en quantité en cet endroit, lorsque la tête est échauffée.

7°. Quant aux maux des dents, si elles sont gâtées, ou si elles tremblent, on doit les arracher. Lorsqu'elles ne sont ni gâtées ni tremblantes, et qu'on y sent des douleurs, il faut les dessécher, en y appliquant le feu. Les masticatoires y sont bons aussi. Ces douleurs proviennent de ce que la pituite se porte sous les racines des dents. Elles sont rongées et dévorées quelquefois par la pituite; d'autrefois par des restes d'alimens, quand elles sont molles, mal rangées, formant des interstices, dans lesquels de brins de viandes s'arrêtent. 7°. Pour les maux des dents.

8°. Les polypes qui se forment dans le nez, qui le gonflent et le font se jeter de côté, s'enlèvent en y attachant un fil qu'on tire de dedans de la bouche. Quelquefois on les consume, au moyen des remèdes qui s'y appliquent : c'et la pituite qui les engendre. Telles sont les maladies de la tête, outre celles des yeux, dont il sera traité séparément. 8°. Les polypes du nez.

9°. Quant aux maladies du tronc, voici ce qu'il en faut savoir. Voyons d'abord la pleurésie, la péripneumonie, la fièvre ardente, la frénésie. On les nomme maladies aiguës. Elles viennent plus communément, et sont plus fortes dans l'hyver, moins violentes et moins fréquentes dans l'été : quand l'on en est atteint, on se trouve bien de faire ce qui suit. Des maladies du tronc.

10. LA PLEURÉSIE. Il y a fièvre, douleur au côté,

grande difficulté de respirer, toux, crachats d'abord bilieux, semblables à du pus vers le cinquième ou sixième jour. Employez, dans le commencement, les moyens propres à éloigner de la plèvre, la pituite et la bile : la douleur s'adoucira. Vous lâcherez le ventre, et le rafraîchirez par des lavemens. Ce sont des moyens très-bons pour calmer tout le mal. La boisson et la nourriture liquide, doivent y concourir. Il les faut un peu acides ; qui fassent expectorer, quand les crachats commencent à mûrir. On emploie antérieurement des remèdes chauds, qui en hâtent la coction. Les acides seroient nuisibles dans le commencement, parce qu'ils dessèchent. Cette maladie est principalement occasionnée par le froid, lorsqu'on se refroidit le corps suant ; qu'on soit grand buveur ou sobre. Elle provient aussi d'autres causes. Elle se juge au plutôt le septième jour ; au plus tard le quatorzième. Dès qu'on crache, et que la plèvre se délivre par des crachats purulens, on est guéri. si on ne crache point, il se fait une suppuration interne, et le mal devient long. On dit qu'une maladie se juge, quand elle augmente ou qu'elle diminue, ou qu'elle dégénère en une autre, ou qu'elle finit entièrement.

11. LA PÉRIPNEUMONIE. Il y a fièvre, toux, crachat purement pituiteux et visqueux dans le commencement, puis bilieux et livide, purulent le huitième ou le neuvième jour. On sent des douleurs au dos ou au côté. Nous avons dit dans la pharmacie, quels remèdes on doit employer contre la péripneumonie. On use des mêmes boissons et de la même

nourriture que dans la pleurésie, pour lâcher et rafraîchir le ventre. On favorise aussi l'expectoration et la coction des crachats, au moyen des remèdes propres à les faire sortir par haut, et à humecter le poumon. Cette maladie a lieu, lorsque la pituite se jette en grande quantité, de la tête sur le poumon. La pleurésie dégénère quelquefois en péripneumonie, et en fièvre ardente. Elle se juge au plutôt en quatorze jours, au plus tard en dix-huit; peu en réchappent. Elle jette aussi dans des suppurations internes, à moins que le poumon ne se nettoie aux jours critiques.

12. LA FRÉNÉSIE lorsqu'elle vient, est accompagnée d'une fièvre, qui d'abord n'est pas forte. On ressent des douleurs aux hypocondres, particulièrement du côté droit, vers le foie. Au quatrième ou cinquième jour, la fièvre devient très-forte, les douleurs augmentent, la peau jaunit; on tombe dans le délire. On emploie ici des applications tièdes sur le côté, pour calmer les douleurs, comme dans la pleurésie. On se conduit de même pour ce qui concerne les entrailles, et pour le reste du traitement, à la réserve de la boisson. On laisse boire au malade ce qu'il veut, excepté du vin. L'hydromel et l'oxymel sont bons. Le vin est mauvais à cause du délire, tant dans cette maladie que dans les autres. Il est avantageux dans celle-ci de donner des bains, et de beaucoup laver la tête avec de l'eau chaude. Le corps, quand il est détendu, donne plus facilement passage à la sueur; les urines coulent alors abondamment, et l'on se rend maître du mal. La frénésie est engendrée

par la bile en mouvement, qui se porte et se fixe aux entrailles et au diaphragme. Elle se juge au plutôt en sept jours, au plus tard en onze. La plupart en meurent. Elle se change souvent en péripneumonie : dans la métastase quelques-uns se sauvent.

De la fièvre ardente.

13. Quand on a une fièvre ardente, la fièvre est accompagnée d'une soif excessive. La langue devient rude et noire, à cause que la respiration est brûlante. La peau prend une couleur bilieuse. Les crachats sont bilieux. Les parties extérieures sont froides. On sent un feu ardent dans l'intérieur. Il faut ici donner des rafraîchissans pour l'intérieur, et avoir l'attention de ne point refroidir l'extérieur. On fait prendre des boissons rafraîchissantes, ainsi que la nourriture liquide, dont on donne souvent. On emploie les lavemens pour lâcher le ventre, s'il n'est pas libre. Ils doivent être rafraîchissans, et pris tous les jours ou chaque deux jours. La fièvre ardente provient de la bile en mouvement qui se fixe dans l'intérieur du corps ; elle dégénère souvent en péripneumonie. Elle se juge au plutôt dans neuf ou dix jours ; au plus tard dans quatorze. Quand elle se change en péripneumonie, l'on en meurt communément. On guérit pour l'ordinaire, quand cette métastase n'a pas lieu.

Fixation de ce qu'on entend par maladies aiguës d'après les idées de l'auteur avec la manière de se conduire dans les fièvres d'hiver.

14. Ces quatre maladies sont appelées aiguës. Les autres maladies fébriles, qui viennent dans l'hiver, soit par l'usage immodéré du vin, soit à la suite des fatigues, ou pour toute autre cause, méritent de l'attention. Elles dégénèrent souvent en quelqu'une des aiguës, de la manière suivante. Quand la pituite ou la bile sont en mouvement, si on n'y fait point ce

qu'il convient, ces humeurs s'assemblent, et se fixent en un endroit du corps, quel qu'il soit; de sorte qu'il en résulte tantôt une pleurésie, tantôt une frénésie, ou une péripneumonie. On doit se prémunir contre les fièvres d'hiver. Le moyen est de vivre en repos, de ne pas trop manger ou trop boire, et de tenir le ventre libre; de ne prendre que des alimens liquides et la boisson *quand la fièvre est venue*, jusqu'à ce qu'elle ait quitté. Les maladies aiguës sont les plus mortelles, les plus fâcheuses, et celles où il faut le plus d'attention et de soins; dans lesquelles le médecin ne peut commettre de faute, qui soit légère. Le mal est assez grand par lui-même : il n'y faut rien faire qui ne soit utile, autant que cela se peut. Quand le malade est surmonté par la maladie, malgré l'habileté du médecin, ce n'est point sa faute. Mais lorsqu'il ignore la conduite à suivre, et qu'il en tient une mauvaise; c'est la faute du médecin, si le malade périt.

Des fièvres d'été.

15. Dans l'été, les fièvres sont fortes. Il y a beaucoup de soif : souvent on vomit de la bile; d'autrefois on la rend par bas. Il faut donner pour boisson, et pour nourriture liquide, ce qui paroîtra le plus à propos. Si la bile et la pituite se fixent au cardia, on fera vomir avec de l'eau fraîche et de l'hydromel. Si le ventre ne va point, on prend des lavemens; ou bien, l'on met un suppositoire. Ces maladies sont généralement bilieuses. Leur durée est de sept ou de neuf jours.

Généralités sur les fièvres.

16. Lorsque la fièvre est continue, qu'il ne se fait d'évacuation ni par haut ni par bas, et qu'on

sent des douleurs dans tout le corps, il faut au troisième ou quatrième jour, donner un léger purgatif en boisson, qui agisse par bas ; nourrir avec de crèmes de millet ou d'orge, et donner des boissons de pareille nature. Si les parties extérieures sont plus chaudes, et que l'intérieur soit brûlant, la langue âpre et noire, avec les pieds et les bouts des mains froids, on ne doit point purger. On fait prendre des rafraîchissans, et des remèdes propres à tenir le ventre libre, en le rafraîchissant avec tout le corps. Cet état est celui de la fièvre qu'on nomme fièvre ardente, il se juge ordinairement le dixième ou le quatorzième jour.

Lorsque la fièvre quitte et reprend, et qu'on sent des pesanteurs dans le corps, on doit, tant que la fièvre dure, ne prendre que de la nourriture liquide et de la boisson. Quand la fièvre a passé, on reprend les alimens ; et on vide par bas avec un purgatif ; ou bien, on vomit, si cela convient mieux.

Dans le cas du dégoût avec des sentimens de lassitude sans fièvre.

17. Quand on sent des amertumes dans la bouche, sans avoir la fièvre, avec du dégoût et un sentiment de pesanteur dans le corps, on doit prendre un purgatif : cet état provient de la bile, qui se porte dans les veines et aux articulations.

Des douleurs dans le ventre.

18. Contre les douleurs qui se font sentir aux entrailles ou aux hypocondres, ou au cardia, on prend environ une livre et demie d'hydromel tiède, aiguisé de vinaigre, qu'on garde quelque temps, se tenant bien couvert auprès du feu ; puis on vomit. Si cela ne fait point vomir, et qu'après avoir mangé, on sente encore des étouffemens, on reprend une seconde

seconde fois de quoi vomir ; ou bien, on prend un lavement à l'issue d'un bain chaud copieux, et l'on fait des fomentations tant que les douleurs persistent. Ces maux sont principalement occasionnés par la pituite, quand elle est mise en mouvement, et qu'elle se jette sur le cardia. On y emploie aussi les remèdes dont il est parlé dans le traité de pharmacie, comme propres à guérir de ces sortes de douleurs. Lorsqu'elles se portent d'un endroit du ventre à l'autre, sans fièvre, on prend des bains d'eau chaude abondante, et l'on pratique les remèdes extérieurs dont il a été parlé en traitant de la pleurésie, ou autres appropriés. Quand les douleurs ne se calment point, on purge par bas. Il faut s'abstenir de manger, jusqu'à ce que les douleurs soient passées. Les douleurs erratiques proviennent de la bile. Celles qu'on sent au-dessous du nombril, s'appaisent au moyen des lavemens émolliens ; sinon, on en vient à la purgation par bas.

Des douleurs vagues dans tout le corps.

18. Quant aux douleurs qui viennent subitement dans le corps, sans fièvre, il est bon de prendre des bains chauds, et de beaucoup fomenter. La pituite et la bile, réunies ensemble, ont une grande force. Elles prennent le dessus dans quelque partie du corps qu'elles se jettent, et y causent des douleurs avec beaucoup de mal. Lorsqu'elles ne sont point réunies, quoiqu'elles se fassent sentir dans quelque partie, leur force est bien moindre.

Réflexions générales sur les maladies d'été.

19. J'ai exposé jusqu'ici la manière dont sont à peu près les maladies d'été. Le corps, qui est échauffé par le soleil, prend facilement l'humidité : ensuite il

devient malade dans sa totalité, ou dans la partie sur laquelle la bile et la pituite se fixent. Ces maux ne sont ni dangereux ni longs, si on les soigne dès le commencement : mais quand on les néglige, ou qu'on les traite mal, ils deviennent souvent longs et quelquefois mortels. Les fièvres tierces et les quartes sont du nombre de ces maladies.

De la fièvre tierce.

20. Dans la tierce, s'il paroît qu'on ait besoin de purgation, on la prendra le quatrième jour. Quand au contraire, on jugera que ce n'est pas le cas de purger, l'on prendra les remèdes en boisson propres à changer la fièvre, ou à l'arrêter ; tels qu'ils sont rapportés dans le traité des remèdes. On se tiendra durant l'accès à la nourriture liquide, et à la boisson. Les alimens qu'on prend aux jours libres de fièvre, doivent être laxatifs. La tierce n'est pas ordinairement de longue durée. Si on la néglige, elle dégénère en quarte, et devient très-longue.

De la fièvre quarte.

21. Quant à la fièvre quarte, on commence par purger s'il en est besoin, d'abord la tête : et après avoir passé trois ou quatre jours, on prend un émétique, à l'entrée de l'accès. On laisse encore passer les jours libres, pour donner un purgatif, dans l'accès aussi. Si la fièvre ne quitte point ; après avoir passé de nouveau les jours d'intervalle, et avoir pris les bains d'eau chaude, on use de remèdes prescrits ailleurs. La boisson, la nourriture et le reste du régime est le même, que pour la fièvre tierce : les quartes sont généralement de longue durée ; quoiqu'il y en ait de courtes. La tierce et la quarte proviennent de la bile et de la pituite. J'ai exposé ail-

leurs (1), pourquoi l'une vient tous les trois jours, l'autre tous les quatre. Les fébrifuges qu'on prescrit contre ces maladies, ont la propriété de maintenir, le froid et le chaud du corps au degré naturel, l'empêchant de s'échauffer ou se refroidir extraordinairement. On les prend en la manière prescrite dans le traité des remèdes (2).

21. La leucophlegmatie, quand elle a lieu, fait enfler tout le corps; et l'enflure est blanche. On voit dans le même jour, une partie qui est mieux qu'une autre, et ensuite pire. Tantôt celle-ci est moins enflée; puis c'est l'autre. On y oppose les purgatifs qui vident la pituite et l'eau. On suit un régime qui dessèche, prenant des alimens, des boissons, et faisant des exercices, propres à produire cet effet. La leucophlegmatie.

(1) Ceci paroît pouvoir absolument se rapporter à la doctrine exposée dans le traité des maladies, livre IVe. Voyez le n°. 8, 9 et 11.

(2) Quoique nous ayons dans le quinquina, un fébrifuge supérieur, vraisemblablement, à tous ceux qu'on employoit du temps d'Hippocrate; on regrettera, que la liste des remèdes qu'il employoit contre les fièvres intermittentes, et la manière de les prendre, et le traité de pharmacie auquel on est souvent renvoyé par l'auteur du présent traité, ne nous soient pas parvenus. Peut-être y auroit-on trouvé quelques courtes descriptions, qui nous manquent entièrement pour reconnoître les remèdes pris dans le règne animal, végétal ou minéral, prescrits dans les autres traités sous leur seule dénomination absolument insuffisante aujourd'hui à les faire connoître. Du reste, la supériorité que j'accorde au quinquina, pour ne point heurter les idées reçues, ne doit pas m'empêcher de dire que j'ai souvent employé l'infusion des fleurs de chardon étoilé, contre des fièvres intermittentes qui avoient résisté au quinquina.

Cette maladie vient de la pituite qui se jette dans les chairs, pour n'avoir pas été purgée, après qu'elle s'est accumulée dans de longues maladies. Elle fait paroître les chairs blanches, sans être cependant elle-même plus blanche qu'à l'ordinaire. Cela vient de ce que la quantité qu'il y en a dans le sang, le rend aqueux, en le dénaturant : il perd ainsi de sa couleur ; et cet état s'appelle leucophlegmatie (1). On est en effet pâle, et l'on paroît plus blanc. Si la maladie est soignée dans son commencement, l'on en guérit : sinon elle dégénère en hydropisie ; et elle emporte le malade.

La rate grosse, lien magnus.

22. Toutes les fois qu'on a la rate grosse, et qu'on est bilieux, l'on a la peau de mauvaise couleur sujette à des ulcères de mauvais caractère, et la respiration puante. On est maigre. La rate est dure et toujours grosse. Les excrémens ne passent point. Les gens pituiteux ont ce mal moins fort. Leur rate est tantôt plus, tantôt moins grosse. Il est à propos dans cette maladie, de commencer par purger la tête et tout le corps, s'il y en a indication. Quand l'indication n'y est point, la cure s'obtient par le régime. Les pituiteux doivent être desséchés au moyen des alimens, des boissons, des émétiques, de beaucoup d'exercices, de promenades. On les fait vomir dans l'été, avec l'ellébore. Les bilieux doivent être humectés : il faut qu'ils usent d'un régime laxatif, qui fasse couler les selles et les urines. On fait de fréquentes saignées à la veine splénique. On prend parmi les diurétiques, ceux que nous avons marqués être propres à ramollir la rate. On purge

(1) Le mot leucos en grec, signifiant blanc.

avec les cholagogues, suivant la saison. Il y a des maux de rate qui ne s'appaisent pas par les purgatifs, ni par les autres remèdes : la rate ne diminue point malgré leur administration. Ils sont surmontés par la force du mal, qui dégénère avec le temps en une hydropisie, dont on meurt. D'autrefois il s'établit une suppuration, qu'on guérit en y portant le feu. Il y a aussi des malades qui vieillissent, en gardant la rate toujours grosse et dure. Cette maladie provient des fièvres, et de leur mauvais traitement. Lorsque la bile ou la pituite, ou même l'une et l'autre se fixent sur la rate, le mal est en général de longue durée, mais peu mortel. Les remèdes qu'on donne contre les maux de la rate agissent quelquefois par les urines, en la ramollissant. D'autres la nettoient, sans du tout pousser par les urines, ni produire aucune évacuation manifeste par les reins, ni par autre voie; et cependant ils ramollissent la rate.

De la passion iliaque.

23. Dans la passion iliaque, le ventre est dur; et l'on ne rend rien. On a des douleurs dans tout le bas ventre, avec fièvre et soif. On vomit quelquefois de la bile, avec un grand travail. Il faut ici beaucoup humecter, tant l'extérieur que l'intérieur; prendre des bains d'eau chaude; user de boissons propres à lâcher le ventre, et à faire couler les urines; administrer des lavemens s'ils peuvent entrer. Quand on ne peut les introduire, on adapte un tuyau à l'anus; et l'on y introduit de l'air, au moyen d'une petite outre remplie de vent. Après avoir ainsi dilaté l'intestin, on ôte le petit tuyau; et l'on donne aussitôt le lavement. S'il passe, et que le malade aille du ventre, il est sauvé : quand les lavemens ne peuvent pénétrer,

on meurt communément le septième jour. Cet état a lieu lorsqu'un amas d'excrémens dans les boyaux est desséché par la chaleur, et que la pituite s'y réunit. Les matières durcies font enfler le ventre. On prend les remèdes qui se donnent en boisson par la bouche; mais on les vomit : et on ne peut recevoir des lavemens. Cette maladie est aiguë, et très-dangereuse.

Les œdématies.

24. Les œdématies proviennent ordinairement, de ce qu'à la suite d'une longue maladie on passe beaucoup de temps sans être purgé. Les chairs s'altèrent, se fondent; et il se fait de l'eau. On tombe encore dans l'hydropisie, quand la rate ou le foie sont malades. Elle vient aussi à la suite de la leucophlegmatie, de la dyssenterie, de la lienterie. Dans l'hydropisie qui vient pour n'avoir pas été purgé, le ventre se remplit d'eau; les pieds et les mains s'enflent; les épaules, le devant la poitrine, le bas du cou et les cuisses maigrissent. Quand on la soigne dans son commencement, avant que les eaux n'aient beaucoup gagné, il faut user des remèdes les plus propres à purger les eaux avec la pituite, ne pas remuer la bile, user des alimens, des boissons, des exercices, et généralement d'un régime qui dessèchent, et qui fortifient les chairs sans les trop nourrir. Cette maladie est mortelle, sur-tout quand il se fait des épanchemens d'eau dans le ventre. Lorsque l'hydropisie provient de la rate, ou du foie, ou des suites de la leucophlegmatie, ou de la lienterie, on y fait le même traitement : mais peu en réchappent. Communément, les maladies qui succèdent à d'autres sont mortelles : le corps se trouvant déjà affoibli par la pre-

mière, il est presque inévitable qu'il ne succombe, avant de guérir de la seconde. Il en est ainsi de celles qui sont causées par l'eau, lorsque les chairs se trouvent depuis long-temps infectées de la pituite, par quelque maladie, par défaut de purgation, par mauvais traitement de la fièvre : elles se fondent, et se convertissent en eau. Le ventre ne peut point lui donner passage ; elle se rassemble tout autour. Alors, si l'on parvient au moyen des remèdes et du régime, à diminuer le mal, et à ramollir le ventre, c'est bon : sinon, on fait la ponction pour mettre les eaux dehors. On la fait auprès de l'ombilic, ou bien aux flancs, vers le derrière : quelques-uns guérissent de cette maladie.

25. La dyssenterie donne des douleurs dans tout le ventre, avec des tranchées. On rend de la bile, de la pituite et du sang mêlés ensemble et brûlés. Après avoir purgé la tête, on prend un émétique propre à évacuer la pituite. On lâche le ventre avec du lait cuit : et l'on étend ses soins sur tout le corps. S'il n'y a point de fièvre, on use des choses grasses onctueuses, douces et aqueuses, pour lubréfier tant les entrailles que les matières qui y sont. On fait beaucoup de fomentations d'eau tiède au-dessous du nombril, tandis qu'il y a des douleurs. Les boissons les alimens solides et liquides qui conviennent, sont consignés dans le traité des remèdes (1). Cette maladie a lieu, lorsque la bile et la pituite se fixent sur le ventre, dans les veines ; que le sang est vicié, et Dyssenterie.

(1) Voyez la note seconde, page 339, n°. 20.

qu'il s'échauffe à raison de son altération. Les intestins sont dans un état de maladie : ils sont raclés et ulcérés. Cette affection est de longue durée, très-rebelle au traitement, souvent mortelle. Quand on la soigne avant que le corps ne soit épuisé, il y a espérance de guérison. Lorsqu'au contraire, le corps est épuisé, fondu, et que les boyaux sont ulcérés de toute part, il n'y a plus espoir de vie.

De la lienterie.

26. Dans la lienterie, on rend les alimens sans coction, sous une forme presque liquide. On ne ressent pas de douleurs : mais le corps se détruit. Le traitement est le même que pour la dyssenterie. Cette maladie a lieu, lorsqu'il se fait un écoulement de pituite de la tête vers le ventre. Telle est la cause qui rafroidit les alimens, qui les liquéfie, et qui précipite leur prompte sortie hors du ventre, avant qu'ils ne soient digérés. On dépérit, parce que les alimens ne séjournent pas assez pour la digestion ; et parce que le ventre qui est naturellement chaud, s'échauffe encore davantage pour résister au froid de la pituite.

Des cours de ventre invétérés.

27. Lorsqu'on a un long cours de ventre, on rend d'abord liquides les alimens qu'on prend ; puis on rend la pituite. L'on mange à son ordinaire. Mais on devient foible et maigre, à raison de la grande évacuation. Il faut dessécher, en prenant l'ellébore sous forme liquide, purger la tête de la pituite, laver le ventre avec du lait cuit, puis user d'alimens et de boissons les plus propres à dessécher tant le ventre que tout le corps. Cette maladie est produite par les mêmes causes que la lienterie. Le cours de ventre, la lienterie et la dyssenterie sont trois maladies fort

analogues. On les traite, en détournant le flux de la pituite, qui se porte de la tête au ventre. L'origine des trois maladies est la même. Ne craignez point de blâme, en adoptant cette idée. Il faut dans les autres maladies, tâcher de découvrir pareillement qu'elle est la nature de chacune : on ne se méprendra guère, si on les considère au premier temps de leur formation.

28. Dans le ténesme, on rend par les selles du sang et des mucosités ; l'on ressent de vives douleurs au ventre, sur-tout lors des efforts pour aller. Il faut humecter, adoucir, et lubréfier tant les intestins que les matières contenues ; prendre des bains, mais non à la tête. Cette maladie consume beaucoup d'alimens. Les bols alimentaires, en parcourant les intestins, empêchent qu'il ne s'y fasse autant de frossement des intestins, l'un avec l'autre (1) ; ce qui est à rédouter quand ils sont vides et déchirés intérieurement, au point de laisser couler le sang : le ténesme provient des mêmes causes que la dyssenterie. Il est moins violent, quoique de courte durée : et il ne donne pas la mort.

29. Lorsque l'abus du vin ou de la bonne chère donne le cholera-morbus, ou la diarrhée, il faut jeûner dans le cas de la diarrhée ; boire du vin doux, si l'on a soif, ou du second vin ; prendre, le soir, ce qu'on donne un jour de purgation. Quand la diarrhée ne s'arrête point, et qu'on veut la faire finir, Le cholera morbus.

(1) D'après ce raisonnement, l'auteur devoit, ce me semble, préférer dans le ténesme la nourriture solide à la liquide, quoiqu'il ne le dise pas expressément.

on prend un émétique après s'être rempli d'alimens ou de lentilles. Il occasionne une prompte révulsion du bas vers le haut. Si l'on prend de suite un lavement de purée de pois chiches ou de lentilles, la diarrhée s'arrête. Quant au cholera morbus, durant qu'il y a des douleurs, on use des remèdes désignés, dans le traité des remèdes, comme propres à calmer les douleurs (1). On remédie au dérangement de l'estomac et du bas-ventre, par des potions humectantes et adoucissantes. On prend des bains sans mouiller la tête; le vomissement en devient moins laborieux. On rendra ainsi par le haut, plus facilement les humeurs qui étoient visqueuses. On les rendra aussi avec moins de peine par le bas. Quand l'estomac est vide, on vomit avec plus d'efforts; et l'évacuation par bas est plus douloureuse. On doit prendre aussi, le soir, les mêmes choses qui se donnent aux jours de purgation. Les maux qui viennent à la suite des excès de vin ou de bonne chère, ont lieu, parce que l'estomac reçoit plus qu'il n'a accoutumé, et que les causes extérieures, capables d'échauffer le corps, mettent la bile et la pituite en mouvement.

Strangurie. 30. La strangurie se fait de bien des manières différentes. Il y faut ramollir le corps extérieurement, par beaucoup de bains d'eau chaude; humecter intérieurement le ventre, au moyen d'une nourriture qui rende les humeurs coulantes; et la vessie, par des boissons propres à faire uriner abondamment. On

(1) Les calmans, les narcosiques sont encore aujourd'hui les remèdes les plus efficaces contre le cholera-morbus.

choisit parmi les diurétiques, ceux qui sont marqués dans le traité des remèdes, comme propres à calmer les douleurs. Cette maladie provient de la pituite. Quand la vessie est desséchée, ou refroidie, ou qu'elle est entièrement vidée, elle cause des douleurs. On en a moins quand elle est humide, pleine, même un peu tendue. La strangurie est de plus longue durée chez les gens vieux, plus courte chez les jeunes, point mortelle pour les uns ni pour les autres.

31. La sciatique a lieu, quand on a des douleurs à l'articulation de l'ischium avec le fémur, au haut des fesses, et à la protubérance du cou du fémur. Elles se font sentir tout le long de la cuisse et de la jambe. Il faut, durant les douleurs, faire, dans toute l'étendue du mal, des lotions d'eau chaude, des fomentations, des fumigations, et tenir le ventre vide. Quand elles sont appaisées, on purge par bas; puis on prend du lait d'ânesse cuit. On prend aussi, contre les douleurs, les remèdes marqués dans le traité des remèdes. Cette maladie a lieu, lorsque la bile et la pituite se fixent sur la veine hémorroïdale, soit à la suite de quelque maladie, soit pour toute autre cause qui y porte la bile et la pituite. Ces humeurs errent alors, et roulent autour de la cuisse, dans la veine hémorroïdale. Là où elles s'arrêtent, on sent de vives douleurs, qui font horriblement souffrir, sans danger de mort. Quand elles sont fixes en un endroit, et qu'on ne peut les appaiser par des remèdes, on y met le feu avec du lin cru (1). De la sciatique.

(1) Voilà le même usage que celui du moxa des Indiens, qui s'est un peu renouvelé de nos jours, et que j'ai employé une fois avec un succès complet.

La goutte. 32. La goutte est une maladie qui donne des douleurs cuisantes, dans les articulations. Elle vient par paroxysmes, tantôt à un membre, tantôt à l'autre, où elle fait souffrir des maux plus ou moins forts. Il faut appliquer des rafraîchissans, là où sont les douleurs, netoyer les entrailles des matières qui s'y trouvent, en donnant des lavemens, ou mettant un suppositoire; user pour boisson, et pour nourriture liquide, de ce qui paroîtra convenir le mieux. Quand les douleurs sont calmées, on purge par bas; on fait prendre ensuite le petit lait cuit, et le lait d'ânesse. La goutte est produite par la pituite et la bile en mouvement, qui se jettent sur les articulations. Cette maladie est courte et aiguë (1), point mortelle. On y est plus exposé dans la jeunesse que dans la vieillesse. La goutte aux pieds, appelée podagre, est la plus violente de toutes; beaucoup plus longue et plus rebelle. Elle est l'effet d'un vice du sang, altéré dans les petites veines par la pituite et par la bile. La maladie est d'autant plus fixe et plus difficile à détruire, qu'elle est établie dans des veines plus petites; et que la violence exercée sur un grand nombre de nerfs et de parties osseuses, est

(1) Cette maladie est courte et aiguë.... On y est plus exposé dans la jeunesse. Ceci paroîtra sans doute très-faux. Je traduis fidellement. Le texte est net et tranchant. L'erreur peut s'y être glissée par diverses causes. Je suis étonné que Foës, qui étoit médecin, ne dise rien sur cet endroit, ni dans ses notes, ni dans les variantes mises à la fin de son édition.

plus forte. On combat la podagre par les mêmes moyens que la goutte. Cette maladie est de longue durée, très-douloureuse, point mortelle. Quand la douleur se fixe aux doigts, on met le feu un peu au-dessus de l'articulation, avec du lin cru.

L'ictère.

33. L'ictère se traite en détendant tout le corps avec des bains chauds, et en humectant le ventre et la vessie. On donne les diurétiques, ci-devant marqués dans le traité des *remèdes*. Si l'ictère est violent, on fait prendre, après avoir purgé la tête, un purgatif qui vide la bile; puis on en vient aux diurétiques. Cette maladie a lieu, quand la bile en mouvement se porte sous la peau.

Facilités pour le régime; et précautions pour les remèdes.

34. Un particulier qui aura pris les connoissances que je viens d'exposer, ne risquera pas autant de tomber dans des maladies incurables. Il arrive souvent que des maux provenant de petites causes, prennent un caractère rebelle et très-fâcheux. Ceux qui voudront mettre à profit ce que j'ai dit jusqu'ici, pourront user d'eux-mêmes, sans danger, des alimens, des boissons, et de la nourriture liquide, en la manière qu'on vient de le voir. Quant aux remèdes qui purgent la bile et la pituite, il y a quelque danger à leur égard : c'est un grand mal d'en prendre hors de propos. Il faut beaucoup d'attention dans toutes les maladies qui intéressent les entrailles, et dans les suppurations internes, et dans les phthisies, et dans les maladies des femmes. J'ai traité de celles-là en particulier.

Concernant les tumeurs.

35. Toutes les tumeurs qui se forment, sont dues à la pituite, ou au sang. Quand ces humeurs s'amas-

sent à raison d'une blessure ou d'une chute, on tâche tantôt de les résoudre par des cataplasmes et des remèdes internes, tantôt de les faire suppurer au moyen de cataplasmes maturatifs. Dans les applications résolutives, on compte tout ce qui est chaud, humide, et qui n'attire point. Les maturatifs sont chauds et attractifs. Quand il y a solution de continuité, par violence, ou par rupture spontanée, il faut des remèdes pour mondifier l'humeur épanchée. Après que les suppurations internes ont cessé, le traitement se fait comme celui des plaies *extérieures*.

Les maladies cutanées, et quelques espèces de tumeurs.

36. La lèpre, les démangeaisons, la gale, les dartres, les taches blanches de la peau, l'alopecie, *ou chute des cheveux*, sont produites par la pituite. Ce sont plutôt des difformités, que des maladies. On y use des remèdes qui évacuent la pituite. Les crévasses d'où découle comme du miel, les tumeurs écrouelleuses, les bubons, les furoncles, les antrhax, proviennent aussi de la pituite. Si le sujet est bilieux, on donne les remèdes propres à évacuer la bile; s'il est pituiteux, on emploie les évacuans de la pituite; s'il est atrabilaire, on purge l'atrabile; s'il est trop aqueux, on fait couler les eaux.

Les purgatifs ne sont point de remèdes indifférens, non plus que les somnifères.

37. Tous les purgatifs qu'on prend, lorsqu'ils n'évacuent, ni la bile, ni la pituite, doivent nécessairement, après qu'ils sont entrés dans le corps, y produire l'effet d'échauffer ou de rafraîchir, de dessécher ou d'humecter, d'épaissir ou de dissoudre. Les somnifères calment le sang, et le mettent en repos.

Préceptes sur la manière

38. Lorsque vous abordez un malade, demandez-

lui qu'est-ce qui lui fait du mal ; à quoi il l'attribue ; depuis combien de temps il souffre ; s'il a le ventre libre ; quel est son régime. Méditez ensuite, pour tâcher de connoître si le mal vient de la bile ou de la pituite, ou de l'un et de l'autre. On doit savoir qu'il vient nécessairement de l'une de ces deux humeurs, ou de toutes les deux ensemble. Cherchez s'il faut dessécher ou humecter ; s'il faut agir sur des parties du corps, naturellement sèches ou humides. Voyez si la maladie demande des évacuations, par haut ou par bas, ou par la vessie ; si elle est dans le temps de son augmentation, ou de son déclin, ou vers sa fin.

de se conduire, avant de donner des conseils aux malades.

39. Dans les cas de blessures, on fait observer la diète la plus rigoureuse ; on débarrasse le ventre des matières qui y sont, au moyen d'un lavement ou d'un purgatif ; on fait boire de l'oxycrat ; on ne donne de nourriture, que liquide ; on applique sur les endroits enflammés, des cataplasmes rafraîchissans, faits avec des blettes cuites dans l'eau, ou des lis, ou des feuilles d'olivier, ou de figuier, ou de ronces, ou de chêne, ou de grenadier doux. Toutes celles-là doivent être cuites. On emploie crues celles de noirprun, d'agnus castus, de sauge (1), de thymale, de pouliot verd. On emploie aussi les feuilles de porreau, d'ache, de coriandre, de pastel. Quand on n'a rien autre pour composer des cataplasmes, on

Conduite à tenir dans le cas des blessures.

(1) *De sauge* peut être la sclarée, car les feuilles des plantes que nous appelons des sauges, me paroissent bien rudes pour être employées crues.

les fait en détrempant et battant de la farine, seulement, dans de l'eau ou du vin. Les cataplasmes soulagent d'autant plus, qu'ils sont, de leur nature, plus frais que la partie enflammée. S'ils sont plus chauds, ou même autant, ils nuisent. L'application des choses grasses est nuisible dans les inflammations, aussi-bien que lorsqu'il y a des humeurs impures, ou de la pourriture. Contre l'inflammation, il faut des rafraîchissans; contre les humeurs impures et la pourriture, des stimulans qui mordent un peu, et qui mondifient. Quand vous voulez incarner, les applications tièdes des matières grasses et onctueuses sont fort utiles : les chairs poussent au-dessous avec avantage.

De la nourriture des malades.

40. On emploie, pour la nourriture des malades, les mêmes choses que celles dont on use dans la santé, en les rendant chaudes ou froides, humides ou sèches; convertissant les alimens chauds en des rafraîchissans, et rendant chauds ceux qui, de leur nature, ne le sont point. Il en est de même des autres facultés. Il ne faut point manquer de ressources; il est honteux de ne savoir se servir de ce qu'on a. Il est fort inutile, pour les malades, de réclamer les choses qu'ils n'ont point. Vous trouverez toujours, qu'on peut facilement se procurer le peu dont ils ont besoin. Dans toutes les maladies, on donne pour nourriture liquide, les crèmes ou la purée, soit de millet, soit d'orge, soit de froment, soit d'épautre. Quand on veut tenir le ventre libre, on donne une nourriture légère, douce, plutôt que salée ou échauffante. On préfère le bouilli. Veut-on la

la rendre analeptique, on la fait épaisse, plus grasse, médiocrement cuite. Quand on veut pousser par les selles ou par les urines, on donne du vin doux ou de l'hydromel. S'il faut resserrer, on prend du vin qui soit blanc, léger et aqueux, mais âpre. Si on se propose de fortifier, on le boit rouge, un peu âpre. Quant aux personnes qui ne boivent du vin qu'avec peine, elles trouveront la préparation des boissons qui leur conviennent, dans le traité des remèdes. Les jours de médecine on donne, après la purgation, s'il y a de la fièvre, des crèmes de lentilles, de millet, ou d'orge. On donne aussi un mélange d'orge et de millet, qui sont légers; l'épautre est plus forte: le froment est le plus fort de tous. On fait une préparation de lentilles parfumées; on en donne un peu à la seconde prise de nourriture. C'est un aliment léger, très-agréable à l'estomac; on y met du sel, du miel, du cumin, de l'huile: on mêle aussi, avec les lentilles, du pouliot, et un peu de vinaigre. Quand on n'a point de fièvre, on mange de la mie de pain blanc trempée dans du bouillon, ou du gâteau, du poisson bouilli, ou de la viande rôtie, d'agneau, de volaille, de petits chiens. On donne encore, dans la fièvre, des bêtes, de la courge, des blettes, faisant boire du vin blanc par-dessus, qui soit vieux et trempé d'eau.

41. Quand on est incommodé des bains, on fait, chaque deux jours, des frictions d'huile et de vin chauds. Manière de suppléer aux bains.

42. Lorsque l'estomac ne peut digérer faute d'humidité, on donne du gâteau, du bouilli, des hachis Comment on humecte où l'on dé-

sèche au moyen du régime.

de poisson bouilli, de la viande d'agneau, de chevreau, de petits chiens, de la volaille. S'il y a de la fièvre, on humecte avec des bettes, des blettes, de l'oseille, de la courge, si c'est la saison. On mange aussi des légumes avec de la menthe, de l'ache, du basilic; l'on boit du vin blanc vieux, mêlé et trempé d'eau. Quand on veut dessécher, on use de pain, de rôti, de choses qui toutes soient sèches et chaudes; de viandes dont la chair est dense; de poissons qui vivent dans les rochers. Les herbes qu'on emploie, sont la rue, le thym, l'origan. On boit du vin rouge, âpre. Le rôti doit être assaisonné de sel et de cumin. On use peu d'autres épiceries. Lorsqu'il s'agit de rétablir les forces d'un convalescent, on lui donne les mêmes choses que dans le cas où il faut humecter le ventre; mais les viandes doivent être plus fortes que celles des animaux qui tètent. Au lieu de petits chiens, ce sera de la volaille et du lièvre. Au lieu de bouilli, on mangera quelquefois du rôti, du poisson grillé, le tout assaisonné de la manière la plus saine. Dans les maladies où il faut dessécher, l'on ne fait qu'un repas chaque vingt-quatre heures; et l'on ne prend, ni de nourriture, ni de boisson, jusqu'à se remplir; l'on fait de l'exercice, des promenades; on supprime du sommeil. Quand on a besoin d'être humecté, on ne reste pas longuement sans manger; on prévient la faim et la soif; on fait peu d'exercice; on dort autant qu'on peut. L'on doit accorder aux malades, les alimens, les mets, les boissons qu'ils désirent, à moins qu'ils ne doivent manifestement augmenter le mal. Toutes les fois qu'on supprime de

la nourriture, ou qu'on l'augmente, cela doit se faire peu à peu. Il ne faut point tenir à la nourriture liquide, ceux qui peuvent soutenir les alimens solides; elle feroit qu'on ne pourroit ensuite les digérer. On doit la réserver pour les cas, où l'estomac ne supporte pas les solides. Alors, quand on veut fortifier, on fait prendre les purées d'épautre ou de froment; ce sont les plus nourrissantes: on en fait prendre au souper.

De la manière d'acquérir les connoissances des remèdes les plus convenables.

42. Il faut connoître les effets des remèdes qui se donnent en boisson, et de divers vulnéraires qu'on fait prendre dans les cas des plaies: cette connoissance est très-importante; elle ne s'acquiert point par la force du génie; c'est le fruit de l'expérience. Les gens de l'art ne sont pas plus propres à y faire des découvertes que les particuliers. Tout ce qui dans la médecine fait l'objet des recherches et de l'observation, soit qu'il s'agisse de remèdes, ou de la nourriture, ou des boissons; il faut, si on veut le bien savoir, l'apprendre de tout le monde: parce que tout le monde peut en juger. Comme on voit qu'après la nourriture liquide, on passe utilement aux alimens solides, et qu'il est avantageux de boire un peu de bon vin par-dessus; vous jugerez de même de ce qu'il faut donner avant ou après la boisson, avant ou après la nourriture liquide, quand vous vous proposés d'augmenter les forces; si vous examinez bien quel est l'état du corps et celui de l'ame, à la suite des alimens et des boissons qu'on aura pris. C'est le meilleur moyen de découvrir ce qui est bon; et quelles sont les diverses facultés des alimens. On

les reconnoît à leurs effets manifestes. Ce qui excite des vents, qui occasionne des morsures à l'estomac, qui donne de la plénitude, des rapports, des tranchées, qui passe facilement ou qui ne passe point, se juge par des signes non équivoques. Il doit en être de même de toutes les autres qualités des alimens, et des remèdes. Ils ont tous de quoi nuire, et de quoi faire du bien; dans les uns c'est seulement plus à découvert, que dans d'autres.

Concernant la préparation, et la qualité des alimens; et les bonnes ou mauvaises digestions.

43. La préparation des mets pour les gens foibles doit être telle qu'ils ne leur donnent ni de vents, ni de rapports aigres, ni de tranchées; et que le ventre n'en devienne ni constipé, ni trop lâche. Voici ce qui en est : toutes les fois que le ventre est plus fort que les alimens, et qu'il les distribue dans le corps, ils ne donnent ni vents, ni tranchées. Quand le ventre n'est pas le plus fort, alors s'engendrent des vents, des tranchées et d'autres symptômes de cette espèce. Les boissons, les alimens, les mets sont dits légers, lorsque pris en une quantité modérée, ou même un peu au-delà, ils n'occasionnent ni plénitude, ni vents, ni tranchée, ni rien de pareil; lorsqu'on les digère vîte; lorsqu'après être digérés ils sont rendus par les selles, et que durant les vingt-quatre heures, pendant lesquelles ils restent dans le ventre, ils n'y excitent point de douleur, y demeurassent-ils même beaucoup plus long-temps. On appelle pesans, ceux qui, pris en quantité médiocre, ou même en quantité au dessous du médiocre, donnent des pesanteurs et du travail; ceux qu'on ne peut digérer; ceux qui ôtent l'envie de manger ou de boire; ceux

à la suite desquels on ressent des douleurs ; ceux qui ne passent point par les selles comme il faut. Les meilleurs pour la santé sont ceux, qui pris en petite quantité, appaisent suffisamment la faim et la soif ; qui restent long-temps dans le corps ; et dont les excrémens sont rendus comme il faut, quoique même ils séjournent plus long-temps dans le corps. Les huiles, les graisses, les diverses espèces de fromage, les préparations au miel, au sésame, donnent en général beaucoup de rapports aigres, de la bile, des tranchées, des vents, des plénitudes. On éprouve les mêmes inconvéniens, quand on mange ou qu'on boit au-delà de ce que l'estomac digère habituellement. Si vous ne donnez à des gens foibles qu'à proportion de ce que le corps et la maladie en comportent, le corps le consommera ; il ne se trouvera ni vide, ni trop plein. Si vous faites quelque faute dans l'à-propos, le corps en sera affoibli, et la maladie augmentera. Quand les alimens, les mets, les boissons sont bien distribuées dans le corps, ils ne donnent ni tranchées ni vents, ni rapports aigres. Après qu'ils sont arrivés dans le ventre, le corps en attire tout ce qu'il y a de fort ; ce qui en reste se trouve donc nécessairement trop foible, pour pouvoir donner lieu dans le ventre à des vents, à des tranchées et aux autres symptômes de ce genre.

Concernant les boissons ; et continuation du sujet précédent.

44. Les vins doux, les vins âpres, l'hydromel vieux, lâchent le ventre ; ils poussent sur-tout aux urines. Ils sont nutritifs, et ils n'engendrent ni vents, ni tranchées, ni plénitude.

Les viandes trop longuement bouillies ou fortement

rôties, ne sont point propres à fortifier : celles qui ont bouilli comme il faut, ont la faculté laxative ; celles qui sont rôties à propos, ont la propriété de serrer. Les unes et les autres participent médiocrement de cette faculté relative aux selles, suivant que le degré de coction est médiocre. Les moins cuites fortifient davantage ; elles ne passent pas aussi facilement.

Les boissons et les alimens les plus salubres, ceux qui sont les plus propres à la nourriture du corps, et au maintien de la santé, peuvent engendrer des maladies qui finissent par la mort, quand on en use mal à propos ou avec excès. Les autres qui ne possèdent point ces qualités peuvent faire du bien, étant pris sobrement et à propos ; mais la petite quantité même en peut aussi nuire quelquefois. Les alimens et les boissons qui n'ont pas de vertu bien décidée, peuvent, et faire du mal, et faire du bien. De ce nombre, sont le pain, le gâteau, la viande, le poisson, le vin. Encore les uns ont-ils des vertus que les autres n'ont point.

Régime desséchant.

45. Quand on veut suivre un régime qui dessèche, on ne doit point boire durant le repas, mais longtemps après. Par ce moyen, le suc des alimens desséchans conserve sa qualité dans la nutrition. Si on boit en mangeant, on humecte le corps par une nourriture qui est trop abreuvée. Le pain chaud, les viandes mangées chaudes dessèchent. Si on boit en les mangeant ou d'abord après, et s'il y a des sausses, elles ne dessèchent point.

Effet de quelques espèces de pain et de gâteaux.

46. Le pain fait avec la fleur de la farine de froment, est plus propre à rétablir les forces des con-

valescens que celui où il entre du son, que le pain bis dont la farine n'a pas été tamisée. La farine d'orge dépouillé de son écorce au pilon est plus fortifiante, que celle dont l'orge a perdu son écorce en le faisant tremper; la nouvelle est plus fortifiante aussi que la vieille : les gâteaux qu'on en fait sont plus fortifians, quand la pâte est levée, que lorsqu'elle ne l'est point.

Du vin tiré au clair.

47. Le vin qu'on tire au clair, qu'on passe à la chausse, qu'on met à rafraîchir, devient plus léger et perd de sa force.

Du rôti, du bouilli, et du salé, et du mariné.

48. On rend les chairs bouillies plus foibles, en les faisant bouillir plus de temps : le rôti est moins fortifiant, quand ils est plus cuit. Les viandes gardées au vinaire et au sel, sont moins fortifiantes, que quand elles sont fraîches.

Des effets des alimens légers, et des alimens forts.

49. Les alimens légers et peu nourrissans, n'incommodent ni l'estomac, ni le corps; parce qu'ils ne font point de gonflemens en s'échauffant; ils passent sans peine : et après qu'ils sont digérés, les excrémens s'en rendent bientôt : mais leurs sucs sont de petite efficacité pour le corps; ils n'en favorisent point l'accroissement, ni ne lui donnent de forces. Les alimens forts se gonflent dans le ventre; ils y font de la plénitude : la digestion en est plus lente. Leur suc, lorsqu'il est pur, est plus fort; il donne au corps de l'accroissement et de la vigueur.

Des effets de diverses espèces de viandes.

50. La viande la plus légère est celle des chiens, de la volaille, de lièvre bouillie. Le bœuf est pesant. Le cochon est entre deux; mais il est venteux, soit bouilli, soit rôti. Le mouton est bon pour les tempéramens foibles, et pour les vigoureux. Le cochon

s'emploie avantageusement pour les gens bien portans, vigoureux, qui prennent de la peine, qui font beaucoup d'exercice. Il est trop fort pour les gens foibles, pour ceux qui mènent une vie peu laborieuse. La vénérie est plus légère que la viande des animaux domestiques, parce que ceux-ci et le gibier usent de manières de vivre fort différentes. La chair des troupeaux diffère suivant les plantes dont ils vivent. On le voit dans les victimes ; les chairs en sont les unes fortes et denses, les autres molles, poreuses, abreuvées.

Des poissons.

51. J'ajouterai, pour ne rien omettre, que les poissons bouillis ou grillés, donnent une nourriture légère, soit qu'on les mange seuls, ou avec autre chose : il y a cependant entr'eux quelques différences. Les poissons d'étang, ceux mêmes parmi les poissons de rivière qui sont gras, sont moins légers. Ceux de mer sont plus légers, notamment ceux qui vivent près des rivages. Quand ils ont bien bouilli, ils le sont plus que lorsqu'ils sont cuits sur le gril ou à la broche. On les donne de cette première manière, lorsqu'on veut fortifier. L'on emploie les plus légers lorsqu'il s'agit d'amaigrir et d'atténuer le corps.

Des bains chauds.

52. Le bain chaud, s'il l'est modérément, assouplit le corps, et lui donne de l'accroissement. Quand il l'est trop il humecte les parties sèches, mais il dessèche celles qui sont humides : en humectant les parties sèches, il affoiblit et il cause des défaillances : en dessèchant les parties humides, il produit de la sécheresse, de la soif.

De divers végétaux.

53. Parmi les herbes potagères, l'ail, ou bouilli,

ou cuit à la braise ; est diurétique, laxatif, emménagogue. Les oignons sont diurétiques ; leur suc est agaçant et laxatif. On s'en sert utilement ; mais non pour les tempéramens foibles. L'ache (1) est diurétique tant crue que cuite : l'aquatique l'est plus que celle qu'on cultive ; elle a plus d'efficacité. La coriandre cuite et crue est cardiaque et laxative. Le basilic humecte, rafraîchit, et est cardiaque. Les porreaux cuits, sont diurétiques et laxatifs : crus, ils sont chauds et pituiteux. Les grenades restaurent, et sont pituiteuses : si l'on avale les pepins, ils serrent ; le suc sans pepins lâche le ventre.

Effets des alimens chauds, des astringens, des choses grasses.

54. Les alimens pris chauds, s'ils sont secs, serrent le ventre : s'ils sont humides, leur humidité jointe à la chaleur les rend laxatifs. Les astringens dessèchent le corps, et en condensent les chairs ; ils serrent le ventre, et ils font couler les urines. Les choses grasses, onctueuses, douces, donnent des humeurs et de la pituite.

Autres généralités sur quelques alimens et boissons.

55. La courge est analeptique ; les blettes aussi, et les bettes, et l'oseille. Elles sont encore laxatives, à raison de leur humidité. Le choux a quelque chose d'agaçant ; il est laxatif : et son jus est sain. Le fromage, le sésame, les raisins secs, sont analeptiques et laxatifs. Le vin doux et le vin miellé, sont analeptiques, diurétiques, pituiteux : les vins âpres ont la propriété de fortifier et de sècher. Le vin âpre vieux

(1) *L'ache*, σέλινον que j'ai constamment traduit par *l'ache*, et que je traduis encore de même, me paroît ici pouvoir être le *persil*, sur quoi voyez la note mise au n°. 19, du second livre du traité du régime, page 78.

est diurétique, quand il est blanc et bien dépouillé. L'huile et tous les huileux sont analeptiques, et pituiteux. Tous les légumes cuits, qui de leur nature sont très-humides, qui ont quelque âpreté, ou de la chaleur, sont laxatifs. Pour les faire pousser par les selles, il faut les manger chauds, et bien macérés. Les concombres, les mélons sont diurétiques, laxatifs et légers. Il y en a une espèce qui est froide, et qui appaise la soif; ils sont très-peu nourrissans, point mal sains ou très-peu. Le miel mêlé avec les autres alimens nourrit et donne une bonne couleur : pris seul, il amaigrit plus qu'il ne nourrit, parce qu'il pousse fortement par les selles et par les urines : or, tous les diurétiques prenent vîte de la chaleur dans le ventre; et devenus chauds, ils fondent et amaigrissent le corps; voilà pourquoi ils poussent facilement par les selles : mais les alimens qui resserrent, prenent en s'échauffant une chaleur dessechante qui condense, de manière qu'ils durcissent, et ne passent pas vîte par les selles. Ceux qui lâchent le ventre sont juteux, et d'une nature chaude. Les diurétiques sont secs et froids.

La nature du sol influe sur la qualité des alimens, et des boissons, qui en proviennent.

56. Les alimens et les vins sont plus ou moins forts, plus ou moins légers, à raison du lieu dont ils proviennent; suivant qu'il est sec ou humide; bien exposé au soleil ou ombragé; suivant encore que la terre en est bonne ou mauvaise. Tout cela concourt à augmenter ou diminuer leurs qualités.

Continuation de généralités sur le régime, avec des conseils,

57. Ceux qui sont accoutumés à manger en santé du pain, doivent en manger dans la maladie.

58. Quand l'on a mangé ou bu plus qu'à l'ordi-

naire, si la digestion ne se fait pas comme de coutume, il faut vomir aussitôt.

sur les moyens de prévenir les suites des fautes, qui y ont été commises.

59. Les fruits, tant des plantes que des arbres, qu'on prend après le repas, incommodent (1) les gens qui ont bonne santé, tout comme ceux d'un tempérament foible; parce que le corps en prend l'eau qui y est contenue en quantité : ils sont encore moins sains quand on les mange à jeun. Lorsque les alimens donnent des vents, de la chaleur, des picotemens, de la plénitude, des tranchées, on s'en délivre en buvant du vin par-dessus. Le corps, réchauffé par le vin, détruit, au moyen de la chaleur, ce qui l'incommode dans les alimens.

60. Souvent les alimens, les boissons et autres choses pareilles, mettent du trouble dans le ventre; quelquefois il en est constipé; d'autrefois il se vide plus qu'il ne faut. En voici la raison. D'abord les alimens se corrompent dans le ventre, quand il se trouve trop humide ou trop sec en les recevant; et aussi quand il éprouve de grands changemens du froid au chaud, ou du chaud au froid. Il en résulte donc nécessairement, que le ventre devient ou trop lâche ou trop serré.

61. Tout ce qu'on prend en alimens, mets, boissons, à la réserve du pain, du gâteau, de la viande, du poisson, du vin et de l'eau, est d'une mince utilité pour la nourriture, et pour le maintien

(1) Beaucoup de médecins pensent sur l'usage des fruits, tout autrement que l'auteur de ce traité.

de la santé : les maux aussi qui peuvent en résulter, ne sauroient être grands qu'à raison des excès.

Régle du régime dans le cas des fièvres intermittentes.

62. Dans les fièvres intermittentes, on peut donner à manger, pourvu qu'on observe les époques de l'accès, afin de ne pas manger auparavant, mais à un temps où la digestion puisse être faite, quand l'accès arrivera.

Observations générales, sur le vin, et sur le miel.

63. Le vin et le miel sont regardés comme très-salutaires, lorsqu'on en use à propos, d'une manière modérée et analogue à son tempérament, tant en santé qu'en maladie. Ils sont bons par eux-mêmes ; on les mêle utilement avec les autres choses saines.

Modifications nécessaires dans le régime, à raison de l'état de maladie.

64. Ce qui est bon dans la santé, est trop fort lors de la maladie. Il faut alors en retrancher de la force, au lieu d'en faire l'usage ordinaire ; à moins de quoi, le corps ne le supporte point ; et il en reçoit du mal au lieu du bien.

TRAITÉ
DES AFFECTIONS INTERNES.

Le Traité précédent est un morceau d'Hygiène précieux. Celui-ci, le troisième de la section cinquième de Foës, et qui ressemble en beaucoup de choses aux trois derniers livres du Traité des maladies, va nous présenter des descriptions pathologiques avec la thérapeutique de diverses maladies, dans lesquelles on désireroit plus de précision. On y trouvera les détails de plusieurs procédés curatifs, qui pourroient être employés utilement aujourd'hui.

Affection de la poitrine, par quelque cause violente.

1°. Si la trachée-artère est blessée, ou quelqu'une des petites veines qui ont leurs orifices au poumon, ou si les bronches trop tendues se déchirent, de manière qu'il se verse du sang de l'une dans l'autre, comme il arrive quand elles sont tiraillées et rompues pour avoir pris une grande fatigue, pour avoir trop couru, ou à raison de quelque chute, ou à la suite de coups reçus, d'efforts, de vomissemens, ou d'une violente fièvre; voici ce qui arrive. L'on a d'abord une toux sèche : quelque temps après on rend des crachats salés, sanguinolens, quelquefois du sang pur. Si le mal ne va pas plus loin, c'est bon. Dans le cas contraire, bientôt on crache plus de sang : certaines fois le gosier se remplit de sang, sans qu'on s'en doute, et on en rend fréquemment de petits grumeaux, qui ont une mauvaise odeur. Il semble qu'on ait comme du duvet, qui fait un embarras dans

le gosier. Les frissons et la fièvre se manifestent. Ils sont plus forts dans le commencement de la maladie ; ensuite ils s'adoucissent, et ils reviennent par temps. On sent quelquefois des douleurs au haut du devant de la poitrine, au dos, aux côtés. Quand le crachement de sang discontinue, on rend beaucoup de salive épaisse. Tels sont les symptômes jusqu'au quatorzième jour. Ensuite, si la maladie ne s'arrête point, la toux arrache de la trachée des espèces de petites peaux qu'on rend avec le crachat, semblables aux pellicules des phlictaines. La douleur se fixe au haut du devant de la poitrine, ou au dos, ou aux côtés. Les hypocondres sont sensibles, quand on les touche, comme si on y avoit une plaie. Dans cet état, il faut maintenir l'intérieur du corps en un grand repos. S'il prenoit de la fatigue, la toux en deviendroit plus forte, les frissons et la fièvre augmenteroient. L'éternuement sur-tout est fort douloureux. On souffre aussi, quand on se retourne dans le lit. La nourriture doit être ici, la même que dans les suppurations internes. Il faut manger peu. L'on use de poissons, tels que l'ange, le pagre, le grand émisole blanc, et autres pareils, préparés à la grenade et à l'origan ; de la chair de poulet rôti sans sel, ou de chèvre bouillie. On boit de bon vin vieux, qui soit âpre. Il faut faire des promenades modérées, dans les temps où la fièvre donne du répi. Quand elle est continue, on prend des crèmes d'orge ou de milllet. Si on mange des alimens solides, c'est en petite quantité : on les choisit même qui soient laxatifs. Dans les cas où vous croirez devoir purger, employez les grains de

gnide (1) ou le tithymale ; et donnez, après la purgation, environ une livre de crème de farine d'orge, grasse. Il faut tenir le malade bien nourri, pour empêcher le corps de s'exténuer. Cette maladie ne demande pas un diète légère. On fait, dans le commencement, de petites promenades qui ne fatiguent point. On y joint des fumigations de temps à autre. Les jours des fumigations, le malade doit n'avoir pris qu'environ une livre de crème faite avec la farine d'orge, par-dessus laquelle il boira de l'eau cuite : le lendemain, il mange un peu moins que de coutume ; et il boit un peu de vin rouge doux astringent. Du reste, on mange deux ou trois fois par jour, dans cette maladie. On tient cette conduite, pendant tout le temps qu'il n'y a point de cours de ventre. Tandis qu'il y a envie de manger, et que l'estomac se trouve fatigué de ce qu'on prend ; si on se prive d'alimens pendant un temps, et qu'on en prenne ensuite trop, la fièvre s'enflamme : il faut donc avoir l'attention de prendre la nourriture, à plusieurs reprises. Quand on en donne beaucoup tout à la fois, et qu'elle incommode ; les promenades ne peuvent point rafraîchir les entrailles, qui se trouvent surchargées d'alimens ; et le feu de la fièvre en devient fort, moins à la vérité, pendant l'hiver : les fautes de ce genre sont de plus grande conséquence dans l'été. On doit

(1) *Grains de gnide.* On croit communément que les grains de Gnide sont le fruit du *Chaméléa tricoccos*, qui est un violent purgatif. J'ai déjà observé *suprà*, traité des maladies, livre II, n°. 46, p. 230, qu'il pourroit ne pas s'agir d'un remède aussi actif, dans tous les cas où ces grains sont prescrits.

donc mettre la plus grande attention à nourrir ces malades convenablement, en la manière que j'ai déjà dite; leur prescrire des promenades modérées; interdire la lutte; ordonner peu d'exercices dans le commencement, augmenter ensuite, mais ne les pousser jamais bien loin. En suivant cette conduite, on pourra bientôt guérir. Si les fatigues amaigrissent, il faut les supprimer, et garder le repos. Dans la convalescence, on doit se préserver des courses contre le vent, même à cheval ou en voiture; se garder aussi de crier, de se mettre en colère. Il seroit dangereux de retomber dans la maladie. Il faut être en garde contre tout ce qui peut occasionner une rechute. Si le malade ne peut point manger, on a des orobes bien mondées, qu'on dépouille de la peau en les faisant griller; on les met en poudre fine, qu'on fait tremper dans l'eau pendant trois fois vingt-quatre heures, la changeant tous les jours: le quatrième on coule, et l'on fait sécher le marc qu'on écrase, et qu'on passe au tamis. On met aussi en poudre de la graine de lin et de sésame, après les avoir torréfiées: on y mêle de la fine farine d'orge, sans sel. L'on prend de cette poudre d'orobes et de farine de froment, parties égales; un tiers de sésame, et moitié moins poudre de graine de lin. On fait de ce mélange des crèmes claires pour l'usage du malade. Ensuite on lui fait prendre à dîner de bons alimens rôtis, des meilleurs, et du vin par-dessus. On donne aussi du vin, dans lequel on a fait infuser des racines qui s'emploient contre les déchirures *des vaisseaux pulmonaires*, comme la racine de centaurée ou de serpentaire,

taire, qu'on racle sur le vin pour le charger de la poudre. On fait sucer du tussilage impregné de miel, et de poudre de vipérine. Quand le malade ne peut manger les choses cuites au lait, on lui fait boire abondamment du lait de vache, coupé avec un tiers d'hydromel. On parvient, par ce moyen, à la guérison. Mais cette maladie est difficile à traiter. Elle demande beaucoup de soin. Après que le malade est guéri, s'il ne s'observe pas beaucoup lui-même, il retombe dans le même état : et la plupart alors en périssent. Quand l'on guérit, ceci suffira : mais si on ne guérit point, malgré l'usage du lait et de la bonne nourriture, on se détermine à appliquer le feu à la poitrine ou au dos. Si l'on rencontre le mal, il y a espoir de guérison (1).

Des tiraillemens dans la poitr ne.

2°. Lorsque la trachée-artère, ou quelqu'une des veines qui vont au poumon, se trouvent tiraillées, on a d'abord une toux aiguë, avec fièvre ; on rend beaucoup de crachats pituiteux, blancs, écumeux, avec quelquefois un peu de sang ; on a des maux de tête et des douleurs au cou. Cette maladie est plus violente que la précédente. Je viens d'exposer les symptômes qui s'observent durant les dix premiers jours. On crache communément, vers le onzième, des matières purulentes, épaisses, qu'on arrache avec peine. Le quatorzième, les crachats sont plus purs, quand on doit réchapper ; les douleurs diminuent, et l'on est

(1) *Si l'on rencontre le mal*, etc. On remarquera qu'ici la confiance en l'opération, ne paroît pas aussi décidée que dans le traité des maladies, livre I, n°. 14, page 166 ; et ailleurs.

bientôt guéri. Si la maladie doit être longue, on rend une beaucoup plus grande quantité de matière purulente. Il se fait, dans le corps, un nouveau travail, plus fâcheux que le premier; mais on a moins de chaud. Si vous êtes appelé au commencement, purgez avec le suc de scammonée, quand il n'y a point de forte chaleur de fièvre. Après la purgation, on donne les mêmes choses que j'ai dites dans le cas précédent, ou d'autres pareilles, en faisant observer un grand repos de corps, et tâchant de faire dormir. On se conduit ainsi dans le commencement, jusqu'au dixième jour. Quand il s'établit une suppuration intérieure, on procède encore de même que ci-dessus. Si l'on guérit, il faut s'abstenir des alimens et des boissons acides, des choses qui agacent, qui sont salées, et des graisses; ne pas beaucoup fatiguer; faire enfin comme il a été dit précédemment. En se conduisant ainsi, on pourra en être bientôt quitte: sinon on risque la rechute, qui est pire. Il y a bien des gens qui crachent le sang durant toute leur vie, *de loin en loin*. Si on n'y apporte pas de remède, dès que le mal commence à répéter, on ne pourra point y en apporter ensuite, à moins que ce ne soit par un grand usage du lait pour épaissir, ou bien en appliquant le feu à la poitrine ou au dos. Alors, si on rencontre le lieu du mal, l'opération sera utile. Du reste, les mêmes fautes qui causent la maladie précédente, donnent aussi lieu à celle-ci.

La pulmonie.

3°. La pulmonie se forme principalement de la manière qui suit. Lorsque le poumon, après avoir attiré à lui, du sang ou de la pituite salée, ne les

rejette point ensuite, mais que ces humeurs s'y fixent et s'y épaississent, il s'y fait, de nécessité, des tubercules qui suppurent. En voici les symptômes. On a, dès le commencement, et pendant toute la maladie, une toux sèche, fâcheuse, avec la fièvre, des frissons, et une douleur fixe à la poitrine et au dos, quelquefois au côté. La respiration est très-laborieuse. On est ainsi durant quatorze jours, souvent même plus long-temps; ensuite l'abcès se crève, et les crachats viennent en abondance. On en rend quelquefois, où il y a comme des toiles d'araignées, et souvent du sang. Si l'on parvient à nettoyer le poumon, à le rendre souple, on évite la mort: sinon, la maladie dure une année, pendant laquelle on passe dans divers états. Il faut, avant que les tubercules ne s'abscèdent, donner beaucoup de bains; dans le temps des relâches de la fièvre, faire user d'alimens liquides, de purées d'orge cuit, auxquelles on ajoute du miel; et l'on boit du vin blanc doux par-dessus, ou de l'hydromel cuit. On se conduit d'ailleurs, de même que dans le cas de suppuration interne, dont il a été question ci-dessus. La même nourriture, les mêmes alimens, les mêmes boissons conviennent ici. On s'abstient des acides, des agaçans, du salé, des graisses, de l'acte vénérien, des excès dans le manger ou le boire, à moins que quelqu'une de ces choses ne soit devenue comme nécessaire au malade, *par tempérament ou par l'habitude.* On observe l'état de sa peau, pour reconnoître ce qui peut lui être bon. On se conduit, d'ailleurs, comme je l'ai déjà dit. On fait prendre du lait de vache et de chèvre, suivant

la saison, après avoir préalablement purgé avec du lait d'ânesse cuit. On ordonne aussi, quand la chose est possible, environ une livre et demie du lait de jument, bien battu, en trois prises. Lorsque, par le moyen de ce traitement, le mal se dissipe, cela suffit; et s'il ne se fait point de rupture d'abcès dans la poitrine, c'est au malade à achever lui-même la guérison, en se tenant fort tranquille, et ne prenant que ce dont il se trouve bien : mais s'il se fait un dépôt, il faut en vider le pus peu à peu, après avoir fait une incision, ou avoir appliqué le feu, dans l'endroit que vous aurez reconnu par ses signes.

Des varices du poumon.

4°. Quand il se fait des varices au poumon, on a une toux sèche, des frissons, la fièvre. Ces signes sont violens. Dans le commencement, il y a grande difficulté de respirer. La tête s'enfle, on sent un poids aux sourcils; l'enflure descend au visage, à la poitrine, aux pieds. On est obligé d'appuyer souvent la tête contre quelque chose; et lorsque la douleur augmente, on ne peut pas lever les yeux. La peau devient pâle; on y remarque des veines noires ou rouges. Dans cet état, il faut, au fort du mal, commencer par tirer du sang; puis, donner beaucoup de bains chauds. Quand la soif presse, on prend un sorbet avec du vin rouge, âpre, du meilleur, coupé d'eau à parties égales; on le boit le plus frais possible. On prend pour nourriture, des crèmes d'orge cuit, auxquelles on ajoute de bon miel; on en use pendant les premiers quatorze jours. Lorsque la maladie dure davantage, que le mal-aise augmente, et que les forces vont en diminuant, on

passe, après le quatorzième jour, au traitement des suppurations du poumon. Cette maladie est produite par les fatigues et par l'atrabile.

5°. Lorsque les petites veines qui se rendent au poumon, se remplisent de sang ou de bile noire, elles se déchirent les unes contre les autres, se trouvant dans un lieu étroit *pendant l'inspiration*. Les humeurs qui s'épanchent, n'ayant point d'issue, occasionnent des ampoules dans le poumon, et y causent des douleurs. Cet état est difficile. Il demande beaucoup de soin, à moins de quoi on n'en guérit point: et communément on meurt avec.

De la bile noire, infestant le poumon.

6°. L'inflammation du poumon est principalement produite par l'abus du vin, et par l'usage immodéré du cabot et de l'anguille. La graisse de ces poissons est très-contraire à la santé de l'homme. La maladie dont il s'agit maintenant, est due au mélange de la pituite, avec le sang qui va au poumon. Elle vient quelquefois, pour avoir mangé trop de viande, ou à cause d'un changement d'eaux. En voici les symptômes: la toux est violente; on crache beaucoup de salive; quelquefois elle est épaisse et blanche, comme dans les enchifrenemens. On sent à la poitrine, au dos, aux flancs, une douleur qui serre; on a des rapports aigres; il se fait dans la poitrine et dans les poumons, un grouillement comme celui du ventre; on vomit de la pituite aigre, qui, jetée à terre, y fait une impression telle que feroit le vinaigre, et qui agace les dents; l'on a des frissons suivis d'une fièvre violente, avec soif; si on mange quelque chose de gras, il se fait des borborigmes dans les

De l'inflammation du poumon.

entrailles : on vomit ; on a un engourdissement dan. tout le corps ; après le vomissement on se trouve soulagé ; mais le soir, les borborigmes reviennent avec des tranchées. Dans cette maladie, lorsque vous jugez qu'il est à-propos de donner des purgatifs, vous commencerez par ordonner un mélange de miel, de lait, de vinaigre et d'eau, qu'on fera chauffer dans un pot, en battant le tout avec des rameaux d'origan monté : vous en ferez boire chaud, ou bien vous en verserez doucement par un tube (1), en pinçant la langue, après quoi le malade se tiendra coi, gardant le repos. Au bout de quelque temps, s'il veut vomir, vous ne l'en empêcherez point : s'il n'en a point envie, on sollicitera le vomissement avec le bout d'une plume portée au gosier. S'il vomit de la pituite, on continuera ainsi pendant cinq jours, et le malade s'en trouvera bien. On prend cette boisson après quelque exercice, quand on est capable d'en faire, ou bien au sortir d'un bain copieux d'eau chaude. Au bout des cinq jours, on donne au malade, à jeun, du suc de sylphium, gros comme une orobe. On lui fait manger, à jeun, de l'ail et des raves ; et boire, par-dessus, du vin rouge pur, ou du blanc, âpre. Il doit en user aux repas, et après le repas. Ses alimens doivent être secs, et de petits chiens bouillis, tandis qu'il n'y a point de fièvre. Lorsque le poumon sera

(1) Je ne sais point me faire une idée claire de ce que l'auteur veut dire en cet endroit. Y auroit-il ici quelque idée d'infuser un remède dans le poumon, par la trachée. Voyez la note sur le n°. 44 du livre 2 du traité *des Maladies*, page 226.

un peu purgé, au moyen de cette infusion, cela suffira; sinon, il faudra faire vomir avec l'ellébore. Après la purgation, on donnera environ une livre et demie de purée, faite avec la farine d'orge mondé, à laquelle on mêle du miel et du vin qui soit trempé d'eau (1). Quand vous n'aurez pas été appelé au commencement de la maladie, il faudra, après avoir bien nourri le malade avec le lait, appliquer le feu à la poitrine et au dos. Ce sera le moyen d'enlever radicalement le mal. Il s'invétère, si on n'applique le feu; il ne quitte plus; il dure jusqu'à la vieillesse (2), et il accompagne pendant toute la vie, si on ne meurt pas dans les premiers quarante jours; mais il faut user de beaucoup de ménagement; prendre surtout du petit lait, et du lait de vache, de brebis, d'ânesse, de jument, suivant la saison. Cette maladie est très-fâcheuse.

Frysipèle du poumon.

7°. Quand le poumon est atteint d'une tumeur érysipélateuse, c'est un effet du sang attiré par le poumon, où il est arrêté. Cette maladie se montre principalement dans l'été : en voici les effets. On a une toux sèche, des frissons suivis de la fièvre, de la difficulté de respirer, un grand travail dans la poitrine. Les narines sont ouvertes comme celles des chevaux

(1) Tout ce traitement, où l'on ne voit point de saignée, paroîtra sans doute bien extraordinaire pour l'inflammation du poumon.

(2) *Il dure jusqu'à la vieillesse.* Il ne s'agit plus de l'état d'inflammation même du poumon, mais d'un état consécutif. Cela est manifeste, si du moins le mot grec qu'on traduit généralement par inflammation, doit être entendu de l'inflammation, telle que nous l'entendons communément.

après la course ; on tire la langue, ainsi que font les chiens dans l'été, quand ils sont brûlés de la chaleur de l'air. La poitrine est plus grosse ; la voix devient grêle ; le visage est rouge. On sent des picotemens dans tout le corps. Des mal-aises perpétuels empêchent le malade de rester dans le lit ; il se jette partout, sans trouver de bonne situation. On meurt communément le septième jour, à moins qu'on ne soit bien traité dans le commencement. Il faut ici rafraîchir la poitrine, en y appliquant des blettes trempées dans l'eau fraîche, sur-tout quand le mal commence : ou bien, on trempe de vieux linges dans l'eau froide, et on les applique après les avoir exprimés : le malade s'en trouvera bien. Si cela ne suffit pas, on fait des cataplasmes, avec de la terre glaise, froide. Le malade doit être couché à l'air libre. En le soignant avec attention, on parvient souvent à passer le septième jour. Après le septième, si la douleur continue, on oint extérieurement, avec de l'huile, la partie souffrante ; et l'on emploie les mêmes fomentations, que dans la pleurésie. On purge en boisson, avec le tithymale (*peplus*), avec la catapuce, ou avec les grains de gnide. L'on donne, après la purgation, environ une livre et demie de purée de lentilles ; on fait boire de l'eau par-dessus. Le lendemain, on donne un bain copieux d'eau chaude, sans mouiller la tête. On met de l'origan à infuser dans de l'hydromel, pour servir de boisson au malade qui la prendra chaude. Quant aux alimens, ils seront les mêmes que dans la pleurésie, après que la fièvre a passé. L'érysipèle du poumon est une affection très-dangereuse : peu en réchappent.

8°. Quand il se fait des déchirures (1) à l'intérieur du dos, ou à la poitrine (ce qui arrive à la suite des excès de fatigue), on a une toux vive, avec des crachats sanguinolens, de temps en temps. Communément la fièvre s'y joint, précédée de froid. On sent une forte douleur au dos; et il semble qu'on ait une pierre sur la poitrine. On y sent continuellement une pointe, comme si l'on étoit piqué par une aiguille. Il faut aussitôt donner beaucoup de lait, et appliquer le feu, tant au dos qu'à la poitrine. On recouvre ainsi la santé dans peu. Du reste, le malade doit garder le plus grand repos. S'il s'agite, s'il va à cheval ou en voiture; s'il porte des faix sur les épaules, il se met en danger de rechuter: et s'il rechute, il risque d'y périr. Le second mal seroit pire que le premier. Lorsqu'on n'applique pas le feu, le traitement se fait au moyen des alimens et des boissons, tels qu'ils s'emploient dans le cas de suppuration interne; il se réduit *principalement* à garder le repos, et à prendre une bonne nourriture choisie. En observant le régime avec soin, on pourra jouir bientôt de sa santé. Cette maladie est très-sérieuse.

Autre affection de poitrine appelée des déchirures.

9°. Si l'on a une tumeur à la plèvre, et qu'il s'y fasse une suppuration interne, on a la fièvre précédée de froid, avec une toux sèche qui dure plusieurs jours. Les douleurs se font sentir vivement au côté, vers la mamelle, vers les clavicules, aux omoplates.

Des tumeurs et suppurations de la plèvre.

(1) On peut combiner ce qui est dit ici touchant l'état appelé des *ruptures* ou des *déchirures*, avec ce qu'on en a vu page 173, n°. 18 du Ier. livre du *traité des Maladies* et ailleurs.

Dans cet état, on se tient à la nourriture liquide, pendant les dix premiers jours ; on met du miel à la purée d'orge, après qu'elle est cuite. On boit du vin blanc doux (1), ou âpre, coupé avec de l'eau. On exhorte le malade à cracher, en buvant souvent du vin. On l'empêche de se livrer au sommeil, durant les dix premiers jours ; après lesquels on lui permet quelques alimens solides, comme de la viande de petits chiens ou de poulets, qu'il doit manger chaude. On les fait bien bouillir, et il en avale le bouillon. On donne le liquide avant le solide. On fait boire abondamment, jusqu'à ce que la suppuration est établie. Elle s'établit ordinairement le quatorzième jour, ou un peu plutôt. On connoît qu'il s'est formé un empyème, en ce que le malade ne rend plus de pus avec les crachats, ni avec le vomissement. Dans cet état, il faut inciser ou appliquer le feu, à l'endroit où l'on remarque une tumeur ; vider ensuite le pus peu à peu ; après avoir ouvert, mettre un bourdonnet de lin cru, qu'on ôte le lendemain pour continuer de vider le pus insensiblement ; après quoi on remet un nouveau bourdonnet. On pratique la même chose le troisième jour et les suivans, deux fois chaque vingt-quatre heures, jusqu'à ce que l'ulcère soit desséché. On donne des alimens et des mets suivant l'appétit ;

(1) On aura déjà peut-être remarqué, qu'il est difficile de se faire des idées bien justes des qualités de vin, que j'ai souvent désignées par *du vin doux*, *du vin âpre*. Je me suis conformé en traduisant, à l'acception générale des mots grecs employés dans le texte.

mais on recommande de boire peu, soit du vin, soit de l'eau. On fait manger souvent de l'origan trempé dans le miel, et l'on en fait user copieusement. Il faut se préserver du froid, s'abstenir des bains, et coucher dans un lit mou. En traitant cette maladie avec soin, on en guérit. Après avoir recouvré la santé, on continuera de se garantir du froid, du chaud aussi, et du soleil. On fera des promenades modérées après le repas, sans fatiguer le corps. Tels sont les moyens propres à obtenir la guérison. J'ajoute qu'après avoir appliqué le feu dans cette maladie, on met aussitôt des porreaux cuits, en cataplasme sur l'endroit cautérisé; et on les y laisse pendant vingt-quatre heures.

Quatre espèces de phthisie. Première espèce.

10. On compte quatre espèces de phthisie. La première vient de la pituite, lorsque la tête en est remplie, qu'elle s'y échauffe et s'y épaissit, de manière que dans son mouvement, elle ne peut se procurer une issue par les selles. Ainsi donc les veines se gonflent; elles se remplissent de l'humeur putride; il s'en fait un flux vers le poumon : ce viscère, à mesure qu'il la reçoit, en est bientôt incommodé; on y sent comme des morsures de la pituite salée et putréfiée; on commence par avoir une petite fièvre avec des frissons, des douleurs à la poitrine et au dos; quelquefois on est tourmenté d'une toux vive; on crache abondamment de salive salée. C'est là le commencement de la maladie. A mesure qu'on avance on maigrit, excepté des jambes qui s'enflent : les ongles deviennent crochus : les épaules se serrent : on perd les forces : on sent le gosier comme plein de duvet : il s'y fait un sifflement; on est tourmenté de

la soif. Durant le cours de la maladie, tout le corps s'affoiblit. Dans cet etat on ne passe point l'année. Il faut le prévenir, et y apporter le plus grand soin ; nourrir bien le malade ; commencer par le faire vomir avec l'ellébore ; puis le purger avec la cuscute, ou le petit tithymale (*peplion*), ou les grains de gnide, ou la catupuce. On donne ces remèdes quatre fois l'an, l'émétique deux fois, le purgatif pareillement deux fois. On emploie le lait d'ânesse cuit, ou celui de vache ou de chèvre, pour lâcher le ventre. On fait prendre pendant quarante-cinq jours le lait de vache cru, coupé au tiers avec l'hydromel, en y mêlant de l'origan. On purge préalablement la tête avec des errhins, qu'on place dans le nez. On interdit les alimens et les mets abondans en graisse, aussi-bien que tout ce qui agace. Telle est la conduite à tenir dès qu'on connoît la maladie. Durant l'hiver, on reste dans sa maison auprès du feu. Le vin dont on fait usage doit être rouge, du meilleur, vieux et âpre. Si vous jugez à propos de faire des fumigations, il faut que ce soit avant de purger ; puis donner le purgatif et l'émétique de la manière déjà dite, ayant soin de remplir l'estomac d'alimens avant de faire vomir. Si le malade se trouve bien de la promenade, il doit en user : s'il en est incommodé, il gardera le repos. Tels sont les soins à employer, pour rendre la vie plus supportable. Cette maladie est mortelle : bien peu en réchappent.

11. Seconde espèce de phthisie. Celle-ci est produite par des excès de fatigue. Les symptômes sont les mêmes, que dans la précédente. Elle s'appaise

cependant plus facilement. On y éprouve du soulagement dans l'été. La salive qu'on rend, est plus épaisse que dans la première espèce. La toux est plus pressante chez les vieillards. Les douleurs à la poitrine sont plus fortes. Il semble qu'on l'ait serrée par le poids d'une pierre. Le dos aussi fait du mal. L'on a la peau moite. Si on fait quelque travail, on est essoufflé comme dans les attaques d'asthme. On en meurt communément dans l'espace de trois années. Le traitement est le même que pour la précédente. Cette maladie attaque beaucoup de jeunes gens, jusqu'à l'âge de trente ans. Ils en périssent : elle est funeste.

12. Troisième espèce de phthisie. Celle-ci se forme, parce que la moelle de l'épine se remplit de sang. Il arrive ce qui se passe pour la première, dans laquelle les veines se remplissent ; mais dans la première elles se remplissent de pituite aqueuse, telle que celle qui fait l'hydropisie. Les accidens sont les mêmes, quelle que soit celle des deux humeurs qui prédomine. Dans cette phthisie, la peau prend bientôt une couleur noire. On devient un peu enflé. Le creux des yeux est livide tout autour. On voit sur le corps des veines livides, et d'autres fort rouges : elles sont saillantes, sur-tout aux aisselles (1). On crache des matières verdâtres. Quand la toux prend, on est suffoqué. On ne peut tousser, quoiqu'on le veuille. On

(1) *Sur-tout aux aisselles.* Je ne crois point que les médecins de notre temps, fassent attention à ce symptôme, ou du moins je l'ignore. Plusieurs pourront même être étonnés de trouver ce qui en est dit ici : mais le texte est clair et formel.

est réduit à vomir de la bile, avec de la pituite épaisse, quelquefois même les alimens immédiatement après les avoir pris. A la suite du vomissement, on se trouve mieux, pour un instant; mais bientôt après on retombe dans le même travail. La voix est plus grêle que dans l'état de santé. On a des frissons avec la fièvre, et des sueurs qui vont et viennent. Il faut combattre cette phthisie avec les mêmes alimens, la même nourriture liquide, les mêmes boissons et les mêmes remèdes que la première; y employer tous les mêmes moyens. Cette maladie dure neuf ans; après quoi elle se dissipe : mais presque tous y succombent. Elle est très-funeste. Si vous voulez l'attaquer, vous commencerez par des fumigations. Le lendemain vous ferez boire, tout d'un trait, cinq livres d'hydromel avec un peu de vinaigre. Le malade avalera cela à jeun; puis il se tiendra bien couvert. S'il ne peut le garder, et qu'il veuille vomir, on lui en laissera la liberté. Lorsqu'il ne vomira point, on lui donnera un grand verre d'eau tiède; et il sollicitera le vomissement avec le bout d'une plume portée au gosier. Quand il aura vomi, il se tiendra tranquille pendant tout le jour. A l'heure du souper, il prendra un peu de gâteau, avec un peu de salé et des porreaux. Il doit manger beaucoup de ces derniers, user de vin doux, prendre ensuite tous les jours le matin un bain chaud copieux, se préserver du froid en sortant du bain, et dormir longuement. Après son lever, il fera une promenade de vingt stades (1) au moins le premier jour; les jours suivans,

(1) Il y a eu des stades de diverse étendue. On les regarde

il marchera cinq stades de plus chaque jour, jusqu'à ce qu'il en fasse cent (1). Il tiendra le ventre lâche dans la journée, au moyen du suc de blettes, et de celui de choux qu'on fera cuire séparément, et qu'on coulera pour avoir dix livres de chacune des deux décoctions. On met ensuite dans chacune, environ quatre onces de graisse de rognon de mouton. Quand on doit boire ces décoctions, on jette du sel dans celle de choux; l'on met du miel à celle des blettes. On peut les boire séparément; ajouter, à chaque verre que l'on prend, du miel à celle-ci, du sel à celle-là : mais il faut boire toute la décoction. On continue ainsi pendant trente jours. Le second mois on mange du pain et de la viande grasse de cochon bouilli, point autre chose. On boit du vin blanc âpre, l'on marche trente stades tout au moins, avant le souper; dix après le souper, se tenant couvert pour ne point avoir froid. Si on suit cette pratique, le mal deviendra plus supportable. Au troisième mois on boira le sorbet aux fleurs (2) fait avec la racine

---

communément comme une mesure en longueur de 125 pas géométriques. Je trouve qu'en faisant le stade de 125 pas géométriques, le pas géométrique de cinq pieds, et la lieue de 3000 toises, la promenade seroit d'une lieu et un tiers.

(1) Il ne s'agiroit, en adoptant le calcul précédent, de rien moins que de faire, à la fin, des promenades tous les jours de six lieues et deux tiers de lieue, de trois mille toises chaque lieue. Ce qui sera regardé sans doute comme trop fort; et obligera de supposer les stades plus petits.

(2) *Le sorbet aux fleurs.* C'étoit vraisemblablement une boisson agréable, dont on peut croire que les malades d'alors la prenoient avec beaucoup d'empressement.

d'ache, l'aneth, la rue, la menthe, la coriandre, le pavot tendre, le basilic, les lentilles, la grenade douce et la grenade vineuse ; on met deux fois plus de la douce que de la vineuse ; on mêle cinq onces de suc avec autant de vin rouge doux, âpre, et dix onces d'eau. On pile ensuite légèrement des fleurs, qu'on fait infuser dans ce mélange ; on le verse par inclinaison dans un verre : on y répand environ cinq dragmes de farine d'orobe, autant de celle d'orge, autant de rapure de fromage de chèvre. On donne ce sorbet à boire avant dîner ; peu de temps après, le malade dîne avec du pain, un morceau de torpille ou d'ange ou d'emisole ou de raie, et de la viande de cochon bouillie, se nourrissant bien et prenant du repos : il fera chaque dix jours des fumigations, qui ne le fatiguent point ; le quatrième mois, des fumigations copieuses chaque cinq jours, sans y manquer. Il prendra beaucoup d'alimens, parmi lesquels un peu de fromage avec un peu de mouton bouilli. Il fera plusieurs stades à pied, comme j'ai déjà dit, commençant d'abord par dix, et augmentant de cinq tous les jours, jusqu'au nombre de quatre-vingt ; savoir trente avant souper, vingt après souper, et trente le matin. Le régime, dans le reste du temps, consistera en du pain et du gâteau pour nourriture, avec des poissons cartilagineux et de toute espèce de viandes, à la réserve de celle de bœuf et de cochon. Il ne mangera en poissons, ni de mulet, ni d'anguille, ni de nigroil, mais de la torpille, de l'ange, de l'émisole, de la pastenague, des grenouilles, point d'autres. S'il se trouve bien de cette

cette conduite, il pourra, quand il voudra dormir, prendre un sorbet d'environ une livre avec du vin doux vieux, et boire aussi de ce vin dans la journée; faire même tous les jours des promenades de cent cinquante stades, savoir quatre-vingt-dix avant le souper, vingt après souper, quarante le matin : on guérit par ce moyen dans un an.

Phthisie dorsale.

13. Quatrième espèce de phthisie. La moelle épinière se dessèche, sur-tout quand les veines qui y tendent s'obstruent. La cause ordinaire en est les excès dans les plaisirs vénériens. On a des violens maux de tête, avec des douleurs au cou, aux reins, aux muscles des lombes, aux genoux qu'on ne peut fléchir. Le ventre se constipe; les urines coulent difficilement. Le mal n'est pas grand d'abord. A mesure qu'il s'établit, on souffre davantage. Les jambes s'enflent, comme dans l'hydropisie. Il vient aux lombes des ulcères, dont les uns se sèchent quand il s'en fait d'autres. Dans cet état il faut purger la tête avec le suc d'hippophac (*d'argoussier*), ou avec les grains de gnide, après avoir préalablement bien parfumé le corps. Le jour de la purgation on donne environ une livre et demie de tisane, dans laquelle on met du miel; le malade boit du vin blanc mou par-dessus. Le lendemain on fait prendre environ neuf livres de lait d'ânesse, auquel on ajoute du miel. Si l'on n'a point de lait d'ânesse, celui de vache ou de chèvre cuit, peut être substitué; la dose (1) en

(1) Cette grande quantité de lait demande certainement des éclaircissemens, que je suis hors d'état de donner d'une manière entièrement satisfaisante.

est d'environ quatorze livres, on y ajoute du miel. Si la saison le permet, on continue de prendre du lait en boisson pendant quarante-cinq jours, avec des orobes. Les alimens et les mets doivent être des plus laxatifs. On prescrit l'usage du vin blanc mou de Mende en Thessalie. Quand le malade a repris de l'embonpoint, on applique le feu aux lombes en quatre endroits, de chaque côté des vertèbres, le long du dos en quinze endroits de chaque côté, au cou en deux endroits entre les tendons. Lorsque ce moyen réussit, on recouvre la santé; mais cette maladie est très-grave.

Quatre affections des reins. Première espèce.

14. On compte quatre affections des reins. Dans la première on a de vives douleurs aux reins et aux lombes; elles s'étendent aux testicules le long des urétères. On rend souvent les urines; puis elles se suppriment peu à peu. Il sort par l'urètre des sables, qui occasionnent d'extrêmes douleurs dans leur passage; elles s'appaisent après qu'il est sorti. On retombe incessamment dans les mêmes souffrances. On tiraille, on secoue la verge en urinant. Souvent les médecins voyant le sable, croient qu'il y a une pierre dans la vessie, tandis qu'elle est dans les reins. Cette maladie provient de la pituite, qui se portant aux reins s'y ramasse au lieu de sortir, et fait des petites pierres comme du sable. Dans cet état, il faut purger tout le corps avec le suc de scammonée, ou avec la racine elle-même, après avoir préalablement fait des fumigations. Le lendemain on donne pour laxatif dix-huit livres de bouillon de pois chiches blancs; on y met du sel, avant de le faire prendre.

Puis on soigne avec les mêmes alimens, les mêmes boissons et les mêmes remèdes que pour la strangurie. Dans le fort des douleurs, on donne beaucoup de bains d'eau chaude ; l'on applique des fomentations tièdes sur les endroits douloureux. Quand il y a une tumeur marquée par l'élévation de la partie, c'est le temps d'ouvrir le rein pour en tirer le pus, et de faire couler le sable par des diurétiques. En faisant l'opération il y a espoir de guérison; si on ne la fait point, la maladie dure autant que l'on vit.

Cas où l'on pratiquoit la néphrotomie.

15. Seconde maladie des reins. On y éprouve des grandes souffrances, comme dans la première. Celle-ci est occasionnée par des excès de fatigue, lorsqu'il s'ensuit des déchiremens des petites veines qui vont aux reins, et qui sont gorgées de sang. Alors on rend du sang avec l'urine dans le commencement, puis du pus. On guérira bientôt en gardant le repos. Si on s'agite, les douleurs augmentent considérablement. Quand donc le rein est en suppuration, et qu'on observe une tumeur près de l'épine, il faut dans cet état inciser la tumeur profondément, jusqu'au rein. Si l'on rencontre l'abcès, la cure est prompte. Si on ne le rencontre point il est à craindre qu'il ne se fasse une fistule ; et que l'ouverture se cicatrisant, il ne se ramasse du pus continuellement dans le rein : lorsqu'il crevera, s'il perce en dedans, et s'il tombe dans l'abdomen, il doit nécessairement donner la mort : et même si le même mal attaque l'autre rein, il faut en périr aussi. On soigne cette maladie de la même manière que la précédente : il y faut le même régime. Elle est très-dangereuse. Bien des médecins

Autre cas où l'on pratiquoit la néphrotomie. Ici le malade ne rend point de sable.

Phthisie néphrétique.

en ont pris occasion, de faire de cette maladie ce qu'ils appellent la phthisie néphrétique.

16. Troisième maladie des reins. On rend d'abord les urines semblables au jus qui coule de la viande de bœuf, mise à rôtir. Cette maladie est produite par la bile noire ; lorsque la bile se jette dans les veines qui vont aux reins, qu'elle y séjourne, qu'elle fait des déchirures aux petites veines et à la substance du rein. Ces déchirures donnent à l'urine la couleur dont j'ai parlé. On sent de vives douleurs aux lombes, à la vessie et au périnée. Elles passent assez vîte ; mais elles reviennent dans peu. Il arrive qu'elles se font quelquefois sentir au bas-ventre. Dans cet état, il faut purger le ventre, avec la cuscute ou la racine de scammonée, et employer en boisson, les mêmes remèdes qu'on donne contre la strangurie. On fait prendre, durant les douleurs, beaucoup de bains d'eau chaude. On applique des fomentations tièdes, sur les endroits douloureux. On ordonne des crèmes de farine d'orge cuite, dans lesquelles on met du miel. On prescrit un régime propre à lâcher le ventre. On fait user de vin blanc de Mende, mêlé avec du miel, ou tout autre vin blanc doux bien trempé d'eau. Cette maladie quitte rarement. On fait boire, suivant la saison, du petit lait et du lait, pendant quarante-cinq jours, quand la saison le permet. En suivant cette conduite, on rend le mal moins fâcheux.

17. Quatrième maladie des reins. Cette maladie se forme de la pituite et de la bile ; elle vient sur-tout dans l'été ; elle est aussi occasionnée par le commerce des femmes. Voici quels en sont les symp-

tômes. On sent des douleurs vives aux lombes, aux flancs, au bas-ventre, à tous les muscles des lombes. On souffre comme les femmes dans le travail de l'enfantement. On ne peut rester couché sur les parties saines. Il semble que tout le dedans des hypocondres aille se démonter. On souffre moins, quand on est couché sur le ventre. L'on a les mains et les pieds toujours froids L'on rend l'urine avec beaucoup de peine. Elle est épaissie par la pituite et par la bile. Après l'avoir laissée un peu poser, on y remarque un sédiment épais, comme de la grosse farine; il est jaune, quand la bile y prédomine; blanc, si c'est la pituite. Cet état dure d'abord pendant un an, ou même davantage; après quoi il finit. S'il persiste plus long-temps, les douleurs s'agravent; la suppuration s'établit. Lorsqu'elle a lieu, il faut inciser le rein à l'endroit où l'on remarque une tumeur, et donner issue au pus. Quand on rencontre le dépôt, la guérison suit de près. Lorsque vous aurez à traiter cette maladie, vous emploirez les mêmes moyens que dans les précédentes. Il faut purger dès le commencement, après avoir fait des fumigations; ordonner beaucoup de bains, des onctions, des fomentations; en ayant attention, que le malade ne se refroidisse point. Il ne doit pas s'exposer au soleil, ni voir des femmes. Si malgré ces soins, vous n'apercevez aucun soulagement, n'en soyez point surpris: cette maladie est rebelle. Si vous voulez en faire le traitement sans remèdes pharmaceutiques (1), il faut en-

(1) Le traitement suivant me paroît très-remarquable, en

graisser le malade, tant dans ce cas que dans les trois précédens. A cet effet, on commence par supprimer une partie des alimens qu'on a coutume de prendre. On les divise en dix parties ; on en interdit d'abord une, laissant manger les neuf autres. On donne pour tout mets, de la chair de cochon hachée. On fait faire une promenade de dix stades. Le second jour, le troisième et les suivans, jusqu'au dixième, on ajoute à la promenade, en supprimant chaque jour une portion du manger, à mesure que la promenade est augmentée de dix stades par jour, jusqu'à en faire cent. Lorsqu'on est arrivé à ne manger qu'un dixième, et à marcher cent stades, on n'en marche plus ensuite que vingt après le souper et quarante le matin ; on boit du vin de Mende blanc, âpre. Il faut continuer ainsi pendant trois mois ; après lesquels on supprime les promenades, et l'on ajoute à la nourriture, en suivant le même ordre en sens contraire. On emploie de même dix jours à la suppression de la promenade. On la diminue donc de cinq stades par jour. L'on prescrit ensuite un grand repos. On fait faire bonne chère en alimens sains : on donne des viandes des plus grasses : les choses les plus douces, sont les meilleures. Point de légumes, ni d'acides ; rien d'agaçant ni de venteux. On prend beaucoup de bains

---

ce qu'il nous apprend vraisemblablement une partie de la doctrine des médecins des Gymnases : il paroît du reste qu'Hippocrate ne faisoit pas grand cas de ces médecins, si du moins l'on en juge par ce qu'il en dit au traité *des prédictions* vers le commencement, et dans les autres ouvrages qui lui sont attribués sans contestation.

chauds, en se préservant du froid. On peut, en suivant ce traitement, espérer une prompte guérison.

La grande maladie des veines-caves.

18. A la suite des maladies des reins, vient LA GRANDE MALADIE DES VEINES-CAVES (1), qui vont de la tête aux jugulaires, se portant aux lombes, le long de l'épine, et qui s'étendent jusqu'à la malléole externe du pied, finissant vers le milieu du gros orteil. Elle est produite par la pituite et la bile, lorsqu'elles se précipitent dans les veines pleines de sang. Si donc elles reçoivent quelque humeur étrangère, elles sont dans un état maladif. Voici les symptômes de cette maladie. Lorsqu'elle commence par le côté droit, on sent d'abord des douleurs à l'articulation de la cuisse. A mesure que la maladie s'établit depuis plus de temps, les douleurs deviennent plus fortes et s'étendent vers le bas. Lorsqu'elles sont parvenues à la malléole et entre le gros orteil, elles remontent vers la tête. Là, après s'y être fixées, elles font horriblement souffrir. Il semble que la tête va éclater. Les yeux et tout le corps se remplissent de pituite. Quand on est atteint de ce mal, il faut prendre l'élatérium en boisson, ou la racine de turbit, ou l'ellébore, ou le suc de scammonée. Après la purgation, on donne les mêmes choses que ci-dessus. Si ce traitement n'appaise point le mal, on rétablit les forces par l'usage du lait; après quoi on cautérise l'épaule droite en quatre endroits. L'on applique encore trois

(1) Je serois fort en peine de dire, à quel des états que nous observons aujourd'hui répond celui qui fait le sujet de cet article. C'est peut-être une maladie qui a fini.

boutons de feu près de l'articulation du fémur avec le bassin, deux au-dessous du trochanter, deux autres vers le milieu de la cuisse, un au-dessus du genou, et un au-dessus de la malléole. Après cette cautérisation, la maladie ne peut plus ni monter ni descendre. Lorsque les douleurs se sont portées fortement sur quelque partie, et qu'elles s'y sont fixées ; à la jambe par exemple, avant que le feu n'y fût appliqué, le malade restera boiteux. Si c'est à la tête, il sera sourd ou aveugle. Si c'est à la vessie, il rendra, pendant quarante jours, du sang avec les urines : il faut, dans ce cas, donner les mêmes remèdes que pour la strangurie. Si c'est dans quelqu'autre partie, on la cautérise : on applique le feu sur les parties charnues, avec des fers rouges ; pour les os, on se sert des fungus. Lorsque vous êtes appelé dès le commencement de la maladie, il faut faire boire tous les jours beaucoup de vin blanc de Mende trempé d'eau, jusqu'à ce qu'enfin il se fasse une hémorragie par le nez. Quand elle commencera de couler, on la soutiendra au moins pendant treize jours, après lequel terme, il ne faut plus boire cette grande quantité de vin, ni même durant le temps de l'hémorragie. On boit sur-tout après le repas, pour procurer l'hémorragie au moyen du vin. Il est arrivé quelquefois que le sang, en cessant de couler par le nez, s'est porté sur la vessie, qui a rendu du sang et du pus. Dans ce cas, on donne les mêmes remèdes que pour la strangurie ; et l'on fait boire plus de ce vin blanc de mende. Durant le traitement, on use d'alimens et de mets propres à lâcher le ventre. La guérison le suit quelquefois de

près : cette affection est cependant du nombre de celles qui sont rebelles.

19. Autre affection pareille procédant de la veine gauche. Les symptômes y sont les mêmes que dans la précédente ; mais on sent, dès le commencement de la maladie, de vives douleurs fixées à la rate. Si on reconnoît le mal avant qu'il se fixe, durant qu'il se fait sentir au poumon, il faut aussitôt appliquer le feu en huit endroits, près de l'extrémité supérieure et postérieure de la rate avec du fungus ; et par-tout où la douleur s'établiroit. On obtiendra ainsi une prompte guérison. Lorsqu'on n'a point cautérisé, et que la maladie se dissipe d'elle-même, elle revient ordinairement au bout de douze ans. Et dans le cas où elle avoit attaqué principalement la rate, on est devenu hydropique. Il faut donc soigner cette affection dès le commencement, appliquer le feu comme je l'ai déjà dit. Si l'on n'emploie point ce traitement, le malade dépérit et meurt. Cette maladie est très-grave.

Propositions théorétiques sur la pituite, et sur la bile, avec les moyens de remédier aux symptômes de ces humeurs ; et la méthode de faire vomir, dans le cas d'excès de pituite récente, etc.

20. Au sujet de la pituite, je pense de même qu'à l'égard de la bile. Je crois donc, qu'on doit en admettre de plusieurs espèces. Il y en a une commune, c'est la récente. Il est aisé d'y remédier: il faut vomir après le repas, pendant deux ou trois jours, souper ensuite, ou se reposer quand l'on est dans l'habitude de ne manger qu'une fois par jour, et de mener une vie dure. Sinon, l'on se conduira de la manière suivante. On prendra d'abord un bain chaud très-copieux ; lorsqu'on voudra vomir, on mangera du gâteau et du pain de la veille bien cuit : ils attirent

davantage la pituite : on mangera aussi de la viande, avec des légumes amers ; on y joindra des choses grasses, d'autres douces et d'autres acides ; le tout mêlé ensemble. Les légumes doivent être récemment cueillis. On boira à la fin du repas, par-dessus le manger, un peu de vin doux, qu'on répétera souvent. On mangera encore de gâteaux, qui aient beaucoup de croute, du miel et des figues ; et on boira copieusement après le repas, à grands verres. Lorsqu'on sera bien plein, on dormira un peu ; puis on vomira au réveil, avalant un grand verre de vin pur, ou bien coupé avec de l'eau tiède : car, le vin exprime davantage la pituite des chairs ; et il dessèche plus le corps. Il faut vomir jusqu'à ce qu'on ait rendu les figues ; elles sortent les dernières. Le lendemain, on se contient sur le manger, jusqu'à l'heure du souper. On soupe avec du pain de farine de froment, non tamisée, et avec des viandes des plus fortes. On boit du vin rouge âpre. Tel est le traitement contre la bile récente, quand l'on a bon appetit, qu'on mange et qu'on boit avec plaisir. Si l'on sent une pesanteur dans les jambes, et que l'on perde sa couleur, dites alors que le mal provient de la pituite dans l'estomac. Il faut dans ce cas donner des lavemens avec du vin doux, dans lequel on met du miel, de l'huile, et du nitre gros comme l'os de mouton qu'on nomme astragale : ce sont des lavemens très-sains pour l'homme. Il y faut dix onces de vin, cinq onces d'huile, et autant de miel. Si on ne veut pas employer les lavemens, on usera de fumigations en vapeurs, pour humecter. Il est possible de lâcher le ventre par

ce moyen, lorsqu'il est constipé à raison de la sécheresse des alimens. Quand donc on prend des alimens très-pituiteux, on n'est guère exposé à cette affection. Si l'on y tombe, le remède en est facile. On guérira bientôt, en se conduisant comme il vient d'être dit.

De la leucophlegmatie.

21. Lorsque la pituite s'amasse depuis long-temps, elle donne une couleur blanche; *et la maladie qui en résulte, s'appelle leucophlegmatie*: en voici les symptômes. On se sent pesant; on est pâle d'une manière toute autre qu'à l'ordinaire; le corps devient enflé; l'on a des rougeurs aux joues; de la sécheresse dans la bouche; une soif continuelle; en mangeant on se sent étouffer; dans le même jour on est tantôt mieux, tantôt pire: il semble quelquefois qu'on va mourir sur-le-champ. Si le ventre se lâche de lui-même, on est bientôt guéri. Quand il ne s'établit point de cours de ventre, il faut purger avec les feuilles de garou, ou l'hippophac, ou les grains de gnide, ou avec la pierre d'aimant. Après la purgation, on donne environ demi-livre ou une livre de purée de lentilles, cuites avec de l'ail. On donne aussi la même quantité de bouillon de bettes non assaisonnées, qu'on saupoudre de farine d'orge. On fait boire du vin rouge âpre et vigoureux. Le lendemain on prescrit la promenade de vingt stades pour le matin. Au retour, le malade mangera un peu de pain bien cuit, et de l'ail cuit, buvant du même vin pur par-dessus: puis il fera trente stades. Lorsque l'heure du souper sera venue, il mangera comme il a coutume de manger à dîner. Ses mets doivent être de préférence des pieds ou de la tête de cochon, si-

non des hachis de cochon et de poulet. Il mangera aussi du poisson, tel que le scorpeno, la vive, le rouget, le tapecon, le goujon, ou tels autres poissons qui ont les mêmes propriétés. Quant aux herbages, il n'usera que de l'ail; il en mangera de cru, de bouilli, de cuit à la braise, beaucoup tous les jours, faisant de l'exercice à proportion de ce qu'il prend, même au-delà. Cette affection commence ordinairement dans l'été, à raison de la quantité d'eau que l'on boit; sur-tout si on dort beaucoup. On juge, dans trente jours, si elle sera mortelle ou non. Les remèdes prescrits ci-dessus, sont pour être employés après les trente jours. Dans le commencement, on doit mettre en usage la purée de lentilles, cuite avec du vin aigre, et les crèmes d'orge acidulées; avec l'hydromel tiède pour boisson, en le saupoudrant de farine d'orge. De cette manière, le corps se trouve assoupli, et disposé à la purgation : durant ce temps, on couche en plein air. Si vous jugez à propos de tirer du sang des lombes, vous appliquez des ventouses, et vous ouvrez les veines du scrotum, les plus grosses; en suivant cette conduite, on obtient une guérison prompte.

De l'anasarque.

22. De la leucophlegmatie on tombe dans l'anasarque, en la manière que je vais dire. La graisse se fond; la pituite échauffée, se convertit en eau. Or, vous connoîtrez si cette affection est curable ou non, à ce qui suit. Tandis qu'il y a de la graisse fondue dans le bas-ventre, le mal est incurable (1). Voici le

(1) Je n'entends guère ce que l'auteur veut dire ici : mais je traduis fidellement.

moyen de distinguer, si dans le bas-ventre il y a de la graisse. Lorsque le malade a de la fièvre, qu'il ne peut point rester debout, que le nombril enflé fait une saillie, dites qu'il n'y a plus de graisse, que l'affection est curable. Il faut donc dessécher le ventre, faire manger du pain cuit de deux jours, pétri avec la grosse farine : on le fait chauffer. Quant aux viandes, on use de celle de lièvre, de chiens qui ne soient pas jeunes, de mouton, de cochon, de gros poulets, le tout rôti et chaud. Le malade mangera aussi des sèches bouillies dans du vin rouge, âpre. Il usera, pour boisson, du vin rouge le plus épais, qui ait le plus de corps, qui soit âpre. En poissons, il mangera du goujon, de la vive, du tapecon, du rouget, du scorpeno, et autres pareils, tous bouillis de la veille, et froids; ils sont ainsi beaucoup plus desséchans. On ne doit point s'y permettre de sauce; il faut les manger sans sel. Quant aux herbages, on usera des raves et du persil; on mangera aussi des lentilles torréfiées, et préparées avec du vinaigre. On fera tous les jours des promenades après souper et le matin : l'on dormira dans la soirée. Si, en se conduisant ainsi, la santé revient, cela suffit; sinon, il faut prendre le garou en boisson, ou le suc de l'hippophac, ou les grains de gnide, et avaler, après la purgation, environ deux livres de purée de lentilles; manger en même temps un peu de pain, et boire un peu de vin rouge, âpre, par-dessus. On prend le purgatif deux fois par jour, jusqu'à ce que l'enflure soit dissipée. Quand elle persiste aux testicules, aux cuisses, aux jambes, on y fait plusieurs

légères mouchetures, à la peau, avec la lancette. On recouvrera ainsi la santé promptement.

De l'hydropisie de poitrine.

23. Hydropisie de poitrine. Celle-ci vient principalement dans l'été, lorsqu'on boit une grande quantité d'eau ; le poumon s'en remplit, et la transmet à toute la poitrine. Quand elle est dans la cavité du thorax, il s'y fait de la chaleur qui fond la graisse qui est dans les bronches ; une fois que la graisse a commencé de se fondre, il s'amasse, en peu de temps, une grande quantité d'eau. Cette hydropisie se forme aussi, lorsqu'il y a au poumon des tubercules qui se remplissent d'eau, et qui la versent dans la cavité de la poitrine. Que les tubercules engendrent l'hydropisie, l'on en a la preuve dans les bœufs, les chiens, les brebis. Ces animaux sont très-sujets à des tubercules du poumon, qui contiennent de l'eau. Vous pouvez vous en convaincre en les ouvrant. Il en découle de l'eau. Je pense que cet accident arrive plus souvent dans l'homme, qui fait bien plus de fautes dans son régime ; et chez lequel on voit tant de tubercules, qui dégénèrent en suppuration. Voici maintenant les symptômes de cette affection. Il y a, dans le commencement, une toux sèche ; on entend comme un sifflement dans le gosier ; le malade a la fièvre et des frissons ; il ne respire plus qu'avec peine ; son corps s'enfle, sur-tout les pieds ; les ongles deviennent crochus. On est dans un grand travail, tandis que les eaux sont dans le ventre supérieur, *dans la cavité de la poitrine.* A mesure qu'elles se portent vers le bas-ventre, on se trouve soulagé ; mais, par la suite du temps, on revient à souffrir

comme auparavant, à proportion qu'elles remplissent de nouveau le ventre supérieur. Quelquefois on remarque au côté une tumeur, qui désigne l'endroit où il faut ouvrir. S'il n'en paroît point, on fait prendre un bain d'eau chaude copieux ; on secoue ensuite le malade par les épaules ; et l'on écoute pour juger de quel côté sont les eaux. Après s'en être assuré on fait l'incision au-dessus de la troisième des fausses côtes, à compter de la dernière ; l'on achève de percer avec un trois quarts ; on laisse couler une petite partie des eaux ; et l'on met ensuite un bourdonnet de lin cru, avec une éponge au-dessus ; on attache le bourdonnet, afin qu'il ne puisse tomber dans la cavité de la poitrine. On emploie douze jours à tirer les eaux, en laissant écouler un peu, tous les jours une fois. Au treizième jour, on les écoule entièrement, ainsi que les jours suivans, s'il y en vient des nouvelles. On dessèche le ventre, au moyen d'une nourriture propre à cet effet. Après l'incision, on donne ce qui suit. Ayez une drachme de suc de sylphium, de la raclure d'aristoloche pesant comme l'os astragale du cerf, de la poudre de lentilles et d'orobes torréfiées une livre quatre onces, mêlez le tout avec du miel et du vinaigre ; faites-en soixante tablettes. Tous les jours on en dissoudra une dans cinq onces du meilleur vin rouge, âpre, pour faire prendre le matin à jeun. On suivra, d'ailleurs, le régime qu'on avoit habitué. S'il y a des œdèmes aux parties naturelles, ou aux cuisses, n'hésitez point d'y faire des mouchetures. En suivant ce traitement, on obtient une prompte guérison.

Hydropisie du foie.

24. L'hydropisie du foie a lieu lorsque la pituite se jette sur ce viscère ; qu'il la reçoit et qu'il en est abreuvé. On y ressent d'abord de la chaleur ; il s'enfle : dans la suite, on sent des picotemens dans tout le corps. Les pieds et les jambes s'œdématient ; le foie est dur et enflé. On maigrit du haut, du devant de la poitrine. Dans cet état, on donne, dès le commencement, s'il y a des douleurs au foie, environ cinq onces de vin blanc, dans lequel on fait infuser de l'origan pilé, et dissoudre du sylphium, de la grosseur d'une orobe ; on fait ensuite prendre environ une livre de lait de chèvre, coupé avec demi livre d'hydromel. L'on interdit les alimens solides pendant dix jours. Dans cet espace de temps, la maladie se décide, pour être mortelle ou non. La nourriture, *pendant les dix jours*, consiste en de la tisane crémée, où l'on met du miel cuit. On fait boire du vin de Mende, ou tout autre bon vin blanc trempé d'eau. Lorsque les dix jours seront passés, on donne de bons alimens, tels que le poulet rôti, le chien bouilli ; parmi les poissons, l'émisole et la torpille cuits sur le gril. On continue l'usage du même vin. Si, par ce moyen, le mal diminue, on s'en tient là. Sinon, après avoir fait prendre des forces au malade, on applique le feu sur le foie avec du fungus. C'est le moyen de guérir promptement. On cautérise en huit endroits. Lorsqu'il y a un épanchement d'eaux dans le ventre, on emploie les mêmes remèdes, les mêmes boissons, les mêmes alimens. On fait les mêmes exercices. L'on soigne, enfin, de même que ci-dessus. On boit du vin rouge, âpre. S'il paroît que les eaux

eaux veuillent abandonner le foie, vous cautériserez avec le fer rouge, à l'endroit qui paroîtra convenable, et vous tirerez les eaux peu à peu, en la manière que j'ai déjà marquée. Lorsqu'en employant ce traitement, le malade ne guérit point, il dépérit journellement, et il va lentement à la mort : car cette affection est funeste ; peu en réchappent.

Hydropisie de la rate.

25. Hydropisie de la rate. Celle-ci s'engendre principalement, quand on mange trop de figues fraîches, ou trop de pommes d'automne. Souvent aussi elle provient de quelque maladie occasionnée par trop de raisins, ou par des excès de boisson de moût. Lorsqu'on en est menacé, on tombe promptement dans des douleurs, qui se fixent et se font sentir violemment à la rate. Elles se portent aussi aux épaules, aux clavicules, aux mamelles, aux lombes. On a beaucoup de fièvre. Pour peu qu'on prenne de nourriture, on se sent plein ; la rate s'élève ; elle est fort douloureuse. Si le mal persiste, les douleurs deviennent moins violentes ; elles se renouvellent quand la saison des fruits arrive. Il faut soigner cet état dès le commencement, en faisant vomir avec l'ellébore. On purge par bas avec les feuilles de garou, ou le suc d'hippophaë, ou les grains de gnide. On prend environ cinq livres de lait d'ânesse, dans lequel on met du miel. Si le mal se dissipe par ces moyens, cela suffit. Sinon, et si la rate est fort enflée, il faut en saisir le bout avec les doigts, et cautériser avec le fungus ou avec le fer rouge, en prenant bien garde de ne pas enfoncer le fer trop avant. Voilà ce qu'il faut faire dans le commencement. Voici le régime

quand il n'y a point de fièvre : on mange du pain de froment, qu'on fait torréfier, ou du biscuit de gros blé ; on use du salage de Saperde, *du poisson nommé Saperde*, des hachis de mouton. Tous les mets doivent être au sel et au vinaigre : la boisson sera du vin rouge de Cos, âpre, et des plus foncés en couleur ; on s'interdit tous les vins doux. Quand le malade se lève, et qu'il a de la force, il doit s'exercer à la lutte du haut des épaules, faire beaucoup de promenades en rond, se nourrissant de la manière que j'ai exposée. S'il devient absolument hydropique, il faudra le traiter comme nous avons déjà dit.

Hydropisie anasarque, causée par la boisson de mauvaises eaux.

26. L'hydropisie provient aussi, de ce que dans les chaleurs de l'été, si l'on fait de longs voyages, on aura rencontré des eaux de pluie stagnantes, dont on aura bu abondamment. Si donc les chairs s'en abreuvent et les retiennent, et qu'on ne les rende par aucune voie, elles excitent de la chaleur dans le ventre et dans tout le corps : les graisses des entrailles se fondent. On ne s'apercevra point du mal, tandis que l'on continuera de marcher ; mais lorsqu'on s'arrêtera, et que le soleil sera fort, on sentira beaucoup de douleurs. A mesure que le mal croîtra, on maigrira considérablement. Si le dégoût s'y joint, la maigreur sera plus grande. C'est encore pire, si on est réduit à ne pouvoir manger : on perd toutes ses forces ; on tombe dans un anasarque général. En maigrissant, on prend une couleur livide ; le ventre grossit ; la soif est extrême ; les viscères sont desséchés par la chaleur. L'on passe ensuite à un état de faim, à manger la première chose qu'on trouve ; on

boit de même. Les douleurs s'appaisent ; et si l'enflure s'affaisse en quelque endroit, la peau en est livide. On observe sur le corps beaucoup de veines noires. Le malade devient inquiet ; il s'afflige de tout comme un enfant. Le ventre se remplit d'eau, il est transparent comme une lanterne. Avec le temps, on perd entièrement l'appétit. Le dégoût fait trouver une odeur de concombre sauvage, à tout ce qu'on met dans la bouche. Dans cet état, il faut donner les feuilles de garou, ou le suc d'hippophaè, ou les grains de gnide. Voici comment on administre ces purgatifs. Les feuilles de garou, au sixième jour ; le suc d'hippophaè, au huitième ; les grains de gnide, au dixième. Il faut insister sur ces remèdes, jusqu'à ce que les eaux soient vidées. Dans les jours d'intervalle, on laisse manger librement des alimens marqués ci-dessus. On fait sur-tout boire abondamment de la même eau qui a causé la maladie, afin qu'elle porte du trouble dans le ventre, et qu'elle excite de grandes évacuations. Ce moyen hâte beaucoup la guérison. Vous donnerez, si vous le jugez à propos, de fréquens lavemens, avec des feuilles de garou, trois onces de miel, et deux onces et demie de coction de blettes, pour un lavement. Le lendemain, le malade prendra environ cinq livres de lait d'ânesse cuit, dans lequel on met du miel ou du sel. Après la médecine, il usera des mêmes choses que dans la maladie ci-dessus. Dans les jours d'intervalle, les alimens, la boisson, les promenades doivent être les mêmes. En suivant ce traitement, on recouvre la santé assez promptement, dans trois mois ou dans

six. Si on néglige le mal, s'il n'est soigné tout de suite, on est bientôt mort. Lors même qu'on est dans l'état d'une extrême maigreur, il y faut les mêmes remèdes. On doit préalablement humecter le corps par des fumigations, afin de le rendre plus perméable. Il importe sur-tout de faire les remèdes de bonne heure, à moins de quoi l'on contracte des maux qui vieillissent avec soi. Vous pouvez employer le lavement suivant, contre quelle que ce soit de ces maladies. Ayez une livre quatre onces de vin blanc, cinq onces de miel, autant d'huile, dix drachmes de nitre, du baume d'Égypte (1); mêlez-y dix onces de suc de feuilles de concombre sauvage pilées; mettez le tout à bouillir dans un pot, pour un lavement.

De l'hépatite, ou inflammation du foie; ou bien d'un état qui a de la tendance à l'inflammation de ce viscère.

27. La maladie nommée HÉPATITE. Cette maladie s'engendre de l'atrabile, *la bile noire*, qui se jette sur le foie. Elle a lieu principalement dans l'automne, lorsqu'il se fait des changemens dans la température de l'air. Voici quels en sont les symptômes. On sent de vives douleurs au foie, aux hypocondres, aux épaules, au haut du devant de la poi-

(1) *Du baume d'Égypte.* La quantité n'en est pas marquée dans le texte. On doit, d'ailleurs, observer qu'on ne peut guère être assuré de l'exactitude de la plupart des formules qui se trouvent dans les ouvrages d'Hippocrate, parce qu'outre l'incertitude sur la nature des drogues qui y sont prescrites, il y en a beaucoup aussi sur la valeur des poids. Les médecins s'attacheront plus sans doute, à y voir les indications qu'on se proposoit de remplir, qu'à découvrir au juste les moyens qu'on employoit.

trine, au-dessous de la mamelle. On a de fortes suffocations. Quelquefois on vomit de la bile livide. Dans les premiers jours, les froids et la fièvre sont médiocres : mais le foie, si on le touche, est douloureux ; la peau est jaunâtre ; dès qu'on a mangé, l'on suffoque ; à mesure que les alimens passent dans le ventre, on y éprouve un feu brûlant. C'est ainsi que cette affection commence. A mesure qu'elle avance, la fièvre diminue ; l'on se trouve rempli avec peu d'alimens ; il ne reste de douleurs qu'au foie, tantôt fortes, tantôt foibles ; on a quelquefois des défaillances subites. Il faut, dans le temps des douleurs, entr'autres choses, faire des fomentations tièdes, comme dans la pleurésie. Lorsque les douleurs sont calmées, on donne beaucoup de bains d'eau chaude, de l'hydromel en boisson, et du vin blanc ou du vin âpre, celui de deux qui plaira le plus. La nourriture doit être la même que celle des pleurétiques. On fait prendre, contre les douleurs, le blanc d'un œuf qu'on a fait cuire *légèrement*, et qu'on bat, en y versant cinq onces de suc de morelle, avec deux onces et demie d'hydromel ; on étend le tout avec de l'eau. Cette boisson est propre à calmer les douleurs : on la continue tous les jours, jusqu'à ce qu'elles soient appaisées. On fait boire aussi du sylphium, de la grosseur d'une orobe, qu'on dissout dans du vin blanc, en l'y battant avec des bouts de rameaux d'origan : cette boisson se prend à jeun. On fait boire encore, les mêmes choses qui se donnent pour calmer les douleurs de la pleurésie. On donne du lait de chèvre, coupé avec un tiers d'hydromel. La quantité de lait

est d'environ deux livres et demie, pris le matin, quand on ne donne point autre chose. Il faut s'abstenir des alimens solides, jusqu'à ce que la maladie soit jugée ; elle se juge communément en sept jours. On voit, dans cet intervalle, si elle sera mortelle ou non. Quand le malade a des suffocations, on le fait vomir de la manière suivante. Ayez de l'eau, du miel et du vinaigre, que vous mêlerez ensemble, et verserez dans un pot neuf ; faites chauffer en remuant, battant avec des rameaux d'origan, chargés de leurs graines. Donnez ensuite ce mélange à boire tiède ; et couvrez le malade, jusqu'à ce qu'il sue beaucoup. Lorsqu'il aura des envies de vomir, il portera au gosier le bout d'une plume ; s'il ne peut vomir, il boira un verre de vingt onces d'eau tiède ; cela déterminera le vomissement. S'il vomit de la bile ou de la pituite, il répétera la même chose, quatre heures après, et il s'en trouvera bien. Lorsque la maladie est jugée, on a soin de ne prendre que d'alimens sains. Si l'on est habitué à manger du pain, on le mangera chaud, fait de la plus fine farine. Ceux qui sont habitués aux gâteaux d'orge, en useront, en observant qu'ils soient fermentés et sans mélange. On mangera, en viandes, de petits chiens bouillis, des pigeons, de jeunes poulets, le tout bouilli. En poissons, l'émisole, la torpille, le pastenaque, de petites rayes, le tout cuit à l'eau. On prendra des bains tous les jours, en se préservant du froid. On fera de courtes promenades, jusqu'à ce que la santé se soit affermie. En suivant cette pratique, on se met à l'abri des rechutes. Cette affection est grave, et de longue durée.

28. Autre hépatite. Dans celle-ci, les douleurs au foie sont les mêmes : mais la couleur est différente, en ce qu'on est jaune comme un coing. Elle vient principalement dans l'été, à la suite d'un grand usage de bœuf, et de trop de vin. Ce sont des choses très-contraires au foie ; dans cette saison, elles déterminent la bile vers le foie. On sent alors des douleurs continuelles, qui ne quittent point un moment, et qui donnent des tourmens sans fin. On vomit quelquefois de la bile verte, dont le vomissement soulage pour un moment ; si on n'en rend point, elle se porte sur les yeux, dont le blanc devient très-jaune. Ces accidens sont tantôt plus, tantôt moins forts. Après que le temps du jugement de la maladie a passé, et qu'on se trouve mieux, il faut, si on ne veut commettre de faute, user du même régime que ci-dessus. Si l'on boit trop ; si l'on voit des femmes, ou si on fait quelqu'autre chose qui ne soit point à propos, le foie se durcira ; il se gonflera ; et il s'y établira des battemens. Toutes les fois qu'on s'agitera, on y ressentira des douleurs, et dans tout le corps. Cette affection se combat, en faisant des fumigations dès les premiers jours, et purgeant ensuite avec la scammonée. Quand il y a de la chaleur dans le ventre, on donne des lavemens avec du lait d'ânesse cuit. La dose en est environ quatre livres et demi : on y met du miel, en le prenant. On donne aussi du lait de chèvre, le matin, à la dose de vingt onces, y mêlant un tiers d'hydromel ou du miel seul. On donne encore le lait de jument, de la même manière que le lait d'ânesse. Lorsque la maladie ainsi traitée se dis-

sipe, cela suffit. On doit saigner du bras droit, à la veine interne, *au rameau de la basilique surnommé la veine hépatique*. Quand vous ne croirez pas convenable de purger avec du lait d'ânesse, donnez du moins vingt onces de lait de vache cru, tous les matins pendant dix jours, coupé avec un tiers d'hydromel; ensuite pendant douze jours, coupé avec moitié moins d'hydromel; puis continuez de donner les vingt onces de lait seul, jusqu'à ce que le malade prenne de l'embonpoint. Lorsqu'en employant ces moyens on ne parvient pas à calmer le mal, il faut cautériser, à l'endroit où le foie est plus douloureux, et le plus élevé. On cautérise avec des fuseaux de buis trempés dans l'huile bouillante, en y appuyant autant qu'il paroît nécessaire; ou bien on fait huit ustions avec le fungus. Par ce moyen on rétablit la santé; le malade est guéri pour toute sa vie; si ce moyen ne réussit point, après avoir inutilement employé les autres, il n'y a que la mort à attendre.

29. Autre hépatite. La plupart des symptômes sont dans cette affection, les mêmes en général que dans la précédente : mais la couleur va jusqu'au noir. Nous la regardons comme l'effet de la bile du foie, qui le fait déborder, étant déjà surchargé de pituite et de sang. Dans ce débordement du foie déterminé par la bile, on perd la raison; on s'emporte; on tient des discours insensés; quelquefois on heurle comme les chiens. Les ongles deviennent rouges. On ne peut regarder les objets avec attention. Les cheveux se hérissent sur la tête. On tombe dans une fièvre violente. Il faut ici faire les mêmes remèdes que ci-

dessus. La plupart de ces malades meurent le onzième jour, il y en a peu qui réchappent.

Affections de la rate. On va en décrire cinq, qui peuvent absolument être regardées, comme une même maladie, ayant des causes peu différentes, et des symptômes fort analogues : aussi le traitement pour chacune est-il à peu près le même.

30. Première maladie de la rate. Cette affection provient de la bile, mise en mouvement par la chaleur du soleil, et attirée par la rate. En voici les symptômes. On a, dès le commencement, une fièvre forte, qui ensuite diminue, excepté à la rate. A mesure que la maladie avance, on y sent toujours de la chaleur, avec des douleurs quelquefois très-aiguës. Elles se font sentir aussi, aux flancs et au ventre. On appète les alimens dans le commencement, mais ils ne passent pas bien par les selles. On devient pâle. A proportion que le mal croît, les douleurs augmentent ; les clavicules deviennent saillantes ; on ne mange plus avec le même goût que dans le commencement ; pour peu qu'on prenne d'alimens, on se trouve plein ; la rate est, dans le même jour, tantôt plus, tantôt moins grosse. Il faut, quand vous soignez un tel malade, après lui avoir fait boire l'ellébore, le purger par bas, avec les grains de gnide. Vous donnerez, le soir du jour de la médecine, environ dix onces de purée de lentilles, fortement acidulée, et autant de décoction de blettes grasses, qu'on saupoudre de farine d'orge. Le lendemain et le troisième jour, on laisse manger un petit pain, avec des lentilles et de la chair de cochon cuit, hachée parmi les lentilles. On fait boire du vin pur rouge âpre, en petite quantité. Durant ce temps, le malade se tient en repos, à moins qu'il ne se promène chez lui à l'ombre. Ensuite on lui donne du pain avec la farine de froment non tamisée ; de la viande de

chien qui ne soit pas jeune, ou de chèvre, ou de mouton, hachées, ou du salage de gades, ou le poisson qu'on nomme *saperde*. Il est bon que tout soit acide, salé, acerbe; que le vin soit de celui de Cos, acerbe, du plus foncé en couleur : on interdit les choses douces, les graisses, le sylphium, l'ail, la viande de cochon, le mulet (*espèce de poisson*) tant frais que salé, l'anguille, les légumes à moins qu'ils ne soient bouillis avec du vinaigre. On trempe aussi du gâteau dans du vin, et l'on laisse boire du vin pur. On peut encore tremper du pain dans du vin, et le manger chaud. On donne, parmi les poissons, le scorpeno, la vive, le rouget, le goujon, le tapecon, qui se mangent froids, cuits à l'eau. On emploie, pour diminuer le volume de la rate, le fruit de l'asphodèle, ou du fénu grec, ou les sémences de l'agnus-castus, ou la rue, ou la menthe, faisant infuser celles que l'on veut de ces plantes, dans du vin âpre, dont l'on fait boire tous les matins à jeun. On ordonne au malade de scier du bois pendant trente jours, de s'exercer à la lutte du haut des épaules, de se promener dans la journée, de dormir le soir, et de se lever de grand matin. On l'exhorte en même temps, à user abondamment des alimens ci-dessus. S'il ne se trouve pas mieux en pratiquant ce qui vient d'être dit, il faut faire dix grandes scarres sur la région de la rate, avec le fungus, aux endroits où elle est la plus grosse et la plus élevée. Si vous rencontrez bien, et que vous appliquiez le feu comme il faut, le malade guérira, mais non pas vîte. Cette affection demande des soins : elle est rebelle, et de longue durée quand on la néglige.

31. Autre maladie de la rate. Celle-ci provient des mêmes causes que la précédente. En voici les symptômes. On a des vents dans le ventre ; puis la rate s'enfle, se durcit et devient très-douloureuse. La couleur de la peau change ; elle jaunit comme un coing. Il s'exhale des gencives et des oreilles une mauvaise odeur ; les dents se décharnent ; il vient aux jambes des taches comme de piqûres de puce, qui s'ulcèrent. Ensuite l'on perd les forces : on ne va point du ventre. Cet état se traite avec les mêmes remèdes, les mêmes alimens, les mêmes boissons, les mêmes exercices, et généralement le même régime que pour le précédent. Contre la constipation on donne des lavemens avec cinq onces de miel, et de nitre d'Égypte de la grosseur de l'os astragale du mouton. On mêle le tout dans quarante onces de décoction de bettes ; puis on donne le lavement. Lorsque ce traitement ne dissipe point le mal, on cautérise comme ci-dessus : et la santé se rétablit, pourvu que la cautérisation soit faite comme il faut.

Maladie de la rate, qui a beaucoup d'analogie avec le scorbut.

32. Autre maladie de la rate. Celle-ci a lieu dans toute l'année, mais sur-tout au printemps : elle provient du sang. Lorsque la rate en est remplie, elle se dégorge dans le ventre. On a des douleurs à la rate, à la mamelle, au bas du cou vers les clavicules, aux épaules, aux omoplates ; la peau prend une couleur plombée ; il se fait, aux jambes, de légères excoriations, qui dégénèrent en de grandes plaies. Les selles sont sanguinolentes et vertes. Le ventre se durcit : la rate devient comme une pierre. Cette affection est beaucoup plus mortelle que les précé-

dentes : peu en réchappent. On y oppose les mêmes remèdes que ci-dessus, à la réserve qu'il ne faut point faire vomir : mais on purge par bas avec les grains de gnide ; et le lendemain on donne cinq livres de lait de jument, cuit, auquel on mêle du miel à chaque verre. Le soir, du jour de la médecine, on prend les mêmes choses que nous avons dites plus haut pour les jours de purgation. On saigne à la basilique du bras droit, si la saignée paroît nécessaire. Ensuite on donne tous les jours deux livres et demi de lait de vache, coupé avec un tiers de saumure. Les alimens, les boissons, et le reste, sont les mêmes que pour la maladie précédente. Il faut s'interdire le commerce avec les femmes, et les excès de vin. Dans l'affection dont nous traitons, ainsi que dans les deux précédentes, on cautérise sur l'endroit où la rate est la plus dure ; et si l'on saisit l'endroit et le moment propres à cette opération, elle rétablit la santé. Lorsqu'elle ne réussit point, le malade est sans ressource : il mourra dans peu de temps. Cette affection est très-grave.

33. Autre maladie de la rate. Celle-ci vient aussi au printemps, sur-tout lorsque la rate attire à elle la pituite, qui la rend grosse et dure promptement, et qu'ensuite elle s'affaisse. Durant tout le temps qu'elle est élevée, on y sent des douleurs vives. Elles cessent, lorsqu'elle se ramollit. Quand le mal est ancien, on en souffre moins : tantôt la rate se gonfle vîte, tantôt elle s'affaisse subitement. Dans cette affection, on est fort dégoûté ; le corps maigrit dans peu, et devient foible. Si on n'y remédie vîte, ou si elle ne se dissipe spontanément, le mal disparoîtra pendant cinq ou six

mois ; puis il reviendra de lui-même. Il quitte sur-tout dans l'hiver. Lorsque vous êtes appelé au commencement, faites dix scarres sur la rate ; vous obtiendrez une prompte guérison. Employez aussi les mêmes remèdes, les mêmes alimens, et les mêmes boissons que pour les cas précédens : la santé se rétablira bientôt. La peau, dans ce cas-ci, est blanche, pâle et sèche.

34. Autre maladie de la rate. Celle-ci est engendrée par la bile noire : elle a lieu principalement dans l'automne. Elle provient de l'usage immodéré des légumes frais, avec la boisson d'eau. En voici les symptômes. On a de fortes douleurs à la rate, avec la fièvre, des frissons, du dégoût, et une grande foiblesse. La rate ne grossit pas beaucoup, mais elle se durcit. Elle pèse sur les boyaux ; elle y occasionne des borborigmes. On doit combattre cet état comme les précédens, avec les mêmes remèdes, les mêmes alimens, les mêmes exercices ; et s'il y a lieu, cautériser ainsi qu'il a été dit. Cette affection se guérit communément vîte, quand on en est soigné dès le commencement.

35. Quatre espèces d'ictère. La première a lieu dans l'été, quand la bile est mise en mouvement. La bile s'arrête sous la peau et à la tête ; en sorte que la peau du corps et les yeux, deviennent bientôt jaunes comme un coing. Il s'élève de petites écailles de la peau, à la racine des cheveux de la tête ; la fièvre se déclare ; l'urine devient jaune, et dépose un sédiment de même couleur. Le matin, quand on est à jeun, on entend du bruit dans le creux de l'estomac, et

Ictères. Les quatre espèces qu'on va décrire, ne diffèrent guère entre elles, qu'à raison de la saison dans laquelle elles arrivent.

dans les boyaux. Le malade répond, d'une manière inquiète, à tout ce qu'on lui demande; il ne peut souffrir d'entendre parler. Les excrémens qu'il rend par les selles, sont d'un jaune pâle, d'une odeur fétide. Dans cette affection, on meurt principalement le quatorzième jour : si on le passe, on guérit. Voici comment elle doit être soignée. Quand la fièvre baisse, il faut donner beaucoup de bains; de l'hydromel pour boisson; de la tisane crémée où l'on met du miel, pour nourriture. On ne fait point cuire le miel, jusqu'à ce que les quatorze premiers jours soient passés. On connoît, dans cet intervalle, si la maladie sera mortelle ou non. Après les dix premiers jours, on donne deux bains chaque vingt-quatre heures. On fait faire bonne chère au malade, commençant par peu, et par ce qu'il aime le mieux; puis on va en augmentant. Il doit boire beaucoup de vin blanc dans la journée. Si au bout de quelque temps, vous trouvez qu'il est toujours jaune et foible, prescrivez un émétique, comme il a été ordonné dans les maladies précédentes. Lorsqu'au moyen de ce traitement la maladie s'appaise, cela suffit. Sinon, on donne l'ellébore en boisson. Après l'évacuation, on fait prendre, le soir, du gâteau molet, ou de la mie de pain, et du poulet jeune bien bouilli avec de l'oignon, de la coriandre, du fromage, du sel, du sésame, et des raisins blancs secs. On fait boire du vin blanc âpre du plus vieux. L'on purge le ventre par bas, et on donne, le lendemain, du bouillon épais de pois chiches blancs, dans lequel on met du miel : l'on en fait prendre

vingt onces. Le troisième jour, on commence à en prendre le bouillon clair tous les jours : il se fait avec environ deux livres pois chiches blancs, qu'on met à bouillir dans vingt livres d'eau, et ensemble des racines de fenouil coupées menu, autant qu'on peut en tenir avec trois doigts; on réduit l'eau à dix livres, dont le malade boit la moitié. On coule le reste, et on expose au serein tant le marc que la colature. On délaye ensuite le tout dans de nouvelle eau, pour en faire usage en boisson avec du vin : ou bien les malades usent de cette eau seulement sans vin, et sans en boire d'autre. Lorsqu'ils n'aiment pas cette boisson, on leur donne la suivante. Ayez vingt onces de figues sèches; faites-les bouillir dans vingt livres d'eau; coulez, et exposez au serein. Cette eau servira de boisson, ou seule ou avec du vin. Il ne faut pas s'en gorger, mais en boire en petite quantité, cinq onces chaque fois, de temps en temps, afin de ne pas occasionner de diarrhée. Il est bon aussi de faire prendre, à jeun, tous les jours, vingt onces d'une infusion faite avec les semences pilées d'ache, de concombre, de fenouil, de cumin d'Éthiopie, les feuilles de capillaire, de coriandre, et des raisins secs dans du vin blanc vieux. En usant de ces boissons, on se trouvera soulagé, et la santé se rétablira vîte.

36. Autre jaunisse. Celle-ci a lieu dans l'hiver : elle est occasionnée par les froids, et les excès de vin. On commence par avoir des frissons, puis la fièvre. L'humidité du corps se fige dans la peau. La preuve en est, que la peau devient livide et dure. On voit sur le corps de veines pâles, qui sont plus grosses et plus fermes qu'à l'ordinaire. On y en re-

marque en même temps d'autres noirâtres. Si l'on en ouvre quelqu'une, il en coule du sang pâle quand on pique une veine pâle, ou noirâtre quand c'est une veine noire. On ne peut supporter les vêtemens sur le corps, à cause des picotemens qu'ils y occasionnent. On a envie de marcher et de courir; mais les jambes ne peuvent supporter le poids du corps. On est fort altéré. Cette affection n'est pas moins fâcheuse que la première. Elle dure plus long-temps, si la santé ne se rétablit dans les premiers jours. Lorsque vous aurez à soigner un malade dans le commencement de cet état, donnez après le septième jour l'ellébore en boisson : puis purgez par bas comme ci-dessus, et faites prendre les mêmes remèdes. Vous donnerez aussi quatre cantharides, qu'on écrase, et qu'on délaye dans cinq onces de vin blanc, après en avoir ôté la tête et les ailes; on y ajoute un peu de miel. Cette boisson se prend deux ou trois fois le jour. Quand la maladie est avancée, on use des bains et des fomentations. Le malade mange ce qu'il aime le mieux; il doit boire du vin blanc âpre, et faire d'ailleurs ce qui a été dit ci-dessus. Cette affection est grave, de longue durée; à moins qu'on ne la traite comme il faut dès son origine.

37. Autre *ictère*. Celui-ci se nomme l'ictère épidémique (1), parce qu'il paroît en toute saison. Il est produit par des excès dans le manger et dans le boire. Dès que le froid se déclare, la peau change de suite de couleur, elle devient pâle, on se sent

(1) *Épidémique*. Remarquez la raison de cette dénomination; en comptant sur l'exactitude de la traduction.

foible,

foible, la tête fait du mal, les urines sont pâles et épaisses. Cette jaunisse est moins mortelle que les précédentes ; on en guérit bientôt, en la soignant. Il faut saigner du bras, puis faire des fumigations ; ordonner l'ellébore en boisson ; purger ensuite par bas le troisième jour avec du lait d'ânesse ; prescrire d'ailleurs la même nourriture liquide, les mêmes alimens et les mêmes boissons que dans les autres ictères. On purge souvent la tête. On fait boire des émolliens. On ordonne beaucoup de bains. On fait brosser la peau. On conseille le vin blanc. On suit du reste en tout le même régime que ci-dessus ; et la santé se rétablit promptement.

38. Autre ictère. Il est produit par la pituite : on y est sujet durant l'hiver. Dans celui-ci la peau est blanche ; la poitrine se remplit de pituite ; on crache de la salive ; le hoquet vient en crachant ; on a les urines blanches et épaisses, qui déposent un sédiment comme de la farine d'orge non tamisée. Cet ictère n'est point mortel. On en guérit vîte. Il faut prendre des grains de gnide. On donne après la purgation deux livres et demie de tisane crémée, dans laquelle on met du miel. Faites vomir aussi comme dans les ictères ci-dessus. Le poumon et les bronches se déchargent mieux de la pituite, par ce moyen. On ordonne aussi de fréquens gargarismes. L'on a dans cette affection une légère fièvre, avec de petits frissons. Elle se soigne du reste, comme les autres ictères dont j'ai déjà parlé, tant pour les fumigations, que pour les bains, les boissons, et la nourriture liquide. On rétablit ainsi parfaitement la santé.

De l'affection nommée typhe, que nous appellerions peut-être fièvre inflammatoire. On va en décrire six espèces.

39. La maladie qu'on nomme typhe. Cette affection prend dans l'été vers le lever de la canicule, à raison de la bile qui est mise en mouvement. On a bientôt une fièvre violente avec un chaud excessif, une grande foiblesse du corps, une sorte d'impuissance dans les pieds et dans les mains, dont on ne peut se servir. Il survient des troubles aux entrailles; les selles sont fétides. Le malade est tourmenté de tranchées. Si quelqu'un veut le soulever, il ne peut se soutenir droit, ni fixer les objets à cause de l'ardeur de la fièvre. Si on l'interroge sur ce qu'il souffre, il est hors d'état de répondre. Lorsque la mort approche, le regard devient fixe, la parole ferme. Il demande à boire; il veut manger. Si on lui en donne, il a bientôt des défaillances, à moins qu'il ne vomisse ce qu'il a pris. Cette affection est jugée dans sept jours, ou dans quatorze. Si le malade passe le quatorzième, il est sauvé. On connoît dans cet intervalle, si la maladie sera mortelle ou non. On soigne cette affection de la manière qui suit. Il faut s'abstenir des bains pendant les premiers jours, donner la nourriture en liquide froide. On donne du vin rouge (1) si le malade s'en trouve bien; ou bien du blanc âpre, qui soit trempé d'eau. Quand l'ardeur de la fièvre donne une grande soif, on fait boire abondamment, on prescrit un émétique deux ou trois fois. Durant la chaleur, on applique des linges trempés sur les parties les plus ardentes. Dans les frissons, on interrompt les rafraîchissemens. Le malade durant

(1) On donne du vin rouge. Cette cure va paroître en tout assez extraordinaire. On s'étonnera de n'y pas voir les saignées, etc.

ses douleurs est fort exposé à tomber dans des défaillances. Il faut s'empresser de lui donner les mêmes calmans, qu'on emploie pour les pleurétiques : lorsqu'il relève de la maladie, on travaille à le rétablir promptement, au moyen des alimens, de la boisson et des bains. Cette affection est grave : peu en réchappent.

40. Autre typhe. Il prend en toute saison. Il provient de l'humidité du corps, lorsqu'à raison des alimens humides dont on use, et d'une boisson abondante, les chairs se trouvent trop abreuvées, et qu'elles deviennent molles. C'est la cause principale de cette affection. On commence d'abord par une fièvre tierce ou quarte, avec de violens maux de tête. On a quelquefois des défaillances ; on vomit la salive ; on rend beaucoup de vents par haut ; on éprouve des tiraillemens douloureux aux yeux. Les couleurs du visage se dissipent ; les pieds deviennent enflés, quelquefois tout le corps. On sent par temps des douleurs qui courent à la poitrine et au dos. Il y a du trouble dans les entrailles. Les yeux deviennent fort saillans. Le malade crache une salive abondante, écumeuse, qu'il détache du gosier avec peine : il s'y fait du bruit ; et quelquefois il s'enflamme. Dans cet état lorsque le mal est fort, et qu'une grande difficulté de respirer s'y joint, il est arrivé souvent que des défaillances subites ont emporté le malade le septième jour ou le quatorzième ; plusieurs vivent jusqu'au vingt-quatrième. Il arrive aussi que le mal s'arrête subitement, et qu'on croît être guéri : mais on doit être sur ses gardes jusqu'après le vingt-qua-

trième. Lorsqu'on le passe, on guérit. Quand on est attaqué de cette affection, il faut les premiers jours user pour nourriture de la tisane crémée, où l'on met du miel. On fait bouillir des sèches dans du vin : on en mange la chair ; et on boit le bouillon. On mange encore des raves. On boit du vin rouge âpre, dans lequel on a mis de la poudre de semences de cresson torréfiées, pilées et tamisées. On prend aussi le matin la boisson blanchie avec un peu de farine d'orge. Il faut s'abstenir des bains, jusqu'après le vingt-quatrième jour. En mettant le malade au lit, on lui fait des onctions avec de l'huile et du vin tiède ; on fait aussi des frictions ; on fait boire du vin rouge, dans lequel ont bouilli dix capsules de pivoine. On fait prendre du bouillon de raves, qu'on assaisonne avec du fromage non salé, du pavot, du sel, de l'huile, du sylphium et du vinaigre. Si vous voulez employer des purgatifs, ordonnés les grains de gnide ; et donnez, après la purgation, vingt onces de crème de farine d'orge non tamisée et grasse, avec le même vin que ci-dessus. Lequel de ces remèdes, ou de ces boissons, ou de ces alimens liquides, que vous prescriviez, ils sont tous bons. Vous pouvez les employer indifféremment, ou n'en prescrire qu'un seul, pour tâcher d'amener à un prompt rétablissement de la santé. Cette maladie est grave. Peu en réchappent.

41. Autre typhe. Celui ci a lieu, lorsque la bile putréfiée se mêle avec le sang dans les veines, et dans les articulations, et que le sang s'arrête principalement aux articulations. Il s'arrête quelquefois dans tout le corps. Les douleurs qu'on ressent sont très-vives. Souvent on en reste estropié, à raison de ce

que la bile se durcit, et fait des concrétions. Le mal se suspend pendant trois ou quatre jours, pour revenir ensuite. On traite cette affection, en appliquant des fomentations tièdes durant le fort des douleurs, après avoir oint préalablement avec de l'huile. Le lendemain on fait boire du petit lait de chèvre cuit : l'on en a dix livres dans un vase avec du sel, dix livres dans un autre avec du miel : le malade le boit (1) tout, en prenant un verre tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Le soir après qu'il a été purgé, il avale livre et demi de purée de lentilles, et autant de bouillon de blettes saupoudré de farine d'orge cuite; avec de la viande de poulet, ou de pigeon, ou de tourterelle, ou de mouton, ou de cochon gras. On fait prendre l'ellébore chaque six jours. Lorsqu'il vient aux articulations des enflures, qui ne veulent pas s'en aller; on y applique des ventouses, dont on fait ensuite couler le sang au moyen des ponctions avec un trois quarts, si c'est aux genoux. Quant aux autres parties, on n'y fait point de ponction. Dans les jours de relâche, donnez pour alimens du pain rôti, des gâteaux au miel bien pétris, avec du rôti, tel que celui des poulets, sans sel; ou de la viande bouillie, sans fromage ni sésame ni sel, des poissons les plus charnus cuits sur le gril ou bouillis comme de la viande, après les avoir enduits d'huile et

(1) *Le malade le boit, etc.* Je serois trop long, si j'exposois une partie des réflexions naturelles que présentent si souvent, les descriptions des maladies et les curations consignées dans ce traité, comparées avec la médecine de nos jours.

d'origan haché. Le malade boira du vin blanc, s'il s'en trouve bien, ou du rouge, si le blanc l'incommode. Il fera de l'exercice un peu pénible dans la journée, après le souper et le grand matin. Il boira toujours du petit lait, suivant la saison. Vous donnerez aussi le lait d'ânesse, quand vous le jugerez à propos. S'il recouvre la santé, il se préservera soigneusement du froid et du grand chaud, aussi-bien que de trop manger. On doit craindre le retour de la maladie; les rechutes en sont dangereuses. Elle se guérit dans six mois au moyen de ce traitement. On juge dans cet intervalle, si elle sera mortelle ou non. Cette affection est rebelle, quoiqu'on la soigne dès le commencement : la plupart la gardent toute leur vie.

42. Autre typhe. Il a lieu dans l'automne, quand on s'est rempli de toute espèce de fruits. Cette maladie est occasionnée aussi chez plusieurs, pour avoir mangé sans mesure du gâteau au sésame, et autres préparations au miel : car le miel cuit est fort échauffant; il s'attache aux entrailles, après qu'il a rebouilli dans le ventre. Il le gonfle promptement; il y porte le feu, au point qu'il semble menacer les boyaux de rupture. Bientôt il s'établit un cours de ventre, qui dure plusieurs jours, après lequel on se porte souvent mieux. Lors donc que la diarrhée cesse d'elle-même, on fait boire quinze livres de bouillon de lentilles où l'on a mis du sel. On donne le soir, après la purgation, trente onces de purée claire de lentilles sans sel, qui soit froide, où l'on aura fait bouillir beaucoup de sylphium; et autant de bouillon gras de bettes point assaisonnées, saupoudré de farine d'orge cuite. Le malade boit un peu de vin rouge âpre.

Dans le reste du temps il use des mêmes choses, et d'autres alimens. Le pain doit être torréfié, le gâteau pétri le plus qu'il est possible. Dans les premiers jours, on prend des bouillies faites avec la farine dorge, pour rafraîchir; on y met un peu de miel. L'on boit du vin rouge âpre, pendant tout le temps que cette maladie dure. Quand elle est occasionnée par les fruits d'automne, on a des tranchées et des douleurs; les alimens ne passent point par les selles; le ventre est dur et gros. Les frissons et la fièvre surviennent. Si le ventre s'émeut, on a dans vingt jours au plus tard une diarrhée, qui purge les entrailles; et on est guéri, dès que la diarrhée cesse. Si l'évacuation ne s'établit point, il faut purger avec le suc d'hippophaè, ou les grains de gnide. On donne le soir, après l'effet de ces remèdes, les mêmes choses que nous avons dit ci-dessus pour le cas de la purgation spontanée. Le lendemain, lorsqu'il y a de la fièvre, on laisse le malade tranquille. Il boira du même vin que ci-dessus, avec de l'eau très-fraîche. Lorsqu'il n'y a point de fièvre, la nourriture doit être forte, non en alimens liquides. Il faut faire après le repas, des exercices proportionnés aux forces. L'hydropisie succède souvent à cette affection. Si vous croyez devoir user de lavemens, prescrivez-les tels qu'on les donne aux hydropiques. Mettez de la raclure de thapsie dans dix onces d'hydromel, pour un lavement. En traitant ainsi cette maladie : elle se guérit facilement.

43. Autre typhe. Il est produit par la pourriture des humeurs dans le corps, et par un grand dessé-

chement. Lorsqu'on en est atteint, on a des humeurs, on devient pâle, maigre, transparent comme une lanterne : il n'y a point d'œdématie. On est exténué ; on ressemble en quelque manière, à une vessie sèche. Toutes les forces se perdent. On maigrit surtout des clavicules et du visage : les yeux deviennent extrêmement creux. Tel est l'état des malades atteints de cette affection. Si la peau devient noire, accusez en la maladie. Lorsque l'atrabile se répand dans les petites veines et la peau, et qu'elle s'échauffe, il faut nécessairement que les veines en reçoivent la chaleur, qu'elles se dessèchent, et que le sang y soit dans un état brûlé. Voici donc quels sont les symptômes ; la maigreur est extrême. L'on a de fréquens mouvemens dans les paupières. On croit voit des mouches qu'on chasse de dessus ses habits. Les alimens pèsent beaucoup plus sur l'estomac, que dans l'état de santé. L'on a un goût singulier pour l'odeur des lampes éteintes. On perd la semence dans les songes ; on la perd même en marchant. Dans cet état, il faut vider par haut avec l'ellébore noir, par bas avec le suc de la scammonée. Après la purgation, on donne les mêmes choses que dans les autres cas, le petit lait de vache, celui de chèvre, suivant la saison. On donne aussi le lait d'ânesse cuit, pour tenir le ventre lâche. Au moyen de ce traitement, cette maladie se guérit dans deux ans. On laisse manger ce qui fait le plus de plaisir. On recommande la bonne nourriture, beaucoup d'exercices proportionnés aux alimens. Cette affection attaque les personnes de vingt ans. Quand elle vient plutôt, si on ne la soigne dans le commencement, elle ne quitte point que la vingtième

Symptômes remarquables dans cette espèce de typhe. Le goût pour l'odeur des lampes éteintes, et la perte de la semence.

année ne soit passée. Après cette époque, on en guérit quelquefois avec du soin. Cette affection est rebelle.

De la passion iliaque. L'auteur en fait trois espèces.

44. Les passions iliaques. C'est le nom qu'on donne à des affections, qui se montrent principalement dans l'hiver, lorsqu'après avoir usé d'un régime chaud et humide, sans faire des exercices de promenade en rond proportionnés à la nourriture, et qu'ayant l'estomac toujours plein et s'étant livré au sommeil, l'on vient ensuite à faire subitement par force un long voyage, avec un froid rude qui se fait sentir jusques aux os. Voici maintenant quels sont les symptômes. Les vents se répandent dans tout le corps : la couleur devient plombée : l'on a un froid continuel, au point que l'eau chaude, versée sur le corps, ne semble point chaude : la peau se détache en écailles dans les bains chauds, sur-tout celle du scrotum : si on presse la peau avec les doigts, l'impression y reste comme si on les imprimoit sur de la pâte, principalement aux pieds : on a les jambes pesantes ; si on marche, elles tremblent. Quand on se promène dans des endroits qui vont en montant, la respiration est étouffante : l'on a les bras sans action, comme s'ils étoient suspendus au corps. La soif tourmente dans la nuit : tous les alimens qu'on mange, se rendent crus par les selles. Il faut, dans cette affection, purger avec les feuilles de garou en boisson, après avoir fait des fumigations ; ou avec le suc d'hippophaè ; ou avec les grains de gnide ; et donner, à la suite de la purgation, ce qu'on donne dans les autres cas. On fait prendre, le lendemain, vingt livres de lait d'ânesse cuit. Le malade soupera le soir avec du pain, du mouton

bouilli, des sèches bouillies dans du vinaigre, dont il avalera le bouillon. Ayez des lentilles ; écrasez-les bien, et y ajoutez de la farine d'orge cuite, qui bouille avec du sylphium et du sel : versez-y du vinaigre : mettez ensuite de l'origan à cuire ensemble : remettez de l'eau qui donne deux ou trois bouillons ; remuez bien avec la cuiller, et retirez de dessus le feu ; de manière que le tout ne soit pas trop épais. On y jette de l'origan, qui ne cuise qu'un moment, pour parfumer. On donne cette décoction une fois par semaine avant de faire vomir. On fait de temps en temps des fumigations, chaque trois jours, sur-tout avant l'administration de l'émétique ou du purgatif. On fait aussi prendre des bains tous les trois jours, quand ils paroissent utiles : sinon, l'on fait des onctions. La promenade est recommandée, autant que les forces le permettent, en la proportionnant à la quantité d'alimens. On fait manger des feuilles tendres de sureau et de conyze. A l'aide de cette conduite, la santé se rétablit. L'on guérit dans un an ; mais cette affection a souvent répété au bout de deux ans, après qu'on en étoit délivré. Il faut, dans ce cas, répéter le même traitement. Si la maladie reparoît pour la troisième fois, elle ne cause point d'enflure. On tombe dans la maigreur qui commence par le visage, dont la couleur devient plus pâle que ci-devant. L'hydropisie survient quelquefois. On ne doit point alors faire la ponction ; elle seroit mortelle. Cette hydropisie se soigne comme celle qui vient de la rate. En la traitant dans son origine, elle sera bientôt guérie. Comme le mal est grave, il y faut beaucoup de soin.

45. Autre passion iliaque avec ictère. Celle-ci vient

principalement pendant l'été, dans les endroits marécageux, à raison sur-tout des eaux qu'on y boit. On la contracte souvent aussi, quand on s'expose et qu'on se roule au soleil; d'où il résulte des maux de tête. L'état est le même que ci-dessus, à la réserve que la couleur est jaune comme un coing. Les yeux sont pleins de bile. Il faut traiter cet état, comme celui de ci-dessus. On fait boire l'eau de pois chiches blancs, qu'on mêle avec le vin. On purge la tête avec un errhin. Cette affection est moins dangereuse que la première. On la nomme passion iliaque avec ictère.

46. Passion iliaque sanguine. Les symptômes sont, en général, comme dans les précédentes. Cette maladie commence dans l'automne. On y remarque une odeur puante, qui s'exhale de la bouche et des dents. On a des hémorragies des gencives et du nez, quelquefois des ulcères aux jambes; dont les uns guérissent tandis qu'il en vient d'autres. La peau est noire et maigre. On est leste à la course et au travail. Il faut soigner cet état comme les précédens. On pile cinq feuilles de concombre sauvage, auxquelles on ajoute cinq onces de miel, une poignée de sel, cinq onces d'huile, deux livres et demi de décoction de blettes. On donne, pour lâcher le ventre, quatre livres et demi de lait d'ânesse, cuit avec du miel, et le lait de vache, si la saison le permet, pendant quarante jours; la quantité en est de vingt onces le matin, avec un tiers d'hydromel, de deux jours l'un et l'autre non. Cette affection demande beaucoup de soins, à moins de quoi l'on n'en guérit pas; et elle dure autant que la vie. On la nomme passion iliaque sanguine.

De affections nommées grossissement. L'auteur en compte quatre espèces, dont la seconde, et la troisième, sont de maladies aiguës des plus graves

47. Les affections appellées *grossissement*. Quand on grossit outre-mesure, cela provient principalement de la pituite et de la bile mêlées dans le corps, qui se portent au ventre : et quand elles s'y sont ramassées en grande quantité, il s'élève et descend en bas, en flottant sur le pubis. Il se joint à cet état des frissons, des douleurs de tête ; on est comme suffoqué de celles qu'on ressent aux entrailles. On vomit de la pituite quelquefois acide, d'autrefois salée. La bouche est amère après le vomissement : il vient des rougeurs sur les côtes, parce que le sang, épaissi par la chaleur de la pituite rassemblée dans le ventre, se jette vers les côtes, et y fait des rougeurs : l'on y sent aussi beaucoup de chaud. On ne peut, dans le fort de la souffrance, supporter rien qui touche au corps : il semble qu'on y ait des ulcères : les chairs palpitent de douleur : les bourses sont tiraillées : on souffre du siége et de la vessie, comme si l'on y avoit le feu. L'on rend des urines épaisses, comme celles des hydropiques. Les cheveux tombent de la tête. Les pieds sont toujours froids. Les douleurs se font sentir sur-tout aux côtes, au dos, et au cou. On éprouve à la peau des picotemens, comme si un insecte y couvoit dessus. Ces maux se déploient tantôt avec force, tantôt médiocrement ; à mesure que la maladie avance, ils sont plus continus. La peau de la tête s'épaissit, et devient rouge. On vit pendant six ans dans cet état, puis viennent des sueurs abondantes fétides. On perd souvent la semence dans le sommeil : elle sort sanguinolente, livide. Cette maladie s'engendre des ardeurs du soleil, et de la trop grande boisson d'eau. On la combattra en purgeant avec les feuilles de garou,

ou les grains de gnide, ou l'hippophaè. On donne aussi quatre livres et demi de lait d'ânesse cuit. Le lendemain de la purgation, on fait prendre les mêmes choses, que dans les autres cas. On prendra abondamment dans les premiers jours, des mêmes alimens qui se donnent aux hydropiques; on fera des promenades en rond, quand les forces le permettront. Si le malade ne peut manger à raison de la fièvre, il avalera de purées de lentilles : la boisson doit être du vin rouge du plus âpre. Cette affection vient principalement dans l'automne, à la suite de l'usage des fruits. Quand elle se termine dans six ans, c'est bon; sinon, elle en dure quatre autres. On la garde souvent jusqu'au tombeau, quand elle n'a pas été soignée dans le commencement.

48. On voit des grossissemens qui proviennent de la bile, lorsqu'elle se jette sur le foie et à la tête. En voici les symptômes. Le foie s'enfle; il se porte sur le diaphragme, où il cause des douleurs. Bientôt la tête s'en ressent; on souffre sur-tout aux tempes : l'ouïe s'émousse : la vue s'obscurcit. On a la fièvre avec des frissons. Ces divers accidens se suspendent par temps; ils sont dans le commencement de la maladie, tantôt plus forts, tantôt moins. A proportion qu'elle avance, les maux sont plus grands. La vue s'obscurcit : on la perd entièrement : le malade n'aperçoit point les doigts qu'on lui met devant les yeux; il ne voit plus. Vous connoîtrez qu'il va perdre la vue, en ce que vous ne ferez pas cligner les paupières, en présentant le doigt près des yeux; et en ce qu'il cherche des fêtus sur ses vêtemens, croyant y voir des insectes. Lorsque le foie s'applique forte-

ment au diaphragme, on tombe dans le délire ; le malade croit voir des serpens, différentes espèces de bêtes sauvages, des soldats armés ; il se croit au milieu d'eux ; il parle comme s'il voyoit des combats guerriers ; il se précipite ; il menace ceux qui veulent l'empêcher de se lever. Si cependant il se lève, il ne peut se soutenir sur ses jambes ; il tombe. En dormant il fait des bonds, il a des songes effrayans ; on reconnoît qu'il est épouvanté par des songes, parce-qu'il rend compte lui-même, quand il revient à lui, de ce qu'il a vu, de ce qu'il disoit. Tels sont les accidens qu'on éprouve. D'autrefois on passe les vingt-quatre heures sans mot dire, faisant des grandes respirations. Dès que le délire cesse, la connoissance revient toute entière : on répond tout de suite, pertinemment à toutes les questions. Bientôt après, les mêmes accidens se renouvellent. Cette maladie arrive sur-tout à la suite des longs voyages, lorsqu'on a traversé des déserts, et qu'on y a vu des objets effrayans. Elle vient aussi pour d'autres causes. Lorsqu'on en est atteint, il faut prendre cinq scrupules d'ellébore noir en boisson, dans du vin doux, ou bien un lavement préparé comme il suit : ayez du nitre d'Égypte, de la grosseur de l'os de mouton qu'on nomme astragale ; pilez et mêlez en poudre fine ; ajoutez dans le mortier, cinq onces du plus beau miel, après l'avoir fait cuire, et autant d'huile : étendez le tout dans deux livres et demi de décoction de blettes, exposez au soleil. Vous pouvez, si vous le voulez, substituer à cette décoction, le lait d'ânesse cuit. Mêlez bien le tout, et donnez-le en lavement, qu'il y ait de la fièvre ou qu'il n'y en ait point. On

prescrit pour nourriture la tisane crémée, cuite avec du miel; l'oxycrat pour boisson, jusqu'à ce que le mal soit jugé. Il l'est dans quatorze jours au plus tard, pour la mort ou pour la vie. Souvent après qu'il s'est appaisé, il revient; et alors le danger de mort est grand. Cette affection se juge aussi dans sept jours, après lesquels, si on les passe, il n'y a plus de danger de mort. On guérit communément, quand on est bien soigné. Lorsque le mal est arrêté, on prescrit un bon régime: on accorde peu à peu tout ce que l'estomac désire, qui ne puisse pas l'échauffer, ni occasionner de diarrhée. Ces deux choses sont également à craindre. On fait prendre le bain tous les jours. On ordonne de petites promenades après le repas; des vêtemens légers et moelleux; l'usage du lait, suivant la saison, et du petit lait pendant quarante jours. En suivant cette pratique, on est bientôt guéri. Cette affection est grave: elle demande beaucoup de soins.

49. Autre grossissement. Celui-ci provient de la lymphe putréfiée. La pourriture est ici prouvée par l'odeur fétide des rapports, qui sentent comme si l'on avoit mangé des raves. Cette affection commence par les jambes; elle monte de-là au ventre. Après s'y être établie, elle se porte sur les boyaux. On y entend du bruit; il y a des envies de vomir, suivies de vomissemens de pituite aigre, putride, qui mettent le malade hors de lui-même. Il ne sait comment supporter le mal qu'il ressent; quelquefois il a subitement de vives douleurs de tête; il ne peut, ni entendre, ni voir, à force de douleurs. Des sueurs fétides coulent en abondance, sur-tout quand les

douleurs sont violentes. Ces sueurs les appaisent, et rendent le mal plus supportable. La couleur de la peau est celle de l'ictère. Cette affection n'est pas aussi mortelle que la précédente. Quand on en est atteint, il faut purger le ventre par bas, avec l'hippophaè ; par haut, avec l'ellébore ; et la tête, avec un errhin. Lorsqu'on a fait vomir avec l'ellébore, on lâche le ventre, le lendemain, avec du lait d'ânesse cuit. On continue, le troisième jour, avec celui de chèvre cuit, et le quatrième et le cinquième. On donne ensuite le lait de vache cru, pendant vingt jours, ou bien celui de chèvre : on y mêle un tiers d'hydromel ; la quantité de lait est de dix livres. Après la purgation, on donne les mêmes choses qu'aux hydropiques. Dans le reste du temps, lorsqu'on a fini l'usage du lait, on fait souper avec du pain bien cuit, et du poisson, tel que le scorpeno, le tapecon, le rouget, un morceau d'ange bien bouilli, assaisonné ; ou bien du mouton, ou du poulet bouilli. La boisson sera du vin blanc, si on s'en trouve bien ; sinon, du rouge qui soit âpre. On se promenera après souper, en se préservant du froid. On usera des alimens que je viens de dire, si on s'en trouve bien : dans le cas contraire, on se tiendra à la nourriture liquide, aux crèmes d'orge ou de millet. Cette affection se guérit, si on passe trente jours. On connoît, dans cet intervalle, si elle doit être mortelle ou non.

50. Autre grossissement. Il est produit par la pituite blanche ; elle s'établit dans le ventre, à la suite des fièvres très-longues. Cette affection commence

mence par se manifester au visage ; il devient enflé : puis l'enflure se fait remarquer au ventre. Lorsque la pituite s'y est établie, le ventre devient fort gros. On se sent épuisé, comme après de grandes fatigues. On a un poids et des douleurs dans le ventre. Les pieds s'enflent. On se trouve fortement incommodé de l'odeur de la terre, quand il pleut (1) ; au point que s'il pleut, et qu'on sente cette odeur de terre, on tombe en syncope. Cette affection a des relâches, après lesquels elle recommence pour durer plus long-temps. L'on n'en est délivré que fort lentement. Il faut la traiter comme l'hydropisie, avec les mêmes fumigations, les mêmes purgations, les mêmes alimens, les mêmes exercices. Elle dure communément six années ; elle se dissipe ensuite complétement, quand on la soigne comme il faut, quoique même on ne l'ait pas soignée dès son origine. Cette maladie est grave, et mérite beaucoup d'attention.

De la sciatique.

51. Sur la sciatique. La sciatique est souvent occasionnée pour avoir resté long-temps au soleil, ayant les cuisses exposées à ses ardeurs ; en sorte que l'humeur de l'articulation du fémur en est desséchée et épaissie. La preuve en est, que le malade ne peut tourner, ni remuer les os articulés, à cause des douleurs qu'il ressent dans leur mouvement, et que les vertèbres sont comme colées l'une à l'autre. On souf-

(1) Des médecins estimables par leur jugement, ont été fort choqués de trouver ici ce symptôme. Hailer est du nombre. Je pense que ce symptême a dû se montrer chez quelque malade, et que l'auteur aura ici, vraisemblablement comme ailleurs, trop généralisé des observations particulières.

fre beaucoup aux lombes, à l'épine, à l'endroit où les vertèbres s'appuient sur les bords de l'ischium, et aux genoux. On a souvent aux aines, et à l'ischium, des douleurs aiguës, brûlantes. Si l'on veut lever le malade, ou le remuer, il pousse aussitôt des cris perçans; il tombe même quelquefois dans des convulsions : il y a de la fièvre, avec des frissons. Cette affection est produite par la bile et la pituite. Le sang concourt aussi à exciter les douleurs, à peu près comme dans toutes les maladies. La fièvre est quelquefois médiocre.

52. Voici comment on traite le mal, quand il est occasionné par le soleil. On humecte le corps, au moyen des fumigations, des alimens, des boissons. On ne donne rien au malade, qui ne soit tiède, humide, et bouilli. Il doit manger, aux repas, du gâteau légèrement pétri, boire du vin blanc trempé d'eau, garder le repos; et quoiqu'il ne puisse se lever qu'avec peine, se promener cependant un peu tous les jours; éviter le froid; se baigner peu. Lorsque vous croirez que le corps est bien humecté, vous ferez des fumigations fréquentes, très-courtes. Elles pénètrent ainsi jusqu'aux articulations, dont elles fondent les humeurs épaissies. Le lendemain vous prescrirez les grains de gnide en décoction; si le mal ne se dissipe point, il faudra donner le lavement suivant. Ayez cinq onces de cumin, que vous pilerez, une petite coloquinthe ronde entière, que vous écraserez et broyerez dans le mortier; quatre onces de nitre rouge d'Égypte, calciné et pulvérisé : mettez le tout ensemble dans un pot, y ajoutant dix onces d'huile,

cinq onces de miel, dix onces de vin, avec suffisante quantité de suc de blettes. Faites cuire jusqu'à consistance requise ; coulez à travers un linge. Vous pouvez ajouter dix onces de miel attique, si vous ne voulez en employer de cuit. Quand on n'a point de miel attique, on peut y en substituer dix onces d'un autre qui soit du meilleur, et le mêler dans le mortier. Si le mélange est trop épais, on l'étendra avec du vin, en quantité suffisante, pour être administré en lavement. On laisse trois jours, s'il le faut, pour l'effet de ce purgatif. S'il se proroge au de-là, vous ferez boire trente onces de lait de vache ou de chèvre; puis vous prescrirez de manger des blettes grasses, bien assaisonnées. On reste souvent estropié, à la suite de cette maladie.

53. Lorsque la sciatique provient de la bile, on purge par bas, avec l'ellébore en boisson, ou avec le suc de scammonée. A la suite de la purgation, on donne de la tisane crémée, où l'on met du miel; l'on en fait prendre vingt onces, le jour suivant, ou le troisième. Après des fumigations préalables, on lâche le ventre avec du lait d'ânesse cuit ; on fait manger, le soir, vingt onces de blettes grasses, saupoudrées de farine d'orge ; on donne, en boisson, du vin blanc doux, trempé d'eau, tant alors qu'après la purgation.

54. Si la maladie est produite par la pituite, on purge en boisson, avec les grains de gnide, ou avec l'hippophaè, après avoir fait des fumigations. On donne, après la médecine, la même nourriture liquide, les mêmes boissons, et le lait. On prend,

dans les jours de repos, des alimens très-légers. Si le malade se trouve mieux en suivant cette pratique, c'est bon. Dans le cas contraire, on cautérise profondément sur les chairs, avec un fer rouge; sur les os, avec le fungus.

55. Quand la sciatique vient du sang, il faut cautériser, appliquer des ventouses scarifiées; ouvrir les veines du jarret; donner les grains de gnide, s'il paroît nécessaire; prescrire un régime très-desséchant. Il seroit avantageux de ne pas boire de vin. Si le malade en veut absolument, il doit du moins n'en boire que peu, fort trempé. Il faut qu'il fasse de petites promenades, quand il le peut; il feroit bien de beaucoup marcher. On suit avantageusement cette pratique, lorsque la sciatique provient de la pituite.

56. Si le malade ne peut marcher, il faut le remuer souvent dans le lit, quelle que soit la cause de la sciatique, afin que les cartilages des articulations ne contractent point d'adhérences. Quand il s'y fait des ankiloses, on reste nécessairement estropié. Vous donnerez des lavemens, si vous le jugez à propos, dans la sciatique produite par le sang, afin d'éloigner la pituite et le sang de l'os ischium. Ils seront composés de la manière qui suit. Ayez environ une drachme de sel pilé, que vous mêlerez avec dix onces d'huile, et vingt onces de décoction d'orge cuit : donnez en lavement.

Au moyen de cette pratique, la sciatique se guérit assez promptement. Cette affection est rebelle, et de longue durée.

Du tétanos et de l'opisthotonos.

57. Trois espèces de tétanos. Voici quels sont les symptômes. Lorsqu'il est occasionné par quelque blessure, on a la machoire bridée, au point qu'il est impossible d'ouvrir la bouche ; les yeux sont larmoyans et tournés ; le dos est roide ; on ne peut fléchir, ni les jambes, ni les bras. Lorsque le tétanos est mortel, on n'a pas plutôt avalé quelque chose, qu'on la rend aussitôt par les narines. Il faut, pour cette affection, faire des fumigations et des fomentations, à la suite d'onctions avec des matières grasses. On y emploie l'absinthe, les feuilles de laurier, les graines de jusquiame pilées, et de l'encens ; on les met à macérer avec du vin, dans un pot neuf ; puis on y verse autant d'huile qu'on a mis de vin. On fait chauffer, et l'on en frotte bien tout le corps et la tête, tandis que c'est chaud ; puis on étend le malade sur un lit, pour arroser sa peau de ce qui reste. On le couvre mollement et proprement, afin de tâcher d'obtenir les sueurs. On donne de l'hydromel tiède par la bouche, lorsque le malade peut boire. Quand il ne le peut, on le fait entrer par les narines. On fait avaler aussi du vin rouge du plus doux, en quantité. On renouvelle les mêmes choses tous les jours, jusqu'à guérison. Cette affection est grave ; elle demande beaucoup de soin.

58. L'opisthotonos. Les symptômes y sont à peu près les mêmes. Il a lieu, lorsque les tendons de derrière le cou sont roides. Il vient, à la suite de l'esquinancie, ou de l'inflammation de la luette, ou de la suppuration des amygdales. Cet état convulsif vient aussi dans les fièvres qui attaquent la tête, comme

quand elle se trouve blessée par derrière. On sent de vives douleurs au dos, à la poitrine; on pousse des cris; on a de si fortes convulsions, que les assistans ne peuvent quelquefois empêcher le malade de tomber du lit. Elles viennent par accès, dans la journée, avec des relâches, durant lesquels on souffre moins. Cet état se traite de la même manière que le précédent. Sa plus longue durée est de quarante jours. Si on les passe, on guérit.

59. Autre tétanos. Celui-ci est moins mortel que les deux précédens. Les causes en sont les mêmes. On le contracte souvent pour être tombé sur le dos. En voici les symptômes. Tout le corps est dans le spasme; quelquefois il n'y a qu'une partie de roidie, celle où le mal se porte dans le commencement. On marche, puis on finit par garder le lit. Le mal s'appaise ensuite pendant quelques jours, et il revient de rechef. Ces alternatives durent long-temps. Quand on a mangé, on ne rend les selles qu'avec peine; elles sont brûlantes. Le manger se jette sur la poitrine, où il occasionne des suffocations (1). Vous guérirez facilement cette affection, en la traitant comme les deux précédentes; on y donne des lavemens, avec la décoction d'orge, où l'on fait cuire du miel.

---

(1) Cette troisième espèce de tétanos me paroît avoir quelque analogie avec un état que nous traitons aujourd'hui, quelquefois sous le nom de vapeurs, plus commun chez les femmes que chez les hommes.

Fin du Tome troisième.

TABLE

DES TRAITÉS

Qui sont dans le troisième Tome.

Continuation de la seconde Partie.

De l'Épilepsie ou Maladie Sacrée, . . . *page* 5.
De la Diète Salubre, ... 27.
Du Régime, ... 34.
Des Songes, ... 129.
De l'Usage des Liquides, ... 143.
Des Maladies, ... 153.
Des Affections, ... 328.
Des Affections Internes, ... 365.

Fin de la Table du Tome troisième.

Errata, Additions et Changemens.

Tome II, page 155, à la fin de la note, au lieu de *le tétanos à la fin du* 3e. lisez *l'opisthotonos*, n°. 15 *du* 3e. ; et *ajoutez à la fin de la note.* Voyez aussi le n°. 11 du traité de l'usage des liquides, Tome III, page 152. Les Œuvres d'Hippocrate ne seront jamais mieux commentées qu'au moyen des divers passages analogues, qui s'y trouvent. Voilà pourquoi j'ai multiplié autant que j'ai pu, les citations de ceux qui peuvent servir à en éclaircir d'autres.

Tome III, page 12, ligne 16, et ailleurs. Ce que j'ai traduit par *veine-creuse* auroit pu ce semble être mieux rendu par *veine-cave.* J'ai voulu éviter qu'on ne confondît et identifiât ce que les modernes ont dit du vaisseau sanguin qu'ils nomment veine-cave, avec ce qui est écrit dans les Œuvres d'Hippocrate, sur celui que je désigne par veine-creuse.

Page 34, lignes 8 et 9 du préliminaire sur le traité du Régime, au lieu de lire simplement *au* n°. 3 *de ce livre et au* n°. 8 *du* IIIe. il sera bon de lire *au* n°. 3 *de ce livre à la fin du* n°. 1, *et au* n°. 8 *du* IIIe.

Page 49. *Ajoutez au bas une note*, pour observer que le n°. 15 bien entendu et discuté d'après la valeur des mots du texte, notamment du mot συνλάξεις, pourroit servir à éclaircir une question sur un point qui partage les musiciens érudits ; savoir si les anciens faisoient usage de l'harmonie, ou s'ils ne connoissoient que la mélodie.

Page 51, ligne 1 de la note première. *La virgule doit être mise après le mot* voies, *non après le mot* sept.

Page 98, ligne 2 en montant ; *au lieu* d'une, *lisez* d'un.

Page 119, à la pénultième ligne de la note, après les mots *j'ai traduit :*

ajoutez ici et à la page 87 : *ajoutez aussi à la fin de la note* la bette et la courge sont prescrites comme alimens vers la fin de la page 197, et souvent ailleurs.

Page 134, lig. 1, à moins qu'on ne boive ; *lisez* à moins qu'on n'en boive.

Page 146, *à la place du dernier mot du* n°. 4, antérieures, *lisez* intérieures.

Page 163, ligne 10, des douleurs ; *lisez* de douleurs.

Même page, ligne 9 *du* n°. 12, *après le mot* l'intérieur, *mettez* un point et virgule ; *non* une virgule *seule*. [Page 182, ligne 3, fomées, *lisez* formées.

Page 196, ligne 1 de la note, *au lieu de* n°. 19 ; *lisez* n°. 29.

Page 235. *Les deux dernières lignes du* n°. 51, il s'agit sans doute, ect. *n'étant point du texte, seroient mieux en note au bas de la page.*

Page 245. *Il a été omis de mettre* n°. 61 *au commencement de la ligne* 27. *Cette omission doit faire avancer d'une unité chacun des numéros suivans, dans l'ordre de leur numération.*

Ajoutez aussi au bas de la même page en note : La rupture de la poitrine ou du dos est l'état des personnes qui, pour avoir pris trop de fatigue, ayant le tissu du poumon très-délicat, ont des crachemens de sang, et sont menacées de devenir pulmoniques. Cet état se présente souvent dans notre climat.

Page 247, *ajoutez au bas de cette page la note suivante.* La fièvre ardente, la fièvre avec hoquet, la léthargie, l'échauffement, la maladie tuante, la maladie livide, la maladie avec des vents par haut, dont il va être question dans ce qui suit, pourront paroître à des médecins praticiens devoir être regardés, comme autant d'états différens d'une même maladie qui se trouve souvent ailleurs, sous le nom de *paraphrenitis* (l'inflammation du diaphragme). [La *maladie pituiteuse* dont il s'agit au n°. 68, ne sera qu'un vice d'intempérie pituiteuse. La pituite blanche sera une espèce d'hydropisie, nommée leucophlegmatie par les modernes, etc.

Même page, au sujet de ce qui est dit à la quatrième ligne en remontant, je voudrois mettre en note au bas ce qui suit : Dans l'embarras, pour me fixer sur ce qu'on doit entendre par le sésame, dont il est si souvent parlé dans les Œuvres d'Hippocrate quand il s'agit de régime, il m'est souvent venu en idée que ce pourroit être ce que nous appelons le maïs : et je me trouverois disposé à le croire, en voyant qu'il est prescrit ici avec les amandes et les graines de courge, comme émulsif. J'ai souvent ordonné aux paysans dans la campagne, faute d'être à portée des boutiques d'apothicaire, une émulsion facile à faire par les gens qui servoient le malade. Il ne s'agit que de piler dans un mortier des semences de maïs verd ou frais, en y ajoutant de l'eau peu à peu : les effets en étoient pareils à ceux que j'aurois attendu d'une émulsion ordinaire.

Page 279, ligne 16, les ; *lisez* ces. [Page 317, ligne 16, la ; *lisez* l'a.

Page 385, lig. 20, et dans ce qui suit : *au lieu de* hippophac, *lis.* hippophaë.

Page 393, n°. 20. Il y en a une commune, c'est la récente ; il est aisé d'y remédier : *corrigez et lisez* : Il y en a une qui est la commune, une autre que je nomme récente. Il est facile de remédier à cette dernière.

Page 394, ligne 20, bile ; *lisez* pituite.

Page 416, *Ajoutez à la fin de la note*, à moins qu'on ne doive traduire, ainsi que je le crois, le mot ἐπιδήμιον par commun : *comme il doit manifestement être traduit à l'endroit de la page* 393, *qui a donné lieu à une des précédentes corrections.* [Page 422, ligne 18, au ; *lisez* de.